DES

PRINCIPES DE LA GUERR

Du même auteur :

DE LA

CONDUITE DE LA GU

LA MANŒUVRE POUR LA BATAILL

6e édition. 1921. — Un volume grand in-8 de 512 pages, avec 13
Prix, broché : 15 francs.

(*Berger-Levrault, éditeurs*)

DES

PRINCIPES DE LA GUERRE

CONFÉRENCES

FAITES EN 1900

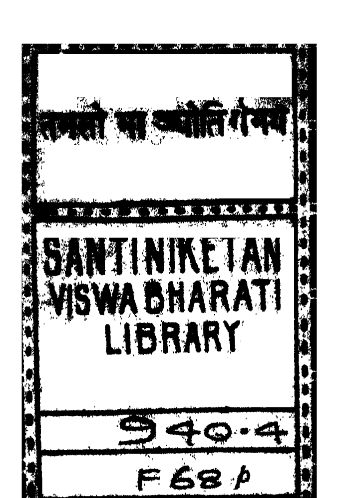
L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE.

SEPTIÈME ÉDITION

AVEC 25 CROQUIS, DONT 11 HORS TEXTE



BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG
1921



Les Conférences faites à l'École supérieure de guerre par le maréchal Foch, alors qu'il avait le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, et ensuite celui de colonel d'artillerie, ont été publiées en deux volumes :

I. — **Des Principes de la guerre**, dont la 1re édition a paru en avril 1903. Volume de VI-341 pages, avec 25 croquis, dont 2 hors texte. L'auteur avait le grade de lieutenant-colonel.

La 2e édition a paru en 1906. Volume de VIII-343 pages. Elle ne diffère de la première que par l'adjonction d'une préface relative à cette 2e édition, le corps même de l'ouvrage ne subissant que quelques corrections de détail, qui de 341 pages le portent à 343 pages.

La 3e édition a paru en 1911. Volume de XIV-343 pages. L'auteur commandait alors la 13e division d'infanterie. Cette édition contient en plus une troisième préface; les corrections nouvelles faites dans le corps de l'ouvrage ne l'augmentent pas d'une seule page.

La 4e édition a paru en 1917. Volume de XIV-343 pages. Elle est la réimpression textuelle de la 3e.

La 5e édition a paru en 1918. Volume de XX-343 pages. Elle ne diffère de la 4e que par l'adjonction d'une nouvelle préface.

Les 6e et 7e éditions sont la réimpression textuelle de la 5e.

II. — **De la Conduite de la guerre. *La Manœuvre pour la bataille.*** *2e série des conférences faites à l'École supérieure de guerre,* dont la 1re édition a paru en février 1904. Volume de VII-495 pages, avec 13 cartes et croquis, dont 5 hors texte. L'auteur avait le grade de colonel.

La 2e édition a paru en 1909. Volume de X-495 pages. L'auteur était alors général commandant l'École supérieure de guerre. Cette édition ne diffère de la première que par l'adjonction d'une préface relative à cette 2e édition, le corps même de l'ouvrage ne subissant que quelques corrections de détail, sans qu'elles l'augmentent d'une seule page.

La 3e édition a paru en 1915. Volume de X-495 pages. Elle est la réimpression textuelle de la 2e.

La 4e édition a paru en 1918. Volume de XVII-495 pages. Elle ne diffère de la 3e que par l'adjonction d'une nouvelle préface.

Les 5e et 6e éditions sont la réimpression textuelle de la 4e.

Dans les deux volumes, le nombre respectif des cartes et croquis est resté invariable, et aucune modification n'y a été apportée.

PRÉFACE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION

En 1903, ce livre paraissait tel que « les feux de pâtres, allumés sur la côte orageuse pour guider le navigateur incertain ». C'était un ouvrage élémentaire. Il fixait certaines vérités indiscutables, mais insuffisamment établies dans leur nature et leur application, les principes de la conduite des troupes à la guerre. Il orientait ensuite les esprits vers la solution des problèmes toujours variés de la guerre, par une gymnastique intellectuelle, basée sur l'étude de l'histoire. C'est ainsi qu'il comptait les préparer à pratiquer à la guerre l'art contemporain, d'après les connaissances de l'art ancien.

En 1918, sans parler des conditions morales : buts et procédés de guerre qui ont mis en scène la partie jusqu'ici inoffensive de la population et par là l'âme même de la nation entière, mais simplement par suite des progrès de l'armement et du développement de l'industrie, l'art a marqué une évolution profonde par l'emploi de moyens nouveaux.

Pour n'en citer qu'un exemple, la mitrailleuse et le

fil de fer barbelé ont permis l'organisation rapide de centres défensifs d'une valeur indiscutable. Ils ont donné en particulier à la tranchée ou à un obstacle naturel une solidité qui permet d'étendre les fronts défensifs sur des espaces insoupçonnés jusqu'à ce jour, au total d'organiser promptement un large système défensif facile à tenir. L'offensive momentanément impuissante a cherché de nouvelles armes. Après s'être donné une formidable artillerie, elle a organisé les chars d'assaut, mitrailleuses ou canons à la fois blindés et automobiles, capables en tout terrain d'avoir raison du réseau de fil de fer et de la mitrailleuse ennemie.

A côté d'une fabrication de canons et d'une consommation de munitions aux proportions complètement inconnues jusqu'à présent est venue s'imposer une production d'autres engins réclamant encore de l'acier. C'est ainsi que la puissance industrielle des nations a seule permis aux armées d'attaquer, ou que son impuissance les a réduites à se défendre, au même titre que le nombre de leurs soldats.

L'aviation, par des progrès techniques gigantesques, a ouvert le théâtre de l'air; elle assure la maîtrise des communications et des actions aériennes au mieux armé et au plus puissamment armé des deux adversaires. Autre appel à la lutte industrielle.

Et de même de la fabrication des obus toxiques et des matériels de toute nature que réclament des armées de plus en plus nombreuses, et par là de plus en plus

difficiles à nourrir, à abriter, à transporter. Une fois encore la capacité industrielle de l'un des adversaires détermine en partie la puissance de ses armées.

Comme on le voit, ce sont bien des conditions nouvelles pour un art, la Guerre, qui se fait déjà avec des moyens nouveaux. Autant dire qu'elle est un art tout nouveau. Comment en trouverait-on les règles précises dans un ouvrage de 1903?

Malgré cela, les vérités fondamentales qui régissent cet art restent immuables, de même que les principes de la mécanique régissent toujours l'architecture, qu'il s'agisse de construction en bois, en pierre, en fer, ou en ciment armé; de même que les principes de l'harmonie régissent la musique quel qu'en soit le genre. Il reste donc toujours nécessaire d'établir les principes de la guerre.

Malgré cela, et même à cause de cela, les hommes appelés à conduire les troupes devront se préparer à traiter, devant un horizon de plus en plus large, des cas de plus en plus variés. C'est bien encore en développant, par l'étude, leur puissance d'analyse, puis de synthèse, c'est-à-dire de conclusion, dans un sens purement objectif, devant des cas vécus, pris pour cela dans l'histoire, afin d'éviter toute déviation de l'étude, qu'on leur donnera la capacité d'asseoir une décision prompte et judicieuse, qu'on leur assurera, de plus, par la conviction de savoir, la confiance suffisante pour prendre cette décision sur le terrain de l'action.

C'est ainsi que le présent ouvrage, quoique datant de 1903, peut encore servir à la formation des hommes appelés à conduire des troupes ou simplement désireux de réfléchir aux nécessités de la guerre.

F. Foch.

1er septembre 1918.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Lorsque les armées qui viennent de faire les dernières guerres, du Transvaal et de Mandchourie, paraissent sur les terrains de manœuvre, les Anglais dans leur tenue rappelant le pelage du lièvre, les Russes en gris, les Japonais en kaki, c'est avec un déploiement extraordinaire d'appareils de toute nature, lorgnettes, lunettes, télémètres, stadias, que l'on voit les premières troupes aborder le terrain de l'action, scruter l'horizon, en mesurer les distances. En arrière de cette ligne se déploient des signaleurs, des téléphones, des télégraphes optiques comme aussi à fils ou sans fils. Par là se révèlent des préoccupations nouvelles nées sur les champs de bataille d'hier. Préoccupations de se soustraire le plus possible aux observations de l'ennemi, de le saisir dans ses fugitives manifestations, de le situer exactement, et de transmettre en arrière et à distance des renseignements aussi nécessaires pour orienter une action que difficiles à faire parvenir.

C'est qu'en réalité ces dernières campagnes ont montré tout le développement pris par le feu à la suite des progrès réalisés dans l'armement. Ils en étendent la justesse, l'efficacité, la portée, la rapidité, grâce à une trajectoire plus tendue, à des charges plus fortes, à une meilleure organi-

sation des obus et des mécanismes de chargement, à la suppression du dépointage dans les armes sur affûts. La poudre sans fumée permet en outre au tireur de dissimuler sa présence.

Avec ces causes se montrent les conséquences tactiques et même stratégiques qu'entraîne l'emploi des moyens nouveaux.

En Afrique comme en Asie, si l'on se reporte aux récits des événements, les adversaires, avant de s'aborder, se cherchent et se tâtent, comme deux aveugles, sans se voir. En pareille circonstance, à ce jeu de colin-maillard, qui recommanderait de s'avancer rassemblé, les bras au corps, sans service de sûreté, sans avant-garde ou détachement de couverture, au risque de se faire étreindre par l'adversaire avant d'être déployé? La notion de la sûreté ne s'impose-t-elle pas plus que jamais?

Le défenseur, ou simplement celui des deux adversaires qui renonce momentanément à l'offensive, s'abrite, s'enfonce en terre, ou cherche à se protéger par le défilement, tout au moins à se rendre invisible. La bataille est rarement une simple rencontre en plein champ, mais bien l'attaque et la défense d'une position fortifiée, comme à Colenso, à Moders-River, à Liao-yang, à Moukden. De plus en plus, la manœuvre débordante, puis enveloppante, se montre le salut de l'assaillant. Et comme le défenseur a plus de facilité que par le passé pour la parer, c'est encore en forçant son jeu de l'enveloppement que l'offensive tente de réussir. Pendant cette course à l'aile ou aux deux ailes, où se recherche l'acte décisif, le front traverse une crise; à force de s'étendre, il s'amincit et s'affaiblirait par trop si une habile utilisation des propriétés nouvelles de l'armement et de la fortification improvisée ne permettait de lui rendre une solidité convenable. En même temps, d'ail-

leurs, les intervalles libres entre les unités ont pu grandir, sans pour cela devenir praticables à l'adversaire. Comme conséquences, le front et la durée de la préparation se sont étendus dans des proportions inconnues; il en est de même de la bataille dans son ensemble. Mais les bases sur lesquelles s'établissent les dispositions des troupes d'attaque n'ont pas varié au même degré. Car l'attaque, obligée de partir de plus loin que par le passé,— le champ de bataille commence aujourd'hui à 5.000 ou 6.000 mètres de la position ennemie,— se trouve fortement éprouvée dans ce long parcours par des efforts plus sérieux. Elle ne peut songer à réaliser des économies sur les effectifs qu'elle compte présenter à l'objectif, ni en diminuer la profondeur. Seule se trouve modifiée, en s'accusant davantage, l'inégale répartition des forces sur le front d'une grande unité; comme par le passé, elles restent vouées les unes à la défensive de fait, elle est facile à réaliser avec une faible densité d'hommes; les autres à la violente offensive, elle réclame d'énergiques poussées. Cette répartition est toujours dominée par les possibilités du terrain; il est chargé de troupes en conséquence.

Si la décision capitale se poursuit généralement à l'aile, il faut néanmoins continuer l'attaque sur le front, si formidable soit-il, y rechercher des décisions partielles sous peine de le voir sans cela se vider des troupes qui l'occupent, allant renforcer l'aile menacée. Les combats de nuit ont été un moyen fréquemment pratiqué pour approcher des positions que leurs feux rendaient inabordables de jour. Les combinaisons de la guerre de siège ont également reparu avec l'artillerie à tir courbe, les grenades à main, l'organisation de communications abritées, l'obligation de faire vivre les hommes plusieurs jours parfois à proximité de l'adversaire. Ces combinaisons ont bénéficié des progrès de l'artillerie et d'engins nouveaux fournis par l'industrie : cuisines

roulantes ou portatives, moyens d'éclairage encore inusités, etc.

Comme conséquence de ce qui a été exposé précédemment, la rencontre générale des armées opposées s'est étendue d'une façon notable dans le temps et dans l'espace, rompant les unités classiques de lieu et de temps. Avec des effectifs qui ne dépassaient pas 330.000 hommes dans chaque armée, le front embrassé par la rencontre s'est élevé à plus de 100 kilomètres, comme à Moukden; l'action a duré une dizaine de jours. Elle s'est décomposée en plusieurs batailles tactiques, indépendantes les unes des autres dans leur conduite, réagissant les unes sur les autres au point de vue du résultat final. Par là, l'opération de la rencontre des armées a relevé entièrement, dans sa préparation, sa conduite et sa décision, de la stratégie qui a combiné les batailles pour en faire sortir le résultat prévu, comme à Saint-Privat la tactique combinait autrefois ses combats de corps d'armée pour aboutir à l'enveloppement de la droite française.

En résumé, si la tactique de chaque arme doit se perfectionner pour prendre en compte le développement du feu, et serrer de près l'adversaire, après l'avoir écrasé de ses projectiles : — l'Infanterie, en cherchant dans le terrain seul le principe de ses formations de marche et d'action, escouades, essaims, groupes, groupements de toute nature, et en voyant plus loin que la ligne même de tirailleurs, dernier vestige de l'ordre linéaire du dix-huitième siècle; la Cavalerie, en combattant à pied, à la carabine, quand le cavalier monté ne peut plus avancer; l'Artillerie, en saisissant et frappant encore de coups bien assurés un adversaire souvent lointain et difficile à percevoir; en usant d'un matériel plus maniable, capable de porter aux premières lignes

l'appui de son feu, et de canons de siège susceptibles de suivre les armées de campagne, — la Guerre dans sa conduite reste soumise aux mêmes lois que par le passé. C'est avec des moyens plus nombreux, plus puissants et plus délicats qu'elle les applique. Par là, l'exécution réclame plus de soins de tous. Tel, à de certaines époques, l'art de la construction s'élance parfois dans un style particulier, à portées plus grandes, que lui permettent de réaliser des matériaux nouveaux, ainsi qu'un travail plus fini, sans que se trouvent modifiés, pour cela, les principes de statique qui régissent l'architecture de tous les temps. Il en est de même de l'art de la guerre, même après les dernières campagnes.

Les formes évoluent, les principes directeurs subsistent.

Paris, le 15 mai 1911.

F. Foch.

AVANT-PROPOS

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Depuis la publication des *Principes de la guerre,* la campagne de Mandchourie aurait évidemment fourni une source féconde d'enseignements. Une deuxième édition de cet ouvrage semblerait devoir les enregistrer.

Pour le moment, toutefois, le détail des faits n'est pas suffisamment connu pour permettre d'éclairer complètement la conduite des troupes au combat, la tactique au sens précis du mot.

Il en est autrement si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur la conduite des opérations. Les immuables vérités ressortent alors, une fois de plus, avec une éblouissante clarté :

L'offensive manœuvrière a finalement raison de toutes les résistances ;

La défensive passive ne peut éviter l'échec. — Pour tant de dévouement qu'elle mette en jeu, c'est au désastre qu'elle aboutit. La Victoire ne se contente décidément pas des vertus de la dernière heure.

A l'offensive elle a d'ailleurs dicté ses conditions : *Elle sera manœuvrière,* ou elle n'aboutira pas. — Or, qui dit *manœuvre* dit, pour la tête d'une armée : combinaison, direction, impulsion ; pour la masse : préparation, souplesse, aptitude et résistance à la marche, supériorité de tir, sens

tactique, emploi du terrain, seules conditions permettant à la combinaison d'être solide ; de tenir tête ici à l'ennemi avec peu de forces, tandis qu'elle attaque là avec une écrasante supériorité.

Encore une fois, « la Victoire est aux armées qui manœuvrent », c'est-à-dire qui sont les plus instruites. Chaque jour davantage elle réclame de tous le *Savoir*.

Le 25 novembre 1905.

Le Colonel d'artillerie breveté,

F. FOCH.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

« Feux de pâtre, allumés sur la côte orageuse, pour guider le navigateur incertain », dirions-nous volontiers de ces pages. Elles ont été écrites pour de jeunes officiers. Qu'on n'y cherche point un exposé complet, méthodique, encore moins académique de l'art de la guerre, mais simplement une discussion de quelques points principaux de la conduite des troupes et surtout l'orientation à donner à l'esprit pour qu'il conçoive toujours une manœuvre rationnelle. Si, à ce titre, elles peuvent encore rendre service, en ouvrant les yeux du lecteur, ou en les dirigeant du bon côté, on aura atteint le but visé dans cette publication.

Lorsque les jeunes officiers arrivent au régiment et qu'ils veulent aborder la conduite des troupes en campagne, ils n'entendent parler que des principes qui régissent la guerre. En vain se mettent-ils à la recherche de ce fil conducteur; ils ne le trouvent ni dans leur instruction antérieure ni dans la lecture des ouvrages militaires : « Les principes sont affaire de bon sens, de jugement, l'application en varie avec les circonstances; ils ne s'écrivent pas, ils ne s'apprennent pas », leur répond-on.

Lorsque vient le moment des exercices en terrain varié et des manœuvres d'automne, au nom de ces mêmes principes,

ils entendent critiquer la tactique pratiquée. Si leurs aînés connaissent donc les fameux principes, ils en font souvent une mauvaise application. Une fois de plus, la distance est grande de la connaissance d'une vérité à l'usage qui en est fait.

Dans le présent ouvrage, on a cherché à donner ces principes, à faire connaître de quelles nécessités ils naissent, à quels résultats ils mènent, comment, dans leur immuabilité, ils s'appliquent pratiquement, avec les armes actuelles, à la guerre moderne, dont les caractères nouveaux sont si profonds. Car, « s'il est vrai que les principes de l'art militaire sont éternels, les facteurs dont cet art s'occupe, avec lesquels il a à compter, sont soumis à une évolution constante » (VON DER GOLTZ). Les principes semblent parfois se contredire les uns les autres. Il faut bien se disperser pour marcher; il faut encore détacher pour s'éclairer, pour se couvrir; il faut être concentré cependant pour se battre. Quel est, à un moment donné, au milieu de l'inconnu de la guerre, la nécessité dominante, le dispositif à prendre? Quand et comment changer ce dispositif pour répondre à une situation nouvelle? Là se montrait bien, pour l'instruction, la nécessité de donner à l'esprit une orientation qui le fasse toujours voir juste, comme aussi la nécessité de mettre à sa disposition une mécanique des forces lui garantissant la possibilité d'arriver au résultat définitivement visé. On s'est adressé, pour y parvenir, à des exemples historiques soigneusement analysés. C'est par cette voie qu'on a poursuivi le développement, au point de vue militaire, de l'esprit et du caractère constamment maintenus dans l'idée la plus élevée du Devoir, afin d'arriver ainsi, par la ligne droite, à la notion la plus forte du seul acte de valeur à la guerre, la Bataille, la Bataille pour vaincre.

1903. *Le Lieutenant-Colonel d'artillerie breveté*

F. FOCH.

DES PRINCIPES DE LA GUERRE

I

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA GUERRE

> Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup, en secret, ce que j'ai à dire ou à faire dans une circonstance inattendue pour les autres, c'est la réflexion, la méditation.
>
> NAPOLÉON.

MESSIEURS,

Au fronton du monument qui nous abrite, on lit bien cette inscription : « École de Guerre. »

Ces mots peuvent-ils être associés : *École* et *Guerre?*

Comment concevoir la préparation à cette activité : la guerre, qui s'exerce sur les champs de bataille, au milieu de l'imprévu, du danger ; qui exploite la surprise et toutes les propriétés de la force, la violence, la brutalité, pour créer la terreur, par cette autre activité : l'étude, qui ne vit que de calme, de méthode, de réflexion, de raisonnement, de raison ?

En un mot, la guerre peut-elle être enseignée ? Sa nature le permet-elle ?

Si l'enseignement de la guerre est possible, sur *quoi* porte-t-il ? Jusqu'où s'étend-il ?

Quel est le *mode* pour vous préparer à l'*action* sans laquelle rien ne vaut quand il s'agit de lutte ? Est-ce un cours, un livre, qui, une fois compris et appris, vous permet de partir pour une campagne avec la conviction de résoudre les difficultés qui s'y présenteront et de vaincre en tous cas ?

Enfin, *à quelles facultés* de votre esprit s'adresse-t-il pour les exercer, les développer, préparer l'homme d'action, comme aussi quelles dispositions exige-t-il de votre part ?

Tels sont les trois points à résoudre pour fixer la route à suivre et entrevoir les résultats possibles.

Des enseignements de la guerre il y en a eu de tous les temps, depuis Xénophon qui, dans la *Cyropédie,* développe bien plus ses idées sur le sujet que les hauts faits de son héros, jusqu'à Jomini, en passant par Végèce et autres. Malgré cela, il faut arriver à 1882-1883, en France, pour trouver de la guerre un enseignement rationnel et pratique, et cela, bien que notre École datât de 1876. Il n'avait donc pas suffi de porter l'inscription sur les murs pour créer l'École de Guerre.

Où était la difficulté ? Résidait-elle dans la détermination de la matière à enseigner, de la vraie *théorie* de la guerre ; ou dans la *manière* d'enseigner cette théorie une fois trouvée ?

Elle provenait des deux causes.

C'est qu'en effet les théories qui avaient cours chez nous jusqu'à ce moment étaient fausses.

Elles énuméraient bien les différentes causes qui interviennent dans le résultat à la guerre : supériorité morale, d'instruction, de commandement, d'armement, de système d'alimentation, de fortification, etc. Elles disaient bien que ce résultat est fonction de toutes ces variables :

$$f(a, b, c \ldots k, l, m)$$

Mais de ces variables elles faisaient bientôt deux parts :

1° Les unes, grandeurs morales : valeur des troupes, du commandement, de l'énergie, des passions mises en jeu, etc..., qui ne peuvent être évaluées exactement, en quantité notamment ; celles-là, on les écartait systématiquement d'une étude rationnelle et d'une théorie que l'on voulait faire exacte de la guerre ; ou plutôt, on les supposait égales de part et d'autre. Dans la fonction $f(a, b, c \ldots m)$, on leur donnait une valeur constante, la fonction devenait $f(k, l, m)$, ne comportant plus qu'un nombre réduit de variables ;

2° Ces variables étaient les grandeurs matérielles qui ont bien aussi leur influence dans le résultat : armement, alimentation, terrain, supériorité numérique, etc., mais qui sont loin d'être tout.

Mais en même temps que l'on supprimait les grandeurs morales en tant que *causes,* on les supprimait en temps qu'*effets.* La défaite

devenait alors un produit des grandeurs matérielles, tandis que nous la verrons être, par la suite, un résultat purement *moral*, celui d'un sentiment, le découragement, la terreur, produit chez le vaincu par un emploi combiné des grandeurs morales et matérielles mises simultanément en jeu par le vainqueur.

La théorie concluait alors : pour être victorieux, il faut avoir le nombre, de meilleurs fusils, de meilleurs canons, des bases, des positions savantes. La Révolution, Napoléon surtout, allaient lui répondre : Nous ne sommes pas plus nombreux, nous ne sommes pas mieux armés, nous vous battrons cependant, parce que, par nos combinaisons, nous ferons le nombre au point décisif ; par notre énergie, notre instruction, par l'emploi de nos armes, feux et baïonnettes, nous arriverons à surexciter notre moral et à briser le vôtre.

C'est ainsi que ces théories, que l'on avait cru faire exactes en les basant uniquement sur des données certaines et mathématiques, avaient le malheur d'être radicalement fausses, parce qu'elles avaient laissé de côté la donnée la plus importante du problème, qu'il s'agisse de commandement ou d'exécution, celle qui anime le sujet, le fait vivre : l'*homme*, avec ses facultés *morales, intellectuelles, physiques ;* parce qu'elles tendaient à faire de la guerre une *science exacte*, méconnaissant sa nature même de « drame effrayant et passionné » (Jomini). C'est comme si, pour apprendre l'équitation, la conduite du cheval, vous vous contentiez de tourner autour de cette pièce anatomique en carton qui le représente dans les amphithéâtres ; vous vous borniez à la démonter, à la remonter, à apprendre les noms et les places des différents organes qui la constituent. A qui viendrait l'idée d'apprendre de la sorte à conduire le cheval, sans tenir compte de son mouvement, de sa vie, de son sang, de son tempérament, sans enfourcher l'être vivant ?

De là ces systèmes de guerre des siècles derniers que nous verrons sommairement dans la prochaine conférence, dont le caractère hérétique s'accentua au plus haut point quand la Révolution française eut apporté dans le domaine de la guerre un déchaînement de passions inconnu avant elle.

De pareilles théories aboutissaient aux pires conséquences. L'enseignement de nos écoles militaires en était la première : lui

aussi ne visait que la *matière*. De là ces études exclusives de terrain, de fortification, d'armement, d'organisation, d'administration, de bases plus ou moins savantes, touchant seule la partie terrestre de l'art de la guerre.

Quant à la partie divine, celle qui résulte de l'action de l'homme, on la prenait de si haut, que l'on ne pouvait ni la comprendre ni l'expliquer. A peine l'entrevoyait-on dans des études historiques traitées à grands coups de brosse, de l'histoire à la manière d'Alexandre Dumas, série d'exploits extraordinaires, inexpliqués et inexplicables, si l'on n'admettait l'existence de causes mystérieuses, tenant du prodige ou de la fatalité, comme le génie incompréhensible de l'Empereur ou même son étoile.

Mais alors l'enseignement conduisait naturellement au fétichisme ou au fatalisme, à la négation du travail, à l'inutilité d'une culture intellectuelle, à la paresse de l'esprit.

On était doué ou on ne l'était pas ;

On avait l'étincelle ou on ne l'avait pas ;

Il fallait d'ailleurs aller sur le champ de bataille pour le savoir.

Le réveil d'un pareil sommeil fut 1870, qui nous donna pour adversaires les esprits formés par l'enseignement de l'histoire, l'étude des cas concrets, car depuis le commencement du siècle c'est de la sorte que Scharnhorst, Willisen et Clausewitz avaient formé le commandement de l'armée prussienne.

Pour connaître et comprendre la guerre, ils ne s'étaient pas bornés à tourner autour de l'outil qui va la faire, à en démonter les parties matérielles, sans tenir compte de l'homme. Ils avaient étudié dans le livre de l'histoire consciencieusement analysée, une armée, des troupes en mouvement et en action, avec leurs besoins, leurs passions, leurs faiblesses, leurs dévouements, leurs capacités de toute sorte : « Loin d'être une science exacte, la guerre est un drame effrayant et passionné. » (Jomini.) Là était bien l'essence du sujet à pénétrer, comme aussi le point de départ d'une étude rationnelle.

C'est en raison de ce caractère propre de la guerre, méconnu dans un enseignement particulièrement scientifique, en présence des lacunes et des hérésies nées de cet enseignement, que se dressait, dans l'armée française en particulier, l'école résumée

en un axiome : *la guerre ne s'apprend que par la guerre*. Je me garderai de discuter la nature de l'*expérience* que fournit un pareil apprentissage, la *trempe* particulière que donne à l'esprit et au caractère l'habitude de prendre des décisions en présence d'un adversaire réel, à plus forte raison dans l'émotion qu'ajoutent toujours ses coups.

Malheureusement, cette école n'en est pas une : on ne peut ni l'ouvrir ni l'entretenir pour nous instruire les uns et les autres.

Elle est insuffisante, car elle ne nous préparerait pas aux premières actions, les plus décisives cependant, de la prochaine guerre. La campagne serait terminée que notre instruction commencerait, mais au prix de quels résultats? Malheureux sans doute.

Il importe d'ailleurs de ne fausser ni le sens ni la portée d'un pareil enseignement.

Sans remonter aux mulets du maréchal de Saxe, faire la guerre sans esprit et sans réflexion n'ouvre pas les idées sur les principes qui la régissent, ne s'agirait-il que de l'établissement d'une ligne d'avant-postes, de la défense d'un cours d'eau ou d'une frontière, du rôle d'une avant-garde. La gravité des situations n'apporte avec elle ni la lumière ni l'improvisation heureuse. Généralement même elle éteint en partie les esprits éclairés. C'est donc avec des facultés qu'il faut partir pour faire la guerre, même pour la comprendre.

La réalité du champ de bataille est qu'on n'y étudie pas ; simplement, on fait ce que l'on *peut* pour appliquer ce qu'on *sait*. Dès lors, pour y *pouvoir* un peu, il faut *savoir* beaucoup et bien.

C'est là ce qui vous explique, en 1866, la faiblesse des Autrichiens, qu'aurait dû instruire la guerre de 1859, devant les Prussiens qui ne se sont pas battus depuis 1815 (ceux que nous verrons par la suite en particulier). Les premiers ont fait la guerre sans la comprendre (comme d'ailleurs les Français de 1870 qui ont bien guerroyé cependant) ; les seconds l'ont comprise sans la faire, mais ils l'ont étudiée.

Je quitte cette discussion sans combattants, puisque nous sommes ici, vous et moi, dans une école.

Quoi qu'il en soit, entre ces deux termes : un enseignement positiviste d'une théorie scientifique qui écartait l'élément vivant

de la guerre et devenait ainsi une monstruosité, et un enseignement vécu de la guerre, il n'y avait pas à choisir ; l'un et l'autre étaient à rejeter, il fallait *créer*. Mais créer, non en partant des données *positives*, elles sont incomplètes ; non en partant des données *positives* et des données *morales*, celles-ci sont forcément variables et indéterminées.

Renonçant à faire par le pur travail de l'esprit, par le simple raisonnement, une théorie complète, on a *créé* en partant des *faits*.

On a dit : Puisque la guerre est un drame effrayant et passionné, étudions le drame lui-même. Voyons agir les acteurs dans les différentes scènes qui le composent.

Dans ce but, reprenons les faits que nous livre l'histoire. Pour comprendre ce phénomène complexe de la guerre avec les formes nombreuses qu'il engendre, prenons ces faits les uns après les autres, examinons-les d'aussi près que possible, à la loupe en quelque sorte ; faisons de la microbiologie, et cela au milieu des circonstances dans lesquelles ils se sont développés : temps, lieu, température, fatigue, causes déprimantes nombreuses, malentendus, etc. ; considérons les questions que les acteurs ont eu à résoudre, la compagnie dans sa zone d'action, le bataillon de même, la brigade, le corps d'armée. Voyons les difficultés qu'ils ont eu à vaincre et comment ils en ont eu raison. Discutons les déterminations prises, les résultats obtenus ; traitons à nouveau la question. Nous voyons alors apparaître durant toute l'étude, avec des proportions impossibles à prévoir, les grandeurs morales dont il a été tant parlé. Nous pouvons alors en tenir compte et leur réserver la place qui leur revient dans le résultat.

Cette étude a été faite pour plusieurs journées (Saint-Privat, Frœschwiller, etc...). On est ensuite passé aux *opérations*. On a alors considéré en détail le fonctionnement d'une armée vivante et opérant ; l'existence qui y était faite à chacune de ses unités ; ses besoins, ses difficultés, le rôle qui lui était assigné.

C'est de cet ensemble d'études fouillées qu'est né l'enseignement de l'École.

A la base, l'histoire : « Plus l'expérience de la guerre fait défaut à une armée, écrit le général de Peucker, plus il importe d'avoir recours à l'histoire de la guerre, comme instruction et comme

base de cette instruction... Bien que l'histoire de la guerre ne soit nullement en état de remplacer l'expérience acquise, elle peut pourtant la préparer. En paix, elle devient le *vrai moyen d'apprendre la guerre et de déterminer les principes fixes de l'art de la guerre.* »

Quelle est la *forme* de cet enseignement né de l'histoire et appelé à se développer par de nouvelles études historiques?

Il en est sorti sous la forme d'une *théorie* de la guerre, que l'on peut enseigner et que l'on vous enseignera; et sous la forme d'une *doctrine,* que l'on vous apprendra à pratiquer.

Par ces mots il faut entendre la *conception* et la *mise en pratique,* non d'une *science* de la guerre ou d'un *dogme fermé,* lot de vérités intangibles hors desquelles il n'y aurait qu'hérésie, mais bien un certain nombre de *principes,* indiscutables ceux-là, quand ils auront été établis, d'une *application variable* suivant les circonstances, c'est rationnel, mais orientée néanmoins toujours dans un même sens, le *sens objectif.*

La doctrine se prolongera dans les hautes parties de la guerre, grâce au libre développement donné à vos facultés par une même manière de voir, de penser et d'agir, poussée plus ou moins loin, suivant la valeur de chacun ; constituant néanmoins une discipline des esprits commune à vous tous, dont on verra plus loin l'origine.

Dès à présent et pour éviter la confusion, précisons.

Écoutons Dragomirow :

« D'abord, *science* et *théorie* sont deux choses toutes différentes, car tout art peut et doit avoir sa théorie, mais il serait absurde de vouloir en faire une science..... Il ne viendra aujourd'hui à l'idée de personne de prétendre qu'il puisse y avoir une *science de la guerre.* Ce serait une absurdité du même genre qu'une science de la poésie, de la peinture, de la musique. Mais il ne s'ensuit nullement qu'il n'y ait pas une théorie de la guerre, tout comme il en existe une pour ces arts libéraux et pacifiques. Ce n'est point cette théorie qui fait les Raphaël, les Beethoven, les Goethe, mais elle met à leur disposition une TECHNIQUE sans laquelle il leur serait impossible de s'élever aux cimes qu'ils atteignent.

« La *théorie de l'art de la guerre* n'a pas la prétention de former des Napoléon, mais elle procure la connaissance des propriétés des troupes et du terrain. Elle signale les modèles, les

chefs-d'œuvre réalisés dans le domaine de la guerre et par cela elle aplanit les voies de ceux que la nature a doués de capacités militaires.

« ... Elle ne permet pas à l'homme la tranquillité de penser qu'il sait *toute l'affaire,* tandis qu'il n'en sait qu'*une partie*. Des recettes pour créer des chefs-d'œuvre comme Austerlitz, Friedland, Wagram, pour mener des campagnes de 1799 en Suisse, ou livrer des batailles comme Kœniggrätz, voilà ce que la théorie est incapable de donner. Mais elle présente ces modèles comme des types d'études aux méditations des hommes de guerre..... et cela non pas pour qu'ils les imitent servilement, mais pour qu'ils se pénètrent de leur esprit, pour qu'ils s'en inspirent.

« ... Si la théorie s'est fourvoyée, c'est parce que très peu de théoriciens avaient vu la guerre..... »

Il y a donc bien une théorie de la guerre; au premier plan elle comporte des principes :

Principe de l'économie des forces ;

Principe de la liberté d'action ;

Principe de la libre disposition des forces ;

Principe de la sûreté, etc.....

On a discuté l'existence de ces principes, puis leur bien-fondé, c'est bien Napoléon cependant qui a écrit : *Les principes de la guerre sont ceux qui ont dirigé les grands capitaines dont l'histoire nous a transmis les hauts faits.*

Donc, pour Napoléon, il y a des principes de la guerre. En étudiant les hauts faits des grands capitaines on les trouve, ces principes. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient résulté pour nous de l'histoire des guerres de Napoléon.

De même Lloyd : *Faute de principes sûrs et arrêtés, on tombe dans des changements continuels, qu'il s'agisse d'organisation, de formations, de manœuvres.*

De même le maréchal Bugeaud : « *Il y a peu de principes absolus,* dit-il, *mais il y en a.* Quand on essaie de poser un principe sur la guerre, aussitôt un grand nombre d'officiers, croyant résoudre la question, s'écrient : Tout dépend des circonstances, comme vient le vent, il faut mettre à la voile. Mais si d'avance vous ne savez pas la voile ou la forme de voile qui convient à tel ou tel vent, comment mettrez-vous à la voile selon le temps ? »

De même Jomini : « De *bonnes théories* fondées sur des *principes vrais* et justifiées par les *faits* sont, à notre avis, en y joignant les leçons de l'histoire, la véritable école du commandement. Si elles ne font point un grand homme, car les grands hommes se font tout seuls, quand les circonstances les favorisent, elles forment au moins des chefs assez habiles pour être parfaitement à leur place au second rang, sous les ordres de grands généraux. »

Nous pouvons donc conclure avec raison : *L'art de la guerre, comme tous les autres arts, a sa théorie, ses principes, ou bien il ne serait pas un art.*

Mais cet enseignement de principes ne vise pas un résultat platonique d'érudition : meubler votre esprit de nouvelles et certaines vérités. « La guerre est avant tout un art simple et tout d'exécution. » (Napoléon.) Connaître les principes, si on ne savait les appliquer, ne conduirait à rien. A la guerre, le fait a le pas sur l'idée, l'action sur la parole, l'exécution sur la théorie.

L'enseignement serait donc vain qui s'arrêterait à l'idée, à la parole, à la théorie; qui n'arriverait pas à l'application des principes.

Aussi, au delà du *savoir,* il vise le *pouvoir ;* au delà de la connaissance des principes, il en poursuit l'application constante, seule capable de développer en vous le jugement, le caractère; la faculté d'*agir,* rationnellement et par suite efficacement, comme on va le voir.

Pour *pouvoir,* il faut *savoir,* c'est incontestable, car « il y a loin du savoir au pouvoir, mais le saut ne se fait pas en partant de l'ignorance; tout au contraire, du savoir. *Vom Wissen zum Können ist immer ein Sprung; der Sprung aber ist vom Wissen und nicht vom Nichtwissen* ». (Willisen.)

Par contre, le savoir, condition nécessaire, procure bientôt des convictions, de la confiance ; la faculté de décision éclairée ; il crée le pouvoir d'agir, fait les hommes d'action : là est le développement du caractère.

« Quand un homme de guerre, dit le général de Peucker, a le sentiment intime d'être éclairé, quand il sait qu'au moyen de l'instruction qu'il a acquise, il pourra s'orienter facilement dans des circonstances très difficiles, son caractère s'affermit ; il acquiert la faculté de prendre à propos une résolution nette et de la mettre pratiquement à exécution.

« Au contraire, tout homme qui a conscience de son ignorance ou du besoin qu'il a de prendre conseil des autres est toujours indécis, perplexe, et il est prêt à se démoraliser.

« Les qualités du caractère sont sans doute les premières chez un homme de guerre, mais où peut conduire l'énergie, *si on n'est pas assez instruit pour connaître quel but il faut poursuivre et les chemins qui y conduisent?* »

Comment, à l'École, former le jugement et la décision? C'est le maréchal de Moltke qui va nous le dire :

« L'enseignement des connaissances militaires a surtout pour objet d'amener l'élève à *mettre en valeur* son bagage intellectuel (c'est-à-dire la théorie que le maître lui a fait connaître). Une telle action réciproque et vivifiante ne peut se produire quand l'un se borne à enseigner, les autres à écouter. Elle a lieu au contraire tout naturellement lorsque le professeur joint à ses leçons techniques des *exercices* au cours desquels les *matières enseignées* sont *appliquées à des cas particuliers.* »

Voilà donc la méthode : une matière une fois enseignée, l'appliquer à des cas particuliers. On verra par la suite ce qu'on entend par des « cas particuliers ».

Sur le même sujet, le général de Peucker ajoute : « Il faut exercer beaucoup les officiers d'instruction à *agir par eux-mêmes,* afin de développer en eux l'aptitude à utiliser leurs connaissances théoriques dans la pratique de la vie... Entrevoir une vérité scientifique ne veut pas dire qu'on puisse la retrouver plus tard à l'aide du *raisonnement.* Il y a loin de cette *conception* à la *faculté précieuse* qui permet de *faire des connaissances militaires acquises la base de nos résolutions.*

« Entre ces deux termes : *conception scientifique* et *art de commander,* il y a un *abîme* que la méthode d'enseignement doit faire franchir aux élèves, si elle veut mériter le nom de *méthode pratique.*

« On procédera donc par *applications.* »

Ici apparaît, avec la méthode, le résultat poursuivi : passer de la conception scientifique à l'art de commander, de la vérité possédée et connue à la mise en pratique de cette vérité. Cet abîme, l'École prussienne a su le franchir; preuve : les commandants des avant-gardes de 1866, qui, sortis récemment des bancs de l'école, ont entamé les affaires de cette campagne avec un

aplomb, une sûreté de main et, par suite, une vigueur d'exécution que l'on croyait jusqu'à ce moment appartenir en propre aux hommes qui s'étaient beaucoup et bien battus.

Faisons de même : par les mêmes voies, par les mêmes ponts franchissons l'abîme.

Pour cela un enseignement PRATIQUE, comportant l'application, à des *cas particuliers,* des principes fixes, tirés de l'histoire, en vue de préparer l'*expérience,* d'apprendre l'*art de commander;* de donner pour finir l'*habitude d'agir correctement sans avoir à raisonner.*

Nous avons dit des *cas particuliers* et non des *cas généraux,* parce qu'à la guerre il n'y a que des cas particuliers; tout y est affaire d'espèce, rien ne se reproduit.

Tout d'abord, les données du problème ne sont que rarement *certaines,* elles ne sont jamais *définitives.* Tout y est dans un état constant de modification et de déformation. Ces données, par suite, n'ont qu'une valeur *relative* par opposition à la valeur absolue qu'ont des données mathématiques.

Là où l'on a vu une compagnie à telle heure, se trouve un bataillon, quand on attaque, peu de temps après.

Un régiment de 3.000 fusils, bien ménagé, représente, après quelques jours de campagne, 2.800 fusils; moins bien entretenu, il n'en comprend plus que 2.000. Les variations du moral sont au moins équivalentes. Comment alors comparer deux régiments? Ils représentent sous le même nom deux grandeurs absolument différentes. Les maladies, les fatigues, les nuits de bivouac influent d'une manière différente sur les troupes. Certaines n'ont bientôt de *force* que le nom. Ce sont de simples colonnes d'affamés, d'épuisés, de malades. C'est une division qui a perdu une partie de ses batteries, etc., etc. Il en est de même de la situation tactique, qui varie d'un parti à l'autre; l'intérêt de l'un des adversaires n'est pas l'inverse de l'intérêt de l'autre : de même de la tactique. S'agit-il d'un convoi à escorter pour l'un, à attaquer pour l'autre, croit-on que la manière de combattre soit la même des deux côtés? Évidemment non. Sur le même terrain, dans les mêmes circonstances de temps et de lieu, c'est donc d'une manière différente qu'il faudra procéder dans les deux cas.

Le même régiment, la même brigade, ne combattront pas de

la même façon quand ils exécuteront la poursuite d'un ennemi *battu, ou s'engageront contre un adversaire intact, bien que dans les deux cas ils emploient les mêmes hommes, les mêmes fusils,* les mêmes effectifs.

De même encore de deux combats d'avant-garde : l'un ne peut jamais être la reproduction de l'autre au point de vue des dispositions à prendre, parce que, indépendamment du terrain qui varie d'un cas à l'autre, ils sont régis tous les deux par des considérations analogues, mais non de *temps* et d'*espace*.

De tout cela il résulte que chaque cas envisagé est particulier, c'est-à-dire se présente dans une ambiance de circonstances propres : terrain, état des troupes, situation tactique, etc., de nature à lui donner un cachet absolument original. Certaines données prennent de l'importance, d'autres en perdent.

Avec cette absence d'analogie dans les questions, apparaît tout naturellement l'impuissance de la mémoire à les résoudre ; la stérilité des formes invariables, figures, épures, schémas, etc. ; alors s'impose la seule juste solution : l'application, variable suivant les circonstances, des principes fixes.

Des principes fixes à appliquer d'une façon variable, suivant les circonstances, à chaque cas qui est toujours *particulier* et demande à être considéré en lui-même : telle est notre conclusion du moment ; ne ramène-t-elle pas, dans l'application, l'anarchie des idées qu'on avait la prétention de remplacer par l'unité de doctrine, l'établissement d'une théorie ?

Eh bien, non : quoi qu'il vous paraisse pour le moment, la concordance reparaîtra bientôt, dans l'application des principes fixes à des cas variés, comme la conséquence d'une manière commune d'envisager le sujet : d'une façon *purement objective*.

D'une même *manière de regarder* résultera d'abord une même *manière de voir ;*

De cette commune *manière de voir,* une même *façon d'agir*.

Celle-ci deviendra bientôt *instinctive* elle-même : autre résultat visé.

Ce qui vient d'être dit appelle des explications.

D'une même manière de regarder résulte une même manière de voir.

Comme l'aspect d'un édifice varie avec la direction dans laquelle

on le regarde et se montre le même à tous les observateurs qui l'abordent d'un même côté, de même les questions militaires appellent la même réponse de tous quand elles sont envisagées au même point de vue. Or, à la guerre il n'y a qu'une manière d'*aborder*, de regarder les questions, c'est la *manière objective*.

L'art militaire n'est pas un art d'agrément, la guerre n'est pas un art de dilettantisme, un sport. On ne la fait pas sans raison, on ne la fait pas sans but, comme vous pourriez faire de la musique, de la peinture, de la chasse ou du tennis, sans qu'il y ait un grand inconvénient à arrêter ou à poursuivre l'exercice, à en faire peu ou beaucoup. A la guerre tout s'enchaîne, se commande, se pénètre, on n'y fait pas ce qu'on veut. Chaque opération a une *raison d'être*, c'est-à-dire un *objet;* cet objet une fois déterminé fixe la nature et la valeur des moyens à mettre en œuvre, l'emploi à faire des forces. Cet *objet*, dans chaque cas, c'est la réponse à la fameuse question que Verdy du Vernois se pose en arrivant sur le champ de bataille de Nachod.

Devant les difficultés qui se présentent à lui, il se frappe la tête, cherche dans sa mémoire un exemple ou un enseignement qui lui fournisse la ligne de conduite à pratiquer. Rien ne l'inspire. « Au diable, dit-il, l'histoire et les principes! après tout, *de quoi s'agit-il?* » Et aussitôt son esprit est fixé. Voilà la manière objective de traiter le sujet. On aborde une opération par son objet, au sens le plus large du mot : DE QUOI S'AGIT-IL ?

Cette manière de *regarder* puis de *voir* commune amène une même manière d'*agir*, comme on s'en doute. Mais, en outre, la question posée de la sorte, c'est bien une *pleine* réponse *sur mesure* qui suit : l'*adaptation sans réserve des moyens au but;* solution logique *a priori*, en ce que, exclusive de toute forme préconçue, elle ne s'inspire que du cas particulier, mais le traite *intégralement en lui-même*. Conduite rationnelle prolongeant ainsi une étude objective, tel est le premier résultat *certain* et *commun*, garanti à tous ceux qui abordent l'étude de la sorte : *De quoi s'agit-il?* Puis l'habitude prise d'étudier et d'agir ainsi sur de nombreux cas concrets, c'est inconsciemment, instinctivement, automatiquement, en quelque sorte, que le travail se fait, et cela en raison du développement donné dans ce sens aux réflexes cérébraux. Verdy du Vernois en est la preuve. — Au diable il envoie l'histoire et les principes, mais il exploite la connaissance

qu'il en a, car sans la possession de son sujet, sans l'habitude acquise de réfléchir, de discuter, de décider, il n'eût pu le faire en présence d'une situation difficile.

Un autre exemple plus banal fait encore comprendre de pareils résultats. Devant un chasseur une pièce de gibier se lève : va-t-elle de droite à gauche, il tire en avant et à gauche ; va-t-elle de gauche à droite, il tire en avant et à droite ; vient-elle sur lui, il la couvre de son canon ; s'éloigne-t-elle de lui, il la découvre.

Dans chacun de ces cas, il a appliqué d'une façon *variable* le principe *fixe :* mettre trois points en ligne droite : la ligne de mire et le but.

La manière d'appliquer, de quoi la conclut-il ? Va-t-il raisonner ? Il n'a pas le temps. Cette manière d'appliquer, il la conclut inconsciemment de la vue de son objet dans les circonstances particulières qui l'entourent : il va de gauche à droite avec telle vitesse, ou inversement : manière de voir purement objective. Et de cette vue aussi vive que possible, résulte naturellement la tension de tous ses moyens dans une même direction, œil, bras, fusil, etc. ; l'art d'agir rationnellement sans réfléchir.

Pour appliquer, donc, regarder l'objet en lui-même dans les conditions où il se présente, dans l'ambiance du cas particulier qui caractérise la situation. Notre objet à nous c'est l'ennemi dont nous voulons faire telle ou telle chose suivant les jours, suivant la mission que nous avons reçue : le reconnaître, ou le fixer, ou le retarder, ou le frapper, etc.

De là doit résulter, par le raisonnement, ici où nous étudions, automatiquement ensuite sur le terrain, toute notre conduite, toute notre manière d'agir.

Mais, comme vous l'avez vu, cette application, même par le chasseur, suppose qu'il connaît ses moyens, sait s'en servir, qu'il les a prêts :

Que son fusil est en bon état, chargé ;

Que son bras est actif ;

Que son œil est exercé.

C'est là la partie subjective de l'affaire ; elle doit être résolue d'avance.

Cela vous expliquera comment, avant de passer à l'emploi combiné des troupes de toutes armes, il faut les connaître, savoir les

manier ; il en est de même du *terrain,* quatrième arme à votre disposition ; il faut bien posséder ce qu'il contient pour pouvoir y trouver ce qu'on cherche quand on l'aura fixé.

De même encore de la *fortification,* qui n'est que le renforcement de ce terrain pour la défensive.

Par là se justifie la nécessité, à côté de la tactique générale, d'un enseignement de la *technique* de chacune de ces armes, et de leurs modes de procéder. Ce sont les cours d'arme.

Arrivés à ce point : Des principes et la manière de les appliquer, nous ne bornerons pas là l'enseignement. Car, par la sécheresse que comporte une ossature aussi mathématique, nous manquerions encore la nature même de la guerre, « drame effrayant et passionné ».

Par cette forme définie nous limiterions l'étude. Or, qui dit guerre dit terrain sans limite. Les champs où s'exercent les grandes activités humaines ne sont pas fermés. Ils se terminent à ce que l'on *voit,* c'est-à-dire à l'horizon qui se déplace à mesure que l'on avance ou que l'on s'élève. Qui songerait à fixer les bornes de l'éloquence humaine, des arts, de l'industrie, du commerce, de la médecine ? A chaque moment, ces limites sont déterminées par le point où s'arrête le *savoir,* la science conquise, et par le *pouvoir* du cerveau qui l'applique.

Il doit en être de même de la guerre.

Comme l'a dit Clausewitz : « La guerre n'est pas un système, une doctrine fermée. Tout système, toute doctrine, a la nature limitative d'une synthèse. Il y a nécessairement contradiction entre une pareille théorie et la guerre, car la pratique de la guerre s'étend jusqu'à des limites indéterminées dans presque toutes les directions. »

Pour tenir ouvert le champ de nos études, en même temps que pour les *vivifier,* les *animer* par la vue de l'action, nous aborderons (toujours par l'histoire) les hautes parties de la guerre. L'enseignement y sera d'une forme moins didactique, il n'en sera pas moins profitable.

« Les voies qui mènent au savoir sont ainsi, d'une part, la voie historique, d'autre part, la voie philosophique ; les deux doivent et peuvent se compléter pour faire avancer le savoir sur la guerre et pour préparer le pouvoir qui, perfectionné en paix par l'ins-

truction, doit finalement, comme art de conduire les troupes, faire aboutir les actes de guerre à une forme féconde que peuvent seuls lui garantir le plus sûr jugement, la plus ferme volonté. » (VON SCHERF.)

Napoléon l'a dit : « On peut bien aussi enseigner la tactique, la science de l'ingénieur, de l'artilleur (ce qu'il appelle la partie terrestre de l'art), à peu près comme la géométrie. Mais la connaissance des hautes parties de la guerre ne s'acquiert que par l'expérience et par l'étude de l'histoire des guerres des grands capitaines. On n'apprend pas dans la grammaire à composer un chant de l'*Iliade,* une tragédie de Corneille. »

Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas apprendre la grammaire, mais ce qui veut dire qu'en matière d'art, *savoir les règles*, n'est pas synonyme de *pouvoir créer*.

Après avoir appris la grammaire et vu comment on l'appliquait, nous parcourrons les chefs-d'œuvre pour suivre l'esprit humain s'exerçant dans les hautes parties de l'art, dans la stratégie en particulier. Vous verrez en quoi elle se traduit et vous comprendrez alors que, si elle se décompose facilement, elle ne se compose pas de même ; que, si elle se comprend bien après avoir été pratiquée, elle ne se pratique pas aisément.

Le maréchal de Moltke va d'ailleurs nous dire en quoi consiste le sujet, comme aussi la meilleure méthode à suivre pour apprendre à le traiter.

« Ce qu'il faut, c'est, au milieu des cas particuliers, *reconnaître* la situation, telle qu'elle se présente, enveloppée des brouillards de l'inconnu, c'est *apprécier sainement* ce qu'on voit, *deviner* ce qu'on ne voit pas, *prendre rapidement* une décision et *agir ensuite vigoureusement,* sans tergiverser.

« On doit tenir compte de deux éléments, l'un connu : sa propre volonté, l'autre inconnu : la volonté de l'adversaire ; mais il faut y ajouter encore des facteurs d'un autre ordre, qui se dérobent à toute prévision, ce sont la température, les maladies, les accidents de chemin de fer, les malentendus, les erreurs, en un mot, tous ces éléments dont l'homme n'est ni le créateur ni le maître ; qu'on les appelle hasard, fatalité, ou qu'on les traite de providentiels. Il ne faut pas pour cela cependant que la guerre soit conduite arbitrairement et à l'aveugle. Le calcul des probabilités indique que forcément ces événements fortuits doivent se produire aussi sou-

vent dans un sens favorable que dans un sens défavorable à l'un et à l'autre parti.

« *Par conséquent, le général qui, dans chaque cas particulier, prend sinon les meilleures dispositions, du moins des dispositions rationnelles, a toujours des chances d'atteindre son but.*

« *Il est clair que des connaissances théoriques ne suffisent pas pour cela;* il faut le développement *libre, pratique, artistique* des qualités de l'*esprit* et du *caractère,* basé, cela s'entend, sur une ulture militaire préalable et guidé par l'expérience, soit celle que l'on tire de l'histoire militaire, soit celle que l'on peut acquérir dans sa propre existence. »

Après une discussion pour savoir si la stratégie est un art ou une science, il conclut :

« La stratégie est un système d'expédients. Elle est plus qu'une science. *C'est le savoir transporté dans la vie réelle,* le développement de la pensée directrice primitive, suivant les variations toujours nouvelles des événements, c'est l'art d'agir sous la pression des circonstances les plus difficiles. »

Telle est l'opinion de Moltke, que l'on a cru caractériser en lui décernant « le mérite de faire bien tout ce qu'il fit », ce qui nous ce laisserait pour une manière de « fort en thèmes », mesure bien luste pour comprendre tout l'homme qui éleva la grandeur des services rendus à son pays et la taille des résultats possibles au travail, au point d'atteindre au génie par la méthode.

Voilà ses procédés : « prendre des dispositions rationnelles », et, pour y arriver : « développer librement, pratiquement, artistiquement les qualités de l'esprit et du caractère à l'aide d'une culture militaire préalable, résultant soit de l'étude de l'histoire, soit de sa propre expérience ».

Ce qui revient à dire que la stratégie n'est qu'une affaire de *caractère* et de *bon sens;* que, pour arriver sur le terrain avec cette double faculté, il faut l'avoir développée par l'exercice, il faut avoir fait ses *humanités militaires, étudié et résolu des cas concrets.*

C'est la méthode que nous suivrons, et, dans les applications auxquelles nos études stratégiques donneront lieu, vous verrez également se manifester ce que nous appelons la *doctrine* ou la *discipline* intellectuelle, même manière de voir chez tous, résultant

d'une même façon d'aborder le *sujet* : objectivement ; même manière de le traiter ensuite : adaptation, sans réserve, des moyens au but visé, à l'objet.

D'ailleurs, l'étude de l'histoire ainsi poursuivie nous sera non seulement un moyen d'enseignement, mais aussi un moyen de découverte et, par cela, une manière de développer l'enseignement.

Après le général Maillard qui étudiait ici la division et le corps d'armée, qui en faisait la théorie, nous avons vu le général Bonnal enseigner de la même façon l'armée, la conduite d'une armée de l'Empire.

L'armée comme le corps d'armée sont aujourd'hui des unités subordonnées. On n'a pas à y créer, à y faire de l'art, mais simplement à exécuter ; il faut encore monter plus haut et étudier le fonctionnement d'un groupe d'armées. Les faits accomplis reparaissent alors comme le champ à explorer pour approvisionner notre science, baser nos théories.

En réalité, les grandes découvertes de l'homme sortent de l empirisme, preuves : la vapeur, l'électricité, la vaccine, etc... Le génie, don de la nature, *invente* de lui-même, c'est l'*art*. Puis le travail, reprenant les faits, les analyse, les classe, établit les relations de causes à effets, d'où résultent la logique, les lois, c'est-à-dire la *science*. L'art de la guerre n'échappe pas à cette règle.

Puissance souveraine du génie, impuissance radicale du travail, conclurait-on volontiers et avec raison, si le génie comme le travail était à la portée de tous.

Puissance du travail, de la méthode, de la science, dirons-nous au contraire, à défaut du génie, qui est rare comme tous les grands dons de la nature, en voyant la théorie recueillir d'abord les leçons du génie, les commenter, les discuter : « Ce qu'a fait le génie, n'est-il pas la meilleure des règles à suivre, et la théorie peut-elle mieux faire que de montrer pourquoi et comment il en est ainsi ? » (CLAUSEWITZ) ; en voyant venir ensuite « la science faisant bénéficier de ses fruits un grand nombre de ses adeptes, mettant à la portée des esprits moyens la compréhension et la conduite des grandes affaires militaires, infusant dans les veines d'une armée des principes d'expérience, c'est-à-dire la garantie d'une communauté de pensées, d'où sortent les initiatives individuelles et les dispositions rationnelles, *ultima ratio* » (Général BONNAL) ; en voyant les résultats du travail, de la méthode, de la science : 1870.

l'État-major prussien, une pluralité d'esprits moyens, mener heureusement une grande guerre avec trois et quatre armées, alors que l'on connaît les difficultés qu'y avait rencontrées en 1812 et 1813 le génie incomparable de Napoléon. Malgré sa taille, il échouait à la tâche. Le corps n'avait qu'une tête, il manquait de muscles, d'articulations, de bras pour animer un si vaste ensemble.

Qu'étaient les effectifs de 1812 et 1813 à côté de ceux de 1870? Que sont ceux-ci à côté de ceux de demain? La technicité à la guerre : chemins de fer, ballons, télégraphie, etc., a augmenté d'une façon analogue. « Aujourd'hui, le général en chef ne peut plus tout résumer dans sa seule personne. Le génie lui-même aura besoin d'auxiliaires remplis d'initiative et bien stylés. Combien plus un général, ne comptant pas parmi les étoiles de première grandeur, devra-t-il être aidé et complété. L'exercice du commandement d'une armée est trop complexe pour un seul homme. Certaines branches techniques exigent, d'autre part, des connaissances spéciales. » (Von der Goltz.)

Mais alors, en l'absence forcée d'un génie suffisant, où trouver les moyens de conduire rationnellement l'entreprise, la guerre, avec de pareilles masses d'hommes, sinon dans un corps d'officiers rendus capables par la méthode, le travail, la science, animés d'un même esprit, obéissant à la même discipline intellectuelle, et assez nombreux pour faire mouvoir et pour manœuvrer la lourde machine des armées modernes?

Ces bases posées, quelles dispositions d'esprit apporter au travail, à l'étude?

Il s'agit d'abord de *comprendre* des vérités, donc liberté d'esprit, pas de préjugé, de prévention, d'idée arrêtée, d'opinion admise sans discussion, par le seul motif qu'on l'a toujours entendu dire ou vu faire. Un seul critérium, la *raison*. Il s'agit ensuite d'appliquer ces vérités à des cas *particuliers,* sur des cartes d'abord, le terrain ensuite, le champ de bataille plus tard. Ne cherchons pas l'analogie, ne faisons pas appel à la mémoire, elle s'envolerait au premier coup de canon, pas davantage de schéma, d'épure, de forme ayant une valeur intrinsèque en elle-même. Nous voulons arriver sur le terrain de l'action avec un *jugement exercé;* il suffit pour cela de l'avoir *exercé,* dès aujourd'hui

[illegible]*ercer*. Cherchons dans ce but la *raison d'être des choses*. [illegible] nous dira comment il faut en user.

Il s'agit, pour finir, d'appliquer automatiquement, inconsciemment des vérités. Il faut pour cela qu'elles nous soient intimes, qu'elles aient pénétré nos moelles, qu'elles fassent partie intégrante de nous-mêmes.

Ceux-là sont heureux qui sont nés croyants, mais ils sont rares. Pas davantage on ne naît instruit, on ne naît musclé. Chacun de nous doit se faire sa foi, ses convictions, son savoir, ses muscles. Pas davantage ici le résultat ne sortira d'une subite révélation de la lumière arrivant sous forme d'éclair, ou d'un développement instantané de notre faculté. Nous ne l'aurons que par un effort continu de pénétration, d'absorption, d'assimilation, par un travail goutte à goutte. Les arts les plus simples n'en demandent-ils pas autant ? Qui aurait la prétention d'apprendre en quelques instants ou même en quelques leçons, l'escrime, l'équitation, etc... ?

Ce travail, c'est ici un appel constant à la *réflexion :* ne prendre que des dispositions qui soient raisonnées ; noter au cours les pensées qui frappent; après un exercice sur la carte, fixer les points de doctrine qui paraissent désormais indiscutables ; après la correction d'un travail, rapprocher ses idées de celles de l'instructeur. Alors seulement les esprits se tendent dans le sens de l'étude entreprise, les principes s'assimilent au point de devenir la base des résolutions prises. On vous demandera plus tard d'être le *cerveau* d'une armée ; je vous dis aujourd'hui : *Apprenez à penser*. En présence de chaque question considérée librement et en elle-même, se demander d'abord : de quoi s'agit-il ? Là est le commencement de l'état d'esprit cherché ; là est l'orientation poursuivie, purement *objective*. « Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup, en secret, ce que j'ai à dire ou à faire dans une circonstance inattendue pour les autres, c'est la réflexion, la méditation. » (Napoléon.)

II

CARACTÈRES ORIGINELS DE LA GUERRE MODERNE

> Celui qui ecrit sur la stratégie et sur la tactique devrait s'astreindre à n'enseigner qu'une stratégie et une tactique *nationales*, seules susceptibles d'être profitables à la nation pour laquelle il écrit.
>
> VON DER GOLTZ.

Nous cherchons à étudier et à enseigner la *guerre*. Avant d'entreprendre cette étude, il importe de déterminer d'une manière exacte de quelle guerre nous parlons. Sommes-nous tous d'accord sur le sujet que nous représentons par ce mot : la guerre !

Si nous ne le sommes pas, si nous ne poursuivons pas l'analyse de la même idée, les malentendus et par suite les erreurs de toute sorte vont commencer.

Fixons donc aujourd'hui les caractères généraux de la guerre, en particulier son *objet* et ses *moyens,* la façon rationnelle dont il faut en envisager le *but,* dans la France de nos jours, pour trouver dans cette étude les bases de notre conduite, c'est-à-dire de notre tactique.

Car « *la guerre naît et reçoit sa forme des idées, des sentiments et des rapports qui existent au moment où elle éclate* » (CLAUSEWITZ).

Il est évident en effet que, si, au lieu de parler à Paris, je parlais à Bruxelles, de stratégie et de tactique générale, mon étude porterait sur une forme particulière de la guerre. La situation de la Belgique vous est connue : une neutralité garantie par l'Europe, ce qui peut-être n'est qu'un mot, ce qui, en tout cas, a garanti jusqu'à présent l'existence de ce petit État ; le voisinage immédiat de deux grandes puissances, l'Allemagne, la France, dont aucun obstacle sérieux ne la sépare, qui peuvent l'une ou l'autre facilement la conquérir, si l'autre voisin ou l'Europe n'intervient dans

la lutte. A l'armée belge il s'agirait de développer une théorie particulière de la guerre, visant un résultat bien déterminé : retarder le plus longtemps possible l'étreinte du voisin qui envahit le pays. L'étude consisterait à chercher comment l'armée belge peut jouer ce rôle : éviter la *décision* par les armes, *ajourner* le jugement de la bataille.

Tout l'état militaire de la nation aurait à s'inspirer de cette conclusion : l'organisation, la mobilisation, l'armement, la fortification, comme aussi l'instruction des troupes, jusqu'à l'école de compagnie, l'école du soldat.

Si de Bruxelles nous allions à Londres, nous trouverions une autre situation, d'autres ambitions. Elles vous sont également familières : une situation insulaire à maintenir intacte par une organisation qui la *protège ;* une ambition de conquêtes au delà des mers et dans les deux hémisphères à entretenir, à développer. Nouveau traitement, nouvelle théorie de la guerre.

Et de même à Madrid. Là, toute idée de conquête continentale est momentanément écartée en raison de la situation géographique, de la nature des frontières, de l'état politique, financier, etc... Que demande alors le pays à l'armée ? Le maintien de l'*intégrité du territoire*. La meilleure leçon sur l'art de la guerre ne serait-elle pas la lecture de quelques pages de l'histoire du pays de 1808 à 1814 ?

Et de même à Rome, à Berne... Autant de pays, autant de situations différentes, autant de traitements distincts.

Ne concluez pas de là à l'absence d'une théorie *absolue,* en matière de guerre, à l'existence seule des *contingences*. Pas davantage n'aboutissez au scepticisme de Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà » ; ou aux « trois degrés au-dessous du pôle qui contiennent toute la jurisprudence ». Constatons simplement et tout d'abord l'existence du *cas concret* dans l'étude que nous poursuivons ; dans ce cas concret, une des données est évidemment la situation géographique dont il faut partir pour établir la théorie qui nous permettra d'atteindre le but que nous visons en tant que nation ; situation géographique qui s'entend de l'état politique, financier, militaire, de la forme du territoire, de la situation des voisins, de la nature des droits à défendre ou des revendications à exercer, qui nous différencient entièrement des autres puissances.

Mais il en est de même de la date à laquelle nous parlons et qui constitue une autre donnée du problème, un autre caractère du cas concret.

En effet, si, au lieu de parler aux Français de nos jours, j'avais à traiter le même sujet quatre-vingts ans plus tôt, au lendemain cependant des grands enseignements de la Révolution et de l'Empire, sans perdre de vue la nature et l'essence même de la guerre, j'aurais été amené à tenir compte de l'état du continent. En présence d'une Europe fatiguée et épuisée par les luttes qu'elle venait de soutenir, renonçant tout d'abord à la conquête et à l'appel aux armes, incarnant son idéal dans une Sainte-Alliance qui visait surtout le maintien et la sauvegarde du principe de légitimité, la France demandait à son armée, mise au besoin en mouvement, le moyen de tenir son rang dans cette Europe à intérêts monarchiques et dynastiques, le moyen d'appuyer au besoin, par une démonstration armée, une politique de cabinet, c'est-à-dire de *convenances* ou plutôt de *conventions*.

D'où un état militaire spécial : recrutement, instruction, système de fortification, et un entendement également particulier de la guerre. D'où l'étude et la préparation d'une guerre déterminée, la *guerre de cabinets,* qui suffisait aux besoins de l'époque.

La vraie théorie, celle de la guerre absolue que Napoléon avait enseignée à l'Europe, pouvait faire des concessions en ces moments de lassitude générale, d'ambitions restreintes et de moyens réduits, et conduire néanmoins à des succès. Pour être vainqueur, il suffit d'être plus ambitieux et plus fort que l'adversaire ; il n'est pas nécessaire de l'être beaucoup quand il l'est peu ; cela vous explique nos succès de 1854 et de 1859, deux guerres à but purement dynastique encore, comme on le sait, visant à supprimer les traités de 1815, c'est-à-dire la page noire de l'histoire de Napoléon (1).

Une pareille théorie de la guerre, bornée dans ses fins et dans ses moyens, ne devait plus suffire le jour où de la conservatrice et monarchique Europe sortait une nation ambitieuse, la Prusse, voulant prendre en main les intérêts allemands, capable d'imposer le service personnel et obligatoire, de rendre ainsi à la guerre

(1) Guerre d'intérêt dynastique encore celle de 1870, entreprise par le Gouvernement français pour consolider par des victoires présumees faciles un pouvoir branlant.

la forme nationale, et, par là même, les proportions et les allures des luttes de l'Empire.

C'est pour avoir méconnu cette transformation radicale chez nos voisins et les conséquences qu'elle entraînait, que nous, qui avions créé la guerre nationale, nous en avons été les victimes. A un peuple en armes, organisé pour la conquête, l'invasion, la lutte à l'extrême, nous avons opposé un outil, une armée réduite, recrutée dans la partie la plus pauvre et la moins instruite de la nation, comme aussi les procédés du dix-huitième siècle (l'un ne va pas sans l'autre), qui ne pouvaient suffire qu'à une guerre de cabinet, à but restreint.

C'est parce que l'Europe entière est revenue à cette ère de thèses nationales et par suite de nations armées, que nous sommes obligés aujourd'hui de reprendre le concept *absolu* de la guerre, tel qu'il résulte de l'histoire ; mais c'est précisément parce que nous en poursuivons le concept absolu, qu'il n'est pas indifférent de prendre telle ou telle page de notre histoire, telle ou telle guerre, même conduite heureusement, pour en extraire la théorie que nos poursuivons.

Nous ne pouvons indistinctement nous inspirer de Turenne, de Condé, du prince Eugène, de Villars ou de Frédéric, à plus forte raison des théories déliquescentes et des formes dégénérées des derniers siècles. Les meilleures de ces doctrines ont répondu à une situation et à des besoins qui ne sont plus les nôtres.

Nos modèles et les faits sur lesquels nous assoirons une théorie, nous les demanderons à certaines pages de l'histoire : à cette époque de la Révolution où la Nation tout entière s'arme pour la défense de ses intérêts les plus chers : l'Indépendance, la Liberté ; à celle de l'Empire où l'armée, née de cette crise violente, est prise en main et conduite par le plus grand génie militaire qui ait jamais existé, donnant ainsi naissance à d'incomparables chefs-d'œuvre de l'art.

Agir ainsi n'est pas faire œuvre de parti pris, de système arrêté. La guerre, comme toutes les autres activités humaines, subit des modifications : elle n'échappe pas à la loi de l'évolution. Nous sommes au siècle des chemins de fer, ce qui n'a pas empêché l'existence et les services rendus par les diligences, mais ce qui empêchera longtemps d'y revenir quand on voudra voyager vite et bien.

Nier le changement survenu dans la guerre, c'est nier la Révolution française, qui fut non seulement philosophique, sociale, politique, mais aussi militaire, car elle osa déclarer la guerre aux rois, aux tyrans, et opposer victorieusement aux armées minutieusement et rigidement instruites de la vieille Europe, les bandes inexpérimentées de la levée en masse qu'animaient par contre de violentes passions.

C'est nier les victoires de Napoléon dont la cause est donnée par Clausewitz (1) quand il dit :

« Sous l'énergique direction de Bonaparte, les Français, foulant aux pieds les *anciens procédés* de guerre, se sont portés à la conquête de l'Europe avec un bonheur inouï et un bonheur jusque-là sans exemple. Renversant tout sur leur passage, ils ont parfois, même du premier choc, ébranlé les plus puissants États sur leur base. »

On verra par la suite ce qu'il faut entendre par les anciens procédés. Après avoir de la sorte expliqué le passé et le présent, Clausewitz, jetant un coup d'œil plein d'inquiétude sur l'avenir, qui pouvait oublier les leçons les plus vraies, les plus dures de l'histoire, ajoutait :

« Qui sait si, dans quelques générations, on ne verra pas reparaître l'engouement pour la *vieille escrime et les méthodes surannées ; condamner les combats et les batailles de Bonaparte comme des actes de barbarie ?*

« C'est à mettre en garde contre ces dangereuses erreurs que doivent tendre tous les efforts des écrivains militaires. Que le ciel daigne accorder à nos travaux d'exercer une influence salutaire sur l'esprit des hommes auxquels il réserve dans l'avenir le gouvernement et la direction des intérêts de notre chère patrie ! »

C'est de ce souhait prophétique, devenu une réalité, qu'est né l'État-major prussien : de l'abandon de la vieille escrime et des pratiques surannées ; de l'étude consciencieuse des combats et des batailles de Napoléon, considérés, non comme des actes de bar-

---

(1) A l'inverse de la révolution sociale qui avait produit tous ses effets heureux et malheureux, chez nous-mêmes, élevant certaines classes, en abaissant d'autres, la révolution survenue dans l'art de la guerre avait développé toute sa puissance sur nos ennemis, l'Europe. Naturellement alors les étrangers devaient avant nous étudier et mesurer l'étendue et la cause du phénomène. Nous allions rester les derniers à le comprendre

barie, mais comme les *seuls moyens* de la guerre prise dans son sens le plus vrai.

Faisons-en notre profit.

Nous aussi commençons par laisser de côté les *anciens procédés*, l'engouement pour la *vieille escrime,* les *méthodes surannées* renversés par les guerres de l'Empereur, appliqués par ses adversaires pour leur malheur, jusqu'au moment où enfin, instruits par l'expérience, comme les Alliés de 1812, de 1813, 1814, ils surent faire, pour la gloire de leurs armes, la guerre *nationale* dans sa base ; la guerre de *mouvement* et de *choc* dans son application.

La vieille escrime, les méthodes surannées, pour nous, à cette époque-ci de l'histoire, au milieu de l'Europe qui nous entoure, c'est cette guerre sans solution décisive, à but restreint, guerre de manœuvres sans combat, à formes absolues par contre, dont voici quelques types :

Celle que Joly de Maizeroy définissait comme il suit : « La science de la guerre ne consiste pas seulement à savoir combattre, mais *encore plus à éviter* le combat, à choisir ses postes, à diriger ses marches de manière qu'on arrive à son *but* sans se compromettre..., que l'on ne se détermine à livrer bataille que quand on le juge *indispensable.* » Différer, atermoyer, voilà la formule.

La guerre encore *sans bataille* que Massenbach donnait comme le dernier mot de l'art quand il disait en particulier, parlant du prince Henri, frère de Frédéric, dont il croyait faire le plus parfait éloge :

« Il sut attirer la fortune à lui par des marches hardies ; plus heureux que César à Dyrachium, plus grand que Condé à Rocroi, il remporta, semblable à l'immortel Berwick, la *victoire sans bataille.* »

A ses yeux, il est de son temps : des manœuvres, des positions constituent toute la guerre. Aussi le verrons-nous fonctionner, en 1806, comme un grand donneur d'idées néfastes ; placer notamment le salut de l'armée prussienne dans la position de l'Ettersberg près de Weimar, exhorter les débris fuyants d'Iéna à y courir, comme si cette montagne à elle seule, sans une armée solide, pouvait posséder la vertu d'arrêter le flot victorieux des Français.

C'est cette guerre que le maréchal de Saxe lui-même, un homme d'une valeur incontestable, cependant, mais de son temps, carac-

térisait de la sorte : « Je ne suis point pour les batailles, surtout au début d'une guerre. Je suis persuadé même qu'un habile général pourra la faire *toute sa vie* sans s'y voir obligé. »

Napoléon, en 1806, entrant en Saxe, écrit au maréchal Soult : « Je ne désire rien tant qu'une grande bataille. »

L'un veut éviter la bataille toute sa vie ;

L'autre la cherche le plus tôt possible.

Par contre, ces théories édifieront de magnifiques systèmes sur les propriétés et la valeur intrinsèque du terrain.

Nous verrons, en 1814 encore, Schwartzenberg passer par Bâle, aborder les obstacles de la Suisse, isoler complètement son armée et l'exposer cent fois aux coups d'un Napoléon même désarmé, affronter ces risques, pour s'assurer l'avantage d'entrer en France par le plateau de Langres, parce que le plateau de Langres donnant naissance à la Marne, à l'Aube, à la Seine, etc., constitue la *clé stratégique* de la France.

On sait comment Blücher jugeait cette appréciation.

Au demeurant, dans toutes ces conceptions, l'idée d'un *résultat* à obtenir de haute lutte a disparu. Le sentiment de la *force* a fait place à celui de la *figure ;* la *mécanique* de la guerre est devenue géométrie de la guerre ; l'*intention* tient lieu de *fait ;* la *menace,* de *coup,* de *bataille.*

« L'erreur consistait à placer l'objet de la guerre dans l'exécution de manœuvres finement combinées et non dans l'anéantissement des forces de l'adversaire. Le monde militaire est toujours tombé dans ces erreurs quand il s'est mis à abandonner la notion droite et simple des lois de la guerre, à *spiritualiser la matière,* en négligeant le sens naturel des choses et l'influence du cœur humain sur les résolutions des hommes. » (Von der Goltz.)

Un pareil *formalisme* aboutissait également au *pédantisme,* et l'on entendait les généraux autrichiens battus par Bonaparte, en 1796, s'écrier avec étonnement : « Il n'est pas possible de méconnaître, comme ce Bonaparte, les principes les plus élémentaires de l'art de la guerre. »

Voilà de quoi nous ne pouvons plus nous inspirer dans l'Europe actuelle ; nous, les successeurs de la Révolution et de l'Empire, les héritiers de cet art nouveau-né sur le terrain de Valmy pour étonner la vieille Europe, surprendre en particulier le maréchal de Brunswick, un élève du grand Frédéric, et arracher à Goethe,

devant l'immensité de l'horizon qui se levait, ce cri profond : « Je vous le dis, de ce lieu, de ce jour date une ère nouvelle dans l'histoire du monde. » Les guerres de rois finissaient; les guerres de peuples commençaient.

Ce sont les paroles que le philosophe adressait aux officiers de Saxe-Weimar autour des feux de bivouac devant Valmy, le soir du 20 septembre 1792.

« La Révolution française, dit Clausewitz, avait donné à la politique et aux guerres un autre caractère que le grand Frédéric n'avait pas prévu, de même qu'on ne peut savoir, la veille d'un grand événement, la direction que prendront les choses.

« La Révolution française, par la force et l'énergie de ses principes, par l'enthousiasme où elle entraînait le peuple, avait jeté *tout le poids de ce peuple et de toutes ses forces* dans la balance où n'avaient pesé jusque-là qu'une *armée réduite* et les *revenus limités de l'État*.

« S'occupant peu du calcul des alliances politiques où les cabinets pesaient anxieusement la guerre ou l'alliance, calcul qui affaiblit la force de l'État et subordonne le brutal élément du combat aux réserves de la diplomatie, l'armée française s'avançait arrogante à travers les pays et voyait, à son propre étonnement et à celui des autres, combien la force naturelle d'un État et un grand intérêt simple étaient supérieurs à l'assemblage artificiel où les États se trouvaient les uns vis-à-vis des autres. »

Et ailleurs il ajoute : « L'action prodigieuse de la Révolution française est certainement moins due à l'emploi de méthodes de guerre nouvelles qu'à un régime politique et administratif transformé en entier, au caractère du gouvernement, à l'état de la nation, etc... Si les autres gouvernements n'ont pas su apprécier ces conditions nouvelles, s'ils ont voulu répondre par des moyens ordinaires à un déploiement de forces écrasantes, tout cela constitue des fautes politiques... »

Oui, une ère nouvelle s'était ouverte, celle des guerres nationales aux allures déchaînées, parce qu'elles allaient consacrer à la lutte toutes les ressources de la nation; parce qu'elles allaient se donner comme but non un intérêt dynastique, non la conquête ou la possession d'une province, mais la défense ou la propagation d'idées philosophiques d'abord, de principes d'indépendance, d'unité, d'avantages immatériels d'espèces diverses, dans

la suite ; parce qu'elles allaient ainsi mettre en jeu l'intérêt et les moyens de chacun des soldats, par suite, des sentiments, des passions ([1]), c'est-à-dire des éléments de force jusqu'alors inexploités.

Rappelez-vous la première proclamation de Bonaparte : « Soldats, vous êtes nus, mal nourris, le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables, mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir, vous y trouverez *honneur, gloire et richesses.*

« Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ou bien de constance ? »

Il connaît bien la faiblesse française : l'inconstance.

Et alors, des cimes des Alpes jusqu'à l'Apennin répond un cri poussé par les maigres bataillons de nos vieux soldats affamés « En avant ! »

La nouvelle guerre est partie, on va désormais se battre avec le cœur des soldats.

Une ère nouvelle, oui celle des *luttes de peuples,* aux actes farouches et tragiques, dont les fastes allaient être écrits par les armes françaises d'abord, par celles de nos adversaires ensuite, qu'allaient alors jalonner les étapes aux lueurs sinistres qui s'appellent Saragosse, le Kremlin, Leipzig.

Tenez-vous maintenant l'antithèse des deux époques ?

D'un côté, exploitation à l'extrême des masses humaines, animées de passions ardentes, absorbant toutes les activités de la société et pliant entièrement au service de leurs besoins les parties matérielles du système : fortification, alimentation, emploi du terrain, armement, cantonnement, etc.

De l'autre au contraire (XVIIIe siècle), exploitation régulière et méthodique de ces parties matérielles qui deviennent les bases de systèmes différents, variables avec le temps, c'est certain, tendant toujours néanmoins à régir l'emploi des troupes, en vue de ménager l'armée, capital du souverain, indifférente d'ailleurs

---

(1) Dans le passé déjà, c'étaient les guerres de religion, guerres pour les idées, qui avaient amené les luttes les plus violentes.

à la cause pour laquelle elle se bat, mais non dépourvue de vertus professionnelles, d'esprit et d'honneur militaires en particulier.

C'est ici la matière qu'on *spiritualise* pour fixer la conduite des combattants, animés et pensants malgré tout, pour régler l'art qui ne sera dès lors qu'un art de second ordre. Ce sont des peintres qui vont demander à leurs pinceaux de leur donner des idées, de fixer les limites de leur talent, tandis que ces pinceaux ne sont faits que pour rendre les idées fournies par un génie qui doit exister d'autre part.

L'engouement pour la vieille escrime, les méthodes surannées, les anciens procédés, reparaissent périodiquement dans les armées du temps de paix qui n'étudient pas l'histoire et alors oublient ce qui par-dessus tout fait vivre la guerre, l'*action* avec toutes ses conséquences.

Cela par la bonne raison, indiscutable d'ailleurs, que tous ces systèmes reposent uniquement sur des parties tangibles en temps de paix, sur le facteur *matière* qui garde toute son importance dans nos exercices, à la différence du facteur *moral* qui ne peut y être mis en lumière ni pris en considération.

Exemple : La bataille de l'Alma ou une analogue, jouée aux grandes manœuvres, est une victoire pour les Russes, une défaite pour les Français, le *terrain* le veut ainsi. Et alors on conclut : des escarpements de la nature de ceux de l'Alma étant infranchissables, il est inutile de les surveiller.

Les pour-cent obtenus dans les tirs à la cible, les effets des feux de l'artillerie dans ses polygones, rendent toute attaque radicalement impossible. Il faut alors éviter les attaques, se faire attaquer, revenir à la guerre de positions et de manœuvres savantes, tourner l'ennemi pour l'affamer, etc. A chaque perfectionnement apporté dans les armes, c'est à la défensive qu'il faut revenir.

Les mêmes questions, étudiées, au contraire, le livre de l'histoire en main, appellent la réponse inverse.

La bataille de l'Alma est une victoire incontestable pour les Français. Donc tous les terrains sont franchissables par l'ennemi si on ne les défend à coups de fusil, c'est-à-dire avec des hommes vigilants et actifs.

Le perfectionnement des armes à feu est un surcroît de forces apporté à l'offensive, à l'attaque intelligemment conduite ; l'histoire le montre, le raisonnement l'explique.

Car, si la tactique rationnelle de l'offensive a toujours consisté pour finir à présenter sur un point plus de fusils et plus de canons que l'adversaire, il est incontestable qu'elle présente aujourd'hui de meilleurs fusils et de meilleurs canons ; et alors ses avantages augmentent. Si vous en voulez une démonstration mathématique, elle est très facile :

Ce sont 2 bataillons que vous lancez contre.	1
Ce sont 2.000 hommes que vous lancez contre. . . .	1.000
Avec un fusil tirant 1 coup à la minute, 1.000 défenseurs donnent.	1.000 balles.
Avec le même fusil, 2.000 assaillants donnent.	2.000 —
Bénéfice au profit de l'attaque . . .	1.000 balles.
Avec un fusil tirant 10 coups à la minute, 1.000 défenseurs donnent en une minute	10.000 balles.
Avec le même fusil, 2.000 assaillants donnent.	20.000 —
Bénéfice	10.000 balles.

Comme on le voit, la supériorité matérielle du feu croît rapidement au profit de l'attaque, avec le perfectionnement des armes. Combien croissent encore plus rapidement l'ascendant, la supériorité morale de l'assaillant sur le défenseur, de l'écraseur sur l'écrasé. Il est évident d'ailleurs que l'attaque devra prendre plus de précautions pour avancer ses 2.000 hommes, ses 2.000 fusils, pour les engager tous ; elle n'en reste pas moins supérieure en fin de compte, même au point de vue des feux.

Volontiers, même quand on étudie l'histoire, on attribue à des causes purement matérielles les grands résultats d'une guerre. « Le peuple français, dit von der Goltz, est de tout temps passé maître dans les choses de forme. Il suivit scrupuleusement les événements de la guerre de 1866 et chercha alors le secret de la victoire des Prussiens uniquement dans la supériorité de leur armement. Si l'on ne saisissait ainsi que le côté extérieur de la puissance militaire prussienne, on agissait de même pour les moyens que l'on voulait y opposer. Ce fut pour l'armée française un article de foi d'utiliser jusqu'à la limite extrême la puissance

de l'armement et de se tenir sur une défensive absolue. On pensait que la force offensive de l'armée allemande viendrait échouer contre une action défensive des armes nouvelles et terribles. Nos adversaires ont fait dans le développement de ce système beaucoup plus que n'avait jamais fait aucune armée auparavant, et cependant la victoire ne leur est pas venue.

« Ils ruinèrent ainsi l'esprit de leur armée, et la forme extérieure, le développement réalisé, ne purent remplacer la force morale perdue, la confiance ébranlée. C'est là principalement ce qui a fait pencher la balance. *Ce qui se fait dans une armée doit toujours avoir pour but d'accroître et de fortifier cette force morale.* »

C'est ainsi que, sans les enseignements consciencieux de l'histoire, les instructions de paix nous ramènent insensiblement, mais sûrement, à la vieille escrime par la toute-puissance donnée à la matière.

Les Français de 1870, comme les Prussiens de 1806, en sont la preuve. Oui, des deux côtés, comme dit von der Goltz, « quand l'ennemi devient menaçant, les stratèges se livrent à l'*étude du terrain,* établissent des *plans de campagne imaginaires* et cherchent des *positions,* qu'ils trouvent ou ne trouvent pas ».

N'est-ce pas, en effet, le résumé de notre lamentable histoire de la dernière guerre?

1) Des positions : il y a Cadenbronn, il y a Frœschwiller, il y a la forêt de Haye qui doivent tour à tour assurer le salut du pays.

2) Des plans imaginaires. On passera le Rhin : où, quand, comment, avec quels moyens? Il importe peu. La jonction avec les Autrichiens se fera en Bohême. On croit pouvoir mettre *des plans chez des notaires.* On croit une combinaison valable par elle-même, indépendamment des circonstances de temps, de lieu, de but à poursuivre. C'est l'avocat qui a le discours omnibus applicable à toutes les causes.

3) La notion de la bataille a tellement disparu — et a disparu parce qu'on croit pouvoir s'en passer, parce qu'on croit pouvoir, semblable à l'immortel Berwick, remporter la victoire sans bataille, — que, quand on mène des troupes au combat, c'est d'une habile disposition de ces troupes entre elles, les unes par rapport aux autres, d'un alignement parfait, d'une formation ou d'un dispositif nouveaux qu'on attend le succès. On prépare une bataille comme une *revue;* il n'est question ni d'ennemi, ni des

coup à lui porter (voir les ordres pour la bataille de Champigny, etc...), ni du marteau qui doit les porter. Il n'est pas question de l'emploi de la FORCE.

Ces considérations erronées reparaîtront fréquemment sans que vous vous en doutiez, dans vos décisions ; ce sont elles qui provoqueront nos critiques lorsque vous entreprendrez des opérations de *flanc* ou sur les *derrières* de l'ennemi, qui puiseront toute leur prétendue valeur dans la direction où elles s'effectuent ;

Lorsque vous entreprendrez des *menaces sans attaque ;*

Lorsque vous ferez emploi de *schémas*, d'*épures*, comme si certains dispositifs, certaines figures avaient des vertus intrinsèques.

Tout cela ne tient pas plus qu'une maison de carton.

On ne fait pas reculer un adversaire sérieux par une direction savamment choisie. On ne l'immobilise pas sans une attaque effective, pas plus que la façade de carton n'empêche la pluie et le froid d'entrer dans la maison.

La guerre que nous étudierons, positive dans sa nature, n'admet que des *solutions positives :* pas d'effet *sans cause ;* si vous voulez l'*effet*, développez la *cause*, appliquez la *force*.

Si vous voulez faire *reculer* l'adversaire, *battez-le ;* sans cela, rien n'est fait, et pour cela un seul moyen : la *bataille*.

Pas de victoire sans bataille.

« La victoire est le prix du sang. Il faut adopter le procédé ou ne pas faire la guerre. Toutes les raisons d'humanité qu'on mettrait en avant ne vous exposeraient qu'à être battu par un adversaire moins sentimental. » (CLAUSEWITZ.)

Après avoir vu la guerre qu'il ne faut pas faire, après l'avoir comparée à celle du commencement du siècle, étudions celle qu'il faut préparer.

Laissez-moi vous montrer tout d'abord qu'elle présente à un degré singulièrement renforcé le *caractère national* qui, par suite, lui donnera des *formes* plus accentuées.

« La guerre même de 1870 ne sera qu'un jeu d'enfants auprès de celle de demain », a dit M. de Bismarck.

Oui, la guerre fut nationale au début pour conquérir et garantir l'indépendance des peuples : Français de 1792-1793, Espagnols de 1804-1814, Russes de 1812, Allemands de 1813, Europe de 1814, et comporta alors ces manifestations glorieuses et puis-

santes de la passion des peuples qui s'appellent : Valmy, Saragosse, Tarancon, Moscou, Leipzig, etc.

Elle fut nationale par la suite pour conquérir l'*unité* des races, la *nationalité*. C'est la thèse des Italiens et des Prussiens de 1866, 1870. Ce sera la thèse au nom de laquelle le roi de Prusse devenu empereur d'Allemagne revendiquera les provinces allemandes de l'Autriche.

Mais nous la voyons maintenant encore nationale, et cela pour conquérir des avantages commerciaux, des traités de commerce avantageux.

Après avoir été le moyen violent que les peuples employaient pour se faire une place dans le monde en tant que nations, elle devient le moyen qu'ils pratiquent encore pour s'enrichir.

« Les guerres modernes sont devenues l'affaire des nations. Elles ont leurs intérêts comme les individus. L'égoïsme national est inséparable de la grandeur nationale. » (VON DER GOLTZ.)

Égoïsme national, grandeur nationale, voilà les mots que l'on accouple, les sentiments d'où naît la guerre :

La guerre d'*intérêts* . . . { de moins en moins *intéressante*, de plus en plus *intéressée*,

visant la fortune des nations. Qu'est-ce que cette fortune ?

La fortune des peuples s'est modifiée comme celle des individus : de *foncière* qu'elle était ou qu'elle est encore dans les monarchies absolues, elle est devenue en grande partie *mobilière* dans les États à représentation nationale, dans les gouvernements à forme parlementaire. La fortune c'est un papier : titre de rente pour les particuliers ; traité de commerce pour les nations.

Le moyen de l'obtenir pour ces dernières, de satisfaire leurs appétits, c'est la guerre. Preuve :

Les Allemands, par leurs victoires de 1870-1871, ont certainement acquis l'Alsace-Lorraine, territoire, mais ils ont aussi acquis l'Empire, c'est-à-dire le rang, l'état de grande puissance de 50 millions d'habitants à grosse influence en Europe, fournissant une situation meilleure à chacun de ses sujets à l'étranger, assurant des débouchés à l'industrie et au commerce allemands, parce que les commandes de l'industrie vont toujours au *succès*, même des armes (1).

(1) *Trade follows the flag*, le commerce suit le drapeau, « disent les Anglais », connaisseurs en affaire .

Mais ils ont aussi acquis le traitement, par la France, au point de vue douanier et commercial, de la nation la plus favorisée, c'est-à-dire le moyen d'introduire chez nous, à bon compte les produits de leur industrie, le moyen d'absorber notre argent, avantage pour tous les Allemands qui montre bien ce qu'est devenue la fortune des peuples : un titre de rente sur le voisin.

L'*intérêt général* assuré par la victoire est ici confondu avec la somme des intérêts *particuliers*.

Les victoires allemandes de 1870 enrichissent les nationaux allemands. Ils ont tous *une part dans les bénéfices*, ils sont directement intéressés *dans la maison, dans le gouvernement, à la victoire : guerre de peuple.*

Et, d'ailleurs, de l'Alsace-Lorraine qu'ont-ils fait? Un territoire d'Empire, le ciment de l'unité sous le sceptre prussien, comportant l'obligation pour tous les confédérés de prendre les armes si le voisin de l'Ouest, passant la frontière, met en question les *bénéfices* réalisés.

Preuve : la guerre sino-japonaise.

Les Japonais, à la suite de nombreuses et incontestables victoires, ont signé à Simonozacki un traité par lequel ils obtenaient de faibles concessions territoriales, mais d'énormes avantages commerciaux, en particulier le droit de pénétrer en Chine, qui assure, à côté d'indiscutables avantages moraux, d'une influence politique incontestable dans tous les pays de l'Orient, le développement de leur marché.

Les canons de Weï-Haï-Weï et du Yalu ont ouvert la voie à une marine marchande qui va répandre dans les mers de l'Orient d'abord, de l'Occident ensuite, les produits manufacturés au Japon à des conditions auxquelles la vieille Europe ne peut plus produire.

La guerre japonaise, entièrement inspirée des procédés allemands, dans la préparation, l'exécution, l'exploitation, nous donne une idée réduite, mais complète, de la nature que revêt aujourd'hui la lutte : entreprise commerciale faite par la nation, intéressant plus directement les nationaux que par le passé, faisant par suite un grand appel aux passions des individus.

Preuve : la guerre de Cuba; nos difficultés dernières avec l'Angleterre à propos de Fachoda. Que cherchons-nous tous? Des

débouchés à un commerce, à une industrie qui, produisant plus qu'ils ne peuvent écouler, sont constamment étouffés par une concurrence croissante.

Et alors ? On leur ouvre ces débouchés nouveaux à coups de canon.

« La Bourse même a pris une influence telle, que pour la défense de ses intérêts elle peut faire entrer les armées en campagne. » (DE MOLTKE.) Qui est-ce qui a poussé à la guerre contre les Boers ? Ce n'est certainement pas la reine d'Angleterre, mais bien les marchands de la cité.

Égoïsme national créant la politique et la guerre d'intérêt, destinée à satisfaire les appétits croissants des peuples qui apportent par suite dans la lutte un déchaînement de passions de plus en plus grand ; une consommation et un emploi de plus en plus outranciers du facteur humain, et de toutes les ressources du pays. Voilà le tableau ; et alors « les pays ressemblent à des hommes qui préfèrent perdre la vie plutôt que l'honneur, qui préfèrent jouer leurs dernières ressources plutôt que de s'avouer vaincus. La défaite est la ruine de tous. » (VON DER GOLTZ.) Voilà les origines. Comme morale : Le but de la guerre est à aller chercher plus loin. Puisque le vaincu ne traite que quand il n'a plus de moyens de discuter, c'est la destruction de ses moyens de discussion qu'il faut viser.

Quels sont donc les moyens au service de cette politique de plus en plus *nationale,* de plus en plus *intéressée,* de plus en plus *égoïste,* de cette guerre de plus en plus *passionnée, violente?*

« La mobilisation prend aujourd'hui toutes les ressources intellectuelles et matérielles du pays en vue d'assurer l'issue heureuse. » (VON DER GOLTZ.)

Toutes, à la différence des systèmes antérieurs de recrutement : enrôlements, tirage au sort, remplacement, etc., qui éliminaient, même sous la Révolution et l'Empire, une partie des citoyens.

Toutes les ressources *intelligentes,* tandis que les systèmes précédents laissaient échapper la partie fortunée et instruite de la nation.

Mais elle prend des hommes déjà *instruits* dans le métier des armes ; ils ont tous passé sous les drapeaux quand ils sont rappelés pour la guerre, à la différence des levées en masse de 1793

ou des landwehrs allemandes de 1813 qui n'incorporaient que des hommes inexpérimentés.

Par suite, si cette masse est plus considérable et plus instruite, elle est aussi plus impressionnable et plus nerveuse.

Si donc le facteur humain avait déjà une prédominance incontestable sur le facteur matière au commencement du siècle, cette prédominance n'augmente-t-elle pas de toute façon ?

Mais ces armées que nous mettons en mouvement ne sont pas des armées de professionnels, ce sont des armées de civils, appartenant à toutes les carrières, à tous les rangs de la société, arrachés à des familles ; carrières, sociétés, familles qui ne vont pouvoir indéfiniment se passer d'eux. La guerre apporte la gêne, avec elle la vie cesse partout. D'où la conséquence qu'elle ne peut durer longtemps, qu'elle doit être menée violemment et atteindre promptement son but, ou elle reste sans résultat.

C'est ainsi que la guerre, à la fin du dix-neuvième siècle, nous montre renforcés les caractères qu'elle présentait au commencement du siècle :

Guerre nationale ;

Guerre à coups d'hommes ;

Guerre à marche violente et rapide.

Avec de pareilles données, où aller en étudier la conduite, sinon dans la période révolutionnaire qui, dès le début, éleva si haut les *visées* demandées à la guerre, les *moyens* (nombre, enthousiasme, passion) consacrés à son service ? sinon dans les actes de Napoléon, le génie incomparable qui survint ensuite pour exploiter cet état militaire formidable né de circonstances complexes et pour montrer le génie s'exerçant à :

Mettre en jeu les sentiments humains ;

Manœuvrer les masses ;

Imprimer aux opérations l'allure la plus foudroyante qu'on ait jamais connue.

C'est pour cela que la guerre moderne dérive des idées de Napoléon.

Cette conclusion, volontiers, vous l'admettriez sans discussion ; sans savoir cependant d'où elle naît, il est difficile de tenir tout ce qu'elle comprend.

Le militaire ne peut s'abstraire ni des origines, ni du but de la guerre, ni de la nature des moyens qu'elle met à sa disposition,

car c'est de l'étude des uns et des autres que doit résulter pour lui l'*emploi* à faire de ces moyens, sa tactique comme aussi la valeur des résultats qu'il recherche.

La guerre (naît et) *reçoit sa forme* des idées, des sentiments et des rapports qui existent au moment où elle éclate.

Je n'en veux pour exemple que les transformations originelles qu'eurent à subir les armées de l'Europe se battant avec Napoléon pour arriver à la victoire.

« Peu à peu, dit Rustow, chaque puissance se crée une armée nationale intimement liée au pays. *Alors seulement* toutes les armées s'emparent des modifications que la Révolution française a apportées dans l'art de la guerre, et l'*esprit du nouvel art de commander* se montre partout et revêt des formes convenables. » (Cet esprit c'est la fin des ruses, des finesses, des menaces, des manœuvres sans combat; c'est le seul argument des coups, de la bataille, et pour cela l'emploi sans compter de la matière humaine, la tactique du résultat positif par l'emploi de la force sans ménagement.)

« Jusqu'à ce moment, continue-t-il, on pouvait *bien imiter les formes nouvelles, on était incapable de rien créer. On copiait les campagnes de Napoléon sans obtenir de résultat.* » (Manœuvrer par la droite ou par la gauche ne comporte pas en soi-même le succès, une manœuvre par elle-même = o. Pour qu'il y ait création, il faut une adaptation artistique des moyens au but, adaptation qui comporte la connaissance très nette des moyens et du but: autant dire qu'on ne peut créer dans un art que quand on sait de quoi il est fait.)

« Mais lorsque l'Espagne, la Russie, l'Allemagne se *soulevèrent*, elles trouvèrent aussitôt la *forme* de guerre qui convenait à chacune, et toutes ces armées nationales ayant certains points communs s'approprièrent promptement les formes nouvelles que la France avait apportées dans la stratégie. »

Ce qui revient à dire : sachez *pourquoi* et *avec quoi* vous agissez, vous saurez *comment* il faut agir.

« Devant ce fait principal du *soulèvement national* contre la France disparaissent les autres causes des défaites répétées de Napoléon. S'il n'eut plus le sentiment exact de la mesure des forces, cela vient en grande partie de ce qu'il n'avait jamais songé à la possibilité d'un soulèvement national de ses ennemis, et lors

qu'il le vit tout à coup se dresser devant lui, il ne sut pas le combattre. Il ne pouvait plus, comme il l'avait fait contre l'ancien système de ses adversaires (1805, 1809, Italie...), négliger la vieille maxime de Rome : « Ne jamais faire deux guerres à la fois. »

En réalité, les militaires éclairés et les patriotes allemands de 1812, 1813, pour trouver le moyen de tenir tête aux armées françaises, avaient étudié les résistances parfois victorieuses qu'avaient seules fournies la Vendée, l'Espagne. De cette étude ils avaient déduit des formes, des procédés qui, transportés du Bocage vendéen ou des terrains accidentés de la Péninsule dans les plaines de l'Europe septentrionale, se montrèrent totalement inapplicables ou impuissants, mais le principe d'un soulèvement national avait survécu ; il leur suffit alors de déterminer les formes qui s'adaptaient le mieux à leur tempérament et à leur pays, pour obtenir les résultats connus.

Par contre, c'est dans la méconnaissance de cette nature du sujet qu'il faut en partie chercher la cause de l'impuissance de nos armées sur la Loire en 1870-1871. A la levée en masse, d'essence révolutionnaire, décrétée par le dictateur Gambetta, se pliaient peu certains esprits sortis des armées impériales et formés à une école d'ordre, de méthode et de régularité parfaites.

Dans un ordre de considérations plus immédiates, c'est encore à des causes comme celles-là qu'il faut remonter pour entrevoir logiquement l'ordre en tirailleurs comme mode normal de combat, et pour le pousser rationnellement et sans hérésie à la cohue qui transforme la bataille moderne en *luttes de hordes*.

Il est douteux, par contre, que l'on puisse réaliser heureusement de pareilles formes, si le soldat n'est pas directement intéressé à la guerre, s'il n'est pas le défenseur attitré d'une cause nationale.

Il est douteux qu'on y voie réussir une armée de mercenaires ou de soldats âgés, comme l'armée anglaise, qui fait forcément appel à la solidité et à la discipline du rang, pour suppléer aux qualités morales de l'homme, à la valeur et à l'initiative individuelles; ni, de même, qu'on y voie réussir une armée composée de races diverses, comme l'armée autrichienne, d'éléments hétérogènes, ayant forcément des aspirations distinctes.

Mais cette guerre de plus en plus nationale dans ses origines et dans ses fins, de plus en plus puissante dans ses moyens, de

plus en plus passionnée, qui repousse tous les systèmes fondés cependant sur des grandeurs positives : terrain, position, armement, alimentation ; qui place au second plan :

La possession du territoire,

La prise des places

La conquête et l'occupation de fortes positions,

quels arguments compte-t-elle donc employer ? A défaut de tous ces systèmes qu'elle répudie, quels procédés compte-t-elle employer? Quelle conduite adopter, par où commencer et où finir? De quoi va-t-elle vivre ?

Comme nous l'avons vu précédemment et pour les considérations générales développées plus haut ([1]), c'est à la théorie de la *décision par les armes* qu'elle revient pleinement, et elle ne peut en pratiquer d'autre. Au lieu de condamner les combats et les batailles de Bonaparte comme des actes de barbarie, elle y voit les seuls moyens efficaces; elle les recherche en s'adressant aux mêmes sources.

C'est qu'en effet elle se trouve en présence d'un adversaire qui entend la lutte de la même façon;

Qui prend les armes pour une idée, un principe, une modification de tarifs : peu importe le but, il est immatériel ;

Que l'invasion ou l'occupation du territoire touchera par suite assez peu; ces opérations ne peuvent donc être le but de la guerre;

Qui compte lui aussi soutenir ses théories politiques ou financières avec son armée ;

Qui ne les abandonnera que quand on l'aura privé des moyens de les défendre ;

Qui ne s'avouera vaincu que quand il ne pourra plus ou ne voudra plus se battre ; c'est-à-dire quand on aura détruit son armée matériellement ou moralement.

Et alors la guerre moderne ne peut connaître d'autres arguments que ceux qui amènent la destruction de cette armée : la *bataille*, le *renversement par la force*.

« Bonaparte a toujours marché droit au but sans se préoccuper en rien du plan stratégique de l'ennemi; sachant que *tout dé-*

---

(1) L'analogie de situation avec le commencement du siècle, de moyens et de but, remet en valeur la même conduite de la guerre.

pend des résultats tactiques et ne doutant jamais de les obtenir, il a sans cesse et partout recherché les occasions de combattre. » (Clausewitz.)

Chercher les armées ennemies, centre de la puissance adverse, pour les battre et les détruire, prendre pour cela la direction et la tactique qui y conduisent le plus tôt et le plus sûrement, voilà toute la morale de la guerre moderne.

Qu'on ne parle donc plus de manœuvres *a priori* pour atteindre les communications de l'adversaire, s'emparer de ses magasins, pour pénétrer telle ou telle portion de son territoire d'un accès plus facile; aucun de ces résultats ne constitue un avantage par lui-même; il ne présente ce caractère que s'il conduit à la bataille dans des conditions tactiques avantageuses, s'il mène à l'exploitation la plus favorable des forces.

Les résultats tactiques constituent seuls à la guerre des avantages. La décision par les armes, tel est le seul jugement de valeur, car seul il fait un *vaincu* et un *vainqueur;* seul il modifie la situation respective des partis, l'un devenant maître de ses actes, l'autre contraint de subir la volonté de l'adversaire. Pas de bataille, pas de jugement : rien n'est fait. Preuve : Valmy; Dumouriez est à Sainte-Menehould, tourné? Oui, coupé de ses communications directes avec Paris; il prend des communications indirectes. Mais il n'y a pas eu de décision par les armes, pas de résultat tactique; rien n'est fait, pense-t-il, il ne recule pas. Quand on l'attaque, il se défend, et comme on ne le bat pas, c'est l'ennemi qui est battu, parce qu'il échoue au tribunal de la bataille.

Non, il n'y a plus désormais de stratégie à prévaloir contre celle qui assure et qui vise les résultats tactiques, la victoire dan, la bataille.

Stratégie préparant uniquement des décisions tactiques : voilà donc où nous aboutissons sur cette science qui a donné naissance aux plus savantes théories.

Là comme ailleurs, comme en politique, l'entrée en jeu des masses et de leurs passions conduit forcément au *simplisme.*

« Bien que l'on puisse suivre un grand nombre de voies à la guerre, le combat est le seul moyen d'atteindre le but poursuivi. A la guerre, tout reste constamment soumis à la décision par les armes, qui seule prononce en dernière instance. Or, comme, dès

que l'adversaire se décide à recourir à cette juridiction suprême, il faut de toute nécessité le suivre dans cet appel, à moins d'être certain qu'il ne veut pas le faire, c'est s'exposer à perdre le procès que d'adopter dès le principe une conduite plus prudente... En réalité, la guerre ne dispose que d'un moyen, le combat... Aussi, quel que soit le système adopté, offensive ou défensive, c'est toujours la tactique qui décide. Et toutes les combinaisons stratégiques doivent tendre aux résultats tactiques, car ceux-ci seuls sont la cause foncière de toute solution heureuse... » (CLAUSEWITZ.)

Mais, puisque la stratégie n'existe pas par elle-même, puisqu'elle ne vaut que par la tactique, puisque les résultats tactiques sont tout, cherchons de quoi ils sont faits ces résultats tactiques.

Là encore « la guerre moderne dérive des idées de Napoléon, qui le premier a mis en lumière l'*importance de la préparation* et la toute-puissance de la *masse* multipliée par l'*impulsion* pour briser dans une bataille recherchée dès le début de la guerre les forces morales et matérielles de l'adversaire ». (CLAUSEWITZ.)

Plus tard, quand nous étudierons l'acte de force, nous aboutirons par le raisonnement à cette manière de comprendre la bataille, la nécessité d'y organiser un choc suprême et décisif.

Pour le moment, tenons-nous-en à cette synthèse déduite de l'histoire et caractérisée par :

Préparation;

Masse;

Impulsion.

La préparation dans la guerre moderne est plus nécessaire et demande à être poussée plus loin que par le passé.

Si l'on n'agit de la sorte, on est devancé et distancé par l'adversaire. Je n'en veux qu'un exemple : le point où sont arrivés nos préparatifs au début de la guerre.

Ce n'est plus par mois, par semaine, mais par jour et par heure que l'on mesure l'avancement de ces préparatifs. Les résultats en sont considérables.

« Une avance de trois jours dans la mobilisation française, dit von der Goltz, permettrait aux Français d'investir Metz et Thionville, de couper les communications de Strasbourg et d'atteindre la Sarre avant que les Allemands puissent s'y opposer. Ceux-ci

seraient obligés de reporter leur concentration sur le terrain même où elle s'est effectuée en 1870, c'est-à-dire sur le Rhin. »

Et de même du *lieu de rassemblement* choisi aussi près que possible de la frontière. Il est évident et certain que Château-Salins est à 27 kilomètres de Nancy, que Nancy est occupé par une forte garnison française, qu'autour de Château-Salins on verra se constituer, dans les premiers instants de la guerre, des rassemblements allemands considérables.

Voilà bien renforcés les caractères de la préparation napoléonienne et renforcés au point d'avancer, comme aussi de rendre foudroyants et décisifs les résultats des premières opérations.

Cette nécessité de la préparation poussée aussi loin que possible existe dans la conduite de toute action tactique que vous aurez à étudier pour ne pas laisser l'avance à l'ennemi, comme aussi pour éviter sur le terrain les erreurs qui comportent toujours de douloureux sacrifices, étant donnée l'implacable rigueur des armes actuelles.

Arrivons à l'action tactique elle-même.

En quoi consiste-t-elle? Il n'y a plus qu'un moyen de traiter avec l'adversaire, c'est de le *battre* et pour cela de le *renverser*. D'où l'idée de *choc* faite de deux termes, *masse* et *impulsion*.

Nous avons parlé de la *masse;* elle absorbe pour la guerre toutes les forces physiques et morales du pays. Il en sera de même dans toute opération tactique, si petite soit-elle. La plus grande partie des forces, sinon la totalité, sera réservée comme masse de choc.

Quant à l'*impulsion,* idée nouvelle importée dans la guerre, elle entraîne forcément celle de *mouvement*. La tactique du champ de bataille sera de la *tactique de mouvement*.

Le dernier mot du combat offensif ou défensif sera par suite : la troupe *en mouvement,* c'est-à-dire attaquant.

Mais, avant d'être lancées dans la bataille, peut-on concevoir au moins pour les troupes une autre situation que le mouvement?

Non. La théorie qui poursuit la réalisation du *choc le plus fort possible* impose comme condition primordiale à la stratégie d'y *amener toutes* les troupes. C'est donc par le mouvement que les troupes se rassemblent, se préparent à la bataille. *Le mouvement est la loi de la stratégie.*

Mais ce choc on pourrait l'attendre? Évidemment non, car, si

on ne le cherchait pas, il pourrait ou bien ne pas se présenter, ou bien se présenter dans de mauvaises conditions, et l'on manquerait ainsi la destruction des forces de l'adversaire, seul moyen dont dispose la guerre pour arriver à ses fins.

Il faut aller le chercher, nouvelle source de mouvements :

Mouvement pour *chercher* les forces,

Mouvement pour y *réunir* la bataille,

Mouvement pour l'*exécuter*.

Telle est la première loi qui régit la théorie, à laquelle nulle troupe, ne peut être soustraite, que l'on a rendue par la formule militaire : de toutes les fautes une seule est infamante : l'*inaction*.

Loi qui, combinée avec l'idée de choc, fait de la conduite des troupes un *jeu de forces*, dans le *temps* et dans l'*espace*, c'est-à-dire de la *mécanique*.

Oui, mais si on se meut pour *chercher* la bataille,

la préparer,

l'exécuter,

c'est contre un *adversaire en mouvement*.

Et alors notre mécanisme des forces devient de la dynamique d'un degré très élevé dont on connaît un terme : la situation et la grandeur de ses forces à soi, dont on ne connaît que vaguement l'autre, la situation de l'ennemi (en grandeur, direction et sens), ce qui montre la limite de puissance de la combinaison mathématique.

Alors cet ennemi mobile et inconnu il faut :

le découvrir ;

le reconnaître ;

le fixer,

pour que le jeu de nos forces puisse le frapper : d'où une première série de *détachements à mission propre*, obligés de *manœuvrer* s'ils veulent remplir cette mission.

Mais l'adversaire qui n'est pas battu est lui aussi *libre* de ses actes. Ce jeu de forces que nous comptons réaliser, il faut donc *le garder* contre ses attaques qui, sans cela, nous empêcheraient de marcher, de nous réunir, de frapper. D'où la nécessité d'un service de sûreté, de *détachements*, qui seront eux aussi obligés de *manœuvrer*.

Mais, en même temps que nous cherchons à nous *concentrer*,

nous cherchons à maintenir la *dispersion* chez l'adversaire ; en même temps que nous cherchons à conserver notre *liberté d'action* pour exécuter notre plan, nous chercherons à lui enlever la sienne pour le frapper. Autre raison à de nouveaux détachements.

C'est ainsi que l'IDÉE SIMPLISTE : aller à la bataille avec le gros de ses forces, comporte :

1) L'obligation d'avoir *toujours* ce gros disponible et de le manœuvrer, cela va de soi ;

2) Mais aussi et d'abord, l'obligation de fournir des détachements nombreux destinés tous à permettre le fonctionnement du gros, ayant par cela même un rôle subordonné, et obligés eux aussi de manœuvrer. Ce qui, pour commencer, entraîne, en apparence du moins, la dispersion, à l'inverse de la concentration que l'on visait.

Nous verrons dans la prochaine conférence comment le principe de l'économie des forces nous donne le moyen de concilier ces conditions contradictoires : *frapper avec un tout réuni*, après avoir fourni des *détachements nombreux*.

Pour aujourd'hui, j'aurai atteint le but que je poursuis, si après vous avoir montré les théories à abandonner, je vous ai fait saisir la nature particulièrement renforcée de la guerre à la fin du dix-neuvième siècle :

Guerre de plus en plus nationale ;

Masses de plus en plus considérables ;

Prédominance de plus en plus forte du facteur humain ;

Nécessité par suite de revenir à cette conduite des troupes qui vise la *bataille* comme argument ; qui emploie la *manœuvre* pour y arriver ;

Conduite caractérisée par : *préparation, masse, impulsion.*

Quant à ces derniers caractères, ils sont tellement profonds, qu'ils vont s'imprimer à tous les actes de la guerre, si petits soient-ils. Il n'y aura pas de votre part action bien conduite si elle ne satisfait aux trois conditions :

Préparation : c'est-à-dire dans votre esprit un *plan* d'action basé sur l'étude approfondie de la tâche ou de la mission assignée, ainsi que sur un examen détaillé, minutieux du terrain, plan capable d'ailleurs de modifications ; des troupes disposées et échelonnées pour en préparer et en entreprendre l'exécution ;

pour l'écrire en quelque sorte : avant-gardes, flanc-gardes en particulier;

Masse : c'est-à-dire un gros, le plus fort possible, réuni, réservé, disponible pour poursuivre l'exécution du plan;

Possibilité de multiplier cette *masse* par l'*impulsion :* c'est-à-dire de lancer en fin de compte cette masse plus ou moins dispersée au début, regroupée pour finir, avec tous les moyens dont elle dispose : canons, fusils, baïonnettes, sabres, convenablement mis en œuvre; de la lancer *toute ensemble* sur le *même objectif*.

III

L'ÉCONOMIE DES FORCES

> L'art de la guerre consiste à avoir toujours plus de forces que l'adversaire, avec une armée plus faible que la sienne, sur le point où l'on attaque ou sur celui où il vous attaque.
> NAPOLÉON.

Comme on l'a vu précédemment, la guerre moderne ne connaît qu'un argument : le fait tactique, la *bataille,* pour laquelle elle réclame *toutes les forces,* demandant à la *stratégie* de les y amener; dans laquelle elle engage *toutes ces forces* avec *impulsion tactique* pour aboutir au *choc.*

Théorie qui impose, dans l'un et l'autre cas, les mouvements et la manœuvre.

Mais en même temps qu'elle vise cette bataille,

elle voit la nécessité de fournir des détachements pour :

- découvrir l'ennemi ;
- le reconnaître ;
- le fixer ;
- couvrir et protéger sa concentration à elle ;
- maintenir la dispersion de l'ennemi ;
- et empêcher sa concentration.

En présence de la théorie qui prescrit la *concentration,* se dresse donc l'exécution qui impose la *dispersion,* tout au moins de nombreux détachements. N'est-ce pas démontrer que la théorie est inapplicable ?

Cette théorie apparaît comme bien plus inapplicable encore si l'on tient compte des effectifs en mouvement,

On conçoit facilement qu'on ait pu amener à une même bataille, sur un même lieu, dans le même temps, une armée de Turenne ou de Frédéric, munie de tentes et de magasins, qui procédait

d'un seul bloc, dont tous les éléments, peu nombreux d'ailleurs, vivaient, marchaient et arrivaient facilement ensemble, et cela en présence d'un ennemi en position, dont l'immobilité faisait en partie la force, qui par suite donnait le temps de rassembler les colonnes et de les déployer méthodiquement. Mais aujourd'hui, avec des effectifs qui dépassent promptement un million d'hommes, l'armée est obligée de s'étendre pour marcher, pour vivre, pour cantonner. Elle se fractionne en nombreuses colonnes, et ces colonnes sont longues. L'espace occupé en largeur et en profondeur est immense.

Deux corps d'armée marchant sur une même route, l'un derrière l'autre, avec leurs seuls éléments de combat, représentent environ 60 kilomètres de longueur. Leur concentration sur la tête du premier est une affaire de près de trois jours.

Que deviennent les longueurs si vous supposez, en arrière d'une armée de première ligne, une armée de seconde ligne?

Il en est de même dans le sens du front.

Les trois armées allemandes de 1870 que le maréchal de Moltke comptait cependant jeter *dans une même bataille,* vers le 9 août, sur la Sarre, présentaient encore, le 4 août, un front de 100 kilomètres.

Prévoir dans l'avenir une étendue initiale de 100 à 150 kilomètres n'a donc rien d'exagéré, et c'est avec de *pareils espaces* que la théorie parle d'organiser la *bataille à unité de lieu !*

Et de même du *temps.* En présence de cet adversaire qui manœuvre, comment se procurer les longs jours nécessaires pour joindre les colonnes latérales aux colonnes du centre ? Pour serrer les queues de colonnes sur leurs têtes?

Et de même de la *manœuvre.* Comment la monter devant un ennemi qui n'est plus cloué à la position, qui attaque lui aussi ?

Et de même de la *bataille.* Y a-t-il un moyen de conduire une action qui va comporter de pareils effectifs; s'entreprendre sur de pareils espaces?

Ne faudra-t-il pas tout abandonner au *hasard,* à l'improvisation, à l'initiative d'un chacun, à la valeur du soldat?

Et alors cet art de la guerre que l'on croyait avoir fait *grand,* en mettant à sa disposition toutes les ressources du pays, ne devient-il pas la *négation de l'art,* c'est-à-dire *l'impossibilité de produire ?*

La chose a été vue de la sorte au siècle dernier, et c'est de là qu'était sortie la combinaison de l'armée maximum; il y avait un certain effectif à ne pas dépasser, au delà duquel les inconvénients grandissaient plus vite que les avantages.

Mais alors cette guerre, qui n'est que sauvagerie et cruauté dans les arguments qu'elle admet, qui ne veut pas des manœuvres élégantes et évasives du dix-huitième siècle et ne reconnaît qu'un moyen d'arriver à ses fins, l'*effusion sanglante,* ne devient-elle pas, par suite de l'impossibilité qu'elle révèle d'être dirigée, un retour aux procédés des invasions barbares éminemment confuses et tumultueuses ?

Non, la conférence d'aujourd'hui a pour objet d'établir l'existence d'un principe supérieur qui nous permet de réaliser ce jeu théorique des forces, même avec les effectifs considérables, même contre un ennemi qui manœuvre ; de les répartir dans le temps et dans l'espace, et de les y employer de deux façons différentes pour arriver finalement à les appliquer dans les conditions voulues, en stratégie comme en tactique : *ensemble sur un même point ;* dans l'*unité de temps,* l'*unité de lieu.*

Conditions qui garantissent toujours le maximum d'effet.

Ce principe supérieur, qui s'appelle le principe de l'économie des forces, a pris naissance à la période révolutionnaire, comme les difficultés auxquelles il répondait.

Qu'est-ce donc que le principe de l'économie des forces ?

Une définition seule ne le ferait pas comprendre.

C'est le proverbe qu' « on ne chasse pas deux lièvres en même temps »; on n'en prendrait aucun. C'est le vieil adage du Sénat romain : « On ne poursuit pas deux guerres à la fois. Il faut concentrer ses efforts. » C'est le principe que Frédéric recommandait quand il écrivait : « Il faut savoir perdre à propos, sacrifier une province (Qui veut tout défendre ne sauve rien) et marcher en attendant avec *toutes* ses forces contre les autres forces de l'ennemi, les obliger à une bataille, faire les derniers efforts pour les détruire et détacher alors contre les autres. »

Ce n'est pas tout.

Ceux qui diraient donc : C'est l'art de ne pas dépenser ses forces, de ne pas disperser ses efforts, ne diraient qu'une partie de la vérité. Ceux-là s'en rapprocheraient davantage qui en

feraient l'art de savoir dépenser, de dépenser utilement et d'une manière profitable, de tirer tout le parti possible des ressources dont on dispose.

Il est plus facile de comprendre ce qu'il n'est pas.

« Supposez, comme dit Rustow, un particulier qui, pour administrer sa fortune, ferait de son revenu quatre parts égales : une pour se loger, une pour se vêtir, une pour se nourrir, une pour ses menus plaisirs. Il aurait toujours trop d'un côté et surtout rop peu d'un autre. »

C'est ce qu'on appelle en finance la *spécialisation des crédits,* incompatible avec toute idée de spéculation et par suite de gros bénéfices. C'est la théorie de la *répartition fixe,* invariable, qui sera toujours battue par la théorie de la *réserve disponible.*

Le principe de l'économie des forces, c'est au contraire l'art de déverser *toutes* ses ressources à un certain moment sur *un* point ; d'y appliquer toutes ses troupes, et, pour que la chose soit possible, de les faire toujours communiquer entre elles au lieu de les compartimenter et de les affecter à une destination fixe et invariable; puis, un résultat obtenu, de les faire de nouveau converger et agir contre un nouveau but unique.

C'est l'art de peser *successivement* sur les résistances que l'on rencontre, du poids de *toutes* ses forces, et pour cela de monter ces forces en *système.*

La *nécessité* du principe s'est fait sentir dès l'apparition des guerres de la Révolution, guerres nationales à grands effectifs. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'il soit sorti brusquement, magiquement, de l'obligation qu'apportaient les circonstances, ni qu'il ait été compris et appliqué dès lors fidèlement.

En fait, la Convention, en décrétant la levée en masse, n'amena d'abord dans l'ordre militaire que le chaos sous toutes ses formes, et l'impossibilité, que je vous définissais au début, de conduire des opérations, la guerre.

Créer un nouvel ordre de choses ne veut pas dire que l'on puisse, dès le début, lui faire produire des œuvres, ni même lui assurer la *vie.*

De même que la révolution politique, qui venait de s'accomplir, eût pu finir, après une existence éphémère, au Directoire par exemple, si Bonaparte, en l'assagissant, n'eût démontré qu'il y avait moyen, sur ses principes nouveaux, d'organiser un pouvoir

et une société durables, de même, sans les esprits supérieurs qui s'appellent Hoche, Carnot, Bonaparte et plusieurs autres généraux de la Révolution, la conception de la levée en masse, de la guerre à ressources illimitées, risquait de rester une chimère, une utopie percée à jour par les armées et les théories du dix-huitième siècle.

Pour maîtriser cette époque de la Révolution, il n'aurait pas suffi d'appliquer les procédés anciens aux situations et aux ressources nouvelles qu'elle créait, comme firent les hommes moyens.

L'esprit a une plus grande part dans le rendement de la matière. « Mais le bonheur fut pour nous qu'avec ce développement des ressources matérielles de la levée en masse, coïncida un tel développement de passions, de sentiments et d'idées, qu'il en est résulté une nouvelle manière de concevoir le jeu des forces, un nouvel art de la guerre (1). » Là est la grandeur de l'époque qui fournit des hommes pour lancer des principes nouveaux : Carnot ; et des hommes pour les appliquer : Hoche, Bonaparte, etc., etc.

En fait et abandonnés à eux-mêmes, les premiers généraux de la Révolution, quoique faisant de la guerre nationale, continuèrent d'appliquer les méthodes de guerre du dix-huitième siècle, de positions, de ligne, de cordon.

Bien plus, en raison des nouveaux procédés (armée logée et nourrie par le pays), en raison des effectifs considérables, la ligne, le cordon, s'étendirent encore ; la faiblesse augmenta.

Longtemps le remède échappa aux esprits moyens.

Rappelons-nous Moreau lui-même en 1800, quatre ans après 1796, entrant en Allemagne avec une armée qui comprend par destination, par organisation : *un centre, deux ailes, une réserve,* conception éminemment rigide ; chacun de ces organes, comme chacune des premières armées de la République, prenant son objectif propre et distinct, géographique d'ailleurs. Nous voilà bien revenus à la spécialisation des crédits, à la répartition fixe et invariable.

Et comme une infirmité ne va pas sans l'autre, quand il entrera en Allemagne, que voyons-nous ?

Ce bloc, constitué d'éléments ininterchangeables, de dispositif

(1) Général Bonnal.

invariable, avancer, reculer, s'arrêter pour prendre position, sans chercher la bataille, ce sont là les manœuvres de 1800 autour d'Ulm, la retraite de la Forêt-Noire, etc.

La mécanique nouvelle continue à échapper à Moreau, comme aux premiers généraux de la Révolution, comme elle échappera aux généraux français de la Restauration, qui réorganiseront l'ordre linéaire, comme elle échappera aux rédacteurs de notre Service en campagne de 1883, qui, jusqu'en 1895, il y a trois ans encore, disait :

Les armées se décomposent en centre, ailes, réserve ;

Les armées marchent par le plus grand nombre possible de routes, etc.

Cette nouvelle mécanique dont nous devons nous inspirer, nous imprégner, dont nous comprendrons l'importance et la nouveauté quand nous verrons la peine qu'elle a à être comprise et pratiquée, c'est :

Au lieu des lignes du dix-huitième siècle, des ordres processionnels, en ailes, centre et réserve de 1800, et de nos règlements jusqu'en 1895, ne garantissant que des *formes,*

L'application du tout sur un même point, et pour cela l'organisation de la masse en système d'attaque, son articulation en parties interchangeables, fonctionnant distinctement, mais visant toutes le même *résultat positif,* un même objectif à renverser par des voies différentes.

C'est à Carnot que l'on doit tout d'abord cette manière de comprendre la guerre, de l'organiser, de la conduire.

L'aveu est de Dumouriez, le vainqueur de l'Argonne, peu suspect en la matière, car, après avoir trahi son pays, il ne manque pas de dénigrer ses contemporains, surtout ceux au pouvoir. Dans ses *Mémoires* il écrit cependant :

« C'est Carnot qui est le créateur du nouvel état militaire, art que Dumouriez n'a eu que le temps d'esquisser et que Bonaparte a perfectionné. »

Si l'application n'en fut pas très nette tout d'abord, c'est que Carnot n'exécutait pas. Néanmoins il écrit :

« *Toutes les armées de la République devront agir offensivement, mais non pas partout avec la même étendue de moyens* (la répartition des moyens commence en raison du but à poursuivre). Il faut une campagne des plus offensives et des plus décisives

poursuivre constamment l'ennemi jusqu'à *destruction complète* (nouveau résultat visé). »

Toute sa correspondance nous le montre cherchant le premier, dans cette époque de bouleversement et de chaos révolutionnaire, à remettre de l'ordre. A l'*éparpillement* et à l'*émiettement* où vont se perdre les forces considérables de la France (quatorze armées en 1794) il essaie de remédier par la convergence des efforts, par la poursuite d'un but unique.

Les nombreuses divisions qu'on a créées tendent à se disperser, à s'isoler, pour vivre, marcher, jouir de leur indépendance ; il leur montre l'importance qu'il y a à viser toutes un *même point*.

Au bloc des anciennes armées, impossible à reproduire, et incapable de toute manœuvre, il tâche de substituer la concordance et la simultanéité d'efforts partant de points distincts.

Réunir et faire travailler ensemble des troupes en apparence dispersées, voilà le premier résultat qu'il a poursuivi et atteint.

Et de même dans une seule bataille, au début de la Révolution, à Wattignies, à laquelle il assiste, on voit surgir l'*idée d'une attaque par des forces supérieures sur un point de la ligne*.

Tout cela est de l'économie des forces.

Il fait plus, il indique comment le résultat doit être poursuivi. C'est ainsi qu'il écrit :

« Nous prescrivons aux généraux en chef des armées opérant en Allemagne de faire succéder aux nombreux et brillants combats qu'ils ont livrés, des actions plus sérieuses dont les résultats soient décisifs. Ce n'est que par de *grandes batailles* gagnées qu'ils pourront dissoudre complètement l'armée autrichienne, et, quelque habile qu'elle soit à rétrograder de position en position, nous espérons qu'en se rapprochant ils la contraindront à un *engagement général* dont l'issue l'obligera à aller se rallier au loin..... »

Ne sommes-nous pas là bien loin même du maréchal de Saxe, du bon général qui peut faire la guerre toute sa vie sans livrer une bataille ? Ne sommes-nous pas très près de Napoléon disant : « Je ne désire rien tant qu'une grande bataille » ; qui, suivant Clausewitz, recherche toutes les occasions de combattre ?

Carnot écrit encore à Jourdan le 5 messidor an IV (1796) :

« ..... Ce que vous devez faire, c'est attirer l'ennemi dans une *grande et décisive bataille* dans son *propre pays*, sur la rive droite du Rhin, et l'endroit le plus propre pour vous est précisément le

lieu où il est actuellement, c'est-à-dire entre Dusseldorf et la Sieg, ou la Lahn, où il ne peut manquer d'être *exterminé* s'il est bien pris *sur le temps* et pressé sur ses derrières par le général Moreau. (Voilà bien la guerre de manœuvre, de mouvements visant la bataille.)

« ...... Gardez-vous, mon cher Général, de prendre une attitude défensive, le courage de vos troupes s'affaiblirait et l'audace de l'ennemi deviendrait extrême... (Choses dont on n'aurait pas tenu compte auparavant dans un plan d'opérations, bien qu'elles existassent.)

« Il faut, je vous le répète, livrer une grande bataille; la livrer sur la rive droite du Rhin, la livrer le plus près possible de Dusseldorf, la livrer au moment où l'ennemi commencera à tourner pour faire face à Moreau, la livrer enfin avec *toutes vos forces,* avec votre *impétuosité ordinaire,* et POURSUIVRE SANS RELACHE l'ennemi jusqu'à ce qu'il soit entièrement dispersé..... (Fin de programme que Napoléon se chargeait de réaliser après Iéna, Blücher après Waterloo.)

« L'ennemi *ne manquera pas de porter sur votre gauche* un corps de troupe pour vous tourner, et vous arrêter dans votre course.

« *Il faut avoir une division exprès pour faire face à ce corps détaché, et qui, soit par sa force, soit par une position inexpugnable, le dispersera ou le contiendra.....* »

Dans ce qu'on vient de lire, il y a l'idée d'*avoir* la bataille; il y a aussi la manière d'*avoir* cette bataille, de l'avoir avec toutes les forces par l'emploi des masses.

Consacrer tous les moyens à l'obtention du but principal et, pour ne pas en être détourné par l'ennemi qui ne manquera pas... il faut se couvrir, se garder, mais se garder et se couvrir par un détachement *aussi faible que possible,* un minimum de forces;

Affecter un maximum à l'attaque principale, un minimum aux opérations secondaires qui sont destinées à la garantir;

Voilà le principe de l'économie des forces passé dans le domaine de l'exécution.

Mais comment ce détachement minimum va-t-il arrêter le corps détaché par l'ennemi?

Par sa force, s'il est suffisant pour cela, et alors il dispersera

l'adversaire; ou par une position inexpugnable, s'il est insuffisant, et alors il se contentera de le *contenir*, ce qui répond encore au rôle qui lui est dévolu.

C'est ainsi que nous voyons paraître un nouveau caractère de la force organisée, capable de deux actions d'une nature différente : *briser* l'adversaire dans un choc, le *renverser*, c'est évident, mais aussi le *contenir*, se *maintenir*, quoique faible, en sa présence, par la défensive, la position suivant Carnot, par la manœuvre, en plus, verrons-nous avec Napoléon. Ce nouveau caractère est la *capacité de résistance* d'une troupe.

C'est l'exploitation de cette nouvelle propriété de la force organisée, la *capacité de résistance*, le *moyen de durer*, conjointement avec la propriété déjà connue : *puissance de choc*, de *rupture*, qui permet de réaliser et d'appliquer le principe de l'économie des forces.

« C'est de ce principe mécanique qu'allaient sortir, de par le génie de Bonaparte, une série de combinaisons aussi nombreuses que variées, qui ont eu pour résultat d'ouvrir à nos armées les portes des capitales de l'Europe [1]. »

Alors l'application du principe de l'économie des forces une fois trouvée va permettre de donner satisfaction à l'impitoyable théorie, même avec des masses, quelque considérables qu'elles soient, quel que soit le *temps nécessaire*, quel que soit l'*espace occupé*;

A toute troupe, quel que soit son effectif, de produire le maximum de rendement;

En fin de compte, de combattre avec le gros des forces, d'y mettre *tout*, et de porter à l'adversaire un coup dont il ne puisse se relever.

De là les paroles de Bonaparte aux généraux autrichiens à Leoben : « *Il y a beaucoup de bons généraux en Europe, mais ils voient trop de choses; moi je n'en vois qu'une, ce sont les masses. Je tâche de les détruire, bien sûr que les accessoires tomberont ensuite d'eux-mêmes.* »

Il y a beaucoup de bons généraux, mais ils veulent voir *trop* de choses; ils veulent *tout* voir, *tout* garder, *tout* défendre, les magasins, les lignes d'opérations, les derrières, telle position qui est

---

(1) Général Bonnal.

bonne, puis telle autre qui l'est également; par ce procédé, ils aboutissent aux *cordons* dans la défensive; à l'attaque par plusieurs directions, ou plutôt à plusieurs attaques, dans l'offensive; dans un cas comme dans l'autre, à la dispersion, interdisant de commander, de combiner *une* affaire, de frapper fort; à l'impuissance.

Moi, je ne vois qu'*une* chose, ce sont les *masses;* je tâche de les détruire, bien sûr que les *accessoires* tomberont ensuite d'eux-mêmes.

Voilà la théorie contraire, la destruction des masses de l'ennemi et, par suite, l'emploi des masses à organiser.

Un principe absolu, qui doit par suite nous inspirer dans toutes nos combinaisons et dispositions, est que, pour avoir raison des masses de l'adversaire, il faut assurer le jeu des nôtres. Telle devra être la pensée directrice de tout chef, comme de tout exécutant.

De cette condition, assurer le jeu des *nôtres, idée principale* de la manœuvre à réaliser, vont sortir tous ces rôles subordonnés de détachement, avant-gardes, flanc-gardes, arrière-gardes, que nous désignons par le terme générique d'avant-garde : troupes accessoires qui auront chaque fois une *mission* nettement déterminée à remplir et une *tactique spéciale* à adopter.

Mais cette mission nettement déterminée, avec quoi le commandant de l'avant-garde la remplira-t-il?

Avec le gros de ses forces;

Parce que, le but principal atteint, les accessoires sont toujours satisfaits.....

En toute affaire donc, qu'il s'agisse de la masse à diriger ou d'un détachement à conduire, le commandant de la masse, comme le commandant du détachement, doit déterminer :

Le but principal à poursuivre (il résulte de sa mission);

Y affecter le GROS de ses forces;

Organiser les accessoires, fournir les détachements nécessaires pour faire aboutir le gros;

Faire communiquer le *gros* et les *accessoires,* c'est-à-dire monter les forces en un système tel que ces forces puissent finalement agir toutes ensemble.

Qu'est-ce qu'un système?

C'est une combinaison de ces deux propriétés de la troupe : { la capacité de résistance, la puissance du choc.

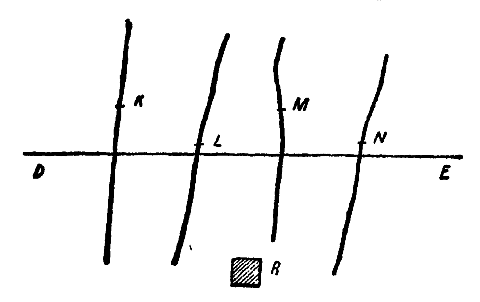
C'est une répartition des forces en :
- Avant-gardes exploitant la capacité de résistance;
- Gros ou troupe de bataille exploitant la capacité du choc;

dans le temps et dans l'espace, telle que toutes les forces puissent finalement agir simultanément sur un même objectif.

Avant-postes.

Le plus simple des systèmes est celui des avant-postes. Soit une troupe cantonnée en *a, b, c,* à couvrir en D E contre un ennemi signalé au nord; et un régiment chargé d'organiser les avant-postes.

L'idée première consistera à développer la troupe d'une façon uniforme le long de D E. Si D E a 4.000 mètres de longueur, la répartition donnera un homme par mètre courant, ce sera bien là une résistance, mais une résistance faible.



L'ennemi se présentant, lancera son avant-garde sur tout le front, maintiendra les défenseurs en place le long de la ligne D E et, portant son gros en un point, L par exemple, de la ligne, aura facilement raison de la résistance qu'il y rencontrera.

Contre 100 à 200 hommes il aura pu en employer plus de 3.000.

Le principe de l'économie des forces appliqué ici fera appel à la *capacité de résistance de la troupe,* à sa *puissance de choc :* deux facteurs au lieu d'un.

Il nous dira : au lieu d'occuper uniformément D E, il suffit de considérer, sur l'espace D E, les directions K, L, M, N, par lesquelles l'ennemi peut se présenter, et de les tenir avec des détachements établis en des points K, L, M, N, qui, par leur nature, donnent à

la troupe occupante la possibilité de résister sérieusement; d'établir ces détachements en des *points d'appui*.

Ces points occupés, toute la ligne est tenue, car l'ennemi ne peut, en raison de la portée des armes actuelles, passer entre ces points. Il faut donc qu'il les attaque.

En arrière de ces détachements (grand'gardes), chargés de *résister* en ces points d'appui, on mettra une réserve capable de *se porter* sur le point attaqué, dans le temps que peut durer sa résitance, et capable d'*agir* en ce point.

Chaque grand'garde ayant besoin d'être prévenue à temps de l'arrivée de l'ennemi, établira en avant d'elle des observateurs, des *sentinelles,* qui, ayant elles-mêmes besoin d'être soutenues et recueillies, demanderont en arrière des petits postes.

L'ennemi survenant :

Les sentinelles préviennent;

L'alerte est donnée aux grand'gardes et à la réserve;

Les grand'gardes se disposent à résister;

La réserve se prépare à marcher.

L'ennemi continuant d'avancer doit accentuer son attaque pour vaincre la résistance du point qu'il veut enlever. La réserve se porte sur ce point pendant le temps que dure sa résistance.

Un régiment de 4.000 hommes, qui aura quatre compagnies en grand'garde sur l'espace D E, par exemple, présentera de la sorte au point d'attaque :

3.000 hommes (réserve) + 250 hommes (grand'garde du point attaqué) = 3.250, au lieu d'une centaine que fournissait la répartition uniforme.

Mais, pour que la manœuvre soit possible, il faut que les forces soient montées en *système,* réparties en :

Grand'gardes *capables de résistance,* établies par suite en des points d'appui, ou en des points (le jour) permettant des feux puissants;

Réserve *mobile,* ayant la possibilité de manœuvrer dans le temps et l'espace voulus; ayant pour cela à sa portée les chemins nécessaires; rassemblée; à l'abri des coups de l'ennemi;

Sentinelles qui puissent *voir*.

Les mêmes considérations s'appliquent à la défense d'une ligne d'eau :

Occuper sur les routes dangereuses des points d'appui (géné-

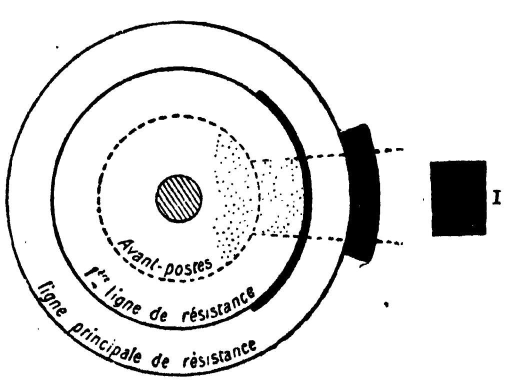
ralement sur la rivière, parce qu'on y trouve des localités, parce que les points de passage sont imposés à l'ennemi) capables d'une résistance qui permette à la réserve R de se porter sur le point attaqué, M par exemple, et d'appliquer toutes ses forces dans cette direction; de livrer par suite un combat de régiment, si elle est d'un régiment; un combat de brigade, si elle est d'une brigade.



De même que l'investissement des places, qui peut de la sorte être réalisé par des forces égales aux forces investies (Metz, Paris).

En quoi consiste-t-il?

En une ligne d'avant-postes occupée en permanence, permettant, en cas d'attaque, aux troupes de l'investissement, d'occuper une *première ligne de résistance* organisée d'avance. L'attaque survenant, l'alerte est donnée par les avant-postes; la première ligne de résistance est occupée, les réserves se préparent; l'attaque, après avoir eu assez facilement raison de la ligne d'avant-postes, doit, pour continuer ses progrès, briser cette première ligne de résistance; elle est obligée pour cela de concentrer ses efforts, de dévoiler la direction qu'elle prend. Les réserves et les troupes de l'investissement non attaquées, les plus voisines de cette direction, se portent et s'établissent, pendant le temps que dure la résistance de la première ligne, sur une *ligne principale de résistance* organisée d'avance. Elles y fournissent elles-mêmes une



résistance qui donne à toute l'armée d'investissement le temps de se concentrer en un point I, dans la direction décidément adoptée par l'attaque, et d'y combattre avec *tous ses moyens* réunis.

Mais il en est de même dans toute attaque. Là aussi, pour avoir le maximum d'effet, on applique le principe de l'économie des forces et on monte les forces en système organisé.

On n'attaque pas effectivement dans plusieurs directions à la fois. On couperait ses forces en plusieurs parties. Si l'ennemi se présente dans deux directions, on organise l'offensive dans une direction, la plus avantageuse; dans l'autre direction, on se borne à le contenir.

Par suite, les réserves, c'est-à-dire le *gros,* sont disposées pour appuyer et réaliser l'attaque qui reste dans l'intention du chef, qui est l'objet principal de son plan, et éventuellement pour étayer de quelques renforts la parade qui pourrait devenir insuffisante. A mesure que le moment de la décision approche, toutes ces réserves refluent vers l'attaque qui va décider la question et doit disposer pour cela de toutes les forces disponibles.

Mais il en est de même d'un acte quelconque de cette vie des troupes, caractérisée par le mouvement. En toute hypothèse, les détachements formés en raison des nécessités que nous avons successivement reconnues ne sont jamais que les yeux, les doigts, les bras d'un corps (le gros) pour lequel ils travaillent. De là résulte la constitution à leur donner; de là ressort leur étroite liaison avec ce corps.

Ils gardent une indépendance relative, une tactique propre, tout en continuant leur rôle, de même que mon bras est capable de couvrir mon corps, de frapper en avant, à droite ou en arrière, tandis que je continue d'avancer.

Mais ils doivent rester avec ce corps, au mouvement duquel ils participent, dont ils reçoivent la vie, au profit duquel ils travaillent, dans une relation assez étroite pour que ce corps puisse toujours, dans la direction où ils perçoivent ou saisissent l'adversaire, faire effort de tout son poids et rabattre toutes les forces non engagées : résultat final poursuivi et que seule permet d'obtenir, comme on le voit, l'organisation en système, comportant :

Des *yeux* portés dans les directions *intéressantes;*

Des *bras* tendus dans les directions *dangereuses;*

Le *mouvement* du gros maintenu libre pour frapper dans la direction *choisie*.

Par suite, une troupe qui manœuvre conformément au principe de l'économie des forces, ne se répartit pas sur le terrain, comme les armées du dix-huitième siècle, en trois armes, ni même généralement en un certain nombre d'unités de même espèce, régiments, bataillons, batteries, escadrons, répartition qui convient rarement aux nécessités tactiques. Nous la voyons représentée par :

Un *corps* doté des *organes* qui lui sont nécessaires pour agir tactiquement, c'est-à-dire :

Un *gros* doté des *avant-gardes* que les circonstances imposent, et cela même au combat, comme on le verra par la suite.

Ces avant-gardes reçoivent chaque fois une composition spéciale (infanterie, cavalerie, artillerie) adéquate au rôle qui leur est assigné.

Quant à la *capacité de résistance* dont elles vont faire usage en présence d'un adversaire supérieur en forces, elle va résulter :

Soit de la *défensive* utilisant une forte position et arrêtant l'ennemi impuissant à en avoir raison ;

Soit d'une *manœuvre en retraite* dont la durée (fonction de l'espace disponible et du temps) permet encore au gros d'agir conformément au plan arrêté. Dans ce cas, le détachement n'arrête pas l'adversaire, mais il retarde sa marche.

Un coup d'œil rapide sur les premières journées de la campagne de 1796 va nous faire voir très nettement le principe de l'économie des forces opposé aux *méthodes surannées*.

Montenotte, Dego, Millesimo.

(*Voir croquis n° 1.*)

Aux premiers jours de mars 1796, nos forces sont réparties en armée des Alpes et armée d'Italie. La situation des deux armées est également misérable. La solde, les vivres, l'habillement, manquent partout. Les soldats ne désertent plus; ils pillent pour vivre, sourds à la voix de leurs officiers qui, tout aussi misérables, recourent aux procédés les plus irréguliers. Bientôt l'insurrection

paraît. L'armée va se dissoudre, si les ressources les plus nécessaires continuent à faire défaut.

Le Directoire, impuissant à guérir lui-même un mal qu'il connaît bien, ne voit comme remède que de porter l'armée dans les riches provinces de la Péninsule; mais au moins faut-il pouvoir la mettre en mouvement. Il entreprend alors de faire assurer par la république de Gênes, de gré ou de force, les secours les plus urgents.

Schérer, écrasé par une pareille tâche et par une entreprise aussi hardie, demande à être remplacé dans son commandement par un chef plus jeune et plus audacieux.

Salicetti paraît alors comme commissaire du gouvernement à l'armée d'Italie; ses efforts sont d'abord infructueux; en vain essaie-t-il de faire revenir Schérer sur sa décision; en vain demande-t-il au Sénat de Gênes de prêter quelques millions à la France. Il est obligé de recourir à l'intimidation. Selon son idée, un corps de troupe français occupera Voltri et par la Bochetta mettra la main sur la place génoise de Gavi. Schérer entre en partie dans ses vues, forme un corps expéditionnaire, prélevé sur les trois divisions Augereau, Laharpe, Meynier, au total de 9.000 hommes, et en donne le commandement, avec des instructions spéciales, à Masséna. Celui-ci se portera à Savone et lancera, le 26 mars, sur Voltri, sous Pijon, une avant-garde (3.000 hommes) dont les patrouilles gagneront San Pier d'Arena, qui n'est qu'un faubourg de Gênes. Quant à l'expédition de Gavi, on y surseoira jusqu'à l'arrivée de Bonaparte, qui vient d'être nommé au commandement de l'armée d'Italie.

C'est le 26 mars que Bonaparte arrive à Nice prendre ses fonctions. Il y trouve Berthier, demandé précédemment par Schérer comme chef d'état-major, accordé au nouveau commandant de l'armée.

On sentait déjà les effets de l'impulsion donnée par Salicetti à tous les services. On avait des chaussures, un peu d'argent, des promesses de farines, de fourrages, de mulets. Il était sage de profiter de cette amélioration pour passer sans retard à l'offensive.

Dès le 28, se précipitent les mesures préparatoires : transfert du quartier général de Nice à Albenga; reconstitution générale des troupes en renforçant notamment les divisions actives (de bataille et d'avant-garde) par des ressources puisées dans les divisions des

côtes (d'Oneille, Nice, Toulon, Marseille); accélération de la réorganisation de l'infanterie, connue sous le nom d'*amalgame;* concentration des régiments de cavalerie dans la Rivière de Gênes; formation des magasins, parcs, ambulances; levée de gré ou de force des animaux indispensables aux transports. L'exécution rapide de ces mesures permettra d'entrer en opération vers le 15 avril, avec 35.000 baïonnettes, 4.000 chevaux et une vingtaine de canons de petit calibre, répartis comme il suit :

Masséna.	18.000 hommes, à	Savone.
Augereau	7.000 —	Loano.
Sérurier et Rusca.	12.000 —	Garessio. Bardinetto.
Cavalerie	4.800 —	Loano.
En outre de :		
Macquart et Garnier. . . .	7.000 —	Tende.
Divisions de la côte. . . .	9.000 —	Oneille. Nice. Toulon.

PLAN D'OPÉRATIONS

Bonaparte prendra l'offensive :

1° Parce que l'armée ne peut plus vivre dans les Alpes, ni même sur la Rivière;

2° Parce que c'est la meilleure tactique à pratiquer contre le Piémont en raison de sa frontière (1);

(1) « .....Lorsque deux armées sont sur la défensive, celle qu peut le plus promptement réunir différents postes pour enlever celui qui est opposé dans l'ordre défensif, a nécessairement besoin de moins de troupes et, à forces égales, obtient toujours des avantages.

« La frontière du Piémont forme un demi-cercle, les deux armées des Alpes et d'Italie occupent la circonférence; le roi de Sardaigne occupe le diamètre. La circonférence que nous occupons est remplie de cols et de montagnes difficiles. Le diamètre qu'occupe le roi de Sardaigne est une plaine aisée, fertile, où il peut faire circuler les mêmes troupes, en peu de jours, d'une extrémité à l'autre du diamètre. Le système défensif est donc toujours à l'avantage du roi de Sardaigne.

« Il faut le double de troupes qu'à nos ennemis pour nous trouver à égalité de forces.

« Ces observations sont de la plus grande conséquence : il serait facile de le démontrer par une description détaillée des frontières et par l'analyse des différentes guerres.

« L'on y démontrerait à l'évidence que, toutes les fois que nous avons gardé la défensive sur la frontière du Piémont, il nous a fallu beaucoup de troupes, et nous avons toujours, dans les affaires de détail, eu l'infériorité.

« L'on doit adopter le système offensif pour la frontière du Piémont. »

(*Note du 19 juillet 1794, attribuée à Bonaparte.*)

3° Parce qu'elle est encore plus dans le tempérament du jeune général en chef.

En tout cas, l'armée d'Italie s'est avancée dans la Rivière pour vivre; elle occupe les points de la côte, elle maintient des relations avec la république libre de Gênes. C'est de cette région que doit partir l'offensive. Quelle direction prendra-t-elle?

Carnot, dans son mémoire du 30 juin 1794, après avoir montré les difficultés d'entrer en Piémont par la haute chaîne des Alpes, conclut :

«... Si donc on veut attaquer le Piémont, c'est par le département des Alpes-Maritimes, en prenant d'abord Oneille.

« Ces motifs devraient déterminer le Comité de Salut public à ordonner l'attaque d'Oneille, d'où il nous sera facile d'entrer ensuite en Piémont, en prenant à revers le poste de Saorge et mettant le siège devant Coni. »

Bonaparte trouvera mieux. Il a fait dans cette région la campagne de 1794 (combat de Dego). Il a vu le pays de Altare, Carcare, Cairo, profonde dépression de 8 à 15 kilomètres de largeur, permettant d'aborder les vallées italiennes.

« De Vado à Ceva, première place frontière de Sardaigne sur le Tanaro, il y a 8 lieues, sans jamais s'élever de plus de 200 à 300 toises au-dessus du niveau de la mer. Ce ne sont donc pas proprement des montagnes, mais des monticules couverts de terre végétale, d'arbres fruitiers et de vignes.

« Les neiges n'y encombrent jamais les passages; les hauteurs en sont couvertes pendant l'hiver, mais sans qu'il y en ait même une grande quantité.

« Savone, port de mer et place forte, se trouvait placée pour servir de dépôt et de point d'appui. De cette ville à la Madona il y a 3 milles; une chaussée ferrée y conduisait, et de la Madona à Carcare il y a 6 milles qu'on pouvait rendre praticables à l'artillerie en peu de jours. A Carcare on trouve des chemins pour les voitures, qui conduisent dans l'intérieur du Piémont et du Montferrat; *ce point était le seul par où l'on pût entrer en Italie sans trouver des montagnes.* » (Napoléon.)

Au total : Bonaparte a trouvé un passage bas (400 à 500 mètres d'altitude), à pentes douces, à terrain praticable; les routes y sont faciles à organiser; de Savone à Carcare il y a une marche. Par là on peut donc facilement fondre sur l'adversaire, franchir les

portes du Piémont, développer en un mot l'offensive dans de bonnes conditions tactiques.

Mais à marcher sur Carcare, il y a un autre avantage :

A Carcare se réunissent les routes :

1° Qui par Acqui mènent à Alexandrie en Lombardie ;

2° Qui par Ceva mènent à Cherasco en Piémont.

Au nord de Carcare, s'élève un contrefort haut de 600 à 800 mètres qui, pendant 70 kilomètres, jusqu'à la route de Cherasco à Alexandrie, interrompt toutes les communications entre les deux provinces. Par suite, en occupant Carcare, on interdit aux armées de Piémont et de Lombardie de se réunir autrement que par la route de Cherasco à Alexandrie, si elles ont l'intention de manœuvrer et de combattre ensemble.

Au moment où l'on est, cette intention n'est d'ailleurs pas à supposer. La politique des Alliés s'inspire de vues propres, souvent opposées, d'intérêts divergents, parfois même contraires. Le Piémont, entraîné le premier dans la guerre contre la France, en est fatigué. Le peuple en souffre, le gouvernement, faible, la soutient uniquement par crainte de représailles de la part de l'Autriche.

Quant à celle-ci, maîtresse de Dego et de Millesimo depuis 1795, elle veut étendre son empire jusqu'à Savone, sur la rivière de Gênes, pour donner un débouché au Milanais, pour mettre une barrière aux aspirations du Piémont vers la péninsule italienne et pour préparer l'annexion de Gênes.

La communauté de vues n'est pas plus étroite entre les armées qu'entre les gouvernements. La suffisance et l'incapacité des généraux autrichiens chargés de commander les armées alliées ont amené de profonds dissentiments entre les deux armées (1).

---

(1) C'est ainsi qu'un officier d'état-major sarde écrivait :

« Les Piémontais s'affermissaient dans l'opinion que de Wins (prédécesseur de Beaulieu au commandement de l'armée autrichienne) n'avait jamais voulu autre chose que couvrir les avenues de la Lombardie, éloigner de lui les Français et les rejeter sur le Piémont, suivant la misérable politique des Allemands dans les anciennes guerres.

« D'autres, enfin, allaient jusqu'à croire que M. de Wins avait vu sans peine un général qu'il n'aimait pas s'embarquer dans une entreprise apparemment douteuse, puisqu'il n'avait jamais voulu en donner l'ordre formel. Le commandant de l'armée piémontaise n'avait cessé, depuis le commencement de la campagne, d'être en butte à mille petites

Aussi l'hiver de 1795-1796 survenant, les Sardes cantonnent en Piémont, l'armée de Colli entre Ceva, Mondovi, Cherasço. L'armée autrichienne, battue à Loano, s'est retirée en Lombardie où elle a pris ses quartiers d'hiver, laissant seuls les Piémontais au contact des Français.

Au printemps de 1796, Beaulieu a été nommé au commandement de l'armée autrichienne, Colli a conservé celui de l'armée sarde.

Le Piémont a élevé la prétention de diriger les opérations, de faire avancer les Autrichiens jusqu'en Savoie. Il a été repoussé. L'Empereur a même refusé d'engager ses troupes au delà du Tanora, mais l'armée sarde a cessé d'être aux ordres du général autrichien. Dès lors, se conformant aux théories du temps, les Piémontais vont se préoccuper de tenir leurs frontières, de couvrir leur capitale ; ils prennent leur ligne d'opérations sur Turin.

« Ils attendaient des résultats médiocres de leurs efforts médiocres », dit Clausewitz.

« C'était une erreur de supposer que, pour couvrir Turin, il fallait se trouver à cheval sur la route de cette ville ; *les armées réunies* à Dego eussent couvert Turin, parce qu'elles eussent été sur le flanc de la chaussée de cette ville (1). » (Napoléon.)

Divergence d'actions militaires prolongeant une divergence de vues politiques et une méconnaissance absolue de la grande guerre, tel est donc le tableau qui s'offre aux yeux de Bonaparte et qui le frappe.

En marchant sur Carcare, ce n'est donc pas le centre d'un système de forces qu'il frappera, c'est bien une séparation effective d'intérêts et d'action qu'il consommera et qu'il exploitera pour battre isolément chacun des adversaires. Le résultat tactique visé dès le début : « attaquer l'ennemi par la meilleure direction » sera doublé d'un résultat stratégique : « attaquer une partie des forces, l'armée piémontaise, définitivement réduite à ses seuls moyens ».

« En pénétrant en Italie par Savone, Cadibone, Carcare et la

---

vexations de la part du général en chef. L'espèce de nullité à laquelle il le réduisit, après le conseil de guerre de Massuco, acheva de l'aigrir. Le général de Wins lui enjoignit en cette occasion de ne plus bouger aucune troupe jusqu'à nouvel ordre, et lui tint ainsi les mains liées jusqu'à la moitié d'octobre. »

(1) En 1870, les contingents de l'Allemagne du Sud unis aux forces du Nord, dans le Palatinat, couvriront l'Allemagne du Sud d'une façon plus efficace qu'en s'établissant sur les frontières mêmes de leurs États.

Bormida, on pouvait se flatter de séparer les armées sarde et autrichienne, puisque de là on menaçait également la Lombardie et le Piémont. Les Piémontais avaient intérêt à couvrir Turin, les Autrichiens à couvrir Milan. » (NAPOLÉON.)

La séparation réalisée, quel était le premier objectif à prendre? L'armée autrichienne, ou l'armée piémontaise? Deux théories sont en présence : celle de Carnot, celle de Bonaparte.

Le premier, imbu de sa théorie mécanique des forces, en poussera l'application si loin, qu'il arrivera à l'absurde, négligeant de traiter une situation géographique et politique particulière qui n'échappera pas à Bonaparte. Tant il est vrai qu'à la guerre il n'y a pas de système absolu, les principes les plus certains demandent à être appliqués suivant les circonstances.

La théorie de Carnot c'est : « Après s'être rendu maître de Ceva et avoir rapproché la gauche de l'armée d'Italie de Coni....., le général en chef dirigera ses forces sur le Milanais et principalement contre les Autrichiens... ; il ne perdra pas de vue que c'est aux Autrichiens qu'il importe de nuire principalement..... »

Marcher sur l'armée principale, la battre, devait terminer la guerre, pensait Carnot, parce que là était le *centre de gravité* de la résistance à briser.

Théorie qui eût été vraie si les deux armées avaient constitué un système, c'est-à-dire un ensemble de forces montées pour travailler ensemble, tandis qu'elles représentaient deux rassemblements distincts, à intérêts divergents, deux masses séparées, ayant chacune son centre de gravité et ses attractions propres.

C'étaient dès lors deux adversaires à battre séparément, deux questions à traiter distinctement ; on ne pouvait terminer la guerre en frappant l'une des armées, fût-elle la plus forte.

Par contre, si on se donnait la plus forte comme premier objectif, on ne pouvait négliger la plus faible qui manœuvrait d'une façon indépendante. On était bien obligé de voir dans quelle mesure elle pouvait s'opposer à l'action entreprise. Ici la situation géographique du Piémont et l'état de l'armée sarde apparaissaient avec un caractère propre.

Comme le fait observer Bonaparte, les Français, pour continuer d'agir contre les Autrichiens avec une ligne de communication aussi précaire que celle de la Rivière, destinée à s'étendre jusqu'en

Lombardie et en Vénétie, devaient se garder efficacement des Sardes; consacrer par suite à la protection de cette ligne des forces dont l'absence allait, dans leur état de faiblesse numérique, se faire doublement sentir sur le principal théâtre d'opérations et y interdire tout résultat décisif.

La nécessité s'imposait donc de régler au préalable la question sarde. On ne pouvait attaquer les Autrichiens qu'après avoir battu et supprimé l'armée sarde; la route d'invasion de la Lombardie et de la Vénétie passait par le Piémont. Le cas était particulier, il en sera toujours ainsi.

Tel était à grands traits le plan profondément médité et mûrement réfléchi de Bonaparte; il sera capable de tous les efforts pour le réaliser : il a vingt-sept ans, n'a rien à perdre, mais tout à gagner, et il le veut; capable de toutes les indépendances, car il considère déjà comme ses égaux les gouvernants de la France qu'il a sauvés le 13 vendémiaire; il va tout oser.

En face de lui, Beaulieu vient de prendre le commandement de l'armée autrichienne (il ne commande plus aux Sardes); il a soixante-douze ans, une situation et une réputation à ne pas compromettre. « C'est le produit de soixante ans de pédantisme officiel, le plus propre à déprimer l'intelligence et le cœur. Il est le vieux serviteur d'une vieille monarchie, l'instrument d'un conseil aulique lourd et empesé. » (Clausewitz.) Que cherchera-t-il? Avant tout à ne rien risquer, pas plus sa réputation que l'armée et les intérêts de sa monarchie, dussent-ils à ce jeu ne rien gagner ni l'un ni l'autre.

Ses projets, comme son tempérament, seront moindres que ceux de Bonaparte. Il compte prendre l'offensive cependant, mais pour chasser les Français de la Rivière; prendre les Alpes-Maritimes; diminuer le front à défendre; se lier aux Anglais; continuer ensuite la guerre de postes dans les montagnes, et au besoin inquiéter les Français en Provence.

Comme cette conception de la guerre s'éloigne de l'idée nouvelle lancée par Carnot : « poursuivre l'ennemi jusqu'à sa destruction complète »! Elle ne vit que de résultats partiels. La préparation, l'exécution, ne comporteront de même qu'un emploi réduit et partiel des moyens.

Ainsi, Beaulieu apprend à Alexandrie, dans les derniers jours de mars, les menaces faites au gouvernement génois par les commissaires français, l'annonce d'une expédition sur Gavi, l'occupation de Voltri : il se décide à attaquer. Sans avoir réuni ses forces, ne disposant que de la moitié de ses troupes, il attaquera, mais au moins amènera-t-il à l'attaque qu'il prépare cette moitié disponible de ses forces? C'est ce qu'on verra par la suite.

D'ailleurs, pense-t-il, l'armée française n'est pas pour le moment en état de se battre sérieusement. Dès lors, il pourra sans se compromettre :

Frapper la droite qui s'est aventurée vers Gênes ;

Protéger Gênes dont on craint la faiblesse :

Se lier à l'amiral anglais ;

Ne pas s'engager contre le gros des forces françaises.

Là encore le vieux général est en retard, car, dans la guerre actuelle, le feu mis sur un point, l'ensemble s'allume. Une avant-garde attaquée, c'est l'armée qui accourt.

Quoi qu'il en soit, poursuivant son ordre d'idées, il envoie 10 bataillons, le 31 mars, sur Novi, Pozzolo, Formigaro et de là sur la Bochetta (2 avril).

Il envoie également 11 bataillons sous d'Argenteau vers Sassello ; celui-ci les éparpille en cantonnements très étendus, pousse des avant-gardes à Giovi et Montenotte supérieur.

Du 2 au 9, il ne bouge pas ; il achève les préparatifs de son plan, se concerte avec les Anglais pour tendre une embuscade à a division Laharpe, l'enlever par une triple attaque.

Enfin, le 5 ou le 6, il arrête ses dispositions, donne ses ordres.

Un corps du *centre* sous d'Argenteau, fort de 4 bataillons piémontais et de 12 bataillons autrichiens dont les derniers éléments doivent se réunir à Acqui, marchera par Montenotte sur Savone, pour couper en ce point la route de la Corniche.

Un corps de *gauche* (10 bataillons), qui se réunit à Novi, se portera sur Voltri, qu'il attaquera. L'escadre anglaise coopérera de son mieux à l'action, par une canonnade ou un débarquement. L'armée sarde n'est plus sous les ordres du général autrichien, mais on est en bons termes avec le général Colli qui la commande. Les relations sont moins tendues mais plus rares que par le passé. Les deux généraux auraient eu à se concerter pour agir, mais, depuis la fin de mars, date à laquelle Colli a poussé su

Sérurier des reconnaissances offensives, le contact entre les deux généraux en chef est perdu, on a pris rendez-vous pour le 14 avril; à cette date, les événements auront marché. L'armée sarde ignore ce qui se passe; elle continue d'occuper Ceva et de garder le Tanaro. Elle n'a reçu de Beaulieu que la demande de 4 bataillons à envoyer à Dego sous les ordres de d'Argenteau.

Que fait pendant ce temps Bonaparte ainsi devancé dans l'offensive?

Aux premières actions de l'ennemi réveillé par la malencontreuse tentative sur Gênes, la marche sur Voltri, il va répondre par des parades qui lui permettent encore de poursuivre l'exécution de son plan.

Les Sardes inquiètent la division Sérurier par des reconnaissances offensives. Il renforce cette division de la brigade Rusca poussée à Bardinetto.

Le système d'avant-postes de Schérer est soigneusement revu et amélioré.

Masséna dispose à Savone des 3.000 hommes de la division Laharpe et de la brigade Ménard, mais devant lui, indépendamment de Cervoni à Voltri, s'étend une ligne d'avant-postes solidement établie à des positions fortifiées; ce sont les grand'gardes de Stella, Montenegino, Altare, Monte Baraccone, San Giacomo, Madona della Neve, Medogno; les quatre dernières sont tenues par les brigades Joubert et Dommartin qui se lient au Tanaro à la brigade Rusca.

En arrière se trouvent de solides réserves d'avant-postes, près de Stella, à la Madone de Savone, à Cadibone, à Quiliano.

De fortes reconnaissances sont au contact de l'ennemi dès qu'il manœuvre.

Enfin Bonaparte a donné lui-même ses instructions; elles comportent notamment pour Sérurier et Rusca de rester sur la plus stricte défensive, afin de ne pas appeler l'attention de l'ennemi dans la direction de Bardinetto par laquelle on compte atteindre Millesimo.

Elles comportent pour Cervoni, qui a remplacé Pijon à la tête du détachement de Voltri, un rôle particulier. Les Autrichiens semblent vouloir agir sur Gênes (concentration de leurs forces et du quartier général à Novi). Cervoni les y attirera, les y retiendra

ensuite ; on le renforce dans ce but d'une demi-brigade ; il exécutera des reconnaissances sur San Pier d'Arena, mais ne se laissera pas écraser par Beaulieu, se retirera à temps sur Varazze, où il sera couvert par le détachement de Stella.

Voilà bien une armée dans la *défensive stratégique, à l'affût* en quelque sorte, mais capable de passer à l'*offensive*. Elle est en effet *couverte* dans toutes les directions à une distance et par des forces qui lui permettent, si elle est attaquée, de se concentrer tout entière, à l'abri, pour répondre à l'attaque, sur le point où elle se produit, ou bien pour se dérober sûrement à cette attaque, si c'est là l'intention du commandement.

Veut-elle passer à l'offensive, et cela dans une direction quelconque, les facilités de concentration sont les mêmes, et en outre les débouchés importants sont tenus.

Grâce à cette organisation en *un corps* (le gros) et *des bras* (ses avant-gardes) et à la *zone de manœuvre* qui en résulte, elle a constamment la possibilité de frapper avec *toute sa masse* en *un point*.

Nous verrons au contraire les trois corps de Beaulieu opérer indépendamment les uns des autres par trois directions qui ne communiquent pas, avec trois objectifs géographiques distincts, en un dispositif absolument rigide d'ailleurs.

Opposition que Bonaparte explique très bien quand il écrit :

« Beaulieu divisait ses forces, puisque toute communication était impraticable entre son centre et sa gauche autrement que par derrière les montagnes, tandis que l'armée française, au contraire, était placée de manière à pouvoir se réunir en peu d'heures et tomber en masse sur l'un ou l'autre des corps ennemis, et, l'un défait, l'autre était dans l'absolue nécessité de se retirer. »

Après avoir de la sorte paré à l'éventualité d'une attaque ennemie, Bonaparte, mécontent tout d'abord du mouvement sur Voltri qui aurait pu précipiter les événements quand il n'était pas prêt, songe à l'utiliser dès que le degré de sa préparation le lui permet, dût-il pour cela modifier en partie son plan primitif, maintenu néanmoins quant au fond, car, par des reconnaissances, il se tient au courant de la situation de Cairo, qui reste toujours inoccupé entre Colli et d'Argenteau.

En fait, le 9 avril, les Autrichiens reprennent leur mouvement toujours sans prévenir Colli. Des reconnaissances sont effectuées

sur nos avant-postes, notamment sur Cervoni. Bonaparte accourt d'Albenga à Savone, se rapprochant du point où l'ennemi frappe.

Combats de Voltri.

Cervoni se maintient le 9, sa droite à Pegli, son centre au mont Pascin et à Pra di Melle, sa gauche au Bric Germano. Il a des troupes de repli à Arenzano et Varazze.

Le 10, les Autrichiens débouchent en deux colonnes à peu près égales :

1° *Par Pontedecimo :* c'est Pittony avec l'artillerie et la cavalerie (4.200 hommes), couvert à droite par un corps de flanqueurs qui traverse San Carlo et Sant'Alberto. Il est arrêté de front à Pegli par Lannes avec les grenadiers des 70e et 99e demi-brigades ; il les canonne et le combat reste stationnaire jusqu'à la nuit ;

2° *Par Masone :* Sebottendorf (3.200 hommes environ) attaque vigoureusement entre l'Inferno et Acqua Sancta, enlève le poste de Pra di Melle, cerne près de Melle 4 compagnies de la 70e demi-brigade, qui parviennent cependant, mais non sans pertes, à gagner la montagne des Capucins au nord de Voltri.

Cervoni a gagné la cime de Germasso ; là il surveille les mouvements qui pourraient menacer par les monts del Dente et Reisa sa route de retraite ; comme l'ennemi ne tente rien dans cette direction, il abandonne ses troupes à leur incertaine fortune, les laisse se retirer suivant les facilités locales et se contente de les rallier le soir à 7 heures autour de Voltri. Puis, après avoir fait de grands feux, il se met en retraite comme il en a reçu l'ordre, à 10 heures, sur Arenzano qu'il a déjà fait occuper ; son mouvement est couvert par trois compagnies de grenadiers ; elles luttent quelque temps dans le couvent des capucins à Voltri et lâchent à minuit la localité, pour se retirer sur Arenzano, où elles sont recueillies par une arrière-garde (un bataillon de la 99e). La retraite continue de même sur Varazze, où Cervoni arrive sans être suivi, n'ayant perdu que 100 à 200 hommes, et d'où il se lie avec la grand'garde de Stella.

Sa tactique montre bien la tactique à pratiquer aux avant-gardes qui manœuvrent en retraite. Préoccupation pour la ligne de retraite : en faire tenir à temps les principaux points ; surveiller les mouvements de l'ennemi qui la mettraient en danger, ne pas

renforcer les troupes au feu, que l'on veut retirer ; celles-ci se retirent successivement sous la protection des troupes de repli ; replier enfin le gros, autant que possible à l'insu de l'ennemi et sous la protection d'une arrière-garde que l'on recueille ensuite.

Beaulieu entre à minuit à Voltri. Il y a 7.000 à 8.000 hommes. Il parle d'offensive, mais en fait il n'agit plus ; dans la matinée du 11, après une entrevue avec Nelson, arrivé dans la nuit du 10 au 11, il maintient ses troupes en place. Le résultat qu'il visait : couvrir Gênes, se lier aux Anglais, paraît atteint ; pourquoi agirait-il !

Par contre, le résultat tactique qu'il comptait obtenir : écraser Cervoni avec trois colonnes et l'escadre anglaise, est manqué et cela parce que cet ennemi, au lieu de rester immobile, cloué à la position, bat en retraite, manœuvre. Mais alors il peut devenir dangereux pour le corps d'Argenteau dont on est sans nouvelles. L'inquiétude commence à s'emparer de Beaulieu ; il s'aperçoit qu'il n'a peut-être rien fait que compromettre son armée ; il repart en voiture à 2 heures après midi de Voltri pour Novi et Acqui, où il est sans doute nécessaire de concentrer des forces. A d'Argenteau il faut préparer des secours immédiats : Beaulieu envoie Wukassowitch avec trois bataillons pour le soutenir sans retard.

Ainsi commençait de s'écrouler la théorie des résultats et des moyens partiels, de la conquête des objectifs géographiques. Nous allons voir appliquer en face celle de la guerre *absolue*.

Combat de Montenegino.

Que se passe-t-il donc du côté de d'Argenteau pour qu'il ne fasse pas sentir son action sur la route de la Corniche ?

D'Argenteau ne reçoit que le 9 les ordres qui lui prescrivaient d'agir le 10, de se porter sur Montenotte, de s'emparer des crêtes que tenaient les postes français et d'établir de la sorte sa *liaison* (?) avec le corps de gauche.

Dans ces conditions, il n'est pas en état d'attaquer le 10. Il consacre cette journée à rassembler les forces qu'il croit pouvoir utiliser ; et c'est seulement le 11, tandis que Beaulieu quitte Voltri, qu'il attaque lui-même à Montenotte.

Ce jour-là, en effet, de bon matin, il a mis trois colonnes en mouvement :

Colonne de gauche (4 bataillons sous le lieutenant-colonel

Lezeni) partant de Sassello, par le col de Giovi, sur Stella ; après avoir rencontré une première résistance à San Giustino, elle est définitivement arrêtée à Stella par la 14[e] demi-brigade venue de Savone, qui tient ce poste, et par un détachement de la brigade Cervoni qui vient d'y arriver ;

Colonne du centre (3 bataillons) : formée à Paretto et Moglio, arrive, sous d'Argenteau, à Pontinvrea, où elle se divise : en un détachement qui remonte la rive droite de l'Erro (2 compagnies), le gros continuant sur Garbazzo (11 heures) où il se joint à la :

Colonne de droite (3 compagnies et 2 bataillons), venue de Cairo et Dego par les crêtes, sous Rukavina.

Ce même matin, le chef de brigade Rampon, envoyé de la Madone de Savone en reconnaissance sur Montenotte avec le 2[e] bataillon de la 21[e] demi-brigade et trois compagnies de la 1[re] légère, avait occupé Ca Meige Dett'Amore, Cascinassa et Crocetta. Vers 10 heures, le premier de ces postes était attaqué et enlevé par Rukavina. Rampon se retire sur le Bric Castlas qu'il abandonne bientôt devant l'entrée de d'Argenteau à Cascinassa. Il se retire alors sur Ca di Ferro, où il tient le temps de rallier son dernier poste de la Crocetta ; puis, toutes ses troupes réunies (900 hommes), il résiste sur le Monte Pra ; enfin, vers 1 heure après midi, il est replié dans ses ouvrages de Montenegino.

Montenegino constitue une butte dominant la crête qui s'étend du mont San Giorgio au mont Cucco. Elle est renforcée d'une redoute que complètent une flèche battant les pentes nord, vers le col entre le Monte Pra et le Montenegino, et une petite redoute au sud et à 25 mètres au-dessous de la principale, flanquant le versant ouest.

Le Montenegino était tenu par une grand'garde de 600 hommes environ (2 bataillons de la 1[re] légère, le 3[e] occupant le palais Doria).

Rampon, disposant alors de 1.500 hommes, avec ceux qu'il amène, perd bientôt la flèche, mais il arrête toute la soirée les attaques des Autrichiens (4.000 hommes environ). D'Argenteau renonce à attaquer avant d'avoir son artillerie ; il bivouaque sur le Monte Pra, en face de l'ennemi, demandant pour se couvrir :

A Lezeni, 1 bataillon qui occupera le Bric Sportiole ;

2 compagnies au Bric Mindo vers Altare ;

Au Bric Castlas, 2 divisions et 1 bataillon appelé de Squanelol.

Rampon, à 5 heures, envoyait à Bonaparte une note dans laquelle il se déclarait capable de rejeter l'ennemi sur Montenotte, si on le renforçait de 1 ou 2 bataillons et de 2 pièces de 3. L'idée de Bonaparte était plus vaste.

Il est accouru dans la journée au sanctuaire de la Madone (400 mètres au-dessous du Montenegino) retrouver Laharpe. Là il a appris les incidents du combat ; il a également reçu des rapports des avant-postes et des espions : les Piémontais n'ont pas bougé ; le gros de leurs forces est toujours entre Ceva et Mondovi ; Carcare et Cairo sont inoccupés ; 2.000 hommes sont épars entre Dego, Millesimo, Montezemolo.

Les Autrichiens ont attaqué à Voltri avec 7.000 à 8.000 hommes, à Stella avec 3.000 à 4.000 hommes, à Montenegino avec 4.000 hommes environ ; trois colonnes marchent donc sur Savone.

L'espace dont il dispose ne lui permet plus de remettre le commencement de ses opérations. Il faut immédiatement agir sous peine d'être enveloppé par Beaulieu. Mais il a toutes les facilités pour présenter le 12, sur le champ de bataille qu'il va choisir, sur la direction qu'il va adopter, la presque totalité de ses forces, tandis que Beaulieu, avec la plus grande diligence, est dans l'impossibilité d'en réunir la moitié, étant donnée la dispersion reconnue ci-dessus.

Dans la journée il a envoyé un premier ordre de *garde à vous* à toutes ses troupes.

Il repart pour Savone avec Laharpe, y convoque Masséna, leur explique de vive voix ses intentions ; Berthier les communique immédiatement aux autres divisions, sans attendre l'arrivée du quartier général qui, appelé d'Albenga le matin, ne sera en état de fonctionner à Savone que vers minuit. (Cette façon de procéder sera le mode habituel de l'Empereur.) Conformément à ces ordres :

Rampon, renforcé à 2.300 hommes et 2 canons, passe la nuit à Montenegino ; en arrière, Laharpe, après avoir laissé quelques compagnies à Savone et 1 bataillon à la Madone de Savone d'où il se liera avec Masséna en occupant le Monte Occulto, vient à minuit au Palais Doria avec 7.000 hommes environ, savoir :

La 14e demi-brigade arrivée tard de Stella où elle n'a laissé qu'un détachement ;

La brigade Cervoni (70e et 99e demi-brigades) que Bonaparte a passée en revue dans la soirée à Savone.

Ces troupes attaqueront d'Argenteau à la première heure, de front et de flanc.

Masséna, avec la brigade Ménard (de la division Meynier dissoute), vient à minuit au Plan del Melo ; dès que Laharpe s'avancera, il attaquera au jour, sur Montenotte, pour couper d'Argenteau et culbuter tous les renforts qui lui arriveraient.

Les troupes du corps de bataille viendront bivouaquer vers minuit au sud d'Altare :

Augereau à Mallare avec 6.000 hommes.

Dommartin avec 3.000 hommes à Montefreddo ; Joubert avec 2.000 hommes à Altare ;	où ils attendront de nouveaux ordres.

La réserve d'artillerie les suivant.

Augereau « partira à Mallare à 5 heures du matin et se rendra à Cairo. Il fera éclairer sa marche sur sa gauche et fera occuper la chapelle Sainte-Julie entre Carcare et Cairo. Si l'ennemi s'y trouve, il l'attaquera et le débusquera.

« Arrivé au delà de Cairo, il fera occuper les montagnes de gauche et enverra lès reconnaissances à Rochetta, à mi-chemin de Dego, où il recevra de nouveaux ordres.

« Sur la route, il attaquera et culbutera l'ennemi s'il le rencontre, et enverra des nouvelles de son arrivée à Altare où sera le quartier général ».

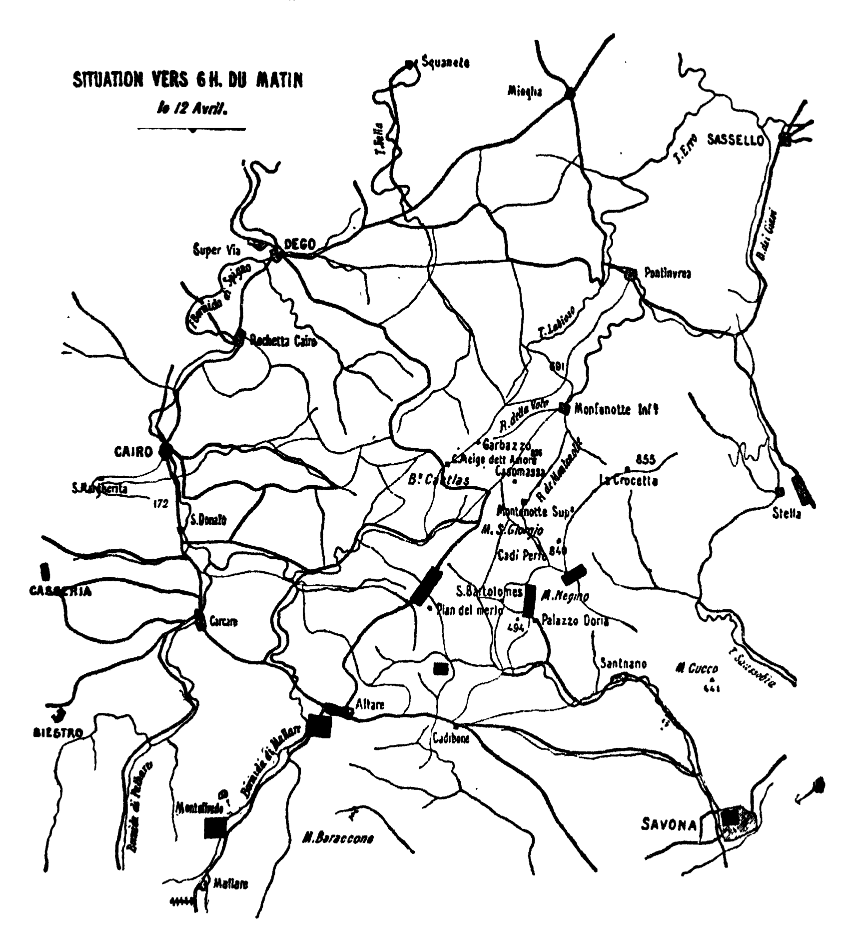
Sérurier est invité à faire de nombreuses reconnaissances.

Dans ces conditions, aux premières heures du 12, Bonaparte compte avoir :

A Montenegino. . . .	Rampon.	9.300 h.
Au Palais Doria. . . .	Laharpe	
Au Plan del Melo. . .	Masséna (brig. Ménard).	3.500
En marche sur Carcare.	Augereau	6.000
A Montefreddo. . . .	Dommartin.	3.000
A Altare.	Joubert	2.000
		23.800 h.

Plus la réserve d'artillerie.

Les distances qui séparent ces localités sont inférieures à 8 kilomètres (exactement 7 d'Altare au Bric Castlas, 5 d'Altare à Carcare). Les communications sont assurées pour la transmission des ordres et des renseignements.



C'est donc avec 12.000 à 13.000 hommes que Laharpe et Masséna vont attaquer les 3.000 à 4.000 hommes que d'Argenteau a montrés le 11. Mais si, par un prodige d'activité, Beaulieu est parvenu à élever ce chiffre à 12.000 ou 15.000 hommes, c'est avec 24.000 hommes que l'on peut encore le battre dans la journée. Toute l'armée réunie (on a rappelé toutes les troupes de sûreté

inutiles à ce service, Joubert, Dommartin.....) est en état de manœuvrer sur Montenotte contre des forces réduites, grâce à une dispersion maintenue, économiquement d'ailleurs, par Sérurier devant Colli notamment. Le résultat tactique dans cette direction est incontestablement assuré. Voilà bien une attaque organisée.

Mais, en même temps qu'il vise et prépare ainsi ce succès tactique, Bonaparte compte avancer, autant qu'il est possible, l'exécution de son plan stratégique : séparer les Autrichiens des Sardes en occupant Cairo qui était encore libre le 11. Pour cela, il y pousse, dès le matin du 12, Augereau. Toute combinaison peut en effet être *parée* si on laisse le temps à l'adversaire, si on ne le gagne de vitesse, par le surprise (1). Pour surprendre le point de Cairo, Augereau se présentera de bonne heure, le premier jour des opérations.

Mais, si l'ennemi prévenu a occupé ce point à la dernière heure, on le rejettera avant qu'il n'y soit renforcé. Augereau se présentera avec une forte avant-garde.

Mais si, contre toute prévision encore, l'ennemi a eu le temps de s'y renforcer, l'armée est en état d'intervenir l'après-midi du 12, pour terminer l'affaire entreprise par l'avant-garde d'Augereau.

Cette avant-garde d'ailleurs n'est pas perdue pour le corps de bataille, et si, au courant de la matinée, Masséna éprouve une forte résistance vers Montenotte par exemple, elle est en état de le rejoindre et de l'aider. C'est une affaire de 8 à 10 kilomètres.

Dans tous les cas, cette avant-garde a à s'éclairer et à entretenir ses relations avec Masséna à l'est, Sérurier à l'ouest, Joubert, Dommartin en arrière. Il lui faut de la cavalerie, on lui donne 4 escadrons.

En fait, l'armée est réunie le 12, sur un espace restreint, prête, dans la matinée, à peser de tout son poids dans la première direction visée, Montenotte, si c'est nécessaire; prête dans la soirée à peser dans la seconde, Cairo, si c'est également nécessaire. Son action dans l'un et l'autre cas est orientée, éclairée, préparée par des avant-gardes :

Masséna sur Montenotte,

Augereau sur Carcare, Cairo.

---

(1) « La stratégie est l'art d'utiliser le temps et l'espace. Je suis plus avare de l'un que de l'autre. L'espace, je puis toujours le regagner ; le temps perdu, jamais. » (Gneisenau.)

En réalité, Rampon et Laharpe attaquent d'Argenteau avec 9.000 hommes, au point du jour, et débordent ses flancs. Masséna, qui voit leur mouvement dès le début, enlève les deux compagnies, puis le bataillon que d'Argenteau a mis au Bric Castlas et qui, arrivés dans la nuit, sont mal établis : il tombe sur le derrière des Autrichiens et les précède à Montenotte supérieur.

D'Argenteau, attaqué de tous côtés, voit ses bataillons tourbillonner ahuris ; il ne ressaisira que 700 hommes dans la journée. Ses réserves, laissées à Sassello, Squanetto, n'ont pas le temps d'intervenir. Elles apprennent la déroute par les fuyards.

Quant à Bonaparte, il est dès le point du jour sur la crête par laquelle s'avance Masséna au nord d'Altare. De là il aperçoit quelques points du champ de bataille, il reçoit des renseignements prompts ; si donc l'action ne marche pas comme il le désire, il est en état d'intervenir avec les troupes disponibles, de rabattre au besoin Augereau et les autres colonnes. Il est bientôt établi que tout va pour le mieux de ce côté. Il va donc pouvoir en toute tranquillité reprendre la marche de son armée sur Cairo.

Malheureusement il doit compter avec les retards, dus ici à des distributions d'objets indispensables : fusils, souliers (1). Joubert n'arrive que le 12 au matin à Altare, Augereau dans la journée, Dommartin dans la soirée à Montefreddo.

On répare par des marches forcées, dans toute la mesure du possible, les inconvénients de ces retards ; il y a des modifications dans les rôles des troupes. Le programme se développe malgré tout.

Masséna est appelé pour remplir une partie de la tâche qui revenait à Augereau. Le soir même, il a porté :

La 21e demi-brigade sur Cairo,

La 8e légère sur Biesaro.

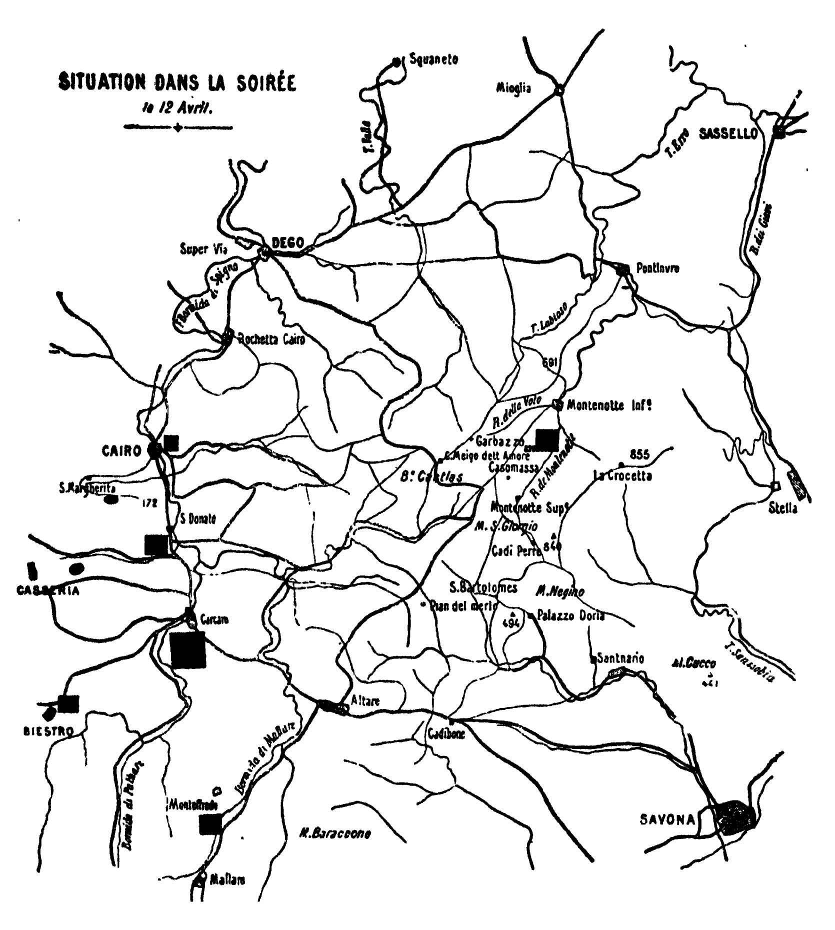
La répartition des forces, le 12 au soir, est par suite la suivante :

Laharpe à Montenotte inférieur poussant des patrouilles sur Sassello ;

Masséna à . . . . { Cairo (Q. G.),
Biestro ;

(1) La pénurie des objets de première nécessité était telle, qu'à la division Augereau 1.000 hommes sur 6.000 manquaient de fusils, pour ne citer qu'un fait.

Joubert à San Donato (entre Carcare et Cairo), grand'gardes vers : { Cosseria, Santa Margarita ;
Augereau à Carcare ;
Dommartin à Montefreddo, fortement en retard ;
Bonaparte à Carcare.



Le retard d'Augereau a des conséquences : Provera avait 2.000 hommes sur le chaînon qui sépare les deux Bormida ; il a le temps de les rassembler. L'arrivée d'Augereau et de Joubert dans la matinée eût permis aux Français d'enlever sans difficulté Cosseria et Millesimo, c'est à une sanglante affaire qu'on aboutira le len-

demain, c'est le surlendemain seulement qu'on aura le château de Cosseria.

Malgré tout, Bonaparte réalise, le 12, l'idée principale de son programme. Il occupe une position centrale entre les Autrichiens qui sont en retraite sur Acqui et les Piémontais qui, ignorant tout, sont surpris et se trouvent encore dispersés dans leurs cantonnements.

Le 13 avril, Bonaparte continuera l'exécution de son programme. « Agir dans la direction de Ceva, battre les Sardes », objectif principal, tandis qu'il poursuivra d'Argenteau sur Spigno, objectif secondaire. « J'attaque aujourd'hui Montezemolo », écrit-il à Sérurier, et il répète à Laharpe : « Il est important d'occuper aujourd'hui Montezemolo. » C'est donc bien là l'idée principale de la journée. A sa réalisation il consacrera le *gros de ses forces ;* à l'action secondaire il détachera *le moins de troupes possible* et *le moins longtemps possible.* Dans cet ordre d'idées, agiront vers Montezemolo :

Sérurier ayant à sa droite Rusca, qui se liera à Augereau vers Murialdo ;

Augereau suivant la grand'route ;

Joubert marchant sur Castelnovo par San Giovanni ;

Dommartin, qui, s'il a dépassé Montefreddo, se portera en réserve derrière Augereau ; dans le cas contraire, rejoindra Rusca ;

Ménard (avec une demi-brigade) restera en réserve à Biestro ;

Masséna et Laharpe se porteront de bonne heure au delà de Dego, enverront quelques compagnies sur Spigno, et se rabattront ensuite à droite d'Augereau pour agir vers Montezemolo.

Voilà bien de nouveau un *système de forces,* de *toutes* les forces, monté pour attaquer l'armée piémontaise.

Conformément à ces ordres, Augereau se met en route le 13 de bonne heure sur Millesimo (ayant sous ses ordres Joubert et Ménard). Provera était établi avec 2.000 hommes sur le chaînon qui sépare les deux Bormida, formant liaison entre les Sardes de Montezemolo et les Austro-Sardes de Dego. Attaqué le 13 au matin par les colonnes d'Augereau, il perd bientôt Millesimo, mais s'enferme avec 900 hommes dans le vieux château de Cosseria (8 heures du matin). En vain Augereau essaie-t-il, avec 4 petites pièces et un obusier, d'en renverser les murs ; en vain essaie-t-il,

pour avoir la place, de parlementer. A 4 heures du soir, il est réduit à attaquer avec les 6.000 hommes dont il dispose. Il n'aboutit qu'à un sanglant échec, de cruelles pertes pour la brigade Joubert notamment, il faut la faire relever par la brigade Dommartin. On doit recourir à une attaque plus régulière pendant la nuit, on construit une batterie à courte distance du château.

Provera capitule le 14, à 8 heures du matin.

Mais Colli, prévenu dès la première heure, le 13, de l'attaque des républicains, a concentré des forces à Montezemolo. Dès lors Bonaparte, tout en continuant le développement de son plan, est obligé de tenir compte de ses manifestations, et de le maintenir pendant qu'il va enlever les obstacles successifs de sa route.

Ce même jour 13, en effet, tandis qu'Augereau, formant avant-garde sur Montezemolo, se mettait en mouvement, Masséna avait reçu comme mission d'enlever Dego, où l'on ne croyait trouver que des fuyards ;

Laharpe et Dommartin venaient à Cairo reconstituer une masse avec laquelle on pût manœuvrer.

Mais les 4 bataillons que Colli a envoyés à Dego sur la demande de Beaulieu y sont arrivés le 12. Apprenant là les événements de la journée, ils y restent avec les débris de la colonne Rukavina, le 13. Masséna, arrivant dans la matinée avec 2.000 hommes environ (1), est informé de la situation par les habitants du pays, et par des déserteurs, il reconnaît l'insuffisance de ses forces pour attaquer.

Les renforts qui peuvent lui arriver, Laharpe, Dommartin, ne sont à Cairo qu'entre 11 heures et midi. Mais, en ce moment, le château de Cosseria crée une résistance inattendue, Colli montre des forces du côté de Montezemolo. Pour le cas où il attaquerait, il faut avoir une réserve. Bonaparte maintient dans ce but Laharpe et Dommartin à Cairo. Masséna ne sera pas renforcé. Comme on le voit déjà, les plus simples agissements de l'adversaire ont pour effet de ralentir la marche du chef le plus audacieux et le développement d'un plan qui sera poursuivi quand même.

---

(1) Massena n'avait sous la main que :
1 bataillon de grenadiers et carabiniers fort de [illegible]00 hommes au plus, commandé par Rondeau, et les :
1er bataillon }
2e bataillon } de la 21e demi-brigade, forts d'environ 1.600 hommes.

L'idée ne vient pas, en tout cas, à Bonaparte de couper sa réserve en deux parties pour renforcer simultanément les actions sur Cosseria et sur Dego, ce serait être faible partout. L'attaque continuera d'un côté, Montezemolo; elle sera arrêtée de l'autre, jusqu'à nouvel ordre.

Quant à Masséna, il a rassemblé sa colonne à hauteur de Rochetta Cairo qu'il a fait occuper. Là, que va-t-il faire, réduit à ses propres forces ?

Impuissant devant Dego, il eût pu courir au canon qui se fait entendre vers Cosseria. Ce n'est pas sa mission, il n'y ira pas.

Il eût pu se contenter de prendre une position défensive à Rochetta Cairo pour empêcher l'adversaire de déboucher sur Cairo. En agissant ainsi, il n'eût pas interdit à l'ennemi de manœuvrer par d'autres directions.

Il restera encore fidèle à sa mission qui est de faire l'avant-garde sur la route d'Acqui, ce qui comporte tout d'abord paralyser toutes les tentatives de l'ennemi venant de cette région.

Arrêté devant Dego et ne pouvant culbuter l'adversaire qui l'occupe, il l'y attaquera, mais par une simple reconnaissance dont l'effet sera néanmoins, outre la connaissance de la situation, de *fixer*, de *maintenir* ces forces supérieures, et d'*en préparer l'attaque* pour le lendemain. En conséquence, vers 2 heures il ordonne la reconnaissance de Dego.

Reconnaissance de Dego (13 avril).

(*Voir croquis n° 2.*)

Dans ce but, la 21e demi-brigade avec 2 pièces de canon gravit les hauteurs au nord de Rochetta Cairo; de nombreuses patrouilles transformées bientôt en tirailleurs poussent en avant et gagnent Costa Lupara, Vermenano et le Bric de Santa Luccia; 2 pièces de canon (toute l'artillerie dont on dispose) se mettent en batterie à Coletto et ouvrent le feu. Le gros de la 21e demi-brigade suit en réserve, prêt à recueillir les éléments engagés.

Pour étendre la reconnaissance plus à droite, la colonne Rondeau (500 hommes environ) marche par Massalapo sur Gerini [1].

---

(1) Son itinéraire est : descendre des hauteurs de Rochetta dans la vallée de Bouereu,

Pour étendre la reconnaissance plus à gauche, Masséna utilise la 70e demi-brigade qui vient d'arriver avec Cervoni. Ce dernier essaie de franchir la Bormida au gué de l'embouchure du ruisseau de Bouereu; il est obligé de revenir au pont de Rochetta, où il laisse un détachement, tandis qu'il avance, avec le reste de sa troupe, précédé de nombreuses patrouilles devenant des tirailleurs au contact de l'ennemi, sur Sopravia.

A de pareils agissements, nombreux feux d'infanterie, feux d'artillerie, l'ennemi, qui se croit attaqué, répond avec tous ses moyens : feux d'infanterie, feux d'artillerie. Sur les maigres et clairsemés effectifs français ils ne produisent pas d'effet. Mais ils révèlent les dispositions prises par les Austro-Sardes, ils vont fixer Masséna sur les positions qui sont occupées.

Renonçant à tenir, comme en 1794, les hauteurs de la rive gauche de Bormida, les Austro-Sardes se sont établis uniquement sur la rive droite. Le village de Magliani forme à peu près le centre de la position dont la droite est au Bric Rossa, la gauche à celui della Stella. Une première ligne de défense est constituée par le contrefort de la Costa et du château de Dego.

On peut évaluer à 16 ou 18 pièces l'artillerie de la position; elle comporte en outre quelques ouvrages, à peine ébauchés, il est vrai, sur les points principaux, et une redoute en pierres sèches au Bric Cassan (nord-ouest de Magliani).

Un pareil ensemble est trop fort pour pouvoir être enlevé par une attaque brusquée. A l'entrée de la nuit, Masséna, d'accord avec Bonaparte, qui est arrivé sur les lieux, fait replier ses troupes; il les rassemble au bivouac de la nuit précédente, au sud de Rochetta Cairo, et s'y établit défensivement, capable ainsi de résister à l'ennemi si, à son tour, il attaque.

Telle est une reconnaissance dirigée par Bonaparte et par Masséna, dans des circonstances pressantes cependant.

1) Même pour ces hommes ardents, la conduite des troupes ne consiste pas seulement à foncer comme des sangliers sur l'adversaire. Il faut agir *en connaissance de cause*, proportionner ses

---

en amont de C. Ferriera; remonter par le sentier du Bric de Lobe sur la côte de Casteriole, c'est-à-dire par l'arête du contrefort, autour duquel le Bouereu forme une boucle très prononcée pour gagner C. Nicolena; traverser le ruisseau Rovère, affluent du Grilaro près de Prestaldi et marcher sur Gerini.

visées et ses effets aux moyens dont on dispose. On commence par *reconnaître*.

2) Il faut, pour reconnaître, obliger l'ennemi à *se manifester* où il est. Pour cela *on l'attaque* jusqu'à ce qu'on ait délimité sa position, son front, d'où plusieurs colonnes. Mais on attaque avec l'intention de *ne pas engager la lutte;* chaque colonne ne fournira donc, en avant d'elle, que des patrouilles, des tirailleurs qui avanceront, se replieront, se dégageront facilement le moment venu. Comme moyen : principalement l'*action à distance*, le *feu le plus loin possible,* toujours pour agir sur l'ennemi sans se laisser *étreindre,* des tirailleurs, toute l'artillerie.

En arrière de ses troupes de feu, des gros disposés en *troupes de repli* (sur les points d'appui et les points de vue, c'est-à-dire de feu). Les points de communication et de rassemblement en arrière sont également tenus (passage de Bormida, village de Rochetta).

Quoi qu'il en soit, la journée du 13 a été perdue pour l'avancement du plan de Bonaparte : marcher sur Ceva, et cela par le fait de la résistance de Cosseria (due au retard d'Augereau), de la résistance de Dego ; et tant que Cosseria tient, on ne peut attaquer Dego en forces.

Deux mille hommes ont été poussés par Augereau sur Millesimo, c'est le seul résultat obtenu le 13.

Bien plus, les vivres manquent à cette armée réunie en entier autour de Cairo.

Mais, le 14 au matin, Provera capitule, la route de Millesimo à Montezemolo tant désirée est ouverte, on va pouvoir reprendre contre Colli l'exécution du plan depuis si longtemps caressé, ralentie deux jours par la mauvaise fortune, que pressent cependant l'absence de vivres, la pénurie complète et la fatigue de l'armée. Eh bien, non, tant que Dego n'est pas pris, on n'a pas de ce côté la sûreté voulue : entre cette ville et Acqui, Beaulieu peut faire des rassemblements importants et compromettre tous les progrès de l'armée engagée sur Montezemolo. On attaquera Dego pour le prendre. La reconnaissance du 13 a montré toute l'importance de la position ; le 14, elle peut être encore plus considérable (renforcement des travaux, arrivée de troupes).

Quelle que soit la nécessité de marcher sans retard sur Montezemolo dans la matinée du 14, le gros de l'armée prendra la

direction de Dego. Dans cette matinée, on y verra affluer à côté de Masséna :

Laharpe ; La brigade Ménard ; Dommartin ; Une partie de la division Augereau sous Victor.	C'est, au total, 18.000 hommes qui vont être disponibles devant Dego.

Attaque de Dego (14 avril).

Tout en maintenant la dispersion chez l'adversaire, on peut ainsi sérieusement attaquer Dego.

La situation en est connue par la reconnaissance de la veille ; d'après les derniers renseignements, il n'y serait pas arrivé de nouvelles troupes. Bonaparte forme alors le projet de demander à la supériorité numérique qu'il présente, un résultat *décisif complet :* prendre les forces ennemies, qui sont dans Dego.

A cet effet, Masséna attaquera sur la rive droite en deux colonnes.

Celle de droite, sous Lasalcette (1), guidée par Rondeau formant l'avant-garde, gagne Gerini par le même chemin que la veille et atteint vers 1 heure le Bric de Sodan.

Suivant cette crête, l'avant-garde se dirige sur le Bric del Caret où elle arrive et s'installe à temps pour repousser un bataillon de renfort qui arrivait de Squanetto à Dego, puis deux autres bataillons. Le gros de la colonne ayant de la sorte mis la main, avec son avant-garde, sur une des routes de Dego, reprend sa direction sur Majani, refoule les postes della Stella et del Poggio et se lie à Masséna au pied du mont Gerolo, vers 3 heures.

Celle de gauche, sous Masséna (2), s'est engagée lentement pour donner aux autres le temps d'investir ; pendant la plus *grande partie de la journée,* elle occupe Vermenano, Costa Lupara, entretenant le feu contre l'adversaire, avec de nombreux *tirail-*

(1) Elle comprend : 1° le détachement Rondeau, formé des grenadiers de la 21e, des carabiniers de la 8e légère et de 200 hommes de cette demi-brigade, au total 400 à 500 hommes ; 2° la 1re légère, 1.000 à 1.200 hommes.

(2) 21e demi-brigade, 14e provisoire } 2.400 hommes environ.

leurs et avec les *deux pièces* dont elle dispose. C'est la *démonstration* qu'on fait ici : des feux, peu de forces engagées, des points d'appui tenus en arrière des combattants. A *3 heures seulement*, voyant les progrès réalisés par Lasalcette, la liaison établie, Masséna gravit rapidement, avec sa *réserve en main*, la pente de Castello, se déploie, enlève et traverse la localité, se déploie de nouveau en avant de Costa, et avec Lasalcette, donne l'assaut au mont Gerolo, dont les défenseurs se replient sur Majani, où ils trouvent la droite des Piémontais, également repoussés par Laharpe.

Laharpe a manœuvré (1) par la *rive gauche* de la Bormida qu'il a franchie à Rochetta. Il est accompagné de 200 cavaliers.

Il se dirige sur Sopravia, laisse un bataillon (2) à l'occupation de Bormida, pour investir l'ennemi et protéger l'artillerie (3 pièces de 8) qui s'installe sur la hauteur à l'ouest de Bormida, préparant à bonne distance l'attaque de Castello par Masséna. Continuant sa route par Sopravia, la division franchit de nouveau la Bormida au gué du Pra Marenco, où elle laisse un bataillon (3), et se forme en trois colonnes pour attaquer la redoute Casan, savoir :

A droite, sous le général Causse, 1.500 à 1.600 hommes (4) par Piano ;

Au centre, sous Cervoni, 900 hommes (5) par le Bric Rosso ;

En échelon en arrière à gauche, sous le chef d'É.-M. de la division adj. gén. Boyer : 800 h. (5), plus la cavaler. (200 h.).

Les Piémontais se retirent de la redoute Casan sur Majani, d'où ils s'échappent bientôt par le vallon des Cassinelles, cherchant à gagner le chemin de Spigno, lorsqu'ils trouvent la route barrée par l'avant-garde de Rondeau qui les fusille du Bric del Caret ; poursuivis en même temps par les 200 cavaliers de Laharpe, les 8 bataillons ennemis sont réduits à poser les armes ; leur artillerie n'avait pas quitté les retranchements.

Bien que le temps presse pour marcher sur Montezemolo, y a-t-il assez de méthode :

---

(1) Avec les 70e et 99e demi-brigades.
(2) De la 99e.
(3) De la 70e.
(4) 2 bataillons de la 99e.
(5) 1 bataillon de la 70e.

1) Dans cette exploitation de la supériorité numérique pour obtenir une décision radicale ;

2) Dans l'exécution progressive de l'investissement, avec un minimum de forces, grâce à l'utilisation des localités Bormida, etc., etc. ;

3) Dans l'acte décisif, patiemment, lentement, économiquement préparé toute la journée, vivement exécuté, entre 3 et 4 heures du soir, par la presque totalité des forces agissant ensemble simultanément ?

Ce sera là un caractère constant des opérations menées par ces hommes ardents qui s'appellent Bonaparte, Masséna, Lannes.

Toute la journée se passe à *manœuvrer* pour préparer la décision voulue ; mais on manœuvre contre un ennemi *reconnu*, ici dès la veille, fixé, *immobilisé* toute la journée par Masséna qui attaque, mais simplement pour *occuper* l'adversaire ; qui, dans ce but, ne met en ligne que des *tirailleurs* et *toute l'artillerie* dont il dispose, jusqu'au moment où toutes les colonnes, ayant étendu l'investissement et franchi à l'abri de l'ennemi les obstacles du terrain, sont venues par des défilements encore abrités se placer à faible distance, face à leurs objectifs, en colonnes d'attaque liées entre elles.

L'emploi et la combinaison des armes sont également à méditer, l'artillerie faisant presque tous les frais du combat de démonstration, préparant l'attaque des points d'appui importants comme Castello ; la cavalerie accompagnant l'attaque décisive qui a le plus de chemin à faire pour l'éclairer, la couvrir, pour achever la décision.

Au moment où l'affaire se termine, Bonaparte, qui a déjà dirigé les brigades Ménard et Dommartin vers Montezemolo, ordonne à Laharpe de repartir immédiatement pour Cairo.

Masséna gardera Dego. Mais la pénurie de vivres est complète. Sa division, le combat terminé, se débande pour piller les villages voisins ; elle est surprise dans le plus grand désordre par un détachement ennemi, elle est rejetée de Dego. Elle ne sera ralliée que dans la matinée du 15, vers 10 heures.

Comme on le sait, en quittant Voltri, le 11 après midi, Beaulieu a envoyé 3 bataillons sous Wukassowitch, au mont Pajole, puis sur Sassello. Le 13, sachant Dego en état de résister, il a-

prescrit d'y concentrer les bataillons (au total 10) disponibles et dispersés à Sassello, Acqui, Pacetto, Spigno. 5 d'entre eux sont battus le 14 par l'avant-garde de Masséna au nord de Dego ; 5 par suite d'une erreur n'arrivent que le 15 avant le jour. Ce sont les deux bataillons laissés par d'Argenteau à Lezeni et les trois de Wukassowitch.

Wukassowitch, qui commande le tout, n'hésite pas à attaquer, il enlève Dego, repousse Masséna que Laharpe recueille ; Bonaparte reprend la direction de Dego avec toutes ces forces et n'enlève la localité que dans la soirée, après une action assez vive.

Beaulieu, malgré l'avis et la demande de Wukassowitch, n'a envoyé aucun renfort à ce dernier. Il n'a d'intacts que les bataillons de Voltri. Il ne peut les avoir avant longtemps.

Mais cette nouvelle affaire de Dego inspire des inquiétudes à Bonaparte ; il craint pour le 16 un vigoureux retour offensif des Autrichiens ; ses renseignements le lui font redouter. Pour ce jour, il prescrit à Masséna de se tenir sur ses gardes à Dego ; à Laharpe de se poster sur Mioglio et Sassello et d'effectuer des reconnaissances vers Acqui. Le quartier général restera à Carcare.

Comme on le voit, ce sont encore deux journées perdues, celles du 15 et du 16, pour l'exécution du plan projeté, de la manœuvre sur Ceva.

Mais les Piémontais ont évacué Montezemolo ; Augereau l'occupe, tandis que Rusca gagne Priero et Sérurier Malpotremo, serrant ainsi le camp de Ceva.

Le 16, Sérurier attaque le camp établi sur la crête qui de la ville descend à la Pedagera. Il échoue. C'est à sa droite la brigade Joubert qui est prise de panique et s'enfuit, tandis que les brigades Rusca et Beyrand sont repoussées de leur côté.

Par contre, les nouvelles arrivées à Bonaparte le rassurent. Les sept bataillons de Voltri ont été rappelés sur Acqui où se concentrent les Autrichiens. L'*attaque de Ceva va être reprise* par Sérurier, Augereau, Masséna. Ce dernier, venant à cet effet à Monbarcaro d'où il maintient la séparation des Piémontais et des Autrichiens, attaque la gauche de l'ennemi. D'autre part, l'armée est gardée par Laharpe qui occupe Dego et effectue des reconnaissances vers Acqui.

Le 17, l'armée française trouve le camp de Ceva évacué.

Ainsi se traduit, dans l'exécution, la nouvelle théorie de la guerre, née du principe de l'économie des forces et caractérisée au plus haut point par l'initiative, l'attaque, l'action bien entendue.

1) Action dans UNE direction, celle que comporte le développement du plan stratégique, par la tactique, c'est-à-dire par l'emploi le plus avantageux des moyens militaires. Donc la direction de Voltri abandonnée, on vise Montenotte, puis Dego; Dego abandonné, Millesimo; Millesimo réglé, on revient à Dego, etc.

2) Dans chacune de ces directions adoptées successivement, la victoire demandée à *toutes les forces*, ou au moins au *gros;* dans les autres directions, la sûreté garantie par des troupes aussi faibles que possible, ayant pour mission, non de battre l'adversaire, mais de le ralentir, de le paralyser, de le reconnaître : Cervoni en présence de Beaulieu, Masséna à Dego, Sérurier en présence de Colli.

3) Constamment, en stratégie comme en tactique, on cherche la décision par la mécanique, par l'application sur une partie des forces de l'adversaire d'un gros que l'on fait aussi fort que possible, en y affectant toutes les forces que l'on rend avec le plus grand soin disponibles d'autre part. Cette partie détruite, on en vise promptement une autre sur laquelle on applique de nouveau le gros, en vue d'être successivement le plus fort sur un point donné à un moment donné.

Dès 1794, Bonaparte a écrit : « Il en est de la guerre comme de l'attaque d'une place : on doit concentrer son feu sur un point. Du moment où la brèche est faite, l'équilibre est rompu, tout le reste est superflu, la place est prise..... Il ne s'agit pas d'éparpiller ses attaques, il faut au contraire les réunir. »

Pour *faire ce jeu,* les *forces* sont constamment maintenues à l'état de système :

à la périphérie, des *avant-gardes* { attaquant pour reconnaître, fixer l'ennemi, au profit du gros ; ou parant une attaque pour couvrir le gros ;

en arrière, le *gros* manœuvrant dans la direction de l'objectif visé.

Le gros et les avant-gardes en communication constante les uns avec les autres, afin qu'on puisse, à un moment quelconque,

reporter tout le poids de la masse dans la direction de l'objectif abordé.

Une conversation de Bonaparte avec Moreau va d'ailleurs nous faire mieux comprendre cette nouvelle mécanique. La scène se passe en 1799, chez Gohier; il la raconte ainsi :

« Les deux généraux, qui ne s'étaient jamais vus, parurent aussi flattés l'un que l'autre de se rencontrer. Il fut remarqué que dans cette entrevue tous les deux, un moment, se contemplèrent en silence. Bonaparte le rompit le premier, témoigna à Moreau le désir qu'il avait depuis longtemps de le connaître : « Vous arrivez d'Egypte victorieux, lui répondit Moreau, et moi d'Italie après une grande défaite... » Après quelques explications sur les causes de cette défaite, il conclut : « Il était impossible que notre brave armée ne fût pas accablée par tant de forces réunies. C'est toujours le grand nombre qui bat le petit.

« — Vous avez raison, dit Bonaparte, c'est toujours le grand nombre qui bat le petit.

« — Cependant, Général, avec de petites armées vous en avez souvent battu de grandes, dis-je à Bonaparte.

« — Dans ce cas-là même, dit-il, c'est toujours le petit nombre qui était battu par le plus grand.

« Ce qui l'amena à nous développer sa tactique :

« Lorsque, avec de moindres forces, j'étais en présence d'une grande armée, groupant avec rapidité la mienne, je tombais comme la foudre sur l'une de ses ailes et je la culbutais. Je profitais ensuite du désordre que cette manœuvre ne manquait jamais de mettre dans l'armée ennemie, pour l'attaquer dans une autre partie, toujours avec toutes mes forces. Je la battais ainsi en détail, et la victoire, qui en était le résultat, était toujours, comme vous le voyez, le triomphe du grand nombre sur le petit. »

L'art était, vous le voyez bien, de *faire le nombre,* de l'avoir pour soi au point d'attaque choisi; le moyen, l'*économie des forces*.

Prolonger cette mécanique par l'exploitation poussée à l'extrême du *désordre* que cette manœuvre jette dans l'armée ennemie, de la *supériorité morale* qu'elle crée dans la sienne :

Voilà la guerre de Napoléon.

IV

DISCIPLINE INTELLECTUELLE — LIBERTÉ D'ACTION POUR OBÉIR

> J'ai été peu satisfait..... Vous avez reçu l'ordre de vous porter au Caire et vous n'en avez rien fait. *Tous les événements qui peuvent survenir ne doivent jamais empêcher un militaire d'obéir*, et le talent à la guerre consiste à lever les difficultés qui peuvent rendre difficile une opération et non pas à la faire manquer.
>
> NAPOLÉON.

Nous avons vu en quelle mécanique, grâce au principe de l'Économie des forces, pouvait se traduire cette *théorie* de plus en plus rigoureuse de la guerre : la bataille avec toutes les forces ensemble, conduisant d'abord à fractionner ces forces en deux parts et à les employer de deux façons différentes :

Les unes, le *gros*, les *divisions de bataille* de Bonaparte (Masséna, Augereau, la cavalerie), absolument réservées pour la bataille, ayant la tâche facilitée jusqu'au moment où on exploite sans réserve leur capacité de choc ;

Les autres, *avant-gardes* (Laharpe, Sérurier, Cervoni, Rampon), destinées à permettre ce fonctionnement du gros, quelles qu'en soient les dimensions ; exploitant pour cela la *capacité de résistance*, mise en évidence par les instructions de Carnot et par les enseignements de Bonaparte.

Les unes et les autres communiquant toujours entre elles pour pouvoir frapper toutes ensemble, sur le même point, montées en *système de forces*.

Nous allons, dans ce qui suit, étudier le corollaire immédiat de ce théorème de l'Économie des forces, le *principe de la Liberté d'action*.

Tout d'abord de quoi naît-il ? D'où résulte sa nécessité ?

Comme nous l'avons vu, le point de départ de la guerre moderne est le *jeu des masses*, tendant à une action *commune*, à laquelle

va prendre part le plus grand nombre possible de forces, action commune que Clausewitz caractérise par la double condition : *Union des forces dans le temps et dans l'espace.*

Or, qui dit *action commune, union des forces,* dit l'inverse d'une action indépendante, isolée ou successive qui aboutirait fatalement à la *dispersion.* Il est donc évident que chacune des unités qui composent l'ensemble des forces n'est pas libre d'aller *où* elle veut (union dans l'espace), ni d'arriver *quand* elle veut (union dans le temps); de se laisser guider, par suite, par des opinions propres à son chef, quelque apparence de justesse qu'elles présentent; d'agir pour son propre compte, de chercher l'ennemi, de le combattre *où* et *quand* il lui plaît, y aurait-il même un succès au bout de l'entreprise.

La discipline fait la force principale des armées. Les forces armées sont organisées et commandées pour obéir tout d'abord.

D'ailleurs, quand il s'est agi de réaliser ce jeu de la masse, cette mécanique fournie par l'Économie des forces, nous avons vu Bonaparte de 1796 :

organiser, répartir son armée en { *gros ;* *avant-gardes.*

Gros chargé de frapper, de porter le coup décisif à l'adversaire ;

Avant-gardes permettant ce fonctionnement du gros, cet emploi des forces principales ; ayant par suite, elles, les divisions d'avant-gardes, un *rôle subordonné,* nettement déterminé, une discipline incontestable à pratiquer.

Mais les *divisions de bataille,* les troupes du gros sont-elles moins subordonnées? Évidemment non. Elles reçoivent directement leurs ordres de Bonaparte. Elles ont chacune leur programme tracé d'avance. Autant dire alors que dans une armée il n'y a que des unités subordonnées; qu'à l'exception de Bonaparte, qui seul *commande,* tous les autres chefs ne font qu'*obéir,* ou plutôt commencent par obéir, avant de commander.

Si de l'armée de 1796 nous passons à l'armée de 1806 (plusieurs corps d'armée), de 1870 (plusieurs armées), de l'avenir (plusieurs groupes d'armées), nous ne voyons que *chefs subordonnés, unités subordonnées.*

Un généralissime seul faisant de l'*art,* de la *stratégie* au sens complet du mot, tous les autres ne faisant que de la *tactique,* de la *prose.*

Lui seul est compositeur et chef d'orchestre. Les autres ne font que des parties dans cet orchestre.

Qu'il s'agisse donc de divisions d'avant-garde ou de divisions de bataille, d'armées, de corps d'armée, de divisions, de brigades, de régiments dans nos organisations actuelles, tout est unité *subordonnée*.

Tout chef de ces différentes unités doit par suite, tout en pensant à commander, songer à obéir; avant de dicter ses ordres, s'inspirer de ceux qu'il a reçus. Dans quelle mesure et comment? C'est ce que nous allons examiner.

Mais à la guerre obéir est chose difficile. Car il s'agit d'obéir en présence de l'ennemi, et malgré l'ennemi; au milieu du danger, de circonstances variées et imprévues, de l'inconnu plein de menaces, malgré la fatigue qui résulte de causes nombreuses.

« Si les dispositions prises en temps de paix peuvent être longuement pesées et conduire immanquablement au résultat proposé, il n'en est pas de même de l'emploi des forces à la guerre, des opérations. A la guerre, une fois les hostilités commencées, notre volonté rencontre bientôt la volonté indépendante de l'adversaire. Nos dispositions se heurtent aux dispositions librement arrêtées de l'ennemi. » (MOLTKE.)

Et alors comment poursuivre l'exécution d'un ordre reçu, comment continuer le développement d'un programme, d'une théorie, si ce n'est en sauvegardant sa liberté d'agir malgré l'ennemi? « L'art de la guerre est l'art de garder sa liberté d'action. » (XÉNOPHON.)

La veille de Montenotte, c'est :

Laharpe qui doit se porter au secours de la demi-brigade Rampon;

Augereau qui, partant de Savone à minuit, doit venir se placer en réserve en arrière de Laharpe;

Masséna qui, partant de Finale en deux colonnes, devra gagner Montenotte inférieur;

Sérurier qui aura à faire une démonstration sur Ceva;

Cervoni qui aura à tenir la route de Voltri;

Rampon qui aura à résister à Montenegino.

Autant de troupes, autant de rôles différents; autant de missions distinctes, visant toutes l'obtention d'un même résultat : la

concentration, mais toujours en présence de l'ennemi et par des moyens variables qui vont mettre en jeu la capacité des chefs.

Mais souvent le résultat sera moins facile à voir et à atteindre. A mesure que les effectifs augmentent, et avec eux le temps et les espaces, la route à faire est plus longue et plus difficile. De son côté, le commandement, au sens étroit du mot, perd de sa *précision*. Il peut bien toujours déterminer le résultat à obtenir, mais non plus les voies et les moyens pour y arriver. Comment alors garantir l'arrivée de ces nombreuses troupes dispersées, sinon en leur conservant la vision nette du but unique à atteindre, en leur conservant ensuite la liberté d'agir dans ce sens? Sinon par le développement de la

Discipline intellectuelle, première condition, montrant et imposant à tous les subordonnés le résultat visé par le supérieur;

Discipline intelligente et active, ou plutôt *initiative* (1), deuxième condition, pour conserver le droit d'agir dans le sens voulu.

Là doit se placer la notion supérieure de l'*esprit militaire,* qui fait appel au caractère, bien entendu, mais aussi, comme le dit le mot, à l'esprit, comporte par suite un acte de la pensée, de la réflexion, et repousse l'immobilité de l'intelligence ou l'absence de pensée, le silence du rang, suffisants peut-être pour la troupe qui n'a qu'à exécuter (et encore vaut-il certainement mieux qu'elle exécute en comprenant), insuffisants, en tout cas, pour le chef subordonné, qui doit, avec les moyens dont il dispose, *rendre* la pensée de son supérieur, et pour cela la comprendre d'abord, puis faire de ses moyens *l'emploi le plus approprié* aux circonstances dont il est le *seul juge.*

Qui dit chef, dit donc un homme de caractère, cela va de soi, mais aussi un homme capable de

comprendre } pour *obéir.*
et de *combiner* }

A l'*obéissance passive* des formes absolues des siècles derniers nous opposerons donc toujours l'obéissance active, conséquence implicite de l'appel constamment adressé à l'initiative, ainsi que de la tactique des petites masses indépendantes.

Elle se traduira en la *sûreté* ou art d'agir *sûrement.*

---

(1) « L'initiative est la manifestation d'une volonté personnelle secondée par le jugement et agissant dans le sens des desseins du commandement supérieur. » (VON DER GOLTZ.)

Mais, bien plus, cette notion de la liberté d'action que nous voyons paraître comme la sauvegarde de notre esprit de discipline active, que nous voyons sortir du besoin de garantir l'action du gros par les actes combinés de tous les exécutants même détachés, nous la verrons se généraliser (comme l'économie des forces) pour devenir en quelque sorte fondamentale, dans tous les actes de la guerre. Ce qui justifie le caractère absolu du principe : « L'art de la guerre est en définitive l'art de garder sa liberté. » (Xénophon.)

Qu'il s'agisse en effet des moyens de la guerre, des opérations, nous venons de voir que notre préoccupation constante est de garder cette *liberté*, liberté pour aller à Montenotte, pour y rester, pour opérer sur Ceva. Mais, quand il y aura à la fin de la guerre un vaincu et un vainqueur, en quoi va consister la différence des deux situations, sinon en ce que l'*un* sera *libre* de faire et d'exiger de l'autre ce qu'il veut, et que l'*autre* sera obligé de faire et de concéder tout ce que le vainqueur lui imposera ?

C'est de cette idée de liberté à sauvegarder de prime abord que nous devons constamment nous inspirer, si nous voulons, à la fin d'une opération, à plus forte raison d'une série d'opérations, nous trouver libres, c'est-à-dire vainqueurs, et non dominés, c'est-à-dire vaincus.

Une préoccupation constante, en même temps que nous préparons, que nous combinons une action contre l'ennemi, doit être de nous soustraire à sa volonté, de parer aux entreprises par lesquelles il pourrait empêcher notre action d'aboutir. Toute idée militaire, tout projet, tout plan, doit donc être accompagné de pensées de *sûreté*. Il faut, comme à l'escrime, attaquer sans se découvrir, ou parer sans cesser de menacer l'adversaire.

Un exemple historique nous fera bien comprendre ce qu'est la sûreté au sens large du mot.

Le 4 août 1870, le 5[e] corps français se trouvait dans la situation suivante :

Une de ses divisions (la 3[e], général Guyot de Lespart) était à Bitche avec un régiment de cavalerie ;

Deux autres (la 2[e], général de l'Abadie, et la 1[re], général Goze) à Sarreguemines et environs, ayant auprès d'elles 3 régiments de cavalerie et 6 batteries de la réserve d'artillerie, ainsi que le convoi du corps d'armée.

Dans la soirée de ce jour, le général de Failly, commandant le corps d'armée, recevait du grand quartier général de Metz une dépêche ainsi conçue : « Soutenez avec vos deux divisions celle que vous avez à Bitche. » C'est qu'en réalité on avait appris à Metz l'échec de Wissembourg et on ne doutait pas que l'invasion de l'Alsace, par des forces considérables, ne suivît à bref délai. On décidait alors de renforcer les troupes du maréchal de Mac-Mahon.

Voilà donc, le 4 au soir, le général de Failly saisi de l'ordre : « Concentrez toutes vos forces à Bitche. » Il en est saisi militairement. C'est un ordre qui engage la *conscience* et la *discipline*. Il faut prendre la discussion à cette hauteur pour bien établir ce qu'on entend par discipline, à savoir qu'elle ne peut aller sans la conscience.

Être discipliné ne veut pas dire, en effet, qu'on ne commet pas de faute contre la discipline ; qu'on ne commet pas de désordre ; cette définition pourrait suffire à l'homme de troupe peut-être, elle est absolument insuffisante pour un chef placé à un échelon quelconque de la hiérarchie, à plus forte raison pour ceux qui tiennent les premiers rangs.

Être discipliné ne veut pas dire davantage qu'on exécute les ordres reçus seulement dans la mesure qui paraît convenable, juste, rationnelle, ou possible, mais bien qu'on entre franchement dans la pensée, dans les vues du chef qui a ordonné, et qu'on prend tous les moyens humainement praticables pour lui donner satisfaction.

Être discipliné ne veut pas dire encore se taire, s'abstenir ou ne faire que ce que l'on croit pouvoir entreprendre *sans se compromettre*, l'art d'*éviter les responsabilités*, mais bien AGIR dans le sens des ordres reçus, et pour cela trouver *dans son esprit*, par la recherche, par la réflexion, la possibilité de réaliser ces ordres; *dans son caractère*, l'énergie d'assurer les risques qu'en comporte l'exécution. En haut lieu, discipline égale, donc activité de l'esprit, mise en œuvre du caractère. La paresse de l'esprit mène à l'indiscipline comme l'insubordination. Dans l'un et l'autre cas, le fait est une faute, il est coupable. L'incapacité et l'ignorance ne sont pas davantage des circonstances atténuantes, car le savoir est à la portée de tous ceux qui le cherchent.

Quoi qu'il en soit, en exécution de l'ordre reçu, de Failly ordonnait le 4 au soir :

A sa 1re division de s'avancer par la grand'route de Bitche aussi loin que possible.

La 2e ne devait se mettre en mouvement que le lendemain, et encore en partie. Elle comprenait 2 brigades (Maussion et Lapasset).

Les mettre en mouvement le 4 au soir était laisser Sarreguemines sans troupe. Or, depuis plusieurs jours, on apercevait, le long de la frontière, de nombreuses patrouilles ennemies, qui d'ailleurs ne faisaient qu'échanger des coups de fusil avec nos éclaireurs. Et alors on ne croyait pas pouvoir abandonner Sarreguemines le 4. Pour les mêmes raisons, on ne l'abandonnera pas le 5. Les mêmes motifs se trouveront encore à Rohrbach, à Bitche ; on y agira de même, on occupera tous ces points et le 5e corps n'arrivera pas. Au lieu d'aller à Bitche, on songera à tout garder ; au lieu d'obéir, on sera guidé par des *vues personnelles*. Voilà l'*indiscipline intellectuelle*. Les résultats ne tarderont pas à se produire.

Le 4 août au soir, la 1re division (Goze) avait fait 7 kilomètres ; elle bivouaquait à la ferme de Wissing, à 2 kilomètres de la frontière.

Le 5, elle se portait de la ferme de Wissing sur la ferme de Fremdenberg, à 2 kilomètres ouest de Bitche. N'ayant ni avant-garde, ni flanc-garde, elle employait toute la journée à faire les 22 kilomètres qui séparent ces deux points ; elle arrivait très fatiguée.

Le même jour, étaient partis de Sarreguemines la brigade de Maussion (de la 2e division), l'artillerie de réserve et un régiment de cavalerie (1er lanciers).

La brigade Lapasset (de la même division) restait à Sarreguemines pour attendre qu'elle y fût relevée par la division Montaudon, du 3e corps. Comme cette division n'arrivera que le 5 au soir, la brigade Lapasset ne marchera pas ce jour-là. Avec elle se trouvent d'ailleurs un régiment de cavalerie et le convoi du corps d'armée.

La brigade de Maussion avec la réserve d'artillerie arrivait le 5 à midi à Rohrbach. Elle trouvait le pays rempli d'émotion. La veille au soir, un régiment de cavalerie prussienne avait franchi la

frontière et s'était approché de Rohrbach, après avoir fouillé les villages environnants. Le 5e lanciers, qui marchait avec la brigade de Maussion, s'était porté au-devant de l'ennemi; il avait fait demi-tour.

Quelques instants après l'arrivée de la brigade à Rohrbach, on annonçait qu'on apercevait de la cavalerie et de l'infanterie ennemies; une partie de la brigade prenait aussitôt les armes, et des tirailleurs avaient déjà ouvert le feu, lorsqu'on reconnaissait que les troupes ennemies n'étaient autres que le 5e lanciers et un détachement du 68e d'infanterie (de la division Guyot de Lespart) envoyés le matin en reconnaissance.

Dans ces conditions, la brigade de Maussion (qui devait toujours aller à Bitche) ne croyait pas pouvoir quitter Rohrbach. Elle y restait, rendait compte au général de Failly, qui approuvait la décision prise.

Dans les rapports des chefs du 5e corps, on voit d'ailleurs reparaître, avec toute leur puissance prestigieuse, des mots sonores, tels que la *trouée* de Rohrbach, restes des *méthodes surannées*, ressuscités par une géographie sans raison.

Une trouée, une vallée n'est pas spécialement dangereuse; il y a des routes en dehors des vallées, il y en a sur les plateaux les plus élevés; il y en a partout où le commerce, la nécessité des relations le demandent. Mais la route de vallée ou de plateau n'est dangereuse que par l'usage qu'en fait l'ennemi. Si l'ennemi ne l'utilise pas, elle n'existe pas tactiquement, c'est-à-dire tout se passe comme si elle n'existait pas.

Si donc l'on ne trouvait pas l'ennemi sur la route de la trouée à moins de 6 à 8 kilomètres (la longueur de la colonne), la brigade de Maussion pouvait continuer sa marche sans être arrêtée à Rohrbach. S'il n'était pas à moins de 20 kilomètres, elle n'avait rien à craindre de la journée.

On n'ira chercher aucun de ces renseignements; mais, comme l'inquiétude règne, la brigade restera à Rohrbach; elle passera la nuit du 5 au 6 en partie sous les armes.

La brigade, paralysée par des considérations topographiques fausses, s'arrête au lieu de marcher. Elle manquera à l'ordre. Ignorante de la sûreté, incapable de se garder, elle ne se repose pas, elle prépare pour le lendemain des troupes fatiguées.

Quant au 5e corps, le résultat de ces nombreuses faiblesses était la situation suivante, le 5 au soir :

Division Guyot de Lespart, à Bitche ;

Division Goze, à Fremdenberg ;

Division Maussion et artillerie de réserve, à Rohrbach ;

Brigade Lapasset et convoi, à Sarreguemines.

Tout le long de la route, au lieu de la *concentration* à poursuivre, règnent les *fausses théories*. Au lieu de l'*esprit militaire,* de la *discipline intellectuelle,* les *vues personnelles,* l'*ignorance de la sûreté*. Comme résultat, le 5 au soir, le corps d'armée, qui devait et qui pouvait être réuni à Bitche, s'étale sur les 35 kilomètres qui séparent cette ville de Sarreguemines.

Mais dans cette soirée le tableau va changer.

Par une dépêche de Metz du 5 août matin, le 5e corps était placé sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon. Le major général, qui communiquait cette décision, supposait d'ailleurs les trois divisions du 5e corps réunies à Bitche dans la soirée. Le maréchal de Mac-Mahon télégraphiait de son côté, à 8 heures du soir, au général de Failly :

« Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée le plus tôt possible. » Et il terminait en disant : « Je pense que vous me rallierez dans la journée de demain. »

Voilà bien encore un ordre très net à exécuter : arriver le plus tôt possible.

Le général de Failly répond cependant, le 6 à 3 heures du matin :

Qu'il ne peut envoyer, le 6, que la division de Lespart ;

Que le lendemain 7, la division Goze viendra à Philippsbourg (le 6, elle gardera Bitche) ;

Que le même jour 7, la brigade de Maussion viendra à Bitche ;

Que la brigade Lapasset et le convoi sont à Sarreguemines, définitivement coupés.

Entrant, comme vous le voyez, aussi peu que possible dans la pensée de l'ordre reçu, on prescrit, pour le 6 :

A la division Guyot de Lespart de partir pour Reichshoffen ;

A la division Goze de rester en place (à Bitche) et d'être le 7 à Philippsbourg ;

A la brigade Maussion de venir à Fremdenberg ;

A la brigade Lapasset de rester à Sarreguemines (quoique la division Montaudon l'y eût rejointe), parce que les communications sont coupées. C'est la cavalerie ennemie qui a interrompu la voie ferrée à Bliesbrücken.

On n'a pas osé dégarnir Sarreguemines le 5; le 6, on maintiendra la division Goze à Bitche, malgré la série d'ordres reçus. Nous voyons agir les mêmes causes que dans la journée du 5; les effets seront aussi lamentables.

Le même jour, 5 août, arrive d'ailleurs à Bitche, au quartier général du général de Failly, le lieutenant-colonel de Kleinenberg, venant de Metz; il annonce la présence devant le corps du général Frossard d'un corps d'armée prussien. Et cette nouvelle, venant se greffer sur le tout, appelle encore l'attention du général de Failly de ce côté.

Quoi qu'il en soit, la division de Lespart seule reçoit l'ordre de partir le 6 et de bon matin, par la route de Niederbronn; mais, sur des bruits colportés par des paysans effrayés, la division retarde son départ; elle ne part en fait qu'à 7 h. 1/2.

Pas de service de renseignements régulièrement organisé. Ce sont les rumeurs, fondées ou non fondées, généralement grossies par la peur, qui vont dicter les décisions militaires; comment celles-ci répondraient-elles à la réalité des choses?

Le général de Bernis, avec le 12e chasseurs, précède la division. Il n'y a ni avant-garde ni flanc-garde. De nombreux chemins ou sentiers débouchent sur la gauche de la route que l'on suit, par lesquels le général de Lespart craint d'être attaqué en flanc. Il n'avance que pas à pas. A chaque croisée de routes, la colonne s'arrête. On fait fouiller le pays en avant et sur le côté, par la cavalerie, souvent même par des détachements d'infanterie. Toute la division se pelotonne pendant ce temps; la colonne ne reprend sa marche qu'au retour des reconnaissances affirmant qu'on peut avancer sans danger.

De là résultent des temps d'arrêt multipliés que la troupe en particulier ne s'explique pas. Les officiers et les hommes, excités par le bruit du canon qu'on entend depuis le matin, s'impatientent de ces lenteurs et trouvent pour le moins intempestives les précautions prises. A mesure qu'on approche de Niederbronn, on rencontre des blessés, puis des fuyards; ils deviennent de plus

en plus nombreux : ils disent naturellement que les affaires vont mal ; bientôt ils annoncent la perte de la bataille.

Quand on arrive sur les hauteurs qui dominent Niederbronn, c'est le flot de la retraite qu'on aperçoit traversant la ville ; il est 5 heures.

C'est à ce moment seulement que la communication s'établit entre les deux portions de l'armée d'Alsace.

Le maréchal de Mac-Mahon ordonne à cette division d'infanterie qui arrive sur les talons de son régiment de cavalerie :

De déployer une brigade à droite de la route (de Fontanges);

Et une à gauche (Abbatucci).

L'artillerie de la division prend position.

Devant ce déploiement, les Prussiens s'arrêtent ; ils n'ont pas dépassé Niederbronn ; puissance de l'impression causée par l'arrivée de troupes fraîches.

La division Guyot de Lespart avait mis de 7 h. 1/2 du matin à 5 heures du soir — plus de neuf heures — pour faire l'étape de 22 kilomètres qui séparent Bitche de Niederbronn.

Elle amenait des troupes *épuisées* physiquement et moralement. Elle amenait surtout des troupes *inutiles*. Il était trop tard !

Le *5e corps entier* manquait au rendez-vous assigné.

La bataille était perdue par sa faute. — Première conséquence.

Pouvait-il au moins réparer le mal commis?

Allait-il bénéficier de toute la science et de toute la prudence développées le long de la route de Sarreguemines à Niederbronn ?

Le commandant du 5e corps, informé dans la soirée du 6, à Bitche, de la déroute de l'armée d'Alsace, en était réduit, à 7 heures du soir, à réunir un conseil de guerre pour examiner :

1° S'il était possible au 5e corps, réduit à 3 brigades (division Goze, brigade Maussion, réserve d'artillerie), d'accepter le combat sous les murs de Bitche ;

2° S'il fallait suivre le 1er corps dans sa retraite.

On concluait naturellement à la retraite. Ainsi se trouvait réglée la question de l'occupation de tous les points importants, Sarreguemines, Bitche, Rohrbach ; la question des routes dangereuses sur lesquelles on n'avait pu envoyer, à cause de dangers chimériques, telle division ou telle autre.

Pour avoir manqué à la *bataille,* au fait tactique, il n'y avait plus que *danger* partout.

Les troupes, auxquelles on n'avait pas su faire faire des marches de 30 kilomètres pour les conduire à la victoire, purent et durent faire, démoralisées, près de 100 kilomètres (brigade Abbatucci, de Niederbronn à Saverne) en trente-six heures.

Le 5e corps d'armée, sans avoir tiré un coup de fusil, composé de braves troupes, d'une valeur incontestable, était retiré de la lutte, annihilé, déprimé, privé de ses moyens moraux, de confiance dans ses chefs; il était mûr pour la déroute. Aux yeux de l'armée, et pour longtemps, il allait porter le poids de la défaite de Frœschwiller; à juste titre évidemment, si l'on identifie le commandement et les troupes; à tort, au contraire, si l'on juge, comme c'est la vérité, que ce sont les généraux qui perdent ou qui gagnent les batailles et non les troupes.

De *fausses théories,* l'absence de l'*esprit militaire,* de la *discipline* (intellectuelle et intelligente), l'ignorance complète de la *sûreté* en laquelle ces vertus militaires s'incarnent, de la *liberté d'action* qu'elle seule peut donner : telles étaient les causes des désastres.

Fausses théories! Dans le camp ennemi, Clausewitz avait tué l'engouement pour la vieille escrime, recommandé la bataille comme seul argument; tous ses disciples y étaient allés d'eux-mêmes. De notre côté, on avait manqué à la bataille pour garder des points stratégiques. Le commandant du 5e corps français n'était pas d'ailleurs un cas particulier de notre armée; il était simplement de son *temps,* de son *milieu.*

Ignorance de la sûreté! Rien n'empêchait en effet d'exécuter les ordres fort simples qu'on avait reçus : « Portez-vous sur Frœschwiller avec toutes vos forces. »

Pas les *distances :* il y a 55 kilomètres de Sarreguemines à Reichshoffen, et l'on disposait des trois journées des 4, 5, 6.

Pas l'*ennemi :* le 5e corps n'a pas trouvé trace d'adversaire sur sa route; mais tout s'est passé comme si l'ennemi avait été partout. On aurait dû marcher *malgré lui,* on ne marche pas même *sans lui.* On se règle sur des renseignements faux qu'on ne *vérifie* pas; on ne *s'éclaire* pas; on ne *se garde* pas. C'est bien par ignorance que le 5e corps a désobéi.

Et la division Guyot de Lespart, on l'envoie, celle-là. Commen

agit-elle? Nous l'avons vu. Toujours faute de renseignements, elle part à 7 h. 1/2 au lieu de partir à la première heure (quelque chose comme 4 heures du matin le 6 août); elle met neuf heures et demie pour faire 22 kilomètres. Elle aurait dû les faire en cinq heures et demie. Partie à 4 heures, elle eût été à Niederbronn à 9 heures; partant à 7 h. 1/2, elle y était encore à 1 heure de l'après-midi. Quelle lenteur et quelle fatigue, au contraire, pour arriver si tard, c'est-à-dire après la bataille! Mais encore, si elle est arrivée, c'est que l'ennemi *ne s'est montré à elle sous aucune forme*. Supposons sur la route un ennemi quelconque, un bataillon attaquant à une croisée de chemins, c'est alors le combat qu'il faut accepter et sur la route même de marche. Cette marche, qui déjà se poursuit si faiblement et si péniblement, cesse tout à fait; sans ennemi la division est arrivée trop tard.

Avec l'ennemi, elle n'arriverait plus du tout.

Comme nous sommes loin de ce jeu de forces, de ce dispositif de 1796, précisément étudié!

Cette petite armée d'Italie, concentrée de Savone à Finale, avait trois avant-gardes à Voltri, à Montenegino, à Ormea, c'est-à-dire ayant la faculté d'agir dans trois directions. Ici, il ne faut agir que dans une seule : on ne peut pas.

Après avoir vu ce qui fut fait et les résultats obtenus, faisons notre profit de ces douloureux enseignements; reprenons la question pour notre compte; plaçons-nous, le 4 août, à Sarreguemines, saisis d'un ordre formel : « Concentrez-vous d'abord à Bitche... portez-vous ensuite à Reichshoffen. » (*Voir croquis n° 3.*)

Ce que nous demandons au principe de la liberté d'action qui va se traduire en la *sûreté,* c'est d'*agir* malgré les difficultés de la route, malgré l'inconnu, malgré l'ennemi — cet ennemi que l'on dit partout, qui peut être quelque part, — d'arriver, pour remplir les intentions de nos chefs, sauvegarder la discipline qui fait la force principale des armées. Observée par nous, elle procure la victoire le 6 août, elle maintient dans le 5e corps le moral, elle conserve un corps d'armée à l'armée française. Voilà l'art de *servir* quand on *commande.*

Comment allons-nous reprendre la question? Avec la préoccupation de faire de l'art, de la science? Point du tout, simplement d'obéir, de faire ce qu'on attend de nous, et avec l'idée bien

arrêtée de trouver dans notre esprit les moyens d'y arriver, s'ils existent.

De quoi s'agit-il? Il s'agit d'aller à Bitche avec tout le 5e corps, puis à Reichshoffen, et pas d'autre chose. Rien ne doit nous détourner de la poursuite de cette idée. Qu'on ne parle donc pas de faire face aux troupes prussiennes qui menacent le général Frossard; de garder Sarreguemines, Rohrbach, Bitche; ces points n'ont d'importance, aujourd'hui, pour nous, qu'autant qu'ils favorisent ou qu'ils gênent la marche du 5e corps. Si on les traverse sans difficulté, ils ne comptent pas.

La première condition, pour obéir, est donc de *voir* avant tout l'ordre que l'on a reçu, et pas autre chose; de chercher, en second lieu, les moyens d'y satisfaire, et non les vues personnelles, les considérations géographiques, topographiques, les influences locales auxquelles on peut être soumis. Tout cela est absolument extérieur au sujet.

Pour aller à Bitche, il faut trouver une ou plusieurs routes, les plus sûres possible; et, comme elles ne seront jamais entièrement sûres par elles-mêmes, il faudra, par des dispositions particulières, leur donner cette sûreté qui leur manque, c'est-à-dire garantir aux troupes la possibilité d'atteindre Bitche malgré tout.

Traitons la partie matérielle de l'opération : de Sarreguemines à Bitche il y a :

1° La route directe par Rohrbach : 30 kilomètres; mais cette route longe la frontière de très près : y placer le gros du corps d'armée est rendre la protection impossible;

2° Il y a une autre route, celle par Zetting, Diding, Kalhausen, Rahling, Montbronn, Lemberg; elle est de 40 kilomètres;

3° Celle par Sarralbe, Saar-Union, Lorentzen, Lemberg : 50 kilomètres.

Première dangereuse, troisième longue; c'est la deuxième qu'il faut prendre, avec le gros du corps d'armée, et, comme elle sera difficilement franchie en une étape, c'est le 4 au soir qu'il faut l'entreprendre. Pour ne pas alourdir la colonne, c'est sur la route 3 qu'on rejettera les convois et parcs *qui ne constituent pas* des éléments combattants.

Le corps d'armée entreprenant la marche, le 4 au soir, sur la route Zetting, Diding, viendra, à la fin de cette première journée

de marche, à Wittring et Achen bivouaquer. Le lendemain, il gagnera Bitche sans difficulté.

Mais encore faut-il que l'ennemi ne vienne pas entraver le mouvement. Ce résultat ne sera réalisé que si, pendant les deux journées des 4 et 5 : ou bien il ne paraît pas, ce qui *dépend de lui;* ou bien si, paraissant, il est tenu à distance, ce qui *dépend de nous.*

Le premier point à résoudre est donc de *savoir* s'il paraît, s'il se montre dans la région que nous allons traverser, ou sur le flanc de la route que nous comptons suivre. Ce qui impose le *renseignement,* un service de renseignement par la cavalerie. Et le renseignement, *où* aller le chercher? Sur toutes les directions par lesquelles l'ennemi peut arriver pour atteindre notre route de marche, sur toutes les routes dangereuses.

Ce renseignement, envoyé d'une distance suffisamment grande, 20 kilomètres par exemple, fournit une sûreté suffisante, s'il est négatif. Mais est-il possible d'avoir le renseignement à une telle distance? Ici non, car une marge de sûreté de 20 kilomètres amènerait notre cavalerie à opérer vers Bliescastel, Deux-Ponts, en plein pays ennemi.

En outre, le renseignement peut être affirmatif; au lieu de constater l'absence de l'ennemi, il peut établir sa présence dans un rayon moindre que 20 kilomètres, et on ne le saura que trop tard pour y parer, si, dans des dispositions préalables, on n'a pas envisagé et résolu le cas.

De tout ceci il résulte qu'en même temps qu'on organise ce service de renseignements par la cavalerie, il faut prévoir le cas où l'ennemi est reconnu à moins d'une journée de marche de la colonne. Pour continuer d'assurer sa liberté de marche, il faut *interposer* alors, entre la route que suit cette colonne et l'ennemi, une résistance capable d'arrêter cet ennemi le temps que met la colonne à s'écouler. Le corps d'armée cantonnant à Achen, Kalhausen, Weidesheim, Wittring, sera couvert, le 4, par une flanc-garde, forte de 1 brigade, 3 batteries, 1 régiment de cavalerie, établie à Wœlfling, Wiswiller, au nœud des routes dangereuses.

Le corps d'armée fera en outre occuper Singling par un détachement du régiment d'Achen.

La brigade de Wœlfling se gardera elle-même par un système d'avant-postes qui comprendra :

A la ferme de Hesmscapel : 1 compagnie,
A la corne nord du bois : 1 compagnie,
A Gross-Rederching : 2 compagnies;
} *grand'gardes* occupant des points d'appui sur toutes les routes dangereuses.

En arrière, une *réserve* (la valeur d'un bataillon), prête à se porter sur un point quelconque de la ligne attaquée, et établie pour cela à la *croisée* des routes dangereuses.

En avant de ce dispositif de *sûreté par la résistance*, le dispositif *par le renseignement*, constitué par :

1 peloton de cavalerie à Bliesbrücken :
1 peloton à Rimling ;
1 peloton à Obergailbach;
1 escadron à Rohrbach.

(Le reste du régiment de cavalerie cantonné avec le gros.)

Le lendemain, la colonne, reprenant sa marche de bonne heure, a 25 kilomètres à faire pour atteindre Bitche, avec sa tête partant de Kalhausen. Elle peut les faire sans fatigue.

Si la colonne part à 5 heures matin (nous sommes le 5 août), six heures après, c'est-à-dire à 11 h. 1/4, la tête est à Bitche; la queue (16 kilomètres d'écoulement), quatre heures plus tard, c'est-à-dire à 3 h. 1/4 ; et, en intercalant une grand'halte, toute la colonne est rassemblée à Bitche à 4 h. 1/4.

Mais il faut pour cela ne pas être gêné par l'ennemi. A cet effet, il faut que la flanc-garde vienne successivement occuper les routes dangereuses à mesure que la colonne progresse.

La flanc-garde devra donc être à Rohrbach quand la colonne passera à Rahling, à Petit-Rederching quand la colonne passera à Enchenberg.

Combien de temps la flanc-garde restera-t-elle à Rohrbach, car la colonne n'est pas un point, elle a 16 kilomètres de longueur?

Comme de Rohrbach à Rahling il y a 8 kilomètres, la flanc-garde pourra quitter Rohrbaeh quand il n'y aura plus à écouler à Rahling que 8 kilomètres de longueur de colonne. Il est évident en effet que tout ennemi qui, après ce moment, passera à Rohrbach frappera dans le vide à Rahling. Quand à la colonne, sa tête part de Kalhausen à 5 heures, arrive à Rahling à 6 h. 1/2, sa

queue à 10 h. 1/2 ; sa tête est à Enchenberg à 9 h. 1/2, sa queue à 1 h. 1/2.

La flanc-garde doit donc être en place à Rohrbach à 6 h. 1/2 ; partir pour cela à 4 h. 1/2 de Wœlfling. Mais, comme nous l'avons vu, deux heures après, c'est-à-dire à 8 h. 1/2, la moitié de la colonne est passée à Rahling ; il ne reste plus à écouler que l'autre moitié et cela à 8 kilomètres, c'est-à-dire à deux heures de marche de Rohrbach : on peut donc quitter déjà Rohrbach à 8 h. 1/2 sans inconvénient. J'ajoute que la flanc-garde peut le quitter au moins une heure plus tôt, grâce à son service de renseignements par la cavalerie.

Si, en effet, à 7 h. 1/2 sa cavalerie lui envoie de Bettwiller le renseignement « qu'il n'y a pas d'ennemi à Bettwiller », nous sommes certains qu'il n'y en aura pas à Rohrbach à 8 h. 1/2, puisqu'il y a 4 kilomètres entre ces deux points ; on peut donc abandonner Rohrbach à 7 h. 1/2.

La flanc-garde se portera alors à Petit-Rederching et Halbach, tenant les routes dangereuses qui mènent à Enchenberg, et cela jusqu'à ce qu'il ne reste plus à écouler en ce point qu'une longueur de colonne égale à la distance qui sépare Enchenberg du point occupé par la cavalerie. Pour que la flanc-garde puisse manœuvrer comme il vient d'être dit, il faut qu'elle puisse gagner en temps convenable les points d'interposition, c'est-à-dire les croisées de routes dangereuses, et pour cela qu'elle en soit *plus près que l'ennemi.*

Elle atteindra Rohrbach si, en partant de Wœlfling, elle a un renseignement lui disant que l'ennemi n'est pas à Rimling (parce que la distance de Rohrbach à Rimling égale celle de Wœlfling à Rohrbach).

De même, en quittant Rohrbach, elle atteindra la croisée de routes suivante, si elle a un renseignement lui disant que l'ennemi n'est pas à Bettwiller ; puis la croisée suivante, si l'ennemi n'est pas à hauteur de Hottwiller.

Comme on le voit, le fonctionnement de la flanc-garde sera garanti par un service de renseignements, éclairant sa marche et fonctionnant à des distances égales à celles des routes à atteindre. Aujourd'hui donc, le gros de la cavalerie de la flanc-garde passera par Rimling , Bettwiller, Hottwiller, etc. ; une avant-garde d'un bataillon avec un peloton de cavalerie précédera la colonne.

Telles sont les dispositions à l'abri desquelles nous sommes certains de pouvoir faire marcher sans temps d'arrêt le gros de nos forces.

L'ennemi se présentant trouve toujours sur la route de marche, venant s'interposer, une force, une brigade, capable d'une sérieuse résistance, capable en tout cas de durer et d'absorber ainsi l'activité de cet ennemi ; et cela à une distance considérable de la colonne, ce qui garantit sa liberté de marche.

En réalité, le 5 août 1870, il n'y avait pas d'ennemi dans la région ; le 5e corps français n'en a pas trouvé trace ; on fût donc arrivé à Bitche :

La tête à 11 h. 1/2 ;

La queue à 4 h. 1/2.

L'ordre du maréchal survenant trouvait la tête de la colonne (un régiment) en état de marcher encore, — elle n'avait fait que 25 kilomètres, — on l'eût poussée à Engelsberg (6 km de Bitche) ; mais on eût poussé en outre en avant de ce point la division Lespart, qui n'avait pas marché de la journée. Elle serait allée à Philippsbourg (14 km), jetant une flanc-garde de 1 régiment, 1 batterie, 1 escadron vers Sturzelbronn, à la Main-du-Prince.

La marche reprenait le lendemain, 6 août, sans difficulté ; il n'y a qu'une route dangereuse le matin, celle de Sturzelbronn ; elle était tenue par une force *capable de durer très longtemps*, disposant pour cela de 8 kilomètres de retraite, dans un défilé de montagnes et de bois.

La marche, reprise à 6 heures à Philippsbourg et à 5 heures à Bitche, amenait la tête à Reichshoffen (*10 km*) à *8 h. 1/2*, la queue à *1 h. 1/2*.

L'arrivée du 5e corps d'armée à Reichshoffen en temps utile était donc possible ; le résultat eût été obtenu quand bien même l'ennemi serait intervenu sur le flanc de la route suivie, mais à condition de faire appel :

A l'activité d'esprit, pour comprendre les vues du commandement supérieur et pour entrer dans ces vues ;

A l'activité d'esprit, pour trouver les moyens matériels de les réaliser ;

A l'activité d'esprit, pour les réaliser malgré les tentatives de l'adversaire pour conserver sa liberté d'action ;

A condition, en un mot, de faire pleinement œuvre de *discipline*.

V

SERVICE DE SURETÉ

Dragomirow a écrit : « Les principes de l'art de la guerre sont à la portée de l'intelligence la plus ordinaire, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit en état de les appliquer. » L'enseignement serait donc vain qui se tiendrait au simple développement de ces principes, sans s'occuper de l'application.

C'est pour répondre à cet ordre d'idées que nous allons, dans ce qui suit, étudier en détail le fonctionnement de la flanc-garde du 5e corps.

Nous avons vu comment on répartissait les forces en *gros* et *service de sûreté*, pour permettre au corps d'armée d'atteindre Bitche malgré l'ennemi ; comment on pensait ainsi pouvoir obéir, c'est-à-dire exécuter un ordre donné, en contrecarrant et neutralisant les dispositions librement arrêtées par l'adversaire.

Nous avons également vu par quels calculs de temps, quelles combinaisons de renseignements, le gros de la flanc-garde arriverait à s'interposer, au moment convenable, aux croisées des routes dangereuses.

Cherchons aujourd'hui comment, l'adversaire survenant, le service de sûreté va fonctionner ; quelle tactique, quelle attitude il devra adopter pour remplir son objet.

Examinons si ces conditions prises pour la sûreté, que nous avons jugées *nécessaires*, sont effectivement *suffisantes*.

J'ai supposé à cet effet qu'une force ennemie, de la valeur d'une division au moins, avait cantonné, le 4 août, vers Alt-Altheim (6 kilomètres de la frontière, 12 de Bettwiller) et se mettait en mouvement le lendemain avec l'intention de retenir dans les montagnes le 5e corps français, d'empêcher sa réunion aux forces d'Alsace. L'adversaire, lui aussi, en poursuivant la *concentration* de ses moyens vers la Sauer, veut essayer de maintenir la *dispersion* de ceux de l'ennemi.

Nous avons établi que, dans ces conditions, avec une attaque de l'ennemi, le 5ᵉ corps d'armée français de 1870 n'arrivait plus, n'amenait aucun de ses éléments à Bitche.

Étudions comment le corps d'armée, couvert comme nous l'avons déterminé, pouvait arriver.

Pour qu'il ait évacué Enchenberg, il lui faut :

$$\frac{6 + 13 + 16}{4} = \frac{35^k}{4} = 9 \text{ heures de marche.}$$

De Alt-Altheim à Enchenberg, il y a $\frac{22^k}{4} = 5$ heures de marche : sans service de sûreté, il y aurait donc sûrement un combat à Enchenberg.

La division ennemie, qui a quitté Alt-Altheim avec sa tête de colonne à 5 heures, arrive à Bettwiller (12 kilomètres de route) à 8 heures, si rien ne l'a arrêtée. La flanc-garde, d'autre part, est arrivée à Rohrbach à 6 h. 1/2. A ce moment déjà, son régiment de cavalerie est à Rimling, avec des postes à Erching, Guiderkirch (et frontière), Epping. Le poste de Guiderkirch, repoussé bientôt par des escadrons ennemis, est renforcé du régiment de cavalerie, qui s'oppose à la marche de la colonne ennemie vers Guiderkirch, moulin de Rimling ; il prévient le commandant de la flanc-garde et couvre en tous cas la direction de Bettwiller.

La présence de ce régiment de cavalerie met l'ennemi, qui n'a pas une cavalerie supérieure, dans l'obligation de faire appel à son avant-garde d'infanterie pour dégager la route. Il faut commencer de manœuvrer. Cette avant-garde, pour atteindre Bettwiller, avait besoin de $\frac{12^k}{4} = 3$ heures de marche (8 heures du matin), sans ennemi. La cavalerie adverse survenant, c'est après 8 heures qu'elle atteindra ce point. — Qu'a fait la flanc-garde pendant ce temps ?

La flanc-garde, partie de Wœlfling à 4 h. 1/2, a atteint Rohrbach à 6 h. 1/2 avec sa tête.

En arrivant, elle a couvert l'occupation de cette localité par une troupe (2ᵉ bataillon) poussée à la cote 376 ; elle s'est réservée d'autre part la possibilité d'agir encore, de continuer sa marche vers l'est, par une avant-garde (1ᵉʳ bataillon) poussée à la station de Rohrbach. Ces dispositions de sûreté lui permettraient de séjourner longtemps à Rohrbach sans inconvénient.

Mais, comme nous l'avons vu, Rohrbach peut être évacué à 7 h. 1/2, si à ce moment l'ennemi n'a pas atteint Bettwiller, ce que nous saurons par notre cavalerie. D'autre part, la brigade a une heure d'écoulement ; la tête arrivant à 6 h. 1/2, la queue passera à 7 h. 1/2 ; Rohrbach serait donc tenu jusqu'à 7 h. 1/2, même sans temps d'arrêt de la colonne. Mais, supposons que, pour plus de sûreté, on marque là un arrêt d'une demi-heure.

La colonne vient se rassembler au nord de la localité :

La tête arrivant à 6 h. 1/2 et repartant à 7 heures,

La queue arrivant à 7 h. 1/2 et repartant à 8 heures.

Tandis qu'on est dans ces intentions, parvient du colonel commandant le régiment de cavalerie, entre 6 h. 3/4 et 7 heures l'avis que l'ennemi (de la cavalerie d'abord, de l'infanterie ensuite) est signalé en marche sur la route de Peppenkumm à Guïderkirch ; que lui-même, avec ses escadrons, s'il est obligé aadse retirer, se repliera sur Bettwiller. Cette nouvelle confirme nécessité de barrer sans retard la route de Bettwiller, Petit-Rederching, Enchenberg.

D'autre part, à mesure que le temps passe, l'occupation de Rohrbach devient moins nécessaire ; on peut en préparer l'évacuation.

En raison de cette double considération, dès 7 heures, la brigade est transportée de Rohrbach à 800 mètres au sud-ouest de la station, sur la grand'route (à la croisée du chemin qui monte à la cote 376) ; les troupes rassemblées marchent en formation de rassemblement, les troupes qui sont en colonne de route gardent cette formation ; l'artillerie sur la route.

Elle est couverte par le 2e bataillon maintenu à la cote 376, par le 1er poussé à Petit-Rederching (occupé à 7 h. 1/4), c'est-à-dire par deux avant-gardes réservant jusqu'à nouvel ordre la possibilité d'agir dans l'une ou l'autre direction.

A 7 h. 3/4, la brigade tout entière a atteint le point visé. Le 2e bataillon, de la cote 376, reçoit l'ordre de rejoindre.

Mais, entre temps, le commandant du 1er bataillon, arrivé en avant-garde à Petit-Rederching à 7 h. 3/4, a étudié son rôle. De quoi s'agit-il pour lui, avant-garde de la brigade ? De préparer l'entrée en action de cette brigade contre un ennemi qui déboucherait de Bettwiller (discipline intellectuelle). Que faut-il pour cela à la brigade ?

L'*espace* nécessaire à l'emploi de ses forces ;

Le *temps* nécessaire à leur arrivée, à leur déploiement.

Pour remplir cette double tâche, il fait *occuper* par des troupes *tout l'espace nécessaire,* et en des points où elles puissent durer le *temps nécessaire.* Ici : Petit-Rederching, la hauteur 349, la hauteur 353.

Une compagnie est portée sur chacune de ces hauteurs. Les deux autres s'établissent à Petit-Rederching, qui est mis en état de défense. A 7 h. 1/2, la brigade continue son mouvement, toujours gardée sur la route Petit-Rederching, Bettwiller, comme il vient d'être dit ; gardée sur la route Bettwiller, Rohrbach, par le bataillon de la cote 376, qui va devenir arrière-garde et se retirer par la crête, dès que le dernier élément du gros aura quitté le second point de rassemblement.

Voilà bien toujours notre gros se réservant la possibilité d'agir à droite ou à gauche et manœuvrant à l'abri.

En même temps on a prescrit à la cavalerie : continuez de *retarder* la marche de l'ennemi, de *reconnaître* la force de sa colonne, *surveillez* les routes de l'est par Hottwiller, etc.

La brigade vient se rassembler au sud de la croisée des routes de Petit-Rederching.

Les renseignements l'y accompagnent.

C'est une reconnaissance d'officier qui, vers 7 h. 1/2, a vu une colonne d'infanterie et d'artillerie entrant à Guiderkirch en marche vers Bettwiller.

C'est, après 8 heures, de l'infanterie qui a occupé Bettwiller ; le calcul des temps suffirait d'ailleurs à préciser la question et à nous dire qu'à ce moment (après 8 heures) la route de Rohrbach n'a plus d'intérêt ; qu'il faut au contraire barrer dès à présent celle de Petit-Rederching et ultérieurement celles qui sont plus à l'est.

Comment barrer cette première route, comment arrêter cet ennemi? Carnot fait la réponse à cette question :

« L'ennemi ne manquera pas de détacher sur votre flanc un corps pour essayer de vous arrêter. Il faudra mettre exprès une division face à ce corps et qui, *soit par sa force, soit par une position inexpugnable, ou bien le dispersera, ou bien l'arrêtera.* »

Donc, jouer de la force et, à défaut de force, jouer de la posi tion, ce qui nous suffit, car on ne nous demande pas la victoire,

mais simplement de retenir l'ennemi tout le temps que passe la colonne.

Calculons ce temps : — La tête du corps d'armée arrivera à Enchenberg à 9 heures ; quatre heures d'écoulement ; la queue en sortira à 1 heure de l'après-midi.

D'Enchenberg à Petit-Rederching, il y a 6 kilomètres ou une heure et demie de marche.

Pour que l'ennemi y soit à 1 heure, il faut qu'il ait quitté Petit-Rederching à 11 h. 1/2. Inversement, il n'y sera pas s'il est retenu jusqu'à 11 h. 1/2 à Petit-Rederching, ou plus tard en des points plus voisins d'Enchenberg. Le commandant de la flanc-garde doit donc trouver les moyens de DURER jusqu'à *11 h. 1/2* à Petit-Rederching, ou jusqu'à *12 h. 1/2* à Heiligenbronn. Il est 8 heures passées.

Comment durer ? Si l'ennemi n'est pas en force, la question n'est pas difficile à résoudre. Si l'ennemi est supérieur, par une position inexpugnable. (CARNOT.)

De position inexpugnable il n'y en a pas, car toute position sur laquelle on se borne à faire de la défense passive tombe par la manœuvre.

C'est l'escrimeur qui ne fait que *parer ;* tôt ou tard il est *touché ;*

C'est le guerrier qui met toute sa confiance dans son armure ; il y a le défaut de la cuirasse qui se découvre toujours à la longue.

Par contre, à défaut de ces positions inexpugnables qui n'existent pas, il y a, surtout avec les armes actuelles, de nombreuses positions fortes.

En raison de leur puissance, les armes actuelles interdisent toute manœuvre sous le feu ; en raison de leur portée, elles obligent à prendre à grande distance les dispositions de combat, à se déployer de loin ; en raison de la rapidité du tir, ces nécessités peuvent être imposées même par des troupes d'effectifs relativement faibles.

Une position occupée impose donc un retard à l'adversaire, à la condition que cette position en soit une. Que faut-il pour cela

Qu'appelle-t-on position au sens moderne du mot ? C'est un terrain propre à la défensive qui est faite de *feux* et de *solidité ;* c'est un site fournissant pour cela :

Des *points* d'où l'on voit, d'où l'on peut tirer au loin ·

Des *obstacles,* c'est-à-dire des points d'appui.

A cette double condition, l'ennemi est obligé de manœuvrer de

loin, jusqu'au dernier moment (abordage des obstacles), d'engager tous ses moyens, artillerie, infanterie, c'est-à-dire d'avancer péniblement, de perdre son temps tandis qu'il veut marcher. Les points à occuper sont ici les cotes 349, 353, Petit-Rederching.

Mais une telle position finira par tomber après un certain temps qui pourra ne pas suffire à l'écoulement du corps d'armée. Le complément de temps nécessaire, nous le demanderons à une deuxième position. Tout en organisant une première position, nous en chercherons et en préparerons donc une deuxième.

Nous aboutissons de la sorte à organiser l'action en profondeur, à préparer une série de luttes successives dans chacune desquelles on évitera la décision et on n'engagera par suite qu'une partie des troupes. Voilà déjà l'emploi des forces régi par les conditions spéciales dans lesquelles nous sommes.

Sur la première position, qu'allons-nous mettre ? *Pas de déploiement prématuré :* il pourrait tomber à faux, l'ennemi n'ayant pas encore indiqué le point sur lequel il veut frapper; la plus grande partie de nos forces nous manquerait si nous procédions d'emblée au déploiement.

Ce que l'on va réaliser, c'est l'*occupation de la position* par des troupes qui permettent d'y porter *tout* ou *partie* du gros, comme on le jugera convenable, quand le moment sera venu, quand l'attaque aura dévoilé le point qu'elle veut faire tomber.

Occupation par *quelle espèce de troupes?* Par des troupes de *feux* et de feux à grande distance, car notre intention est d'obliger l'ennemi à une manœuvre aussi longue, prise aussi loin que possible. Sur la première ligne nous préparerons donc de l'infanterie et toute l'artillerie. Dans cet ordre d'idées, nous aboutirons à un renforcement de l'avant-garde qui se traduira par :

1er régiment ayant :
- 1 bataillon à Petit-Rederching ayant :
  - lisière nord de Petit-Rederching : 1 compagnie ;
  - cote 349 : 1 compagnie.
- 1 bataillon à la corne nord-ouest du bois ayant au plateau 353 : 2 compagnies.
- 1 bataillon en réserve au sud de Petit-Rederching.

Cette position ne va pas être attaquée également partout. C'est sans doute sur ses extrémités, ou au moins par une de ses extrémités, que l'adversaire la fera tomber. Il faut une réserve pour y

parer : *la réserve du 1er régiment se tiendra prête à soutenir l'aile attaquée. Si c'est l'aile droite, le 1er régiment fera alors occuper* la lisière nord-est du bois. Si *c'est l'aile gauche, il fera occuper* la Tuilerie et la station.

L'artillerie est prête à s'établir à 353, ne paraissant que pour ouvrir le feu, cherchant à battre aussi loin que possible la route de Bettwiller pour en interdire l'usage à l'ennemi.

Le reste de la brigade est rassemblé au sud de 356.

La cavalerie explore à l'est, où se trouvent encore des routes dangereuses, et se tient à cet effet dans le ravin de Nonante.

Le front de la position est de 1.500 à 1.800 mètres, ce qui, pour un régiment renforcé d'artillerie, est très acceptable dans les conditions défensives actuelles.

Cette première position perdue, il faut en avoir une seconde qui barre la route de Petit-Rederching à Enchenberg.

La station, 356, les lisières nord du bois, Halbach, constituent la deuxième position, avec une réserve à l'ouest de Siersthal.

Trois kilomètres de front, ce serait évidemment beaucoup, si nous avions l'intention de résister effectivement avec notre simple brigade, mais la position comporte 1.500 mètres de bois qui peuvent être facilement tenus par peu de forces.

En second lieu, la nécessité s'impose de tenir Halbach, par lequel l'ennemi pourrait prendre la route directe de Bitche, ou la route d'Enchenberg par Siersthal.

En troisième lieu, une attaque de front sur la lisière nord du bois ne mène à rien ; l'ennemi va tendre à se développer à droite ou à gauche du bois ; et l'on a alors le moyen d'opposer à cette attaque la plus grande partie des forces (la réserve), si l'on n'a fait de la position qu'une occupation tout d'abord sommaire.

Le moment venu, cette occupation pourrait se réaliser de la façon suivante :

2e régiment	Halbach, Le bois, La cote 356 ;	
1er régiment (laissant 2 compagnies détachées à la station) se reforme en réserve générale à l'ouest de Siersthal, à la croisée des chemins qui mènent :	à la cote 356, à Halbach, à Siersthal,	3 directions dans lesquelles il peut avoir à agir;

Artillerie au sud de la cote 356;

Cavalerie éclairant toujours à l'est sur la route de Hottwiller; mais, comme des forces de cavalerie auraient de la difficulté à y combattre, en raison de la nature boisée de la région, on peut porter le gros du régiment sur la gauche, où se trouve un terrain plus découvert.

Comme on le voit, sur la ligne : station, 356, bois, pas plus que précédemment sur la ligne : 349, Petit-Rederching, 353, on n'engage en principe tous ses moyens, parce que ce n'est pas, encore une fois, la *décision* que nous poursuivons.

Elle n'est pas nécessaire.

Elle pourrait être au-dessus de nos forces.

On cherche simplement à retarder l'adversaire en l'obligeant à manœuvrer.

Dans quelle mesure les forces affectées à chaque ligne y seront-elles consommées ? Cela dépend des circonstances.

Il est évident que si, devant une *occupation sommaire,* l'ennemi s'arrête, se rassemble, se ralentit, manœuvre longuement, on n'engage pas tout le 1er régiment sur la première ligne; son 3e bataillon peut alors suffire pour tenir : station, 356, bois, quand le moment sera venu. Si, au contraire, l'ennemi déploie d'un seul coup des forces importantes et mène rapidement l'attaque, le 1er régiment, pour le ralentir, pour faire durer le combat, va y fondre en entier; le 2e régiment passera à l'occupation de la deuxième position.

Si nous voulons faire un calcul d'heures, certains résultats nous apparaissent indiscutables.

Ainsi la colonne ennemie, arrivant avec sa tête d'avant-garde à Bettwiller à 8 h. 1/2, est battue par le canon de 353; elle ne peut plus avancer qu'abritée par le terrain.

L'avant-garde ennemie commençant à manœuvrer,

se saisit de 353 (Kleinmühle), } qu'elle occupe,
Hielling, }

ainsi que de Bettwiller, où s'établit sa réserve.

De là, elle va entreprendre la reconnaissance qui lui *montrera* un front étendu, de l'artillerie; de là aussi elle va couvrir la colonne qui arrive et se rassemble.

Une colonne de division mettant deux heures environ à s'écouler, c'est seulement à 10 h. 1/2 que son dernier élément est

arrivé. Jusqu'à ce moment, elle s'est rassemblée à l'est de Bettwiller.

Il est donc à présumer que la ligne Petit-Rederching, 353, même faiblement défendue, ne pourra être enlevée avant 11 h. 1/2 On enlèvera la station vers midi et demi.

Si l'ennemi, continuant de manœuvrer par sa droite, avance sur la route Petit-Rederching, Enchenberg (ce que rendra sensible l'attaque de la station, 356), le régiment de réserve (1er de la brigade) se déploie et occupe : Heiligenbronner-Wald, la ferme de Heiligenbronn, corne sud du bois. L'artillerie est à 372, position en arrière de laquelle se rassemble le 2e régiment (au sud de 372 par exemple).

Mais, en somme, de Bettwiller à cette position il y a 6 kilomètres ; l'ennemi une fois déployé aura forcément mis plus de deux heures pour les faire. L'attaque ne peut se produire qu'après 1 heure du soir devant Heiligenbronn ; à ce moment, Enchenberg est dépassé par le corps d'armée ; la flanc-garde peut lâcher pied et se retirer sur Siersthal.

Si l'ennemi, une fois Petit-Rederching et 353 enlevés, au lieu de continuer son mouvement par la route Petit-Rederching, Enchenberg, entreprend l'attaque de Halbach, il tombe dans un angle de bois dans lequel il ne peut exploiter sa supériorité numérique ; sa marche est forcément ralentie par la nature coupée de la région. Le premier régiment renforce ce point, y porte environ un bataillon et se porte lui-même vers l'est de 377, en passant par Siersthal qu'il fait occuper. L'artillerie vient également à l'est de 377.

La durée d'une action peut y être très longue.

La nuit venue, la brigade pourra se retirer vers la briqueterie, 416 et la ferme de Fremdenberg.

L'exemple développé montre nettement comment opèrent les flanc-gardes des grosses unités : leur tactique consiste à manœuvrer constamment pour se porter d'une route sur une autre, pour combattre en retraite, etc. ; ce sont des *troupes mobiles* qui visent et exploitent successivement l'occupation de *points fixes*. Voilà ce qu'il faut entendre par *flanc-gardes fixes*.

La région boisée que nous trouvons favorisait la défense *directe* des routes par lesquelles l'ennemi se présentait. Dans des conditions moins avantageuses, en terrain découvert, il pourrait, faisant

une démonstration sur une route, s'emparer de l'autre et nous y devancer, sans pour cela se désunir.

Il faut l'arrêter quand même ; la défensive n'est plus possible, il n'y a pas d'autres ressources que d'attaquer.

Le cas se présentait aussi si l'ennemi, faisant une marche de nuit, atteignait Rohrbach par exemple ou Petit-Rederching avant la flanc-garde. Comment le retenir ? Encore en l'attaquant.

Ceci montre qu'un rôle de protection ne comporte pas forcément une attitude défensive ; souvent, c'est par l'offensive qu'on le remplira le mieux. La mission à remplir et la tactique sont deux choses parfaitement distinctes. C'est de la considération purement objective du but, dans le milieu de circonstances qui l'entoure, que nous devons déduire la tactique à pratiquer.

Un exemple historique l'établira nettement : celui de la brigade de Kettler devant l'armée de Garibaldi. (*Voir croquis n° 4.*)

Dans la soirée du 20 janvier 1871, l'armée allemande du Sud a atteint :

IIe corps. — *Avant-garde :* Dôle ;
— *Gros :* Gray ;
— *Convois :* Thil-Châtel.

Le VIIe corps, plus au nord, a franchi la Saône.

Une flanc-garde (moitié de la 4e division) est à Essertenne.

Le même jour (20 janvier), arrivait à Turcey et à Saint-Seine la brigade de Kettler du IIe corps d'armée. Elle avait été précédemment maintenue en arrière pour couvrir la voie ferrée Chaumont, Châtillon, Montbard, qui approvisionnait la deuxième armée, et pour couvrir la marche des convois du IIe corps. A Saint-Seine-l'Abbaye lui parvenait l'ordre de s'emparer de Dijon, ou plutôt d'immobiliser les forces françaises de Dijon.

Qu'était la question de Dijon qu'avait à résoudre cette brigade de 4.000 fusils et 2 batteries ? A Dijon s'étaient rassemblées l'armée des Vosges sous les ordres de Garibaldi et la division Pélissier. Le tout constituait un effectif qui semblait s'élever à 30.000 ou 50.000 hommes.

Ces chiffres paraissent très discutables au grand quartier géné-

ral allemand, vu la complète inactivité de ces troupes, qui non seulement n'avaient pas inquiété la marche de l'armée du Sud à travers le plateau de Langres, mais encore avaient abandonné les ponts de la Saône aux têtes de colonnes allemandes, sans combat sérieux. Malgré cela, les 18 et 19 janvier, on apprenait encore au grand quartier général allemand l'arrivée à Dijon de pièces de position et de renforts sérieux, autant de moyens nouveaux permettant à Garibaldi d'entraver le déploiement de l'armée du Sud aux débouchés de la Côte-d'Or, comme aussi de gêner toutes les manœuvres offensives que cette armée comptait entreprendre dans le bassin de la Saône.

Le général de Manteuffel, tout en poursuivant son idée d'agir avec toutes ses forces contre la *principale armée ennemie,* celle du général Bourbaki, avait donc l'obligation de *se garder* contre un rassemblement aussi important que celui de Dijon, de se prémunir contre ses attaques.

Le 20, il y pourvoyait par la moitié de la 4e division maintenue en flanc-garde à Essertenne ; pour recouvrer ensuite le libre emploi de cette force, il confiait à partir du 21 cette mission à la brigade de Kettler, appelée dans ce but à Saint-Seine et à Turcey.

A cette brigade, il manque : 2 compagnies laissées à Montbard, à la garde de la voie ferrée, 1 bataillon et 1 escadron qui, ayant escorté les convois du IIe corps dans la Côte-d'Or, se trouvent le 20 janvier à Is-sur-Tille.

La brigade a donc disponibles à cette date :

A Is-sur-Tille, détachement Conta . . .	1 escadron. 1 bataillon (du 61e).
A Saint-Seine-l'Abbaye, détachement Kettler.	1/4 escadron. 1 bataillon 1/2 (21e). 1 bataillon (61e). 2 batteries.
A Turcey, détachement Kroseck. . . .	3/4 escadron. 1 bataillon (21e). 1 bataillon (61e).

A Dijon, que se passe-t-il ?

Garibaldi a laissé l'armée du Sud franchir le plateau de Langres sans l'inquiéter aucunement.

Le 19, tandis que celle-ci passe la Saône, il met l'armée des

Vosges en mouvement, confiant au général Pélissier le soin de garder Dijon. Il amène ses troupes, en trois colonnes, à 7 kilomètres au nord de Dijon, et s'arrête sur une hauteur voisine de Messigny d'où il voit défiler la flanc-garde du II[e] corps (moitié de la 4[e] division). En poussant seulement jusqu'à Thil-Châtel, il eût rencontré la queue de la colonne du II[e] corps d'armée.

Le 20 même, il eût arrêté encore le passage du convoi de ce corps d'armée. Au lieu d'agir, il se contente de reprendre ses cantonnements autour de Dijon.

En agissant comme il l'a fait, non seulement il laisse libre toutes les routes de la Côte-d'Or, mais aussi les passages de la Saône.

Quant à Dijon, on l'a fortifié, mais les Allemands ne le savent que vaguement.

Talant et Fontaine-lès-Dijon ont été organisés solidement et armés de canons de gros calibres. Des pièces de 12 battent la route de Saint-Seine et la route de Langres. On a de même organisé défensivement et relié entre elles les localités d ela Filotte, Saint-Martin, la Boudronnée. Le village de Saint-Apollinaire, sur la route de Gray, est réuni aux travaux de la face sud commencés par les Allemands et repris par les Français. Pour défendre ces positions, le gouvernement de la Défense nationale a organisé la division Pélissier; il compte employer l'armée des Vosges à des opérations de campagne. Mais elle est encore à Dijon et malheureusement peu disposée à en sortir. Quoi qu'il en soit, c'est contre l'éventualité d'une attaque de sa part que le général de Manteuffel se garde en prescrivant au général de Kettler de marcher sur Dijon.

Comment celui-ci va-t-il remplir sa mission : immobiliser à Dijon l'armée des Vosges, ou au moins l'empêcher d'intervenir dans les événements qui vont se passer sur la Saône, puis sur l'Ognon?

Il faut au *plus tôt* mettre la main sur l'ennemi, et pour cela l'*attaquer*. Se réunir, on n'a pas le temps. D'Is-sur-Tille à Turcey, il y a près de 40 kilomètres ; il y en a encore 20 si l'on partage la distance; c'est bien là une journée perdue. Il n'y a qu'à marcher sur l'ennemi et au plus vite. Ce n'est pas la décision glorieuse que l'on poursuit. Celle-là, on l'aura sur l'Ognon. C'est seulement l'*immobilisation* de l'adversaire.

Aussi voyons-nous, le 21 au matin, trois colonnes dont le tota ne comprend pas plus de :

5 bataillons 1/4;

2 escadrons ;
2 batteries ;
se mettre en marche sur Dijon, savoir :

Centre : de Saint-Seine sur Dijon, colonne de Kettler	1/4 d'escadron. 2 bataillons 1/2. 2 batteries.
Droite : de Turcey sur Dijon, major Kroseck	3/4 d'escadron. 2 bataillons.
Gauche : d'Is-sur-Tille sur Dijon, major Conta.	1 escadron. 1 bataillon.

La colonne du centre rencontre des partisans français en quittant Saint-Seine, et plus loin au Val-Suzon ; elle arrive à 1 h. 1/2 à la ferme de Changey, où elle est accueillie par des feux d'artillerie partant de Talant et de Fontaine.

Le 1er bataillon occupe les hauteurs à droite et à gauche de la route ; les deux batteries s'établissent ainsi couvertes à 390. On attaque Daix, qui est facilement pris et occupé.

Voilà bien l'entrée en action d'une avant-garde dont la tâche consiste à préparer celle du gros, et pour cela :

1° A reconnaître l'ennemi ;

2° A couvrir les préparatifs du gros (arrivée, rassemblement, déploiement) ;

3° A mettre la main sur l'adversaire.

Ici, la reconnaissance est faite. L'ennemi montre ses masses sur les pentes de Talant et de Fontaine. Restent les deux autres opérations. Pour couvrir, sur un grand front et avec peu de monde, on prendra des *points d'appui,* c'est-à-dire des points où l'on puisse *durer,* où l'insuffisance du nombre soit compensée par la valeur de l'obstacle ou l'efficacité du feu. Ici, Daix et les deux éperons qui encadrent la route. L'occupation des points dominants et des points d'appui réalisée par l'infanterie de l'avant-garde va être consolidée par l'artillerie de cette avant-garde. La batterie qui marche avec l'avant-garde prend position.

Pour passer à la troisième opération, mettre la main sur l'adversaire, on va l'immobiliser en le menaçant d'une attaque ; on dispose de peu d'infanterie et l'on a devant soi un terrain bien battu par le canon ennemi ; on fera faiblement appel à l'infanterie, on se servira surtout de l'artillerie, troupe capable de durée tant qu'elle

a des projectiles ; d'ailleurs, le canon prussien est supérieur au canon français, on en jouera ; la batterie du gros vient renforcer l'artillerie de l'avant-garde. Le gros de l'infanterie ne paraît pas au feu. Entre temps, les Français, voyant cette attitude prudente, partent à l'attaque (4 heures) sur Daix. Ils échouent ; ils essaient de manœuvrer Daix, de l'attaquer en flanc. La solidité du point d'appui déjoue tous leurs efforts.

La colonne Kroseck (droite) n'arrive que vers ce moment, quoiqu'elle n'ait pas rencontré de difficulté sur sa route. Elle enlève Plombières. On se met en liaison avec elle. Le général de Kettler se décide alors à passer à l'attaque. Qu'est-ce qu'il attaquera ? Un point : Talant. Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre ? Parce que c'est celui-ci sur lequel il peut agir avec le plus de forces ; parce que les pentes de la vallée fournissent aux troupes du major Kroseck en particulier des cheminements relativement défilés. L'attaque est préparée par le feu des deux batteries dont on dispose. On lance sur Talant la colonne Kroseck (2 bataillons) et 1 bataillon de la colonne du centre.

L'attaque conquiert tout le terrain jusqu'au pied de Talant ; elle échoue devant le village. Il est 6 heures ; il fait nuit. Il faut bien s'arrêter. Mais pour marquer le succès *qu'on n'a pas,* pour immobiliser l'adversaire, on le tient sous la menace d'une attaque imminente à tout instant ; le général de Kettler ordonne que les troupes qui ont attaqué passeront la nuit au pied de Talant, à quelques centaines de mètres de la position.

On est le 21 janvier. Il fait très froid.

La liaison n'a pu être établie avec le détachement d'Is-sur-Tille ; la nécessité s'impose de se garder dans cette direction contre les entreprises de l'ennemi : 1 bataillon est détaché à Hauteville. Le reste de la colonne s'établit l'arme au bras en face de l'ennemi.

Quant à la colonne d'Is-sur-Tille, elle n'a pu enlever Vantoux, ni se mettre en communication avec le général Kettler. Elle est menacée de toutes parts. Elle s'est retirée sur Savigny-le-Sec..

Malgré l'aplomb qui a caractérisé l'entreprise, malgré toute l'énergie déployée dans l'exécution, la journée n'est qu'en partie heureuse.

L'attaque de Talant a coûté cher : la brigade a perdu 19 officiers, 322 hommes.

Le 61e, qui a fourni la plus grande partie de ces pertes, con-

serve encore dans son historique le vieux proverbe bourguignon : « Qui voit Talant, n'est pas dedans. »

La nuit à la belle étoile achève la brigade. On a dû se passer de bois et de fourrage. On n'avait à manger qu'un peu de pain, du biscuit, du lard. Vers la fin de la nuit, la neige s'est mise à tomber. Le général de Kettler bivouaque près de la ferme de Changey; les bâtiments sont encombrés de blessés; le général passe la nuit sur la route, garanti seulement par ses deux chevaux contre le vent qui souffle sur le plateau.

L'ennemi s'est montré en forces considérables, il a résisté partout. Mais, s'il a résisté partout en forces, c'est qu'il y a ses forces. Il va chanter victoire, c'est incontestable, mais encore une victoire de cette espèce et c'est le commencement du désastre final. Le but poursuivi par la brigade de Kettler sera atteint.

D'ailleurs, l'influence du combat s'est fait sentir à Dijon. Craignant une nouvelle attaque, les conseillers municipaux sont venus demander qu'on épargnât à la ville les rigueurs d'un bombardement.

Quoi qu'il en soit, le lendemain, la brigade Kettler était dans un état qui l'obligeait à prendre les cantonnements de repos pour se refaire, pour nourrir ses hommes, ce qui devenait très difficile dans un pays pauvre et pillé par les Garibaldiens.

Il faut également essayer de sauver de la destruction, ou du moins de l'isolement, le détachement Conta. Enfin, les munitions commencent à manquer. On appelle une section de munitions.

Donc, le 22, repos. Mais les vivres que l'on cherche font défaut partout. Bien entendu, on continue d'observer. Les Français tentent sans résultat une attaque sur Plombières [1].

Le 23, pour trouver des villages plus riches ou moins épuisés, le général de Kettler décide de porter sa brigade, par un mouvement de flanc, de la montagne dans la plaine.

Le mouvement se fait d'Hauteville par Ahuy sur la ferme de

(1) Plombières est occupé par une section (petit poste) de pionniers allemands qui s'est portée à la sortie est du village. Elle y est bientôt menacée très sérieusement par les Français, qui marchent en même temps sur la sortie sud. Le lieutenant décide de reporter sa section en arrière. Le mouvement de retraite est rendu très difficile par la grêle de balles qui balaie la grande rue du village. Le lieutenant n'hésite pas. Il fait sortir les habitants de leurs maisons, en fait au milieu de la rue une barricade vivante devant laquelle s'arrête le feu des Français et à l'abri de laquelle la section prussienne se dérobe. Voilà bien un traitement purement objectif de la question posée : de la sûreté avant tout Avis au lecteur

Valmy; la brigade est rassemblée à 11 heures, ayant rejoint la colonne Conta. Les nouvelles arrivent ainsi :

1) Bellefond et Ruffey occupés la veille par l'ennemi sont abandonnés.

2) Tout le mouvement de flanc de la matinée n'a été nullement inquiété par l'ennemi, malgré la faible distance à laquelle il s'est effectué.

3) Des paysans et des prisonniers disent d'ailleurs qu'il est parti beaucoup de troupes pour Auxonne.

Le général de Kettler n'hésite pas. Sa brigade est en très mauvais état; la position de Dijon est des plus fortes. On a eu un premier échec, c'est un second que l'on va chercher, il n'y a pas à hésiter. L'ennemi manœuvre, disparaît, il faut le *retenir,* et pour cela, il faut *l'attaquer. On l'attaquera.* — Pour attaquer, il faut commencer par y voir *clair,* il faut savoir *où* est l'ennemi, ce qu'il *tient,* il faut distinguer le point à attaquer avec le gros; car ce gros, il importe de ne pas le lancer en aveugle n'importe *où,* n'importe *comment.*

Cette reconnaissance est le premier rôle de l'avant-garde, rôle auquel on consacre toujours un minimum de forces. Un bataillon du 21e reçoit l'ordre, à 1 heure et demie, de balayer les bandes de partisans postées sur les hauteurs au nord de Pouilly. Elles sont rejetées. En arrière, la brigade s'avance rassemblée. En même temps, les patrouilles de cavalerie qui entourent et couvrent les flancs de l'avant-garde signalent que des forces ennemies considérables sortent de Varois et de Saint-Apollinaire et marchent dans la direction de Ruffey.

Le *renseignement,* qui jusqu'alors a suffi à couvrir les flancs de l'attaque, n'est plus capable d'arrêter l'ennemi qui arrive. Il faut organiser une résistance assez sérieuse pour pouvoir durer : 1 bataillon et demi et 1 escadron sont envoyés à Épirey.

En même temps d'ailleurs qu'on occupe Épirey, on envoie une compagnie du gros à Ruffey. Tout en préparant l'action, on se couvre; voilà bien la constante préoccupation : l'attaque une fois lancée ne doit pas être *surprise,* elle doit avoir le temps de *s'exécuter* ou au moins de *se retourner,* et cela en bonne condition. Ce service de sûreté, couvrir la troupe d'attaque, constitue la deuxième tâche de l'avant-garde. Que fait-elle pour cela? Elle tient les points d'appui dont l'occupation met le gros à l'abri des

attaques de l'ennemi, elle facilite l'entrée en action de ce gros. Ici : Ruffey, Épirey, puis Pouilly.

On constate bientôt que l'adversaire n'entreprend rien de sérieux dans la direction d'Épirey. On fait alors revenir le bataillon qui occupe ce village, on n'y laisse que deux compagnies : toujours travailler au minimum.

Sur ces entrefaites, le bataillon qui marche directement sur Pouilly fait de notables progrès ; on va passer à l'attaque de cette localité. Pour être sûr de la faire aboutir, on y fera participer le bataillon qui revient d'Épirey. L'attaque de Pouilly est, bien entendu, préparée par l'artillerie, les deux batteries de la brigade, qui s'avancent à bonne portée de la localité.

Nous voilà bien en pleine application du principe de l'économie des forces.

Pour reconnaître Pouilly, on s'engage dans cette direction. L'ennemi est signalé vers Varois, Saint-Apollinaire ; on se garde en occupant Épirey. L'affaire d'Épirey réglée, on passe à l'attaque de Pouilly, mais on n'y passe pas avant. Ce qui permet, avec 1 bataillon qui se portera d'un point sur l'autre, d'avoir :

6 compagnies à Épirey, si l'ennemi attaque ;

8 compagnies à Pouilly, quand on l'attaquera : voilà de nouveau l'art de faire le *nombre* avant tout et toujours, par la manœuvre ; et sans rien lâcher, grâce à la mainmise sur les points d'appui, dont la solidité fournit aux faibles troupes qui les occupent le moyen de remplir encore leur rôle et de durer.

De même de l'attaque : elle s'exerce autant que possible contre un point, non contre une ligne, contre un front ; et j'ajoute contre un point qui n'est pas quelconque, qui est en général un saillant ou une aile, parce que l'attaque peut alors faire de la supériorité numérique, du nombre, qu'elle présente, l'emploi le plus avantageux, c'est-à-dire le plus complet.

En agissant de la sorte, en effet, elle enveloppe l'adversaire.

Sur sa ligne enveloppante, plus étendue que la ligne enveloppée, elle peut déployer plus de fusils, plus de canons que l'adversaire. Également sur cette ligne enveloppante étendue, elle trouve l'espace et le terrain pour approcher, pour manœuvrer abritée, finalement pour lancer la masse.

Elle trouve ainsi le moyen d'exploiter d'une façon supérieure les deux arguments dont elle use : le feu et le choc.

Un des points de la ligne de résistance enlevée, celle-ci tombe facilement..

Quoi qu'il en soit, sous l'effort des deux bataillons qui arrivent précédés d'un feu puissant, supérieur, avec la possibilité de manœuvrer, d'avancer abrités parce qu'ils disposent de beaucoup de terrain, Pouilly est pris, malgré la résistance assez énergique du château.

En arrière de Pouilly se trouve la *ligne principale de résistance* qui comprend d'abord :

La *fabrique,* gros bâtiment carré, avec une cour close de murs ;

Puis *la Filotte,* puis *Saint-Martin* fortifiés, entourés de tranchées-abris qui communiquent entre elles et qu'occupent des forces importantes.

De Pouilly essaient de déboucher les bataillons qui l'ont enlevé et les 2 batteries de la brigade qui ont accompagné l'attaque jusqu'à 400 mètres environ de la lisière du village. Ces troupes sont immédiatement arrêtées par l'artillerie française qui a reparu à l'est de la route de Langres.

Le général de Kettler fait avancer 2 bataillons du gros. L'avant-garde ne suffit plus, on fait appel au gros. Elle a donné un effort qui l'a éprouvée, c'est une nouvelle entreprise qui commence ; il faut des troupes fraîches.

Quant aux troupes qui ont donné l'assaut, elles se rassemblent, se réorganisent, passent au gros. Une partie toutefois commence par assurer l'occupation de Pouilly, point de départ pour une nouvelle attaque. C'est ainsi que va se continuer toujours l'attaque. Tout progrès réalisé est définitivement consacré par une mainmise effective sur le point enlevé, le mettant à l'abri de toute nouvelle contestation, en assurant la possession définitive.

L'attaque progresse pas à pas, de résultat en résultat, jetant l'ancre à mesure qu'elle avance sur une mer toujours pleine de surprises.

On passe à l'attaque de la fabrique.

1 bataillon du 61e se déploie entre le Val-Suzon et la route ;

1 autre du même régiment suit la vallée même. Celui-ci refoule les fractions ennemies qui se trouvent entre la Filotte et la fabrique ; il se couvre par un peloton contre Fontaine.

Il a deux compagnies en première ligne. Celle de gauche utilise

la tranchée de la voie ferrée. Toutes les deux finissent par atteindre la carrière de gravier, à 200 pas au nord-ouest de la fabrique. On ne peut avancer davantage à cause du feu de la fabrique, à cause du feu de Saint-Martin.

Les deux compagnies s'établissent alors face à Saint-Martin. On appelle une nouvelle compagnie tirée de la deuxième ligne.

On attaque à nouveau la fabrique : nouvel échec ; c'est que la fabrique est close de tous côtés et que l'artillerie n'a pu préparer l'attaque : il fait nuit, l'attaque échoue avec des pertes énormes ; elle laisse un drapeau entre les mains de l'adversaire.

On se décide à la retraite. Le deuxième bataillon, qui a exécuté l'attaque par la vallée et dont les unités sont confondues et égarées, a de la peine à se dégager.

Mais, pour maintenir l'ennemi en place, la brigade se rassemble au *sud de Pouilly ;* elle y reste jusqu'à 8 heures du soir. A ce moment, elle se retire à Vantoux, Asnières. Elle avait encore perdu 16 officiers et 362 hommes.

Le combat avait montré par l'occupation constatée de Talant et de Fontaine, par la résistance sérieuse de l'ennemi, que les Français avaient encore, le 23 au soir, toutes leurs forces à Dijon et aux environs. Le résultat poursuivi était obtenu à cette date. Les jours suivants, le général de Kettler maintient ses cantonnements en face et à faible distance de Dijon.

Il y aurait bien des renseignements tactiques à tirer de ces combats autour de Dijon. En ce qui nous intéresse plus particulièrement dans cette étude, la *sûreté,* ils montrent bien en quelle tactique offensive s'est traduit le rôle de protection de la brigade de Kettler. On a vu à quel degré son chef a poussé l'accomplissement de sa mission, de son devoir.

Le résultat, comme on le sait, fut le grand succès de l'armée allemande du Sud.

Quant à Garibaldi, ces attaques répétées des 21 et 23 janvier lui ont fait croire qu'il avait devant lui d'importantes forces allemandes. Il s'est borné à une défense prudente : c'est en termes dithyrambiques qu'il chante ses succès.

Résultat : les désastres de l'armée française de l'Est.

L'erreur est humaine, dira-t-on, elle n'est pas une faute.

Le crime n'est pas là, il consiste en ce que Garibaldi, ayant reçu l'ordre de rejoindre l'armée de l'Est, ne l'a pas rejointe. Exécuter l'ordre, il n'y a pas songé. Ce sont des vues personnelles, la recherche de succès propres, qui ont dicté sa conduite.

S'il avait cherché à obéir, aucune impossibilité matérielle ne l'en eût empêché : la division Pélissier maintenue à Dijon suffisait à absorber l'activité du général de Kettler; l'armée des Vosges pouvait librement rejoindre l'armée de l'Est.

Garibaldi et le général de Failly, deux chefs de provenance bien différente, aboutissent donc à la même fin : le désastre, par la même voie : l'*indiscipline intellectuelle*, l'*oubli du devoir militaire,* au sens le plus exact du mot.

La satisfaction donnée à ce devoir, dans un cas comme dans l'autre, ne présentait aucune difficulté, mais il fallait le connaître, pour cela le chercher; il fallait avoir le sentiment de la discipline. Éviter l'erreur, la faute, empêcher le désastre; tout était obtenu par un simple acte d'obéissance.

Mais il y a une leçon d'un caractère plus élevé encore à tirer de cette étude :

A notre époque qui croit pouvoir se passer d'idéal, rejeter ce qu'elle appelle les abstractions, vivre de réalisme, de rationalisme, de positivisme, tout réduire à des questions de savoir ou à l'emploi d'expédients plus ou moins ingénieux mis en œuvre au jour le jour, — constatons-le ici, — on ne trouve encore, pour éviter l'erreur, la faute, le désastre; pour fixer la tactique à pratiquer un jour donné, qu'une seule ressource, — mais celle-là est sûre, elle est féconde — le *culte* exclusif de deux abstractions du domaine moral : le *devoir,* la *discipline,* culte qui, d'ailleurs, pour produire des résultats heureux, exige, comme le montre l'exemple du général de Kettler, le *savoir* et le *raisonnement.*

VI

L'AVANT-GARDE

Quand notre brigade de flanc-garde s'est arrêtée, le 4 août au soir, à Wœlfling, pour couvrir le corps d'armée cantonné à Kalhausen, Achen, Etting, etc., elle s'est couverte elle-même par des avant-postes. Qu'attendait-elle de ces avant-postes? La faculté de se reposer à l'abri des coups de l'ennemi. Elle leur demandait dans ce but :

Si l'ennemi survenait, de le retenir à distance ;

S'il attaquait en force, de le retenir encore tout le temps qui serait nécessaire à la brigade pour évacuer convenablement le cantonnement devenu dangereux et prendre ses dispositions de combat.

Se reposer et sortir du cantonnement à l'abri des coups, c'est être en sécurité, c'est là de la *sûreté matérielle,* indispensable au repos et par conséquent à l'entretien de la troupe, à la conservation de son moral, de sa confiance en ses chefs.

Mais le corps d'armée, que demandait-il à la brigade?

Il lui demandait, dans la nuit du 4 au 5 et dans la journée du 5 :

1) De mettre le corps d'armée, cantonné ou marchant, à l'abri des coups, de garantir la sûreté matérielle évidemment ;

2) Mais aussi, l'ennemi survenant, de le retenir pendant le temps et à une distance permettant au corps d'armée de continuer sa route vers Bitche, d'agir comme il en avait reçu l'ordre, *sûreté tactique.*

Cette notion de *sûreté,* que nous rendons par un seul mot, se dédouble donc :

1° En *sûreté matérielle,* qui permet d'éviter les coups quand on ne veut pas ou qu'on ne peut pas les rendre ; c'est le moyen de vivre en *sécurité* au milieu du danger, de cantonner et de marcher à l'abri ;

2° En *sûreté tactique,* qui permet de poursuivre l'exécution d'un programme, d'un ordre reçu, malgré les circonstances contraires inhérentes au milieu : la guerre; malgré l'inconnu, les libres dispositions de l'ennemi ; d'agir *sûrement avec certitude* et cela *quoi que fasse l'ennemi,* par la sauvegarde de *sa liberté d'action* à soi.

La surprise matérielle est la perte de la sûreté matérielle ; c'est l'ennemi canonnant librement nos cantonnements, nos bivouacs ou nos colonnes en marche.

La surprise tactique, c'est l'atteinte portée à la sûreté tactique, la perte de la liberté d'agir. C'eût été le cas du 5e corps en 1870 ; de la division de Lespart en particulier, si l'ennemi se fût présenté dans les journées du 5 ou du 6 août. Les troupes en marche devaient accepter le combat sur la route qu'elles suivaient. Au lieu de continuer leur mouvement, elles devaient se battre; elles n'arrivaient plus.

Le même corps d'armée a été surpris matériellement et tactiquement à Beaumont, le 30 août.

Matériellement : puisque, en l'absence d'avant-postes, l'ennemi a pu sans difficulté canonner ses troupes bivouaquées, puis occupées à se rassembler, c'est-à-dire hors d'état de répondre.

Tactiquement : puisque, en l'absence de tout système de sûreté à distance, il a dû se battre sur la route qu'il avait à suivre, il a dû renoncer à marcher vers la Meuse qu'il devait franchir, comme il en avait l'ordre.

Cette discussion montre ce qu'il faut entendre par le mot *sûreté,* visant l'action *en sécurité* et l'action *sûre,* ou plutôt *certaine,* des idées multiples et distinctes, qu'il faudra tout d'abord fixer dans chaque cas particulier, pour que le service de sûreté, qui en découle, remplisse bien son objet dans ce cas.

De ce que nous avons déjà vu, on peut déduire un certain nombre de corollaires :

1° L'organe qui garantit la sûreté tactique d'une grosse unité, d'un corps d'armée, dans l'exemple considéré, c'est l'avant-garde, en entendant par ce terme générique un détachement placé sur le flanc, en avant ou en arrière du gros, peu importe la place, exploitant en tout cas la capacité de résistance dont il est doué au profit du gros, pour permettre à ce gros d'exécuter l'opération

qui lui est assignée, de se conformer à l'ordre reçu. Et, comme cette opération, comme cet ordre varient constamment, on peut dès à présent conclure que le mode d'action de l'avant-garde, la tactique qu'elle adoptera, sont à déterminer dans chaque cas particulier, d'après la nature de l'opération à garantir, comme aussi d'après les circonstances (temps, espace, terrain, etc.) dans lesquelles se meut cette avant-garde.

2° L'avant-garde s'enveloppe d'un service propre de sûreté matérielle, les avant-postes, qui, plus ou moins complété par des troupes détachées du gros (dans l'exemple donné, occupant Singling), suffit alors à garantir la sûreté matérielle du corps d'armée.

3° En tout cas, et quelle que soit la situation envisagée, nous avons vu, par l'exemple de Rohrbach, que la *sûreté* repose sur deux éléments, deux grandeurs mathématiques : le *temps* et l'*espace*; et qu'elle dispose d'un troisième : la *capacité de résistance* de la troupe.

L'avant-garde devait ici garantir au corps d'armée en marche, et cela pendant toute la durée de la marche, une *zone de 3 kilomètres* au moins, inaccessible à l'ennemi, sur toute la longueur de la colonne ou plutôt pendant le temps que la colonne s'écoulait en un point, ici, quatre heures. Tel était le problème de sûreté qu'elle avait à résoudre pour le compte du corps d'armée.

Mais le commandant de cette avant-garde, lui aussi, avait besoin de *temps* pour réfléchir, donner ses ordres, les transmettre, les voir exécuter; il avait également besoin de l'*espace* pour porter ses troupes avant l'arrivée de l'ennemi à telle ou telle croisée de routes; les y déployer, les y engager pour manœuvrer en retraite s'il était rejeté. Nouveau problème de sûreté à résoudre pour assurer le fonctionnement du gros de l'avant-garde.

Dans un cas comme dans l'autre, si ces conditions de temps et d'espace étaient assurées par la troupe de sûreté, l'avant-garde, le problème était résolu (1).

(1) En style mathématique, on dirait : la sûreté S, nécessaire à un gros, comporte un certain temps T, un certain espace E; elle est assurée par la capacité de résistance C de la troupe de sûreté qui a un effectif déterminé :

$$S = f(T, E, C).$$

Dans cette équation le temps T et l'espace E étant fixés par l'examen même de la

4° En toute hypothèse et pour ce qui concerne plus particulièrement l'*espace*, il est de principe absolu, de sûreté élémentaire, qu'une troupe doit toujours être maîtresse du terrain qui l'environne jusqu'à la limite de portée des armes, si elle ne veut pas être débordée, enveloppée, cernée, exposée aux ravages des armes actuelles, détruite avant de pouvoir combattre. Cet espace à tenir à l'abri des coups et des vues de l'ennemi est ce qu'on appelle la *zone de manœuvre*.

Quoi qu'il en soit, la sûreté envisagée jusqu'à présent, consécration d'ailleurs de la liberté d'action que nous avons tenu à réserver pour pouvoir obéir, pour nous rendre où nous appelait l'ordre, a seulement permis d'éviter l'ennemi. La théorie de la guerre n'admet cependant qu'un argument, la bataille; il faut battre l'ennemi ou rien n'est fait. Passons donc à l'emploi des forces pour la bataille et dans la bataille. Va-t-on faire appel à la sûreté? Que va-t-on lui demander? Dans quelle mesure et comment la sûreté pourra-t-elle le réaliser? Nous partons de troupes réunies pour la bataille; ce ne sont plus des forces à grouper, ce sont des forces à appliquer. Le marteau est construit, nous voulons frapper. C'est vrai, mais le marteau n'est pas encore *en main*. Constamment, notre masse se déforme pour marcher et jusqu'au dernier moment il faut marcher : marche d'approche.

D'autre part, il faut indiquer à la masse le *point à frapper*, et pour cela il faut le connaître. Ce point n'est pas quelconque; ce sera tantôt un saillant de la ligne ennemie, tantôt une aile, un flanc, aussi faut-il trouver ce point, et pour cela le chercher d'abord, y arriver ensuite.

---

question, le chef de la troupe de sûreté ne dispose plus comme variable que de la capacité C de sa troupe.

Il doit naturellement tendre alors à augmenter C.

Il s'adresse pour cela au principe de l'économie des forces; il organise sa troupe en système de forces.

Il augmente encore C, capacité de résistance ou faculté de tenir tête à l'ennemi, sans se laisser détruire, en allongeant l'espace sur lequel sa troupe peut manœuvrer en retraite. Par suite, plus la troupe chargée de fournir la sûreté S est faible, plus elle doit entreprendre *de loin* son rôle de protection, compensant ainsi par une plus grande capacité de manœuvre l'insuffisance des forces.

Réaliser la sûreté, un jour donné, est donc disposer d'abord, à une distance à déterminer en particulier d'après les moyens de résistance que fournit le terrain, un système protecteur capable de durer le temps T, et de garantir toujours l'espace E.

Pour une raison comme pour l'autre, l'action de nos forces serait donc absolument incertaine qui serait entreprise sans la réalisation préalable de ces deux conditions :

1) Détermination de l'objectif à frapper;

2) Mise en main, puis mise en situation de combattre des forces en face de l'objectif.

Tant que cette réalisation n'est pas effective, c'est la liberté d'agir à réserver entière, ce sont encore les troupes à protéger contre les entreprises de l'adversaire; ces troupes ne sont pas en état de le bien recevoir.

Dès l'entrée du champ de bataille, au moment d'agir, nous voilà donc obligés de résoudre les mêmes difficultés constantes de la guerre :

Déterminer *où* et *comment* agir, *où* et *comment* frapper.

Cette question résolue, nous réserver les moyens et la facilité de frapper même en présence de l'ennemi.

La sûreté s'impose donc encore, car seule elle fournit :

La possibilité d'éviter les surprises, c'est-à-dire d'*être en sécurité,* la possibilité d'y voir clair, d'arriver au résultat malgré l'ennemi, c'est-à-dire d'*agir sûrement.*

Revenons à notre exemple, au 5e corps en marche le 6 août.

Avec les dispositions que nous avons adoptées, il a pu conserver une bonne allure. L'ennemi ne s'est pas présenté sur la route; il n'y a pas eu, en fait, de difficulté; mais l'ennemi se serait présenté qu'il n'aurait pas arrêté le mouvement, qu'il n'aurait pas empêché la colonne de continuer sa route. En fait, il est arrivé à temps sur le champ de bataille. Avec la formation adoptée, la tête, paraissant à Reichshoffen à 9 heures, la queue était là à 1 heure.

Allons-nous jeter les forces dans le combat qui bat son plein, à mesure qu'elles se présenteront, goutte à goutte en quelque sorte? Évidemment non. Ce serait les dépenser sans rendement sérieux. Rappelons-nous d'ailleurs notre principe de l'économie des forces. Nous ne pouvons être victorieux partout : il nous suffit de l'être en un point. Il faut combattre partout avec un minimum de forces pour être écrasant sur ce point. Il faut savoir économiser partout pour pouvoir dépenser sans compter sur le point où nous voulons obtenir la décision; là, il faut appliquer la *masse,* donc la *faire* et la *réserver.*

Le 5e corps, soigneusement économisé, aura donc d'abord à *se masser, à se porter, renseigné ensuite, face au point d'attaque, à s'y déployer :* il demande pour cela à être *couvert,* car on ne se masse pas, on ne manœuvre pas, on ne se déploie pas sous le canon de l'ennemi, pas plus qu'on ne cantonne et qu'on ne bivouaque sous ses coups ; la vulgaire sûreté consiste à n'affronter les coups que quand on peut les rendre ; l'art consiste à les rendre alors plus forts qu'on ne les reçoit. Le corps d'armée déployé partira à l'attaque ; il aura encore à *se couvrir* sur son flanc menacé, toujours pour éviter la surprise, qui sans cela arrête net toute attaque.

Du moment où tous ces préparatifs de l'attaque doivent se faire à l'abri, il faut une troupe de protection. C'est l'avant-garde.

L'avant-garde, qui a été nécessaire pendant la marche pour écarter les obstacles de la route, l'est encore au moment de l'engagement.

A Frœschwiller, encore faut-il remarquer : le 5e corps à son arrivée trouve une situation connue, une position tenue. L'ennemi a montré ses forces, ses débouchés, ses intentions ; il est arrêté en certains points.

Comme on le voit, l'avant-garde du 5e corps, dont la nécessité vient d'être établie, et dont le rôle eût été considérable encore, n'avait à remplir ici qu'une partie de la tâche qui incombe généralement à l'avant-garde. Elle trouvait la bataille engagée depuis longtemps ; au moment où elle paraissait sur le terrain, la situation était connue, l'ennemi reconnu.

Tout autre eût été dans cette même journée la tâche d'une avant-garde du 1er corps rationnellement constituée. Elle aurait eu aux débuts de la journée :

1° A renseigner le commandement sur les agissements de l'adversaire ;

2° A couvrir les dispositions par lesquelles le comman dant du 1er corps comptait y répondre.

Tout autre était, deux jours auparavant, la tâche de la division Douai, avant-garde de l'armée d'Alsace à Wissembourg. A ce titre elle avait :

1° A reconnaître les forces allemandes qui entraient en Alsace ;

2° A couvrir la concentration des forces françaises destinées à les combattre.

Sa tactique devait par suite consister :

1° A s'engager jusqu'à ce que l'ennemi lui ait montré des effectifs supérieurs aux siens ;

2° A manœuvrer ensuite en retraite sur Reichshoffen, pour durer, dans cette direction, tout le temps nécessaire à la réunion projetée des forces. Rappelons-nous Voltri !

Quoi qu'il en soit, il résulte une fois de plus de ce qui précède qu'amener les forces sur le champ de bataille n'est pas tout ; que la sûreté qui, en nous conservant la *liberté d'action,* nous a permis de les y faire arriver, doit se prolonger encore par la sûreté qui en permet la *libre disposition,* qui donne la faculté de les employer *où* il faut, *quand* on veut et *comme* on veut, qui pour cela doit :

1° Fournir l'indication du point ou des points à frapper ;

2° Garantir la possibilité d'amener et de déployer le gros face aux objectifs choisis ;

3° Couvrir le gros pendant toutes les opérations préparatoires.

Mais prenons maintenant l'étude à un point de vue plus général : qu'il s'agisse du 5e corps arrivant à Frœschwiller, de l'armée d'Alsace en voie de concentration, de la brigade Kettler arrivant à Changey, arrivant à la ferme de Valmy, le commandement a toujours une manœuvre à combiner, à préparer, à faire réussir.

Le problème à résoudre n'est pas simple.

C'est en présence de l'*inconnu* qu'il faut prendre une décision ;

C'est avec des *troupes dispersées* qu'il faut agir ;

C'est contre un *ennemi libre* de ses actes et capable de mouvement qu'il faut monter et développer sa manœuvre.

Il appartient à la sûreté et à son organe, l'avant-garde, d'avoir raison de ces difficultés.

L'*inconnu,* c'est la loi de la guerre.

Tout le monde le sait, pensera-t-on, et comme on le sait, on s'en méfiera, on en aura raison, il n'existera plus.

Il n'en est rien. Toutes les armées ont vécu et marché dans l'inconnu.

C'est par le sous-préfet de Wissembourg que le maréchal de Mac-Mahon apprend l'approche des Prussiens au commencement d'août 1870. Jusqu'à ce moment, il ignore leur nombre, leurs points de réunion, leur degré de préparation.

Mais la III[e] armée allemande, qui entre en Alsace, n'en sait pas davantage.

Le 16 août 1870, le 17, le 18 jusqu'à midi, on sera dans la même ignorance au grand quartier général allemand. Armées mal commandées, dira-t-on. Mais n'en est-il pas de même constamment dans l'armée de Napoléon? Rappelons-nous les journées qui précèdent Iéna, la veille de la bataille en particulier.

Les armées les mieux commandées ont marché, ont manœuvré dans l'inconnu, c'était inévitable; mais elles ont résisté à cette situation dangereuse, elles en sont sorties victorieusement, en faisant appel à la sûreté, qui leur a permis de vivre sans inconvénient dans cette atmosphère pleine de périls.

C'est en arrière de l'avant-garde (5[e] corps) du maréchal Lannes, tombée au hasard sur l'armée de Hohenlohe, le 13 octobre, que toute l'armée française va venir se concentrer et se trouvera par suite, le 14, en bonne situation pour la bataille.

C'est encore la sûreté qui permet au général de Kettler de se maintenir avec 5 faibles bataillons devant les 40.000 hommes de Garibaldi, sans aucune crainte de surprise.

Pour revenir à notre théorie, comment avoir raison de cet inévitable inconnu, comment voir à travers le brouillard épais qui enveloppe toujours la situation et les agissements de l'ennemi? Par l'avant-garde.

Quand nous circulons la nuit, sans lumière, dans notre appartement (terrain pourtant bien connu), que faisons-nous? Ne tendons-nous pas le bras en avant pour éviter de frapper de la tête contre les murs? Le bras tendu, c'est l'avant-garde.

Le bras garde sa souplesse tant qu'il avance et ne se raidit plus ou moins que lorsqu'il rencontre un obstacle, pour remplir son office sans danger, ouvrir une porte, etc.; de même, l'avant-garde peut, sans crainte d'être détruite, avancer et s'engager isolément, à la condition de faire appel à la souplesse et à la force, à la capacité de manœuvre, à la capacité de résistance.

Encore l'inconnu cessait-il autrefois à l'entrée du champ de bataille.

Sous l'Empire, c'est à de très faibles distances, c'est en présence d'un ennemi qu'on voyait bien, dont on pouvait facilement mesurer la puissance et la situation, que l'on prenait ses dispositions. Plus tard, avec la portée et la puissance des armes, les dis-

tances ont augmenté, les abris ont été plus recherchés, l'ordre a été de plus en plus dispersé. Mais encore, à la fumée de la poudre, pouvait-on reconnaître, en partie au moins, les premières dispositions de l'ennemi. Par son feu, il révélait les points qu'il occupait. Avec la poudre sans fumée, le tableau change, c'est l'inconnu *complet* et *persistant*. L'engagement du combat rappelle la lutte entre deux aveugles, entre deux adversaires qui se recherchent, mais ne se voient pas. La méthode consistera-t-elle à se jeter droit devant soi, ou à droite ou à gauche, au hasard? Nous laisserons-nous saisir à bras-le-corps, entièrement étreindre. sans chercher à voir ou à savoir à qui nous avons affaire et de quoi il s'agit, sans nous réserver la possibilité, à notre tour, d'étreindre d'abord, de frapper et de frapper fort? Évidemment non. Et alors, pour vaincre cet inconnu qui nous accompagne jusqu'à l'engagement même avec l'adversaire, il n'y a qu'un moyen, la recherche jusqu'au dernier moment, même sur le champ de bataille, du *renseignement;* il n'y a qu'un procédé : le bras tendu en avant, l'avant-garde, organe de recherche et de renseignement jusque sur le champ de bataille.

Renseigner et, pour cela, *reconnaître,* tel est donc le premier et persistant devoir de l'avant-garde.

Renseigner, mais sur quoi? Sur le *gros* des forces ennemies.

A Pouilly, la brigade Kettler a devant elle des bandes de francs-tireurs qui obscurcissent l'horizon; il faut voir au delà. On envoie une avant-garde. Elle disperse ces bandes, elle entreprend la reconnaissance, puis l'attaque de la localité de Pouilly.

En arrière, elle trouvera la ligne principale de résistance de l'ennemi; elle aura terminé son rôle. C'est qu'en réalité, avec ses reconnaissances, avec ses détachements de toute nature, l'ennemi est partout. Il n'est pourtant avec son gros que sur un point, dans une région. C'est le gros que nous voulons *frapper,* c'est contre le gros que nous voulons nous *garder,* c'est sur le gros que doit porter le renseignement. Il faut savoir où il est; pour cela, il faut percer le service de sûreté qui évidemment le couvre. Notre organe de renseignement doit donc être doué de force, avoir une puissance de rupture. Mais cela ne suffit pas; il faut savoir *ce qu'est* le gros, *ce qu'il vaut.* L'avant-garde doit donc, pour obliger le gros de l'adversaire à se faire connaître, le forcer à se déployer, ce qui exige l'attaque, c'est-à-dire des forces, de l'artillerie, de l'infanterie.

Voici jusqu'où une avant-garde doit pousser son rôle de reconnaissance, et inversement ce rôle de reconnaissance est terminé quand ce premier point, le renseignement sur le gros de l'ennemi, est obtenu.

Mais il y a une autre circonstance défavorable pour notre manœuvre, c'est la *dispersion*.

On arrive en colonne de marche, ou même en plusieurs colonnes de marche : un corps d'armée de 22 à 24 kilomètres de longueur demande cinq à six heures pour s'écouler en un point, pour que sa queue rejoigne sa tête ; pendant ces cinq à six heures, il ne dispose que d'une partie de ses forces. Le commandant du corps d'armée ne peut songer cependant à verser ses forces goutte à goutte dans l'action même *orientée ;* c'est donc au rassemblement, puis au déploiement et à l'établissement des troupes face à leur objectif qu'il faut procéder.

Dans d'autres circonstances, c'est un autre genre de réunion encore qu'il faut assurer.

L'armée d'Alsace de 1870 avait à concentrer ses 1er, 5e, 7e corps d'armée avant d'accepter toute bataille ; son avant-garde, la division Douai, pouvait le lui permettre.

De même à Iéna, de même à Montenotte.

Dans un cas comme dans l'autre, l'opération, qui va d'ailleurs durer longtemps, demande à être couverte, ou bien elle peut être compromise. C'est de la sûreté, c'est l'affaire de l'avant-garde. Elle doit garantir l'arrivée en place de toutes les troupes de bataille malgré la présence de l'ennemi.

Couvrir la réunion des forces, puis leur mise en œuvre, tel es le second rôle qui incombe à l'avant-garde.

Il comporte surtout de la durée ; il faut résister avec de faibles forces sur un grand front. Comment y arriver ?

Par la position inexpugnable selon Carnot ;

Par la manœuvre quand on a du champ.

La position qui suffit au résultat, nous l'avons vu, c'est, au sens moderne du mot, le site qui fournit des points d'appui et des points à vues étendues permettant l'emploi des feux.

La tactique consistera à courir à ces points pour y entreprendre d'abord le combat à distance par les feux, qui retarde la décision.

C'est la brigade Kettler arrivant devant Talant et jetant ses

compagnies d'avant-garde sur les deux éperons au nord et au sud de la grand'route, puis à Daix ; et couvrant, par cette tombée en garde immédiate, l'arrivée de la colonne principale et de la colonne de Turcy (le gros des forces), occupant une position assez solide pour arrêter, jusqu'à nouvel ordre, avec peu de troupes (1 bataillon, 2 batteries, 2 compagnies), l'attaque de forces bien supérieures (plusieurs brigades de Garibaldi).

C'est l'avant-garde de la garde prussienne, le 18 août, courant sur Saint-Ail, puis attaquant Sainte-Marie-aux-Chênes. Occupation et conquête des points d'appui nécessaires pour la possession du terrain indispensable au gros.

Quel est ce terrain, quel est l'espace nécessaire?

Il faut évidemment couvrir le terrain du rassemblement, mise en main des forces, mais il faut aussi préparer leur *mise en jeu*, couvrir par conséquent un espace suffisant à leur libre entrée en action, ce qui comporte, dans le sens du front, l'étendue nécessaire au déploiement du gros. Le terrain occupé par une avant-garde peut donc s'élever à l'étendue de ce front.

Un régiment avant-garde d'une division peut de la sorte avoir à s'étendre sur 1.500, 1.800, 2.000 mètres et même davantage sur tout l'espace nécessaire à la division. Il le fera sans danger, grâce à l'emploi du terrain dans les conditions étudiées plus haut.

Ceci n'est pas en contradiction avec les limites assignées par le règlement, avec les fronts qui y sont déterminés. Car, pour l'avant-garde, il ne s'agit pas du *combat,* acte de force destiné à renverser l'adversaire, ni par suite de formations de combat.

Le but est différent : il s'agit de reconnaître l'ennemi, de se garder de lui, sur un certain espace et pendant un certain temps.

Quand nous étudierons la bataille, nous verrons les fronts à donner aux troupes pour obtenir le résultat qu'elle vise, le renversement de l'adversaire. Aujourd'hui, le résultat cherché est autre, les moyens en résultent. Les fronts de combat assignés par le règlement ne s'appliquent pas plus au déploiement d'un bataillon d'avant-garde qu'aux dispositions que prend ce bataillon quand il s'établit en avant-postes (Voir, p. 296, le déploiement de l'avant-garde du maréchal Lannes à Saalfeld).

Le terrain à couvrir dans le *sens de la profondeur* peut également être vaste.

Il faut en toute hypothèse réserver au gros la *zone de manœuvre*

mais en outre il faut lui *assurer la possession* de tous les débouchés qu'il doit naturellement franchir pour pouvoir se déployer.

Assurer la possession veut dire permettre d'effectuer à l'abri des coups cette double opération : franchir, se déployer ; l'avant-garde tiendra les clés du débouché, c'est-à-dire :

Les points d'appui où elle peut arrêter l'ennemi en marche sur le défilé ;

Les points dominants d'où l'adversaire pourrait agir par ses feux soit sur le défilé, soit sur le terrain de déploiement.

Ce sont les avant-gardes allemandes de la IIe armée s'établissant, le 3 août 1870, sur la rive droite de la Lauter, parce que le lendemain l'armée doit passer la rivière : sûreté tactique.

C'est la brigade François de la division Kamecke arrivant le 6 août à Sarrebruck. Les ponts sont intacts, elle s'en empare immédiatement. Par là elle tient bien, pour son corps d'armée, les moyens matériels de passer la Sarre. Mais ce n'est encore que la *nue propriété,* il faut s'assurer la *jouissance,* le droit de *se servir* des ponts. On ne l'aura que par la mainmise sur les hauteurs de la rive gauche de la Sarre. Rien n'est fait tant qu'on n'a pas les hauteurs, l'avant-garde y marche ; il le faut pour la sûreté tactique.

Le rôle de l'avant-garde n'est donc pas seulement un rôle de *protection,* de sûreté matérielle ; il est aussi un rôle de *préparation,* de sûreté tactique.

Mais, tant que nous ne l'avons pas battu ou au moins attaqué, l'ennemi est *libre de ses actes,* et par suite libre de modifier sa situation ou d'éviter la manœuvre que nous préparons.

Les deux premiers résultats obtenus par l'avant-garde :

L'ennemi reconnu,

Le jeu de nos forces assuré et couvert ne nous procureraient rien, si l'avant-garde bornait là son action.

L'ennemi reconnu pourrait en effet, jusqu'au dernier moment, changer ses dispositions, au besoin se dérober. La manœuvre que nous aurions soigneusement préparée et couverte n'aurait plus de raison d'être au moment où elle s'exécuterait.

Rappelons-nous la matinée du 6 août 1870, à Wœrth. Dans le camp prussien, on ne voit plus les Français, comme on les voyait la veille au soir. On ordonne une reconnaissance pour rechercher

si les choses sont dans le même état que la veille. La reconnaissance établit que les Français sont bien en forces sur la Sarre, mais qu'ils semblent se retirer; on entend à la gare de Niederbronn des mouvements de trains qui confirment l'idée de la retraite. L'avant-garde attaque. Il est de la plus haute importance en effet qu'au moment où se monte la bataille, l'ennemi ne soit pas libre de faire ce qu'il veut, d'éviter le choc qui se prépare.

La reconnaissance sera donc suivie d'une attaque de l'avant-garde destinée à fixer l'adversaire, surtout si, au cours de la reconnaissance, on constate qu'il manœuvre.

En fait, la retraite du 1er corps français, le 5 août, eût permis sa réunion, avant la bataille, avec les 5e et 7e corps; réunion qui n'a été réalisée que beaucoup plus tard, au camp de Châlons, quand deux de ces corps d'armée étaient fortement réduits par la bataille et que l'autre avait perdu une grande partie de son moral.

De même à Spickeren, dans la même journée : le général de François, après avoir enlevé les hauteurs de la rive gauche de la Sarre, attaque le Rotherberg parce qu'il croit voir l'ennemi *en retraite*. Il faut le retenir, on ne frappe pas un adversaire qui se dérobe, on ne manœuvre pas contre un ennemi en mouvement. Il faut au préalable le fixer sur le terrain; alors seulement la manœuvre préparée pourra trouver son emploi; alors seulement cet emploi sera judicieux, répondra bien à une situation effective chez l'ennemi.

On ne frappe pas du poing un ennemi qui s'enfuit pour éviter le coup. On le saisit d'abord au collet pour l'obliger à le recevoir.

La main mise au collet, c'est l'action de l'avant-garde.

Ces trois conditions inéluctables de la guerre : *inconnu, dispersion, liberté de l'ennemi,* devaient donner naissance à l'avant-garde et déterminer les trois tâches qui lui incombent :

1) *Renseigner* et pour cela *reconnaître* jusqu'au moment où le gros s'engage;

2) *Couvrir* la réunion du gros et *préparer* son entrée en scène;

3) *Fixer* l'adversaire que l'on veut attaquer.

Ces traits caractéristiques de l'action de l'avant-garde, nous ne devons jamais les perdre de vue dans nos dispositions. Nous ferons

à chacun d'eux la part qui lui revient suivant les circonstances. On ne peut la fixer ici. Elle varie d'une situation à l'autre.

La *conduite à tenir* résulte naturellement de ce triple rôle :

Offensive pour *reconnaître,* c'est-à-dire pour voir au travers du service de sûreté de l'adversaire, pour parvenir à son gros, l'obliger à se montrer ;

Pour *conquérir* le terrain nécessaire au rôle de *protection* de l'avant-garde ;

Pour *conquérir* le terrain nécessaire à son rôle de *préparation,* le terrain nécessaire pour l'entrée en scène du gros ; terrain d'approche, terrain de déploiement.

Offensive qui demande d'ailleurs à être méthodiquement menée.

Défensive, quand on est *éclairé* et qu'on *tient* le terrain nécessaire à la protection et à la préparation de l'action du gros et qu'il n'y a qu'à le conserver. C'est l'avant-garde de la brigade Kettler arrivée et établie sur les hauteurs à l'est de la ferme de Changey et à Daix.

Sous cette forme, la tactique de l'avant-garde fait appel à la *capacité de résistance,* à la *faculté de durer.* Elle s'adresse pour cela à tout ce qui peut développer ces deux propriétés de la troupe, positions, points d'appui, feux à grande distance, manœuvre en retraite.

Offensive encore, pour immobiliser l'adversaire qui se dérobe ou qui manœuvre.

Comment, dira-t-on, satisfaire simultanément à ces trois tâches qui peuvent réclamer des moyens différents ? Comment pratiquer à la fois l'offensive et la défensive ? C'est évidemment l'attaque qu'il faudra pratiquer, mais en se réservant toujours la certitude de recourir efficacement à la défensive, si la nécessité s'en impose.

Tandis qu'on fera de l'offensive méthodique avec une partie des forces, on maintiendra l'autre à l'occupation et à l'organisation des points d'appui en arrière ; on aura soin, bien entendu, d'avancer cette ligne de résistance à mesure que l'offensive progressera.

Par cette discussion sommaire, nous pouvons entrevoir les formes et les aspects variés que va prendre le combat de l'avant-garde, suivant le degré d'avancement et les difficultés que présente chacune des trois questions qui sont à résoudre, et suivant

les circonstances particulières de temps, d'espace, de lieu, d'ennemi, dans lesquelles il se développe.

Il ne peut y avoir une forme, un type de combat de l'avant-garde; il ne peut y avoir une formule le condensant tout entier.

Il en est de même de la *composition de l'avant-garde.*

Elle est à déterminer d'après le triple rôle à jouer :

Pour *reconnaître,* il faut évidemment de la cavalerie; mais il faut aussi de l'infanterie et de l'artillerie pour avoir raison des premières résistances de l'adversaire, arriver à son gros, l'obliger à se déployer;

Pour *couvrir* et pour *durer,* il faut, nous le savons, des troupes de feux et de feux à grande distance; des troupes capables de résister, de réaliser une mainmise solide sur le terrain : de l'infanterie, de l'artillerie;

Pour *fixer* l'ennemi, il faut évidemment recourir à l'offensive, le mener assez loin pour menacer l'adversaire d'une attaque rapprochée, sans cela il peut toujours s'échapper; il faut de l'infanterie.

Nous aboutissons de la sorte à composer avec les trois armes l'avant-garde, organe de renseignement, organe de protection, organe de préparation, telle que nous voulons l'avoir.

A ces avant-gardes de trois armes on a souvent opposé l'avant-garde de cavalerie.

Nous avons vu déjà que, même au point de vue du *renseignement,* cette arme employée seule est insuffisante. Cette insuffisance ressort encore mieux, si l'on songe aux deux autres rôles de l'avant-garde, protection et préparation, mainmise sur l'adversaire.

La cavalerie, arme de choc par excellence et par suite de décision immédiate, ne remplit en aucune façon la condition de *durée* que nous poursuivons.

De même, elle ne garantit qu'imparfaitement l'*espace,* parce qu'elle *ne tient pas* le terrain ; elle *n'occupe pas* le sol.

Renforcée d'artillerie, elle présente une plus grande force d'action et de résistance; malgré cela, il lui est difficile de *conquérir* et de *posséder.*

En outre, battue même partiellement, elle risque fort de perdre son artillerie. Celle-ci, pour agir efficacement, demande à être gardée de près et solidement. L'aide de l'infanterie lui est nécessaire.

A l'avant-garde il faut donc les trois armes, et, comme elle agit isolément, il lui faut un chef unique.

Cette conception de l'avant-garde que nous avons essayé d'établir par le raisonnement est bien une des caractéristiques de la tactique de Napoléon. Nous allons le voir.

Napoléon a écrit :

« Une armée doit être tous les jours, toutes les nuits et toutes les heures, prête à opposer toute la résistance dont elle est capable; ce qui exige que les diverses divisions de l'armée soient constamment en état de se soutenir, de s'appuyer, de se protéger; que dans les camps, dans les haltes et dans les marches, les troupes soient dans des dispositions avantageuses qui aient les qualités requises pour tout champ de bataille, savoir : que les flancs soient appuyés ; que toutes les armes de jet puissent être mises en jeu dans les conditions les plus avantageuses. Pour satisfaire à ces conditions, lorsqu'on est en colonne de marche, il faut avoir des avant-gardes et des flanqueurs qui éclairent en avant, à droite et à gauche, assez loin pour que le corps principal puisse se déployer et prendre position.

« Les tacticiens autrichiens se sont constamment éloignés de ces principes en faisant des plans basés sur des rapports incertains et qui, même s'ils eussent été vrais au moment où ils arrêtaient leurs plans, cessaient de l'être le lendemain ou le surlendemain, c'est-à-dire lorsqu'ils devaient être exécutés. »

De cette citation résultent nettement pour l'Empereur deux nécessités :

1) Nécessité d'être constamment en état d'opposer à l'ennemi toute la puissance dont on est capable; d'organiser les forces pour cela, dans toutes les situations : marches, cantonnements, bivouacs ;

2) Nécessité, au moment même où l'on engage une action et où l'on arrête un plan, de ne le faire que sur des rapports *certains* et *vrais* à ce moment. Nécessité par suite d'organiser un service de renseignements capable de fournir ces rapports.

Comment satisfaire à ces deux nécessités ?

1° « Une armée doit être constamment prête à opposer *toute* la résistance dont elle est capable. »

Il est cependant impossible de tenir toutes les forces d'une

armée, même d'un corps d'armée, même d'une division, dans cet état qui permette l'emploi de tous les moyens, armes de jet et autres, quand ces forces cantonnent, quand elles font une *halte, à plus forte raison quand elles marchent. On ne peut cantonner, faire une halte, marcher en formation de combat.* Comment concilier la nécessité nettement affirmée par Napoléon avec l'impossibilité radicale constatée dans la pratique, sinon par l'exploitation de cette propriété reconnue et développée dans la troupe, la capacité de résistance, qui permet à une certaine fraction, l'avant-garde, spécialement organisée et disposée dans ce but, de recevoir dans tous les cas l'adversaire et de l'arrêter le temps nécessaire au gros pour prendre sa formation de combat?

D'ailleurs, tout l'effort qu'une troupe peut et doit développer pour avoir raison de l'ennemi n'a pas à se produire en un même instant. Un commandant de corps d'armée qui dispose de huit régiments d'infanterie ne les engagera pas d'un coup, même s'il les a disponibles, rassemblés, sous la main. Unité de temps ne veut pas dire unité d'instant. Quand nous passerons à l'étude de la bataille, de l'acte de force, nous verrons cette action de guerre se décomposer en une série d'opérations, en une succession d'efforts tendant :

1) Les uns à orienter le commandement;

2) D'autres à absorber l'activité de l'adversaire, à l'user;

3) D'autres enfin à rompre, par un choc violent, l'équilibre qui s'établit entre la pression de l'assaillant et la résistance du défenseur.

Un emploi bien entendu des forces, visant même la *décision* complète, comporte donc l'idée de progression, de succession dans la dépense de ces forces. Les premières engagées doivent avoir produit leur effet pour que les autres l'exploitent. Cette idée de succession, encore une fois, n'est pas contraire à l'unité du temps; il faut bien en effet que le temps intervienne pour permettre aux troupes et aux armes de produire tout l'effet dont elles sont capables.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que dans l'attaque d'une localité nous verrons :

L'artillerie : 1) Réduire au silence les batteries adverses qui en défendent les approches;

2) Préparer l'attaque en battant l'objectif pour le rendre intenable ;

3) Accompagner l'attaque.

L'infanterie : 1) Reconnaître l'occupation effectuée par l'ennemi ;

2) Investir la position, la battre de feux puissants ;

3) L'aborder.

Tout autant d'opérations successives permettant seules de réaliser le meilleur emploi des forces et ne réclamant qu'au dernier moment l'action simultanée de toutes ces forces.

Mais alors la combinaison est trouvée.

De ce qu'il est *impossible* de tenir *toutes* les troupes constamment prêtes au combat ;

De ce qu'il *suffit* d'en tenir au début une partie en état de s'engager immédiatement ;

Résulte la solution de la question.

De ces forces disponibles on fera constamment, au cantonnement, en marche et même à l'engagement de combat, deux parts :

Le *gros* et l'*avant-garde ;* avant-garde suffisante pour répondre aux premières nécessités et garantissant au gros la possibilité de paraître en temps et lieu convenables pour développer toute la puissance dont la troupe est capable.

2° Mais il y a une deuxième nécessité affirmée par Napoléon, celle de faire des plans sur des rapports *certains* et *vrais au moment* où l'on s'engage... « et pour cela, dit-il, il faut avoir des avant-gardes et des flanqueurs qui éclairent ».

Indépendamment de la tâche précédemment établie pour l'avant-garde, maintenir constamment l'aptitude au combat de la troupe qu'elle couvre, il y en a donc une seconde :

Éclairer la situation au moyen :

De rapports *certains,* qui franchissent pour cela le contour apparent du service de sûreté de l'ennemi et portent sur son gros ;

De rapports *vrais* jusqu'au dernier moment, ce qui exige que l'organe de renseignement, l'avant-garde, maintienne le contact de l'ennemi, une fois qu'il est pris, *jusqu'à la dernière heure.*

De cette double nécessité : conserver toujours à la troupe son aptitude au combat, éclairer la situation d'une façon certaine et

positive jusqu'au moment où l'on arrête son plan, résulte bien encore l'avant-garde avec son triple rôle :

De renseignement;

De protection;

De prise et de maintien du contact.

Autant dire que l'avant-garde est nécessaire jusqu'au moment où le gros s'engage, c'est-à-dire s'est déployé et commence à agir sur l'ennemi.

Nous insistons sur ce point, parce que l'on concède volontiers, dans la pratique, la nécessité d'une avant-garde devant une colonne de *route ;* on la reconnaît déjà moins devant une troupe *rassemblée,* on n'en veut plus devant une troupe *déployée.*

Comme si, parce qu'on est rassemblé ou déployé, on avait le droit :

De voler de surprise en surprise, de manœuvrer dans le danger, de tomber inopinément sous ces grêles de projectiles meurtriers qu'envoie l'infanterie dès 2.000 mètres, l'artillerie dès 4.000 mètres; sous ces feux qui frappent d'une façon brutale et démoralisante toutes les formations (surtout rassemblées), si le danger n'a pas été préalablement éventé par l'avant-garde, si cet organe n'a pas été maintenu jusqu'au dernier moment;

De faire des plans sur des rapports incertains, ou qui, même vrais au moment où l'on se déploie, cessent de l'être au moment où l'on aborde l'ennemi, c'est-à-dire longtemps après, étant donnée la grande distance à laquelle le déploiement doit aujourd'hui s'effectuer. Supprimer l'avant-garde avant d'être engagé, c'est rompre le contact au moment où il est le plus nécessaire, c'est permettre à l'ennemi de modifier à notre insu une situation en vue de laquelle nous avons pris des dispositions qui vont ne plus répondre à la réalité des choses.

Nous concluons donc une deuxième fois à la nécessité, devant *toute troupe* qui n'est pas engagée, d'une avant-garde (à forme et à emploi variables) constante dans la direction de l'ennemi, en état de traiter toujours avec lui, de le recevoir s'il se présente; ne le perdant pas de vue, l'obligeant à montrer ce qu'il est, ce qu'il veut; permettant ainsi au commandant du gros d'*éviter* le combat si le combat ne rentre pas dans ses intentions, ou dans

les ordres qu'il a reçus ; de l'*accepter* dans de bonnes conditions, c'est-à-dire après avoir réfléchi et disposé convenablement ses troupes ; le tout en connaissance de cause ;

Lui garantissant tout d'abord la *liberté d'action*, possibilité de marcher, d'aller où il veut, de se rassembler ;

Lui garantissant ensuite la *libre disposition des forces*, c'est-à-dire la possibilité d'en user suivant un *plan* reposant sur des bases certaines et toujours malgré l'ennemi.

Mais ce *plan*, quand faut-il le faire ? Au moment où l'on peut en commencer l'exécution, et quand on a reçu les renseignements de la dernière heure. Rappelons-nous Napoléon critiquant Alvinzi :

« Qu'eût dû faire Alvinzi ? Marcher en une seule masse, ne faire de dispositions pour attaquer la division Joubert que le *matin même* après l'avoir reconnue. Car il est de principe qu'il ne faut faire aucun détachement (on dirait aujourd'hui déploiement) la veille d'une attaque, parce que, dans la nuit, l'état des choses peut changer, soit par des mouvements de retraite de l'ennemi, soit par l'arrivée de grands renforts qui le mettent à même de prendre l'offensive et de rendre funestes les dispositions prématurées que vous avez faites. »

VII

L'AVANT-GARDE A NACHOD

(*Voir croquis n° 5.*)

En quoi se traduit, dans un cas déterminé, au milieu de circonstances particulières, ce rôle théorique de l'avant-garde défini précédemment? C'est ce que le combat de Nachod va nous montrer.

Le 22 juin 1866, parvenait aux quartiers généraux des Ire et IIe armées prussiennes, à Gœrlitz et à Neisse, l'ordre d'entrer en Bohême et de poursuivre leur réunion dans la direction de Gitschin.

A la IIe armée appartenaient les Ier, Ve, VIe corps et la Garde. Le commandant de l'armée prit ses dispositions pour effectuer l'entrée en Bohême le 27 juin, par trois routes aboutissant à Trautenau, Eipel, Nachod. Le 28 juin, la marche devait se poursuivre au delà de l'Elbe par Arnau et Gradlitz.

Le Ve corps (Steinmetz), à gauche, devait opérer par la route de Nachod, qu'avait à suivre ensuite le VIe corps.

Le Ier corps, à droite, opérait par la route de Trautenau, tandis que la Garde avançait, au centre, par la route d'Eipel, prête à soutenir l'une ou l'autre des deux ailes, suivant les circonstances.

Le 26 juin après midi, le Ve corps avait :

Son *gros* rassemblé au bivouac, à l'ouest de Reinerz, à cheval sur la route qui conduit à Nachod :

Son *avant-garde* à Lewin, tête de l'avant-garde à Gellenau ;

Ses *réserves*, parcs et convois à Rückerts et au delà.

Il était prêt à entreprendre l'invasion ordonnée pour le 27.

D'après le tableau de marche venu du commandant de l'armée, il devait, dans cette journée du 27, atteindre avec son gros Nachod, avec son avant-garde Wysokow.

Se conformant aussitôt aux intentions du commandement, le commandant du corps d'armée prescrivait à l'avant-garde de pousser dans la soirée du 26 ses avant-postes jusqu'à la Mettau qui forme la frontière. Il avait appris qu'un corps d'armée ennemi

était arrivé à Opocno et s'étendait au nord de cette ville ; que près de Skalitz se rassemblaient également des colonnes ennemies ; que le défilé de Nachod était faiblement gardé.

En conséquence de ces dispositions, le commandant de l'avant-garde, général de Lœwenfeld, arrivait dans la soirée du 26 à la Mettau, avec la tête d'avant-garde ; il trouvait les ponts coupés, la maison de douanes et ses abords faiblement occupés par quelques détachements autrichiens ; il en avait facilement raison.

Il se décidait alors à étendre sa reconnaissance, à marcher sur Nachod avec ses premières troupes et à occuper avec ses avant-postes les hauteurs qui dominent cette localité à l'ouest de la Mettau.

Entre temps, les ponts détruits de la Mettau à Schlaney étaient rétablis et permettaient à la tête (1) de l'avant-garde prussienne d'effectuer le passage de la rivière.

Les Autrichiens avaient occupé Nachod avec un faible détachement : 1 demi-compagnie d'infanterie, 2 escadrons de cuirassiers, 2 pièces de canon. Ce détachement se retira sans faire de résistance sérieuse, mais informa télégraphiquement le général Benedeck, à Josephstadt, à 8 h. 1/2, des événements qui survenaient.

Peu de temps après, la tête d'avant-garde prussienne avait occupé :

Nachod, avec ses deux compagnies de chasseurs qui poussaient des postes en avant sur la route de Skalitz ;

Les hauteurs au nord et au sud de la route (à hauteur de Nachod), avec les deux demi-bataillons du 3e du 37e, se gardant chacun par quelques postes ;

Le restant de la tête d'avant-garde (2e du 37e et les deux escadrons) bivouaquait un peu en arrière sur la route ;

Le gros de l'avant-garde (2) s'était avancé jusqu'à la Mettau et

---

(1) 2 compagnies du 5e bataillon de chasseurs,
2 bataillons (2e, 3e) du 37e,
2 escadrons du 4e dragons,
1 batterie de 4.

(2) 1er bataillon du 37e,
3 bataillons du 58e,
2 compagnies du 5e bataillon de chasseurs,
3 escadrons du 4e dragons,
1 batterie de 4,
2 compagnies de pionniers.

s'établissait, pour la nuit, au sud de la route, sur la hauteur du Schlaney, le 1er bataillon du 37e au pont.

Le 24 juin, d'autre part, le VIe corps avait reçu à son bivouac de Koppernig l'ordre de mettre à la disposition du général Steinmetz, commandant le Ve corps d'armée, la 22e brigade d'infanterie, 2 batteries et le 8e dragons. Ce détachement, sous les ordres du général Hoffmann, ne rejoignait effectivement le Ve corps que dans la journée du 28, sur le champ de bataille. Il ne prenait aucune part à la bataille du 27, à l'exception du 8e dragons qui, par deux fortes marches, atteignait, dans la nuit du 26 au 27, le bivouac de Reinerz et formait avec le 1er uhlans et une batterie à cheval du Ve corps une brigade aux ordres du général de Wnück.

Dans la soirée du 26 juin, on trouve donc le Ve corps réparti comme il suit :

Tête d'avant-garde à Nachod ;

Gros de l'avant-garde à hauteur du Schlaney (1 bataillon, 1 escadron au pont) ;

Gros du corps d'armée rassemblé à Reinerz ;

Réserves à Rückerts ; parcs et convois plus en arrière ;

Détachement Hoffmann près de rejoindre le corps d'armée.

Du côté autrichien, comme on le sait, l'armée du Nord, après s'être concentrée en Moravie sous la protecttion de la place d'Olmütz, s'est mise en mouvement dans le milieu de juin pour se transporter en Bohême, vers la position de Josephstadt-Miletin. Pour couvrir ce mouvement, le général Benedeck se décide, dans la nuit du 26 au 27, à pousser, le 27 juin, les 5e et 10e corps vers les débouchés de Nachod et de Trautenau (1).

En ce qui concerne le 6e corps, il est prescrit, dans la nuit du 26 au 27, « de partir le 27 d'Opocno pour Skalitz, où il prendra position, poussant une avant-garde à Nachod...

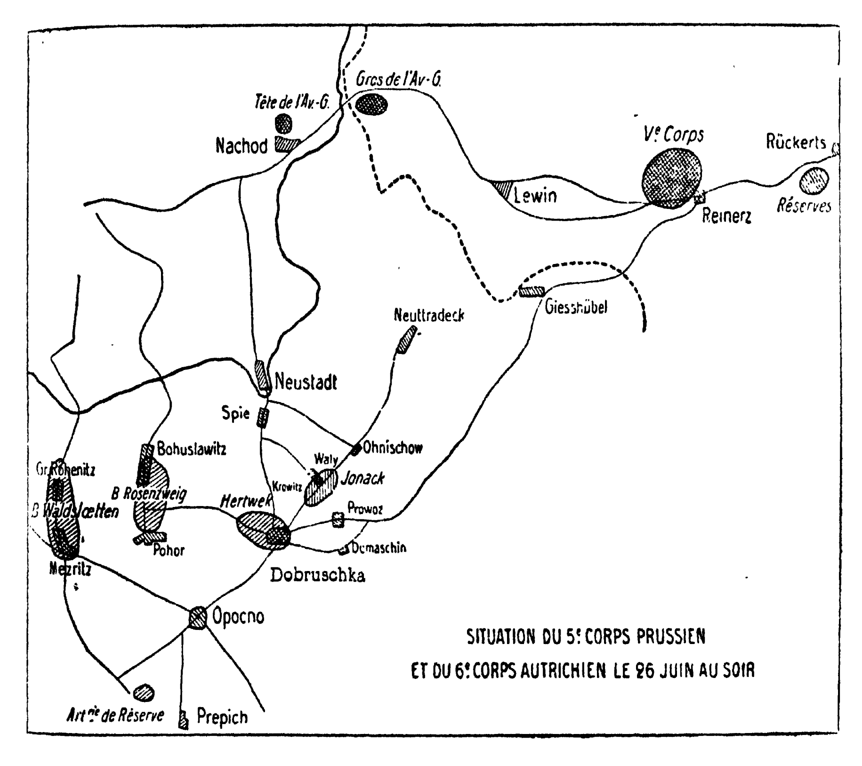
« Cette disposition a pour but de couvrir le mouvement de concentration de l'armée aux environs de Josephstadt, qui est en voie d'exécution ».

Quelle était la situation du 6e corps quand cet ordre allait

(1) Voir le détail et les circonstances de cet ordre à la page 159.

l'atteindre? Il était cantonné le 26 au nord d'Opocno comme il suit :

Brigade Jonack ([1]) avec 1 régiment de uhlans (10e) à Krowitz et à Waly, couverte à. .	Ohnischow par	1 baton de chasseurs, 1 escadron.
	Spie par. . .	1 baton du 20e régim., 6 pelotons.



Brigade Hertweck à Dobruschka et Perlitz couverte à	Prowoz. Domaschin.
Brigade Rosenzweig à	Bohuslavitz. Pohor.

(1) Chaque brigade autrichienne comprenait, comme on le sait : 1 bataillon de chasseurs, 2 régiments d'infanterie, 1 batterie de 8 pièces.

Brigade Waldstätten à . . . . { Mezritz. Gross-Rohenitz.

Artillerie de réserve (5 batteries) à. . . . { Prepich. Ocelitz.

Quartier général à Opocno.

Dans la soirée du 26, les brigades Jonack et Hertweck, à peine installées au cantonnement et insuffisamment gardées, étaient alarmées et prenaient les armes devant les détachements de cavalerie prussienne en réquisition qui débouchaient par la route de Giesshübel. Elles ne rentraient que tard dans leurs cantonnements.

La disposition respective de chacun des deux corps d'armée, V^e prussien et 6e autrichien, sur le terrain, dit mieux que toute phrase comment on entend la guerre de part et d'autre, comment on va l'exécuter.

Du côté prussien on voit :

Un corps d'armée rassemblé, à cheval sur la route qu'il va suivre, ses réserves en arrière sur la même route, prêt à *agir* avec tous ses moyens, son chef avec lui, le commandant effectivement; c'est bien là une *force* et une *volonté* réunies. Quand Steinmetz aura lancé son corps d'armée, il courra d'ailleurs à l'avant-garde; il sera le 27, à 8 heures du matin, à Nachod.

Une avant-garde, tenant déjà la route au loin, à la Mettau, garantissant la sûreté tactique de ce corps, lui ouvrant la route; tellement pénétrée de son rôle que, dans la soirée même du 26, elle a couru à Nachod.

Le 27 à la première heure, une *flanc-garde* sera poussée à Giesshübel pour couvrir le mouvement. Giesshübel est en pays autrichien; l'occuper le 26 eût dévoilé le projet d'offensive qut l'on avait formé. Mais on l'occupera pour couvrir le mouvemene du corps d'armée une fois commencé.

Dispositions faisant clairement voir : le *sentiment de l'action* qui anime au plus haut degré le commandant du corps d'armée et le commandant de l'avant-garde;

Qui garantissent par cette avant-garde (de préparation), par cette flanc-garde (de protection) la *possibilité* de réaliser l'action unique que l'on entreprendra avec toutes les forces bien en main et dans la même direction.

On a l'idée d'agir avec tout sur un point; on a la liberté de le

faire, grâce à la sûreté ; on obtiendra la décision grâce à l'économie des forces qui a présidé à leur répartition dans la colonne.

Du côté autrichien :

Le corps d'armée est déployé sur un front de plus de 10 kilomètres, *ce qui lui permet de cantonner, de vivre,* de marcher commodément, situation suffisante tant qu'il n'y a pas d'ennemi, mais répondant peu aux nécessités de la guerre. En outre, il est fractionné en cinq éléments distincts : 4 brigades et une artillerie de réserve.

Et alors si l'ennemi, objectif primordial cependant de toutes les combinaisons à la guerre, révèle sa présence, le 6e corps est hors d'état d'agir à cause de la disperson d'abord : il faudrait pouvoir se réunir, on n'en a pas le temps, on n'a pas un service de sûreté fournissant les deux ou trois heures de tranquillité que réclame le front de plus de 10 kilomètres sur lequel on s'est étendu.

A cause du morcellement des troupes ensuite ; au lieu d'opposer un corps d'armée obéissant à une même volonté, un faisceau de forces agissant dans un même sens, ce sont 4 brigades distinctes qui vont forcément travailler isolément, chacune pour son compte. Après la dispersion des forces, viendra la dispersion des efforts.

Le commandant du corps d'armée est d'ailleurs à Opocno, loin de ses troupes, plus commodément installé sans doute pour travailler, pour rédiger ses ordres, mais l'instrument qui doit les exécuter est loin de sa main. Celui-ci n'exécutera pas ou il exécutera mal.

Le commandement ne voit que la partie subjective de sa tâche : les moyens d'entretenir et de faire marcher son armée. Il a complètement perdu de vue l'objet auquel est destinée cette armée : la *lutte*. Rien n'est préparé pour l'entreprendre et pour la poursuivre dans de bonnes conditions. La notion de la guerre, le sentiment de l'action, ont disparu et laissé la place au travail des états-majors, toujours impuissants à eux seuls à créer la *victoire*.

Malgré tout, malgré cette méconnaissance complète de la guerre, les Autrichiens allaient, au début de la journée du 27, rencontrer des circonstances particulièrement favorables. A la guerre il y a autre chose que les principes, il y a le temps, les lieux, les distances, le terrain, il y a le hasard, dont on n'est pas maître. Les Autrichiens finiront néanmoins par être battus. Ce

n'est pas impunément qu'on viole les principes ; la fortune se lasse, l'esprit reprend bientôt ses droits sur la matière et le hasard.

Circonstances favorables : en effet, si nous envisageons les premières heures de la journée du 27, le 6e corps d'armée autrichien marchant sur un large front, par trois ou quatre routes, dont une seule, il est vrai, celle de droite, était une chaussée, pouvait rapidement atteindre son objectif, la route de Nachod à Skalitz.

La longueur de l'étape était de 10 à 15 kilomètres pour les brigades d'infanterie et de 18 kilomètres pour la réserve d'artillerie.

En partant à 3 heures du matin, comme on en avait l'ordre, l'infanterie pouvait arriver à 7 heures, l'artillerie à 9 ou 10 heures (à cause du mauvais état des chemins), si on ne rencontrait pas l'ennemi.

On avait une division de cavalerie pour couvrir la marche.

Du côté prussien, c'était jusqu'à Nachod :

18 à 20 kilomètres à faire pour le gros du corps d'armée ; 22 pour les réserves ;

Sur *une seule* route, presque continuellement en défilé.

On a bien une avant-garde à Nachod, mais jusqu'à 11 heures ou midi elle sera réduite à ses propres forces.

Dès 7 heures, cependant, elle peut être aux prises avec le corps d'armée autrichien et alors les circonstances vont être critiques.

1) Pour cette avant-garde isolée, si longtemps ;

2) Pour le corps d'armée { réduit à un débouché, menacé de le perdre.

La tâche même dévolue à chacun des deux corps d'armée constituait un avantage au profit des Autrichiens.

Le commandant du Ve corps prussien ne pouvait avoir en vue qu'un but : ouvrir le débouché des montagnes, c'est-à-dire en prendre et en garder les clefs, déployer son corps en avant du débouché, sur le plateau de Wysokow et de Wenzelsberg. Ce résultat, si l'ennemi se présentait pour le contester, ne pouvait être obtenu que par une *énergique offensive*.

Mais l'offensive était tout ce qu'il y avait de plus difficile à organiser, en raison de la nature du terrain dont on disposait.

Le commandant du 6e corps autrichien pouvait comprendre son rôle d'une double façon, puisqu'il était invité soit à *prendre position près de Skalitz*, soit, si l'ennemi survenait, à *l'attaquer avec la dernière énergie*.

Dans les deux cas encore, le résultat était facile à obtenir. S'il se décidait en effet à prendre position près de Skalitz, il trouvait près de Kleny un terrain à vues étendues, permettant l'emploi avantageux des trois armes, comme la suite d'ailleurs le montrera.

Cette position, il pouvait l'atteindre le 27, sans difficulté matérielle, en raison des distances ; sans difficulté tactique, à condition de prendre les précautions les plus élémentaires, car l'ennemi avait besoin de toute la journée pour faire déboucher à Nachod la valeur d'un corps d'armée.

Cette position une fois atteinte, il avait le temps de l'occuper et de l'organiser dans la soirée du 27 et la matinée du 28. Mais encore pour cela fallait-il définir l'idée et chercher à la réaliser.

Au contraire, adoptait-il l'offensive, il disposait d'un terrain favorable à la manœuvre, permettant de présenter un corps d'armée entier, libre de ses mouvements, en état de combattre contre des forces échelonnées dans un long défilé et ne disposant, pour en sortir, que d'un seul débouché. Mais encore, pour arriver au résultat, il est nécessaire d'entrevoir cette offensive, d'en préparer et d'en poursuivre, le cas échéant, la réalisation rationnelle.

La comparaison des heures auxquelles, par le fait du hasard, commencèrent les mouvements, montre qu'à ce point de vue encore la fortune réservait au commandant autrichien une précieuse faveur.

Pour le corps prussien, on l'a vu, rien n'était fait tant qu'il n'avait pas fortement pris possession du plateau à l'ouest de Nachod, plateau jalonné par Wenzelsberg, Wysokow, les hauteurs de Nachod. Un ennemi établi en ces points mettait évidemment tout en question : débouché, déploiement du corps d'armée. Mais ces points d'appui indispensables, il fallait aller les chercher à 24 kilomètres.

Pour les Autrichiens, s'ils adoptaient l'idée de l'offensive en vue de rejeter les Prussiens dans le défilé, c'était Wenzelsberg, Wysokow, qu'ils devaient prendre comme premiers objectifs pour en faire les points d'appui et les points de départ de toutes leurs actions dans ce sens.

Si au contraire ils poursuivaient la réalisation du plan qui consistait à prendre position près de Kleny, tout en se réservant la possibilité d'agir ultérieurement contre le débouché, c'est encore

la possession de Wysokow, de Wenzelsberg qu'ils avaient tout d'abord à s'assurer.

Ces points n'étaient pas à plus de *13* kilomètres des deux brigades Jonack, Hertweck, qui pouvaient d'ailleurs être soutenues à bref délai et par conséquent se dépenser sans compter.

13 kilomètres au lieu de *24*. Si les Prussiens et les Autrichiens s'ébranlaient à la même heure, c'était donc une durée de trois à quatre heures pendant laquelle les Autrichiens allaient combattre avec une supériorité numérique incontestable.

Mais, en fait, les dispositions prussiennes arrêtées pour le 27 retardaient de deux heures sur les dispositions autrichiennes. C'est à 5 heures pour les uns, à 3 heures pour les autres, qu'on devait se mettre en route. C'est, au total, une avance de cinq à six heures dont les brigades autrichiennes allaient pouvoir disposer, un avantage incontestable qu'elles pouvaient exploiter contre le corps prussien. Pendant tout ce temps, elles n'allaient avoir devant elles qu'une faible avant-garde de 6 bataillons et demi. Elles disposaient en outre d'une division de cavalerie.

Telles sont les circonstances particulièrement difficiles (on pouvait en partie les prévoir, c'est ce qui nous fait les retenir dans la discussion) au milieu desquelles le général prussien avait à faire déboucher sa colonne d'un long défilé, à la déployer ensuite.

Garantir ces opérations allait constituer la tâche de son avant-garde, tâche bien lourde si l'on tient compte de la *supériorité numérique* qu'elle allait avoir sur les bras et de la *durée de résistance* qu'elle allait avoir à fournir.

Comment cette avant-garde a-t-elle pu la remplir ? C'est ce que nous allons étudier.

La soirée du 26 juin dans les deux quartiers généraux

Du côté prussien, nous le savons déjà, l'avant-garde du général de Lœwenfeld s'est avancée de sa propre initiative de la Mettau à Nachod. C'était là, comme nous le verrons tout à l'heure, une faute, une témérité que Steinmetz n'eût pas dû laisser se pro-

duire, parce qu'elle pouvait compromettre l'avant-garde d'abord, ensuite le mouvement du corps d'armée, ce qui était plus grave.

Steinmetz donne également son ordre pour le 27. Cet ordre, naturellement, est le développement de la pensée que l'on voit déjà en germe dans l'échelonnement du 26.

Il porte :

« Le corps d'armée marchera sur Nachod et s'avancera au delà, dans la direction de l'ouest.

« Tout le monde rompra à 5 heures des cantonnements et bivouacs; trois colonnes de munitions suivront sans intervalle les réserves; les autres colonnes de munitions, comme les équipages de pont, suivront jusqu'à l'ouest de Reinerz, où elles attendront de nouveaux ordres.

« Les bagages seront parqués à Lewin; les hôpitaux de campagne à Lewin; les convois à l'ouest de Rückerts.

« Le détachement Hoffmann enverra, le 26 au soir, le régiment de dragons (n° 8) au gros du corps d'armée, où il constituera, avec la batterie à cheval de la réserve d'artillerie et le 1er uhlans, une brigade aux ordres du général de Wnück. Avec le reste de son détachement, le général Hoffmann couvrira le flanc gauche du corps d'armée, en particulier dans la direction de Giesshübel, et attendra de nouveaux ordres à Lewin. »

Du côté autrichien, le général Raming avait donné ses ordres conformément aux instructions précédentes du général Benedeck, qui envoyaient le 6e corps à Josephstadt, lorsque à 1 h. 1/2 du matin il reçut un nouvel ordre daté de Josephstadt, 8 heures du soir, et prescrivant de marcher sur Nachod.

C'est qu'en réalité, au grand quartier général autrichien, on avait appris la marche du Ier corps prussien dans la journée du 26 vers Trautenau; l'approche de colonnes vers Braunau; la réunion d'une forte masse à Reinerz et à Lewin, et sa marche présumée le lendemain sur Nachod. De ces renseignements, on avait conclu que la IIe armée prussienne n'allait pas tarder à entrer en Bohême.

Benedeck persistait à poursuivre son projet de concentration sur la position Jaromer-Miletin, sans idée de manœuvrer contre les Prussiens à leur débouché des montagnes.

Il ordonnait alors à 8 heures du soir :

« Il résulte des derniers rapports qui me sont parvenus que de

forts détachements ennemis s'avancent sur Polić, Trautenau et Starkenbach. En conséquence, j'ordonne ce qui suit :

« *Le 6e corps quittera Opocno le 27 courant, à 3 heures matin, et ira prendre position à Skalitz.* Une avant-garde sera poussée sur Nachod. La 1re division de cavalerie sera placée sous les ordres du commandant de ce corps. La cavalerie aura soin d'éclairer au loin, au moyen de fortes patrouilles en avant et sur les flancs des colonnes.

« Le 10e corps se mettra en route demain, 27 courant, à 8 heures du matin, après le premier repas. Il laissera ses gros bagages à proximité de la forteresse (Josephstadt) et ira prendre position à Trautenau. Une avant-garde sera poussée en avant. Le 2e régiment de dragons sera attaché à ce corps. Des détachements de cavalerie maintiendront la liaison entre le 10e corps et le 6e, placé à sa droite, et couvriront le flanc gauche vers Arnau et Hohenelbe. La brigade détachée à Praussnitz-Kaile rejoindra le corps lors de son passage.

« Le 8e corps se rendra demain à Tynist, aux environs de Josephstadt, et ira occuper la position abandonnée par le 10e corps. Le 3e corps quittera demain Königgrätz et ira s'établir à la gauche du 4e corps. Une brigade avancée éclairera les routes vers Jicin et Neu-Paka. Le 2e corps et la 2e division de cavalerie légère se rendront, le 27 courant, de Senftenberg à Solnitz, pour arriver le 28 par Opocno à Josephstadt, et iront camper, conformément à leurs instructions antérieures, respectivement à Neu-Plas et à Jasena. La 2e division de cavalerie légère ira relever les postes établis par la 1re division de cavalerie de réserve à Opocno, Dochkabrus et Neustadt.

« Le 4e corps restera dans sa position actuelle. Il détachera une brigade entre Arnau et Falgendorf (au nord-est de Neu-Paka), pour couvrir le chemin de fer. Les 3e et 4e corps doivent protéger le flanc gauche de l'armée au moyen de patrouilles de cavalerie envoyées au loin. La 2e division de cavalerie de réserve se rendra, le 28, de Holitz à Josephstadt et ira camper sur les hauteurs de Smiritz, sur la rive droite de l'Elbe. La 3e division de cavalerie de réserve quittera Wamberg le 27, arrivera à Hohenbruck le même jour, et le lendemain (28) à hauteur de Smiritz, sur la rive de l'Elbe, où elle campera.

« *Cette disposition a pour but de couvrir le mouvement de con-*

centration, en voie d'exécution, de l'armée près de Josephstadt. Cela ne doit pas empêcher cependant de marcher énergiquement à l'ennemi, si l'occasion s'en présente, sans toutefois le poursuivre trop loin. »

Si nous discutions cet ordre, nous y trouverions les mêmes caractères que nous avons relevés dans le dispositif du 6e corps le 26 au soir. Il y manque l'esprit et par suite l'idée militaire.

Ce n'est pas une armée travaillant pour agir avec ensemble et force contre l'ennemi, ce sont de nombreux corps d'armée, de nombreuses divisions de cavalerie, évoluant comme des êtres inanimés, comme les pions d'un échiquier, sur un terrain donné, sans que la pensée directrice du commandement supérieur soit exprimée quelque part, si ce n'est à la fin de l'ordre, pour faire connaître le résultat non à obtenir, non à garantir, mais assuré par l'exécution de cet ordre. *Cette disposition a pour but de couvrir le mouvement de concentration, en voie d'exécution, de l'armée près de Josephstadt.* Mais, si l'ordre ainsi tracé de point en point ne peut être exécuté pleinement du fait de l'ennemi, avec qui il faut cependant bien compter à la guerre où il est le fil conducteur, qui peut encore guider les exécutants? Par contre, on leur a, à tous, soigneusement lié les bras et les jambes, par la détermination des moyens à prendre, par l'énumération des recommandations puériles. Si l'ennemi survient, que les moyens prescrits ne conviennent pas aux circonstances — et il en est toujours ainsi — ils doivent alors ou désobéir ou se laisser battre, deux solutions qui mènent l'une comme l'autre au désastre.

Ce mal n'échappe pas aux yeux du commandant en chef. Il espère l'atténuer en ajoutant à la fin de son ordre :

« *Cela ne doit pas empêcher cependant de marcher énergiquement à l'ennemi, si l'occasion s'en présente, sans toutefois le poursuivre trop loin.* » Il ne fait que l'aggraver en jetant comme à plaisir le trouble et la confusion dans l'esprit d'hommes auxquels il dit simultanément : Reculez et avancez. Prenez position... et cependant marchez « énergiquement à l'ennemi, si l'occasion s'en présente ». Comme si pour marcher énergiquement à l'ennemi il ne fallait pas chercher l'ennemi, chercher l'occasion, se disposer pour cela. Les conséquences les plus fâcheuses résulteront de cette manière de commander. Il en sera toujours ainsi quand le commandement supérieur, manquant à lui-même, par insuffi-

sance de vue ou de volonté, voudra se substituer à ses subordonnés, *penser et décider pour eux ; il faudrait, pour qu'il pensât* droit et décidât juste, qu'il vît par leurs yeux, du point où ils sont, qu'il pût être à la fois partout.

Commander, au sens que comporte l'étendue de l'action moderne, doit donc s'entendre, pour le commandement supérieur, de la détermination nette d'un résultat à poursuivre, de la mission attribuée à l'unité subordonnée, dans l'opération entreprise par l'ensemble des forces ; mais cette détermination doit laisser au chef subordonné la pleine liberté dans le choix des moyens à pratiquer pour obtenir, en tout cas, le résultat voulu, malgré les circonstances qui viendront se mettre à la traverse et qu'on ne peut prévoir à l'avance.

Dans cet ordre d'idées, le commandant de l'armée, après avoir communiqué au commandant du 6e corps à Opocno *tous* les renseignements sur l'ennemi qui pouvaient l'intéresser, après lui avoir fait connaître les mouvements de l'armée, pouvait se borner à lui prescrire :

« En vue de couvrir la concentration qui se poursuit à Josephstadt, portez-vous sur Skalitz, d'où vous tiendrez les routes de Nachod et de Kosteletz. Vous disposerez de la division de cavalerie de réserve. »

En fait, l'ordre du général Benedeck part de Josephstadt à 8 heures du soir. A 8 h. 50, arrive de Nachod la nouvelle, plusieurs fois confirmée dans la nuit, que l'ennemi a enlevé et occupé cette localité. Ce renseignement, qui eût été du plus haut intérêt pour le commandant du 6e corps, ne lui est pas communiqué. Raming partira le lendemain, ignorant la présence d'importantes forces ennemies à 12 kilomètres de ses premières troupes. Comment ses dispositions eussent-elles pu répondre à la réalité des choses ?

En tout cas, il ne recevait qu'à 1 h. 30 du matin, à Opocno, l'ordre du général en chef daté de 8 heures, malgré la faible distance (15 à 17 kilomètres) que cet ordre avait à parcourir. Il modifiait immédiatement ses dispositions primitives et ordonnait à 2 h. 30 du matin :

« La brigade Hertweck marchera par Bestwing, Spie, Neustadt, Wrchowin sur Wysokow, où elle fera front à l'est.

« La brigade Jonack marchera par Spie, Neustadt, Wrchowin, Schonow, Prowodow sur Kleny.

« La brigade Rosenzweig marchera sur Bohuslawitz par Cerncic, *Krein, Naboran, Lhota, Spita vers Skalitz et prendra position* au nord de la localité sur la rive droite de l'Aupa, face à l'est.

« La brigade Walpstätten marchera par Rohenic, Slavetin, Rostock, Nauzin, Jessenitz vers Spita et Skalitz, où elle prendra position face à l'est.

« La brigade Hertweck rompra à 3 heures; la brigade Jonack à 3 h 30; les deux autres à 3 heures. On n'amènera que les petits bagages. Les gros bagages seront dirigés sur Opocno. »

La réserve d'artillerie devait se porter vers Kilow, en marchant derrière la colonne Waldstätten; la compagnie sanitaire de corps, sur Xajezd; l'ambulance, sur Schweinschädel; les convois, sur Josephstadt.

La grande distance qui séparait le quartier général du 6e corps à Opocno des cantonnements occupés par les brigades fut cause que l'ordre parvint tard. Certaines troupes ne le reçurent même qu'après le moment où l'exécution aurait dû commencer.

Comme on le voit, le général Raming ne s'arrête ni à l'idée de prendre avec son corps d'armée *une position pour arrêter* l'ennemi, s'il débouche des montagnes, ni à celle *de le rejeter par l'offensive,* si l'occasion se présente.

Il ne formule ni l'un ni l'autre de ces résultats à poursuivre. Il se met même hors d'état d'atteindre l'un ou l'autre si, en cours de route, sa décision s'affirme.

Si l'ennemi ne gêne pas le mouvement, il aura d'ailleurs, en fin de journée, une situation pleine de faiblesse :

1 brigade à Wisokow;

1 brigade à Kleny;

1 sur la rive droite de l'Aupa, au nord de Skalitz;

1 entre Spila et Skalitz;

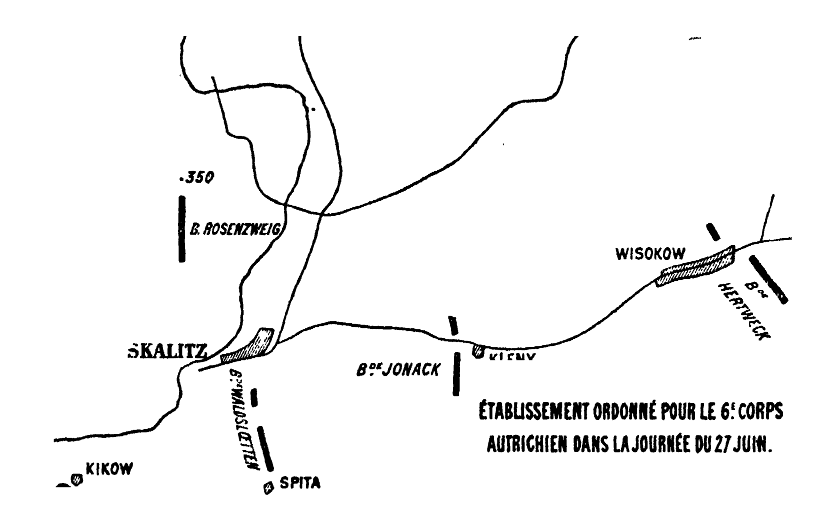
La réserve d'artillerie à Kikow.

Chacune de ces brigades prenant d'ailleurs position sur le terrain qui lui est assigné, face à l'est : dispositif qui ne peut aboutir qu'à quatre combats successifs et distincts de brigade, si l'on tient compte des distances (7 kilomètres de Wysokow à Skalitz, 4 de Wysokow à Kleny) et des obstacles comme l'Aupa qui séparent les brigades.

Dispositif qui interdit en tout cas une action combinée de toutes

les forces du corps d'armée à un moment quelconque, soit pour manœuvrer et attaquer, soit pour résister et contre-attaquer.

Mais, si l'ennemi survient pendant qu'on est en marche vers Skalitz, les mêmes impossibilités se présentent : on ne peut en aucune façon lui opposer un corps d'armée, mais seulement quatre brigades et une réserve d'artillerie, agissant isolément, sans parler de tous les autres éléments mêmes du train de combat, qui sont également dispersés sur des itinéraires propres.



L'absence complète d'objectivité continue de caractériser cet ordre du général Raming, dans lequel il n'est question ni d'ennemi ni d'opération tactique. Comment y aurait-il adaptation des moyens au but, orientation des forces vers ce but? Ces moyens et ces forces ne doivent-ils pas dès lors se perdre dans une impuissance complète?

L'ordre appelle encore quelques observations intéressantes :

1° Les renseignements venus du grand quartier général montraient l'ennemi prêt à attaquer, ils le signalaient en particulier vers Lewin et Reinerz. L'alerte des brigades Jonack et Hertweck dans la soirée du 26 confirmait ces prévisions. La colonne de droite du dispositif autrichien, plus exposée à être attaquée, aurait dû être richement pourvue en cavalerie et en artillerie. En fait, elle manque de cavalerie; le régiment de cavalerie dont on dis-

pose continue de marcher avec la brigade Jonack, qui jusqu'à présent en a été dotée pour faire l'avant-garde ; le défaut de temps empêche sans doute de lui donner une nouvelle affectation plus rationnelle.

De même, la brigade Hertweck ne dispose que d'une batterie, c'est insuffisant ; les autres brigades en ont une également ; pour elles c'est trop ;

2° Enfin, la colonne de gauche est suivie par toute la réserve d'artillerie. Elle lui est inutile, c'est évident. Mais, s'il faut l'en retirer pour la porter ailleurs, le mouvement sera très long ; elle arrivera très tard ;

3° Nous retrouvons ici les défauts caractéristiques de l'ordre linéaire résultant de la répartition fixe et symétrique des moyens. L'aile menacée est toujours trop faible, l'aile non menacée toujours trop forte.

En outre, le gros des forces n'est pas libre d'agir où l'on veut et comme on veut. Il n'y a pas un gros réservé, puisqu'il n'y a pas de service de sûreté le couvrant.

Si donc l'ennemi survient, on ne peut *éviter* l'affaire. Bien plus, on ne peut la *diriger ;* car la répartition des forces dans l'espace fait qu'elles vont toutes s'engager simultanément. Pour conduire l'action, il eût fallu cependant *faire des réserves,* préparer une manœuvre, la dissimuler, l'exécuter. La chose est impossible, si l'adversaire attaque ; les quatre brigades vont être presque aussitôt aux prises avec lui. Il ne sera plus possible d'en disposer, d'en jouer ;

4° Mais, avant même que le corps d'armée soit au contact de l'adversaire, son dispositif rend toute manœuvre difficile, en raison de son front étendu (10 à 12 kilomètres) ; un changement de direction par les têtes de colonne est une opération très longue ; un changement de direction par le flanc est impossible ; on n'a pas de profondeur.

Reprenons aujourd'hui la question pour notre compte ; supposons-nous à Opocno, saisis d'un ordre qui, après nous avoir fait connaître les renseignements reçus, nous prescrit, pour couvrir la concentration de l'armée à Josephstadt, de porter le corps d'armée à Skalitz, d'où il aura à garder les routes de Nachod et de Kosteletz.

De quoi s'agit-il? D'aller à Skalitz, mais en vue de quoi?

1° Si l'on ne rencontre pas l'ennemi pendant cette marche, en vue de prendre, près de cette localité, une position d'où l'on puisse agir sur toutes les routes dangereuses. Ces dispositions une fois prises, si l'ennemi survient par Nachod, par exemple, le corps d'armée doit l'empêcher de déboucher du défilé; au besoin même, par une énergique offensive, le rejeter dans le défilé. En vue de cette éventualité, le corps d'armée doit s'assurer la possession du plateau qui domine le défilé de Nachod. Une avant-garde sera poussée dans cette direction vers Wysokow. Pour des considérations analogues, on en pousserait une deuxième vers le nord. S'éclairer sur les mouvements de l'ennemi, tenir tous les débouchés par lesquels il peut se présenter : voilà la tactique à pratiquer quand on sera arrivé;

2° Si préalablement, pendant sa marche, le corps d'armée rencontre l'ennemi débouchant de Nachod, il n'y a pas à hésiter, il faut l'attaquer, le rejeter dans le défilé, ce qui garantit d'ailleurs l'occupation à réaliser ultérieurement de la position de Skālitz.

Le corps d'armée doit alors marcher dans une formation qui lui permette de chercher et d'entreprendre le combat avec toutes ses forces au lieu de s'y laisser entraîner peu à peu;

3° Dans un cas comme dans l'autre, on ne poursuivra pas au delà de Nachod l'ennemi en retraite;

4° Si on ne parvient pas à rejeter l'ennemi dans le défilé, le corps d'armée cherchera néanmoins à gagner la position de Skalitz; il manœuvrera pour cela.

Avec ces données du problème, ces conditions tactiques, comment organiser le mouvement?

Nous avons quatre routes, c'est évident. Allons-nous user de toutes?

Une division marchant isolément sur une route a une longueur d'environ 15 kilomètres.

Une deuxième division qui suit la première n'a guère que 9 kilomètres.

Si les divisions marchent isolément sur deux routes séparées par une distance d, il faut, pour les rassembler en un point a de la première route, le temps nécessaire au dernier élément de la deuxième division pour arriver, c'est-à-dire pour faire 15 kil. $+ d$.

Si les deux divisions marchent à la suite l'une de l'autre, le

temps nécessaire pour rassembler est celui qu'il faut pour parcourir $15 + 9 = 24$ kilomètres.

Suivant que $d > 9$, il y a donc avantage à prendre une route ou deux.

Si on fractionne le corps en quatre brigades, sur quatre routes le temps nécessaire au rassemblement est celui qu'il faut pour parcourir

$$8 + d + d' + d'';$$

si donc

$$d + d' + d'' > 24 - 8 \text{ ou } 16,$$

il y a matériellement perte de temps à prendre les quatre routes.

Mais d'autres considérations, les considérations tactiques, apparaissent pour limiter plus étroitement le nombre des itinéraires à pratiquer.

Tout en allant à Skalitz, nous voulons être prêts à recevoir l'ennemi, s'il survient, même à l'attaquer en bonnes conditions, avec un *gros de forces :*

Capable de manœuvrer jusqu'au dernier moment ; pour cela, *rassemblé ;*

Capable de modifier la répartition, de régler l'économie de ses forces, de les avancer en les dissimulant ; et, pour répondre à ces conditions, organisé en *profondeur.*

Pour ces différentes raisons, nous ne pratiquerons que deux routes. Celle de Dobruschka, Neustadt, Wrchowin, et celle de Pohor, Bohuslawitz, Cerncie, Nahoran, Lhota.

La distance moyenne qui les sépare n'est que de 4 à 5 kilomètres.

Le gros du corps d'armée marchera par ces deux routes. Pour lui conserver la liberté d'action et la libre disposition des forces que nous venons de reconnaître nécessaires, *il aura une avant-garde tactique :* de quel côté ? Du côté de l'ennemi, sur la route de droite. De quoi se composera-t-elle ?

De troupes capables de *renseigner,* de *couvrir* le gros, pendant un temps encore assez long, de *saisir* l'ennemi, c'est-à-dire :

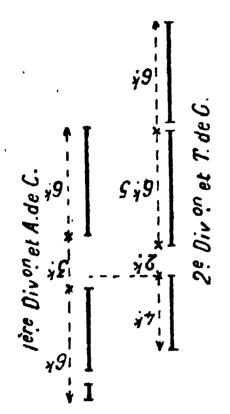
De cavalerie : on y mettra le régiment dont on dispose ;

D'infanterie : une brigade (1re brigade) :

D'artillerie : deux groupes à la composition actuelle.

En arrière de cette avant-garde, le gros s'avancera marchant sur les deux routes :

Sur celle de droite : le reste de la 1re division, l'artillerie de corps : celle-ci pour pouvoir promptement renforcer l'avant-garde avec une troupe, avec une arme dont l'engagement laisse encore toute liberté de répartir ultérieurement les forces du gros, conformément à un plan que l'on ne pourra arrêter qu'à la dernière heure ;



Sur celle de gauche : le reste du corps d'armée : la deuxième division, le train de combat, couvert par une avant-garde de sûreté matérielle : un régiment d'infanterie, avec quelque artillerie et l'escadron divisionnaire.

Mais de leur côté, les dispositions prussiennes ne sont pas à l'abri de la tactique :

1° Avancer l'avant-garde à la frontière, à une petite journée de marche de Reinerz, n'était pas sans danger évidemment, mais c'était justifié par la situation générale et aussi par la nature du terrain qui obligeait à échelonner les troupes. Pousser cette avant-garde plus loin, jusqu'à Nachod, comme le fit, dans la soirée du 26, le général de Lœwenfeld, était commettre un acte de témérité gros de sérieux dangers. Il était difficile de demander à une avant-garde, forte de 6 bataillons, 4 escadrons, 12 pièces, de résister cinq ou six heures, sur l'espace nécessaire au déploiement du corps d'armée, en avant d'un défilé, en présence de forces supérieures.

On connaissait la présence de ces forces supérieures aux environs de Nachod. On savait un corps d'armée autrichien concentré le 26 à Opocno ; on savait que d'autres colonnes se rassemblaient à Skalitz.

On devait alors s'attendre à être violemment attaqué le 27, au débouché, dans la direction d'Opocno ou dans celle de Skalitz. On ne pouvait espérer déboucher et se déployer en présence de ces forces supérieures qu'à la condition de prendre des dispositions spéciales permettant d'avoir raison de la situation difficile où l'on allait se trouver. Ces dispositions devaient consister :

1° A réduire la distance de l'avant-garde au gros, pour pouvoir soutenir le plus tôt possible l'avant-garde ;

2° A augmenter l'artillerie de l'avant-garde ;

3° A marcher dans une formation aussi dense, aussi concentrée que possible, toujours pour abréger la durée de la crise ;

4° A entreprendre la marche de façon à se présenter de bonne heure, le 27, à Nachod. Au lieu de partir à 5 heures, partir à 3 heures.

A ces dispositions prudentes, on objectera qu'en fait le bond téméraire de la soirée du 26 rendit le corps prussien maître du pont et du passage de la Mettau. Un pareil avantage n'était pas de nature à compenser les dangers de l'entreprise, car étant donnés la faible occupation du pont, le peu d'importance de la rivière, toutes choses que l'on connaissait, il suffisait, dans la nuit, de pousser en avant le bataillon de pionniers, d'enlever les postes ennemis, d'entreprendre la réparation du pont, l'établissement de nouveaux passages près de ce pont pour que le gros pût effectuer sa marche sans subir de retard.

Mais cet acte téméraire était en outre *plein d'inconvénients*. L'entrée en Bohême de la deuxième armée devait se faire en plusieurs points *simultanément* et *par surprise*. Ce caractère de l'opération devait être respecté dans chaque corps d'armée. Le Ve corps livrait le secret en portant, le 26 au soir, son avant-garde sur Nachod.

Le commandement autrichien devait apprendre télégraphiquement, dans la soirée du 26, la nouvelle du passage de la frontière par une avant-garde prussienne ; il avait alors le temps voulu pour prendre des contre-dispositions de nature à enrayer l'opération projetée.

En fait, comme on le sait, le généralissime autrichien reçut à 8h 50, à Josephstadt, le renseignement lui apprenant que le poste de Nachod avait été attaqué par des forces très supérieures et qu'il s'était en conséquence replié sur Skalitz. On ne pouvait compter qu'à cette nouvelle il n'allait pas prendre la décision spéciale. Au moment où l'on donnait au commandement autrichien un avertissement aussi intempestif, on ne pouvait prévoir de sa part une pareille absence de résolution.

L'étude de la campagne de 1806, qui présente un cas analogue, serait des plus instructives : nous verrions Napoléon procéder d'une façon absolument différente pour surprendre le passage des montagnes, pour empêcher l'ennemi de venir défendre à temps

les points menacés. C'est ainsi que, le 25 au soir, il aurait encore tenu ses forces échelonnées en profondeur, à une forte étape de la frontière, laissant planer de la sorte le vague sur les passages qu'il visait et qu'il comptait pratiquer.

Le 26, il eût présenté ses corps d'armée à la frontière après une forte marche; le 5e corps eût atteint Schlaney avec sa tête, se condensant sur cette tête, se serrant à bloc, de Schlaney à Lewin, pour former ce que l'Empereur appelait la masse de guerre.

Le 27, la tête du corps d'armée partant à 3 heures du matin eût atteint Nachod à 4 heures de (Schlaney à Nachod il y a 3 kilomètres). La queue du corps d'armée y fût entrée deux ou trois heures plus tard.

Que pouvait faire alors le commandement autrichien, même doué d'activité et de décision?

Le 25, il ne peut prendre aucun parti. Les projets de l'ennemi ne sont pas dévoilés.

Le 26 au soir, ils se révèlent de toutes parts, le commandement autrichien arrête des dispositions pour les contrecarrer.

Le 27, ces dispositions se réalisent, mais trop tard pour amener des forces à Nachod avant l'adversaire.

Voilà la distance du maître aux disciples.

Napoléon prend d'ailleurs la peine de nous exposer lui-même son procédé quand il écrit au maréchal Lannes, commandant le 5e corps, un de ses corps d'avant-garde en octobre 1806 :

« Le 7, vous cantonnerez entre Hassfurt et Coburg (marche d'approche).

« Le 8, vous entrerez à Coburg (lisons Nachod), de manière à y arriver avec tout votre corps d'armée, et qu'*une heure avant l'arrivée de vos grenadiers on ne se doute pas à Coburg du commencement des hostilités;* arrivé le 8 à Coburg, vous prendrez position en avant de cette ville en vous arrangeant de manière à être le 10 à Grafenthal et vous vous mettrez en position de nous soutenir. »

Et de même au maréchal Soult :

« L'Empereur ordonne que vous preniez vos mesures pour entrer à Baireuth le 8, de meilleure heure possible. Vous y entrerez *en masse,* de manière qu'une heure après l'entrée du premier de vos hussards, tout votre corps d'armée soit à Baireuth et puisse faire quelques lieues encore... »

Développement du combat de 3 heures à 8 heures et demie

(*Voir croquis A.*)

Le 27 juin 1866, le Ve corps prussien part à 5 heures de ses bivouacs et cantonnements pour Nachod. L'avant-garde, qui était fortement en avance, ne commence sa marche qu'à 6 heures.

A 8 heures, la tête d'avant-garde (2 bataillons [2e et 3e du 37e], 2 compagnies de chasseurs, 2 escadrons du 4e dragons, 1 batterie) se trouve à Branka, en avant de Nachod.

Elle envoie sans retard en reconnaissance, sur la route de Neustadt, 1 escadron de dragons et 1/2 compagnie de chasseurs; sur le terrain accidenté et couvert au nord de Branka, vers Kramolna, où l'on a aperçu de la cavalerie ennemie, 1 compagnie de chasseurs; sur la route de Skalitz, 1 escadron soutenu par 1 bataillon (3e du 37e incomplet pour le moment, par suite du retard du 1/2 bataillon Bojan), qui doit occuper Wysokow.

Steinmetz arrive vers 8 heures à Nachod; il y reçoit l'avis que l'avant-garde a débouché sans rencontrer d'ennemi. Pensant que la journée se passerait sans difficultés, il fait dire à la 2e division de la Garde qu'il ne croit pas devoir faire appel au concours qu'elle lui a offert à Kronow.

Le commandant de l'avant-garde est occupé à donner son ordre d'avant-postes lorsqu'il reçoit de l'escadron avancé sur la route de Neustadt la nouvelle (de 8 h. 1/2) de l'approche de l'ennemi. Lorsque l'escadron était arrivé sur le plateau, il avait aperçu de fortes colonnes de toutes armes en marche sur la route de Neustadt et dans la direction de Skalitz. Ces dernières avaient déjà atteint Schonow, Prowodow, Domkow. Les éclaireurs, des dragons prussiens, avaient été reçus par un feu violent, en approchant de ces colonnes.

Le commandant de l'avant-garde ordonne alors au commandant de la tête d'avant-garde de se porter sur le plateau de Wenzelsberg, pour contenir l'ennemi, avec tout ce qui reste de troupes disponibles (2e du 37e; 1/2 compagnie de chasseurs; 1 batterie) à la croisée des routes.

En même temps, il envoie l'ordre au gros de l'avant-garde à

Altstadt d'avancer vers le plateau de Wenzelsberg par la hauteur de Branka qui se trouve au sud de la croisée des routes.

Suivons l'avant-garde dans le développement de son rôle et voyons ce que deviennent nos trois termes :

Reconnaître : les Autrichiens n'étant pas sérieusement couverts, les dragons prussiens ont déjà constaté facilement la marche de deux fortes colonnes; une vers Domkow, une vers Wysokow. C'est plus qu'il n'en faut pour prendre un parti. La reconnaissance est terminée pour quelque temps.

Se saisir de l'ennemi, le fixer, pendant qu'on se prépare à le frapper; on ne peut y songer, la manœuvre est loin d'être prête.

Le corps d'armée est en route, sa tête n'arrivera qu'à midi.

Couvrir le débouché, l'arrivée, le rassemblement, puis l'entrée en action du corps d'armée, devient important et urgent; il est 8 h. 1/2, l'avant-garde devra suffire à cette lourde tâche pendant près de quatre heures.

Ce rôle tout d'abord est affecté au 37e prussien. Ce régiment n'a pas tiré un coup de fusil depuis 1815. Il n'a pas pris part à l'échauffourée du Schleswig-Holstein en 1864. C'est l'instruction de cinquante ans de paix que nous allons voir mettre en application contre l'armée autrichienne qui s'est récemment battue (en 1859). Nous reconnaîtrons bientôt, d'un côté, des hommes qui savent la guerre sans l'avoir faite, les Prussiens; de l'autre, des hommes qui ne l'ont pas comprise même en l'ayant faite.

A la première menace de l'ennemi, le commandement prussien répond donc par la répartition suivante :

1 escad.	1/2 bat.	1/2 comp.	de chasseurs sur la route de Skalitz à Wysokow.
» —	1/2 —	» —	en route vers le même point.
1 —	» —	1/2 —	sur la route de Neustadt.
» —	1 —	» —	1 batt^{ie} en marche sur Wenzelsberg.
» —	» —	1 —	» — à Kramolna.
2 escad.	2 bat.	2 comp.	1 batt^{ie}.

Le reste de l'avant-garde (3 escad., 3 bat. 1/2, 2 comp., 1 batt^{ie}) arrive d'Altstadt sur le plateau.

Dispositions très judicieuses.

On envoie tout sur le plateau (moins 1/2 bataillon maintenu à

Altstadt), parce qu'il faut à tout prix *couvrir* le débouché, préparer l'entrée en action du corps d'armée.

Couvrir comporte : tenir les points d'où l'ennemi pourrait battre le débouché, mais aussi tout le terrain qui est nécessaire à la mise en action ultérieure du corps d'armée, tant en largeur qu'en profondeur.

Et l'avant-garde embrasse immédiatement 4 kilomètres de front ; les circonstances locales le lui imposent.

Le danger qu'on va créer ainsi pour cette avant-garde peut être très grand. Il importe peu, *si elle dure* le temps nécessaire à l'arrivée du corps d'armée, soit jusqu'à midi.

Telle est toute l'idée du commandant de l'avant-garde d'où va sortir le *combat original de brigade* qu'il livrera ; c'est à la tactique et forcément à la tactique de détail (en raison de la dispersion) qu'il va demander le moyen de *durer* dans cette situation. Nous allons voir comment, de l'autre côté, la brigade Hertweck, avant-garde, en fait, du corps autrichien, ne va pas comprendre son rôle d'avant-garde, s'embarquera purement et simplement dans un combat de brigade purement schématique qui, étant peu raisonné à son origine, ne sera pas rationnel dans l'exécution, manquera de toute conduite comme de toute tactique logique.

Revenons donc aux Autrichiens.

La colonne Hertweck, partie à 3 h. 1/2, croise deux fois, à Spie et à Wrchowin, la colonne Jonack, ce qui suspend et ralentit sa marche. Elle entre en contact avec l'ennemi à 7 h. 1/2 par son avant-garde (25e bataillon de chasseurs et 2 pièces). A ce moment :

La colonne Jonack marche sur Domkow ;

La colonne Rosenzweig marche sur Lotha ;

La colonne Waldstätten marche sur Skalitz, où elle doit se rassembler.

Entre temps, le général Raming, venu à Skalitz, puis à Kleny, y trouve le commandant de la 1re division de cavalerie qui lui dit que ses avant-postes ont été rejetés de Wysokow. Il ordonne en conséquence :

La brigade Hertweck continuera sa marche sur Wysokow :

La brigade Jonack La brigade Rosenzweig	sur Kleny, poussant 1 bataillon sur Wysokow ;
L'artillerie de corps La brigade Waldstätten	sur Skalitz, en réserve,

La division de cavalerie :	Brigade Solms à Kleny. Brigade Schindlocher à Dolau (5 ou 6 kilomètres de Kleny).

C'est donc à la deuxième interprétation de l'ordre du général Benedeck que le général Raming s'arrêtait, car, par ses dispositions, il rapprochait toutes ses troupes du défilé.

Mais en passant à l'offensive, il eût dû s'assurer les moyens :

1° De la réaliser vers Nachod, Wenzelsberg ;

2° De la réaliser sûrement et rapidement, car il pouvait avoir affaire dans d'*autres directions*.

Néanmoins, ses dispositions, même imparfaites, augmentaient le danger de l'avant-garde prussienne, car tout d'abord c'est :

La tête de l'avant-garde	2 bat^{ons} 1 batt^{ie} 1 esc^{on}	qui allait avoir à lutter contre les	7 bat^{ons}. 1 batt^{ie} de 8 pièces	Brigade Hertweck.
Puis toute l'avant-garde	7 bat^{ons} 2 batt^{ies} 4 esc^{ons}	qui allait avoir à lutter contre 2 et même 3 brigades autrichiennes.		

Avant de voir comment agit cette avant-garde, examinons le terrain.

Position du plateau de Wenzelsberg

La route de Neustadt suit une coupure, Branka-Schlucht, puis la lisière ouest de la forêt de Branka, qui se trouve à peu près sur la crête du plateau. Cette forêt est limitée à l'est par des pentes raides et escarpées qui se terminent à la Mettau.

La crête du plateau s'élève avec la route, passe ensuite à l'est de la route, qui forme encore cependant avec la lisière de la forêt une puissante ligne de résistance. Là, se trouve le dernier point d'appui pour des troupes qui combattent face à l'ouest, sans cependant que de gros effectifs de cavalerie, d'artillerie puissent y être utilisés, à cause des bois et des pentes raides qui s'étendent jusqu'à la Mettau.

Le plateau de Wenzelsberg domine tout le terrain qui s'étend à l'ouest, en particulier les hauteurs de Kleny. Mais la vue est gênée par les couverts qui se trouvent à mi-pente, aussi bien dans la direction de Prowodow et de Schonow que dans celle de Neu-

stadt et de Wrchowin. L'assaillant venant de ces directions trouve, en ces nombreux boqueteaux et coupures, une protection et un abri contre les vues et les feux du défenseur, abri que doublait, le jour du combat, l'état avancé des récoltes.

Ainsi la ligne de défense du plateau de Wenzelsberg face à l'ouest ne se trouve pas à la crête, mais à mi-pente. On peut la tracer par la lisière ouest de Wysokow, la lisière sud-ouest du petit bois (*Wäldchen*), l'église évangélique de Wenzelsberg, la maison forestière et les parcelles de bois qui l'entourent à l'est et au sud jusqu'à Sochors.

De cette ligne part une pente inclinée de 5 à 10 degrés, entièrement découverte, permettant de développer une grande puissance de feux d'artillerie et d'infanterie. La ligne de défense se tient d'ailleurs assez haut pour dominer les hauteurs de Kleny.

Son développement est d'environ 4.000 mètres. Elle constitue une bonne position défensive pour un corps d'armée.

Comment l'occuperait-il pour cela?

La répartition des forces comporterait :

L'occupation des localités par de l'infanterie renforcée de quelques batteries; le rassemblement de la cavalerie et de l'artillerie entre Wysokow et le bois au sud (*Wäldchen*).

Le rassemblement de toute l'infanterie réservée sur le plateau à l'est de ce bois; un détachement d'infanterie avec de l'artillerie porté sur le plateau au nord de Wysokow.

L'inconvénient de la position est évidemment son manque de profondeur et, comme conséquence, la difficulté de mouvoir, en arrière, de l'artillerie et de la cavalerie.

Malgré cela, il est facile de voir que, occupée comme il vient d'être dit, elle serait difficile à envelopper par sa gauche, en raison de la nature boisée du terrain qu'on y trouve; que, manœuvrée par sa droite par une attaque qui prendrait sa direction droit sur Nachod, on aurait encore le temps, grâce au détachement tenant le plateau nord de Wysokow, de prendre des contre-dispositions de nature à arrêter le mouvement enveloppant qui, en toute hypothèse, serait très long à se produire.

Par contre, en avant du front, se trouvent les localités de Prowodow et de Schonow, en arrière desquelles l'adversaire peut rassembler et disposer ses troupes, de même que, en cas d'échec, il peut y trouver une position de recueil.

Le ruisseau qui de Wysokow coule au nord-ouest de Prowodow est absolument négligeable; il a de nombreux passages; ne forme nulle part obstacle : les prairies qui le longent étaient sèches et fermes.

Ces propriétés de la position apparurent en particulier quand les Autrichiens, rejetés sur Schonow et Prowodow, essayèrent, dans un effort violent, d'envelopper l'aile droite de la position; il était trop tard.

Étant donné ce terrain, quel rôle allait-il jouer? que devait-on s'attendre à y voir réaliser dans la journée du 27?

Les Autrichiens, en raison de leur situation et de leur écrasante supériorité, devaient et pouvaient évidemment mettre au plus tôt la main sur la ligne de défense citée plus haut et, alors le sort du Ve corps prussien était à moitié décidé. Sa situation devenait en tout cas très difficile, car les Autrichiens, partant de ces localités, avaient toute facilité pour rejeter les Prussiens qui avaient gagné la route de Neustadt. Les objectifs à viser étaient pour cela : le bois de Branka et la hauteur de Branka. Les Prussiens devaient au contraire tendre à occuper la position de Wenzelsberg et des bois qui l'entourent, y organiser une première ligne de résistance, la deuxième étant constituée par la coupure de Branka et la lisière ouest du bois de Branka.

Sur les ressources qu'allait fournir cette seconde ligne, il y a toutefois des observations à présenter :

1° Sur le front Branka-Schlucht, bois de Branka, on ne pouvait employer que de l'infanterie, le terrain à l'est étant impraticable à de l'artillerie, les vues étant, de plus, très restreintes.

A l'aile gauche, l'artillerie avait de la peine à se mouvoir et à se retirer.

A l'aile droite, au sud de Wysokow, elle trouvait bien quelques positions, mais elle tombait promptement sous les feux du petit bois (*Wäldchen*).

2° Sur ce front, l'efficacité des feux pouvait s'étendre très facilement jusqu'à 500 mètres.

D'abris, on n'en trouvait que de faibles : les fossés de la route étaient insignifiants, les bois tantôt en futaie, tantôt en taillis. Les gros arbres seuls des futaies fournissaient une protection.

3° Le mouvement de retraite de la position était difficile à cause de la raideur des pentes et de l'épaisseur des fourrés.

La retraite pouvait être coupée de Nachod par un ennemi marchand sur Altstadt.

Par contre, en arrière de cette position se trouvait la hauteur 1113 que les Autrichiens pouvaient avoir intérêt à conquérir, parce que de là ils battaient toute la route d'Altstadt à Nachod.

Après avoir succinctement étudié ces deux positions principales, revenons à l'examen plus attentif des points d'appui qui constituent la première, pour chercher à comprendre par la suite les événements qui s'y sont passés.

Le bois au nord de Wenzelsberg (*Väldchen*, des cartes allemandes) a une lisière nord-est longue de 300 mètres et une profondeur de 1.300 à 1.400 mètres. Ce bois est une réunion de futaies jeunes, de taillis de coupes inégales, de clairières; ensemble morcelé qui allait morceler de la même façon le combat. Il est bordé sur ses lisières nord-est et sud-est par une levée de terre semblable à un talus breton.

L'intérieur présente en outre des ravines, sortes de lits de torrents desséchés. La plus importante de ces ravines conduit près de la lisière nord. Le combat allait révéler toute son importance tactique. Elle a, presque dès son origine, une profondeur de 10 à 15 mètres, une largeur à peu près égale, des parois très raides Elle offre un obstacle aux mouvements de l'infanterie. La partie de cette ravine qui aboutit à la lisière sud du bois offre une bonne protection pour l'infanterie, qui y trouve un excellent champ de tir sur la pente en avant, face à la route de Skalitz.

La lisière sud-ouest n'est pas nettement arrêtée.

Wenzelsberg a, à ses deux extrémités nord-est et sud-ouest, *deux solides constructions,* la chapelle évangélique et l'église de Wenzelsberg.

La chapelle évangélique constitue un très bon point d'appui face à Meierhof, avec un *bon glacis* regardant cette localité qu'elle domine de *50 mètres.*

Elle comprend la chapelle, entourée de murs. Par contre, elle est longée par deux chemins creux fournissant un excellent cheminement à l'assaillant; elle est facile à fortifier avec les outils de campagne.

De là partent, à droite et à gauche, des vergers qui longent Wenzelsberg, maigre village, à petites maisons, surtout dans la partie sud.

Dans la partie nord, les maisons deviennent plus nombreuses, mieux groupées, plus importantes, les jardins ont plus de vues.

L'église de Wenzelsberg est un solide bâtiment, sans ouverture vers Branka, avec une ouverture vers Wenzelsberg, quelques fenêtres à droite et à gauche.

Pour pouvoir constituer un bon réduit, elle exigeait quelques améliorations, dans l'église et même dans le mur d'enceinte.

Entre Wenzelsberg et la maison forestière, on trouve encore une *grande ravine* qui forme *obstacle absolu à la marche de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie sous le feu*. A ses deux extrémités, elle est plus franchissable. Elle fournit une ouverture et un moyen d'approche à de petits détachements.

La *maison forestière* est un solide bâtiment avec annexes, sans clôture, peu propre à la défense, facile à aborder à cause des abris que l'assaillant trouve jusqu'aux abords mêmes de la maison.

Le *petit bois triangulaire*, à l'est de l'église évangélique, n'a pas de valeur tactique. Il empêche de voir. C'est un jeune taillis.

Les *parcelles boisées*, sur la pente du plateau, dans le voisinage de Wenzelsberg, de la maison forestière, de Sochors, comprennent des futaies de sapins et d'autres arbres, favorables en général à la défensive, peu propres aux mouvements si ce n'est de petites troupes.

En résumé, contre un adversaire venant de Branka, le Wäldchen, l'église de Wenzelsberg, les bois environnants, constituent de bons points d'appui; mais l'efficacité des feux qu'ils permettent est limitée, la marche de l'assaillant en partie dérobée à la défense par les hauteurs et les bois de Branka. Par contre, le débouché de l'ennemi venant de ces hauteurs et du bois de Branka, est toujours problématique. Il lui est difficile d'accompagner son attaque avec de l'artillerie, de la cavalerie.

Contre un adversaire venant du sud-ouest de Prowodow, de Schonow, les localités occupées par la défense permettent un large emploi de feux; elles constituent une position dominante; avantages compensés par le manque de continuité des lisières, par les couverts et les cheminements que l'assaillant trouve dans



Kramolna
NACHOD
Lhotker Hof
Plateau de Wisokow
Slarkoc
Branka
Altstadt
Wisokow
Haut^rs de Branka
Kleny
Wenzelsberg
Prowodow
Nochorz
Domkow
Schonow
Situation
avant 10^h. du matin.
Echelle au 1:25000


Kramolna
NACHOD
Lhotker Hof
Plateau de Wisokow
Starkoc
Altstadt
Wisokow
Branka
Haut de Branka
2 Esc. 4e Rt Dr.
4 Esc. 4e Rt Dr.
Das Wäldchen
Eglise de Wenzel
Kleny
Wenzelsberg
Eglise Evang.
Prowodow
Bruerz
Sochors
Domkow
Schonow
10h 1/2
Situation de l'Avt Gde prussienne
Déploiement et attaque de la Bde Jonack
Déploiement de la Brigde Rosenzweig
Echelle au 1:25000
2 Kil

les petits bois et les ravines. Le point d'appui le plus fort de la défense est l'église évangélique.

Combat de la tête d'avant-garde prussienne contre la brigade Hertweck. Entrée en action du gros de l'avant-garde prussienne 8 h. 1/2, 10 h. 1/2.

(*Voir croquis B et C.*)

Le général Hertweck, à Wrchowin, reçut de ses uhlans la première nouvelle de la présence de troupes prussiennes sur le plateau de Wenzelsberg. Il crut pouvoir conclure de ces renseignements que l'ennemi était établi sur ce plateau face au sud. Il décida en conséquence de lui faire face avec un bataillon (3e du régiment Gorizutti) et une compagnie d'infanterie (du régiment Kellner), pendant qu'avec le reste de ses forces il continuerait d'avancer sur Schonow et de là contre le flanc de l'ennemi.

Ce détachement, formé sur la route de Neustadt, refoulait facilement dans un terrain couvert les dragons prussiens. Entre 7 heures et 8 h. 1/2, la brigade était à Schonow.

La tête de l'avant-garde, comprenant le 25e bataillon de chasseurs et 2 pièces, avançait alors de Meierhof vers l'église évangélique de Wenzelsberg, occupait la cour de l'église avec 2 divisions, déployait 1 division en tirailleurs dans les vergers et jardins en avant et plaçait ses 2 pièces au sud de l'église, d'où elles ouvraient immédiatement le feu contre la tête de l'avant-garde prussienne.

Pendant ce temps, la brigade se formait au nord-est de Meierhof, dans la formation de combat suivante :

1re ligne : 3 colonnes de division à distance de déploiement (1er, 2e bataillons Kellner);

2e ligne : 1 bataillon en colonne de bataillon (3e du régiment Kellner) ;

3e ligne : 2 bataillons en colonnes de bataillon (1er, 2e bataillons Gorizutti).

La batterie se déployait à droite de la 1re ligne et ouvrait aussitôt le feu contre l'artillerie prussienne.

Le 3e bataillon Gorizutti s'était approché et occupait à ce moment une parcelle de bois à droite de la batterie près de la maison forestière.

Vers 8 h. 1/2, le déploiement étant fini, on faisait un court repos et l'on partait entre 8 h. 3/4 et 9 heures pour l'attaque.

Du côté prussien, on voyait, à peu près en même temps, 1 bataillon (2e du 37e), 1/2 compagnie de chasseurs et 1 batterie se hâter sur la route de Neustadt, prendre ensuite leur direction sur Wenzelsberg et déployer les deux 1/2 bataillons (Schimonski, Braunn), dans l'espace libre entre le Wäldchen et le bois à l'est de Wenzelsberg.

La batterie prenait place entre les deux 1/2 bataillons. Pour couvrir les flancs, on avait d'ailleurs lancé la 1/2 compagnie de chasseurs dans le Wäldchen et des tirailleurs dans le bois à l'est de Wenzelsberg.

Sur la route de Neustadt, les 3 escadrons de dragons accourus rapidement du gros de l'avant-garde, sont venus soutenir l'escadron repoussé. Comme les Autrichiens avaient pris possession du terrain couvert qui se trouvait à mi-pente, la cavalerie ne pouvait agir efficacement à la gauche de l'attaque prussienne : elle se reportera derrière l'aile droite, à portée de soutien.

Un peu avant 9 heures, la brigade autrichienne s'avance sur la pente, des deux côtés de l'église évangélique, avec une faible chaîne de tirailleurs devant elle ; elle est reçue par un feu bien ajusté des tirailleurs prussiens passablement abrités par les blés, les bois et un petit mamelon à l'est de Wenzelsberg. Elle est obligée de s'arrêter et contrainte de se jeter dans le voisinage de l'église évangélique. La batterie prussienne a en même temps infligé des pertes si sérieuses à l'aile droite de la brigade autrichienne, que celle-ci est obligée de se retirer sur Schonow, à 1.500 mètres en arrière ; les 2 pièces autrichiennes établies près de l'église évangélique sont également contraintes par le feu de l'infanterie prussienne de se retirer sur Meierhof.

A 9 h. 1/4, le général Hertweck donne l'ordre d'avancer de nouveau le bataillon de 2e ligne (3e du régiment Kellner) venant prolonger l'aile droite de la 1re ligne et la 3e ligne se rapprochant de la 1re.

L'attaque est alors exécutée :

A l'aile gauche, par 2 bataillons (2e Kellner et 25e bataillon de chasseurs) qui, utilisant l'abri des jardins à l'est du village et les rues du village, marchent contre l'église de Wenzelsberg ; à l'aile droite, par 2 bataillons (1er, 3e Kellner) qui marchent contre le

bois à l'est de Wenzelsberg ; soutenus par le 3ᵉ bataillon Gorizutti qui de la maison forestière marche au nord, vers le même bois, formant une sorte d'échelon en arrière et à droite.

Le bataillon prussien reçoit l'attaque de la brigade ennemie à *500 mètres,* par un tir bien ajusté et très efficace. Le feu est exécuté en petites salves par les soutiens accourant en ligne sur la chaîne. En même temps, des feux rapides et *flanquants* partent du Wäldchen et des bois environnants.

Les colonnes autrichiennes s'arrêtent, hésitent, repartent bientôt en avant ; mais alors les 1/2 bataillons prussiens avancent aussi et exécutent de très près un feu de salve si puissant que les masses autrichiennes, complètement ébranlées, font demi-tour.

En réalité, que s'est-il passé ? Les deux bataillons de l'aile gauche de la 1ʳᵉ ligne autrichienne (le bataillon de chasseurs et le 2ᵉ du régiment Kellner) ont atteint sans grande difficulté la cour de l'église de Wenzelsberg, et la lisière nord du village de Wenzelsberg ; maintenant une partie de leurs forces à l'occupation de ces points, ils tentent avec une division de chasseurs et une division du 2ᵉ bataillon Kellner à plusieurs reprises une attaque contre le Wäldchen. Mais ils sont repoussés par le feu des chasseurs prussiens qui viennent d'ailleurs d'être renforcés. Quelques-uns de ces détachements font dans ces tentatives de grosses pertes.

Les deux bataillons de l'aile droite autrichienne ont été arrêtés par quelques forces, mais surtout par la grande ravine qu'ils ont eu à traverser. Très désorganisés par le passage de cet obstacle, ils sont parvenus cependant à environ 120 pas du bois à l'est de Wenzelsberg, où les a arrêtés net la puissance des feux de l'infanterie prussienne. En désordre, ils viennent chercher un abri dans la ravine.

Au moment où le 2ᵉ bataillon du 37ᵉ recevait de la sorte la 1ʳᵉ ligne autrichienne, le 3ᵉ bataillon Gorizutti, échelon refusé de la 1ʳᵉ ligne autrichienne, arrivait à l'attaque. Il débouche des parcelles de bois près de la maison forestière, traverse la partie supérieure de la ravine. Le 1/2 bataillon de l'aile gauche prussienne (Braunn) fait face à gauche et attaque dans et entre les parcelles de bois, où les Autrichiens débouchaient, en même temps que deux 1/2 bataillons du gros de l'avant-garde prussienne (Vogelsang du 1ᵉʳ du 37ᵉ et Pfug du 1ᵉʳ du 58ᵉ) se déploient en partant

de la route de Neustadt vers la coupure de Bracez et se précipitent au soutien de la contre-attaque déjà entreprise.

Le bataillon autrichien est rejeté et se retire lentement sous le feu, sur Schonow. Il est suivi dans cette direction et jusqu'à Sochors, par le 1/2 bataillon du 1er du 58e.

L'autre 1/2 bataillon du gros de l'avant-garde prussienne (Vogelsang du 1er du 37e) occupe les parcelles de bois à l'est de la maison forestière, et le 1/2 bataillon de la tête (Braunn du 2e du 37e) de nouveau reprenait sa position à côté du 1/2 bataillon Schimonski.

Alors survient une pause dans le combat pendant laquelle les Autrichiens se bornent à entretenir à Wenzelsberg et à l'église de Wenzelsberg un combat de feu. La batterie de la brigade Jonack à l'ouest de Prowodow y prend part, et le général Hertweck forme sa 2e ligne pour une nouvelle attaque.

Du côté prussien, la 2e batterie de l'avant-garde a rejoint la 1re. Peu à peu les bataillons de l'avant-garde sont arrivés sur le plateau.

En fait, l'attaque de la 2e ligne autrichienne s'est produite lorsque deux 1/2 bataillons du gros de l'avant-garde prussienne (Winterfeld du 1er du 37e et Schreiner du 1er du 58e) sont venus soutenir dans le Wäldchen la 1/2 compagnie de chasseurs qui s'y trouvait et ont déjà atteint la lisière, pendant que les deux autres 1/2 bataillons, comme on l'a vu (Vogelsang du 1er du 37e, Pfug du 1er du 58e), gagnent les parcelles de bois et la maison forestière.

Les deux bataillons de la droite autrichienne (1er, 2e du régiment Gorizutti) se précipitent en retraite dans la ravine d'où ils entretiennent un combat par le feu qui reste sans décision, tandis que la mainmise sur Wenzelsberg par la gauche peut encore être pleine de conséquences.

Le 3e bataillon Kellner et quelques campagnies de chasseurs qui se sont avancés jusque dans la ravine semblent avoir débouché sur la maison forestière.

La position des Autrichiens dans la ravine et autour de la maison forestière était prise à revers par les Prussiens de Sochors et se trouvait déjà très critique, lorsque encore deux autres 1/2 bataillons (Wernecke et Gronefeld du 2e du 58e) arrivent à Sochors

La tentative du 3e bataillon Kellner, partant de la maison fores-

tière pour se rendre maître de Sochorś, échoue si complètement que le 1/2 bataillon (Vernecke du 2ᵉ du 58ᵉ) reprend d'emblée la maison forestière et les parcelles de bois. L'autre 1/2 bataillon (Gronefeld du 2ᵉ du 58ᵉ) avance dans les bois au sud-est de Sochors.

La 2ᵉ ligne de la brigade autrichienne ne peut plus rester dans le lit du ruisseau. Elle se replie sur Schonow où le général Hertweck rassemble ses troupes. Seul le 25ᵉ bataillon et la moitié du 2ᵉ Kellner continuent d'occuper l'église de Wenzelsberg et Wenzelsberg.

En même temps qu'elle soutient ces attaques, l'avant-garde prussienne a rappelé tous les détachements inutiles :

1) La compagnie de chasseurs envoyée à Kramolna a rejoint à Wysokow le 1/2 bataillon qui y est ;

2) Le 1/2 bataillon Bojan du 3ᵉ du 37ᵉ, qui avait fourni les avant-postes à Nachod, arrive pour cette raison en retard ; on le place en *réserve* à la lisière du bois de Branka, au nord de Wäldchen ;

3) Les 2 compagnies de chasseurs du gros sont vers Bracez, tenant la route de Neustadt.

La répartition des forces prussiennes à ce moment est donc :

A Wysokow : 1/2 bataillon (Kurowski du 3ᵉ du 37ᵉ) avec une compagnie de chasseurs ;

Devant Wenzelsberg :	2ᵉ du 37ᵉ au feu, flanqué	dans le Wäldchen par :	1/2 compⁱᵉ de chasseurs, 1/2 du 1ᵉʳ du 58ᵉ 1/2 du 1ᵉʳ du 37ᵉ	
		au sud par :	1/2 du 1ᵉʳ du 37ᵉ 1/2 du 1ᵉʳ du 58ᵉ 2ᵉ du 58ᵉ 1/2 F. du 58ᵉ	qui tiennent la maison forestière et les parcelles environnantes.

Deux compagnies de chasseurs tiennent les bois sur la route de Neustadt ; le 1/2 de F. du 58ᵉ (Suchodoletz) reste à Altstadt pour garder la route et former repli.

En réserve en arrière du Wäldchen, se trouvent le 1/2 bataillon Bojan du 3ᵉ du 37ᵉ et la cavalerie.

A la corne S.-E. du Wäldchen, les 2 batteries d'avant-garde prussienne combattent contre l'artillerie autrichienne qui se tient a l'ouest de Schonow, Prowodow et contre les masses d'infanterie qui se montrent autour de ces localités.

La cavalerie de l'avant-garde (4ᵉ dragons), ne trouvant aucune

occasion d'intervenir, se tient sous le feu des obus autrichiens entre le Wäldchen et la route de Neustadt.

Ce premier acte de la journée appelle quelques observations. Les résultats très brillants de la tactique prussienne sont indiscutablement dus à une supériorité technique de feux et à un emploi entièrement judicieux des troupes.

D'abord ce sont : 1 bataillon, 1 batterie, 4 escadrons qui tiennent tête à 1 brigade (7 bataillons) et 8 pièces.

Comment a procédé le bataillon ?

Il eût été simple et logique de faire tête à la supériorité de l'attaque par la protection et la résistance demandées au terrain, par l'occupation de l'église de Wenzelsberg, du village de Wenzelsberg et des groupes de maisons intéressants. Cette tactique prudente aurait eu l'inconvénient de morceler la troupe, d'en rendre la direction, au point de vue des feux, en particulier, très difficile. Elle eût donné des résultats moindres que celle du plein champ qui permettait de développer toute la puissance de feux dont on disposait. On reçoit donc l'ennemi en ligne, à découvert, mais, comme dans cette situation on peut être tourné, on se couvrira ; aux deux ailes, les bois sont occupés.

On est grandement aidé par l'état des récoltes, qui cachent la force et l'emplacement des troupes prussiennes.

De même, quand on a rejeté l'adversaire, on ne le poursuit pas. La poursuite dans le terrain couvert que l'on a devant soi aurait désorganisé la troupe et permis à l'ennemi de remettre en question les résultats obtenus.

Il y a également lieu de signaler comment cette tactique audacieuse du 2e bataillon du 37e a été facilitée par les troupes arrivant isolément, à sa droite dans le Wäldchen et à sa gauche vers Bracez, puis dans les bois entourant Sochors. Tous les commandants de ces petites unités, peu éclairés, sans recevoir d'ordres, savent prendre l'initiative d'entreprises par lesquelles ils interviennent heureusement dans l'action.

Le front de combat auquel on aboutit à la fin de ce premier acte de la lutte est évidemment considérable pour les troupes dont on dispose (1 brigade, 1 batterie, un régiment de cavalerie).

C'est 2.500 mètres de Sochors à la lisière sud du Wäldchen.

C'est 3.700 mètres de Sochors à la lisière sud de Wysokow.

En outre, les 1/2 bataillons sont entremêlés, les régiments n'exis-

tent plus ; c'est à peine si les 1/2 bataillons peuvent être reconstitués sur le terrain. On n'a pour toute réserve qu'un 1/2 bataillon.

Les circonstances expliquent et justifient quand même les dispositions prises.

Si on ne tient pas tout ce terrain, le corps d'armée à son arrivée n'aura pas l'espace nécessaire à son déploiement. En agissant de la sorte d'ailleurs, on trompera l'ennemi sur sa propre faiblesse.

L'artillerie entre en action dès le début de l'affaire, la 1re batterie s'engage avec le bataillon. Quand elle se voit compromise par le feu de l'infanterie autrichienne, elle recule, pour prendre une nouvelle position, sur laquelle elle est rejointe par la 2e batterie de l'avant-garde ; les deux batteries y soutiennent la lutte sans désemparer, augmentant ainsi la solidité et la puissance de l'infanterie.

La cavalerie ne pouvant agir reste à proximité, toujours menaçante.

Emploi des feux du combat

La première tentative des Autrichiens est arrêtée par le feu de la chaîne renforcée par les soutiens.

L'attaque est reprise. Ce sont alors des colonnes de divisions en 1re ligne, 3 bataillons serrés en 2e ligne, plus 1 bataillon attaquant en flanc, qui constituent le dispositif d'attaque. Le bataillon prussien ne se laisse pas troubler par ce dispositif imposant. C'est d'une façon absolument réglementaire, par des feux de tirailleurs et de petites salves, que procède la chaîne ; par des feux rapides que procèdent les troupes de flanquement.

L'ennemi continuant d'avancer, le bataillon marche sur lui et envoie, à 150 mètres, un feu au commandement dont l'effet n'est plus douteux. Le danger n'est pas entièrement conjuré par ce brillant succès. Un bataillon ennemi paraît dans le flanc du bataillon prussien. Le 1/2 bataillon de gauche fait à gauche, en bon ordre et serré ; prend l'offensive et détermine la retraite des Autrichiens.

Comme on le voit, le bataillon prussien a attendu et obtenu le succès de son feu ; il a sacrifié toutes les autres considérations : occupation du point d'appui de Wenzelsberg, etc., abri, exploita-

tion de la poursuite, à celle de donner au feu toute sa puissance, en gardant pour cela et jusqu'au dernier moment toute la troupe groupée et en main [1]. Il a en outre exploité :

1° La faiblesse des formations autrichiennes qu'il voyait;

2° L'abri que lui fournissaient les récoltes;

3° La supériorité de l'armement, bien entendu, et le meilleur parti à en tirer par la formation en chaîne;

4° Mais encore plus, avec une chaîne serrée, une discipline absolue de la troupe au feu qui a rendu possible, jusqu'au dernier moment, une direction effective du feu par le commandement.

Ici apparaissent nettement les principes et les tendances de l'école prussienne en matière de feux : le feu est devenu une puissance de premier ordre; elle doit être pleinement utilisée et pour cela rester *à la volonté* du chef, qui doit d'ailleurs être instruit. Une maîtrise dans les feux, la supériorité du feu s'obtiendra donc par l'armement, cela va de soi, mais encore plus par la manière de l'employer, ce qui comporte des hommes rompus aux tirs de guerre, restant constamment aux ordres d'un commandement éclairé.

L'exemple ci-dessus montre ce qu'il faut entendre par ce mot *éclairé :* c'est un commandement possédant une théorie des feux : connaissance de leurs effets, connaissance des moyens qui permettent d'obtenir ces effets [2]; c'est un commandement qui sait alors quand il doit employer le feu des tirailleurs, à volonté, rapide, de salve, de ligne, etc., qui sait aussi par expérience dans

(1) La tactique du 2e du 37e de ligne prussien recevant en plein champ l'attaque d'une brigade ne serait plus suffisante aujourd'hui.

Il faudrait, en présence d'un adversaire sérieux, armé de bons fusils et sachant s'en servir, courir aux points d'appui : Wenzelsberg, ses deux églises, les bois environnants, les occuper et les organiser méthodiquement.

Mais là encore la répartition des troupes serait en partie régie par l'idée de maintenir toujours possible la direction effective des feux; aux points qui ont des vues et permettent un tir efficace, la troupe ne serait pas fractionnée au-dessus du peloton, afin que le feu ne quitte jamais la main d'un officier. Cette théorie et cette pratique sont notamment celles que développent les troupes prussiennes au cimetière de Beaune-la-Rolande en 1870.

(2) *Exemple :* Pour un objectif d'une nature et d'une étendue déterminées, à une distance donnée, 100 tireurs moyens tirant chacun 10 balles en mettent 200 au but; à la guerre, en comptant 20 balles au but, sur les 1.000 envoyées, on aura encore produit sur l'adversaire un effet largement suffisant; il reste donc à envoyer le plus vite possible 1.000 balles sur l'objectif.

Nombre de balles, hausse, genre de feu : voilà les questions à résoudre chaque fois par le commandement.

Exécution correcte de ces prescriptions par la troupe, voilà ce qui réclame un dressage préalable de la troupe, l'habitude de la discipline au feu.

quelle mesure et combien de temps sa troupe est capable de fournir le résultat demandé, de rester maîtresse d'elle-même et d'être commandée, après combien de temps il faudra tenir compte de sa tension de nerfs et de sa fatigue physique ; comme on peut alors la reprendre ; qui sait d'ailleurs le feu impuissant à lui seul à procurer la décision ; qui le combine alors avec la marche, grâce au maintien de la discipline ; le suspend pour marcher sur l'adversaire, sauf à le reprendre plus terrible encore pour achever par les balles l'effet de trouble que la marche a causé.

Cette préoccupation de donner au feu toute sa puissance, nous la voyons constante dans l'infanterie prussienne de 1870, quoique, en présence du chassepot, son armement se trouve inférieur; elle régit toute sa tactique sur le champ de bataille.

On cherche avant tout à atteindre une position d'où l'on puisse investir l'ennemi, l'écraser de feux, tandis qu'on organisera en arrière de cette position l'attaque proprement dite, qui en avançant exploitera et développera la supériorité acquise.

Cette position, on la gagne par unités fractionnées, dispersées, le mieux que l'on peut, en utilisant notamment tous les cheminements abrités que fournit le terrain, la considération primordiale étant d'arriver en se soustrayant aux effets destructeurs des armes de l'ennemi.

La position gagnée, on y monte le combat de feux dont on organise et on conserve aussi longtemps que possible la direction, en vue de pousser au plus haut degré le développement de ce mode d'action. Il dure le temps nécessaire à la préparation de l'attaque, préparation qui comporte des effets à produire sur l'adversaire, comme aussi l'arrivée à bonne distance des échelons destinés à attaquer. La direction du feu tient compte de cette durée forcée et règle son action en conséquence.

L'attaque part enfin, principalement exécutée par les échelons en arrière qui renforcent et relancent les échelons du combat de feux.

De nos jours, nous voyons la même préoccupation (1) d'une

(1) « Un autre phénomène qui ne manque pas d'importance a encore été observé depuis la guerre de 1870. Je veux parler de ce nouveau principe en vigueur dans l'infanterie, principe en vertu duquel cette arme songe *à soumettre son feu à une discipline plus sévère* que par le passé, à une direction scientifique *en dépit de l'ordre dispersé* lui-même qui caractérise son mode de combat. » (VON DER GOLTZ.)

direction effective du combat des feux apparaître dans certaines manœuvres allemandes. Un exemple entre autres, c'est le mode de procéder d'une division d'infanterie.

Elle montre d'abord une chaîne très ténue et sans continuité. En arrière, à 300 mètres environ, quelques soutiens correspondant aux intervalles de la chaîne. Au total, 3 ou 4 compagnies sont déployées sur tout le front.

Le reste de la division suit en arrière en lignes irrégulières et peu reconnaissables. Les échelons (généralement compagnies en ligne sur 2 rangs) se succèdent à des distances de 500 mètres environ, séparés d'ailleurs par des intervalles variables.

A 800 mètres à peu près de l'ennemi, la chaîne ouvre le feu, immédiatement renforcée par les soutiens dont l'intervention détermine 1, 2, 3 bonds.

A 600 mètres, la chaîne est constituée d'hommes coude à coude par suite de l'entrée en ligne d'autres compagnies ; alors se présente une pause prolongée pour la préparation de l'attaque. Le feu se développe et atteint une violence extrême; le dispositif de marche se condense pour devenir un dispositif d'attaque.

L'attaque part, etc...

En ce que nous poursuivons pour le moment : l'étude des feux, que montre ce dispositif?

Une théorie : jusqu'à 800 mètres, le feu est d'un faible effet, il faut en faire le moins possible ; à 600 mètres, il est décisif ; il faut acquérir une supériorité indiscutable.

Une pratique subséquente : éviter avec soin jusqu'à 800 mètres de disperser et de semer sur sa route hommes et cartouches.

Dépenser largement à partir de ce moment, en mettant d'emblée un *grand nombre de fusils* en ligne ; mais en outre des *fusils commandés,* amenés en *compagnies,* ou au moins en *pelotons* entiers, avec leurs cartouches au complet.

Tactique capable de fournir *l'efficacité* la *durée* et la *violence* des feux voulues, grâce à la direction constante d'un *commandement formé* dans les camps d'instruction à la technique des feux, sur une *troupe rompue* au mécanisme des tirs de guerre, dans les mêmes camps.

Voilà bien les exercices de paix (camps d'instruction, grandes manœuvres), préparant au plus haut point la réalisation sur le champ de bataille de l'acte du combat des feux.

C'est qu'en réalité il est devenu une phase inévitable de l'action de force qui s'appelle l'attaque. On ne peut plus, comme on le aisait souvent autrefois, par un appel adressé à l'énergie, aborder un adversaire intact ([1]). Les qualités morales les plus solides fondent sous les effets des armes actuelles, si l'on permet à l'ennemi d'en déchaîner toute la puissance. L'attaque s'arrête forcément si la question préjudicielle de la supériorité des feux n'est pas réglée aux distances voulues. Cette supériorité seule lui permet de nouveaux progrès, parce qu'elle enlève à l'ennemi une partie de ses moyens, frappe son moral, réduit ses effectifs, consomme ses cartouches, l'aplatit sur le sol, le rend incapable de faire un bon et complet emploi de ses armes.

Mais, puisque le combat par les feux est devenu une nécessité inévitable, il faut bien le préparer, l'organiser dès le temps de paix, où il sera inexécutable; il faut bien fixer les résultats que l'on y poursuivra et par quels procédés on pourra les atteindre; comment on compte y commander; ce que la troupe peut y rendre.

Dans l'action de l'infanterie, il faut bien lui réserver sa place où? C'est ce que l'on va voir.

Mais dès à présent il est à retenir que cette action d'infanterie ne peut plus être le simple développement processionnel et uniforme des deux moyens dont dispose l'arme : la marche et le feu, et cela depuis la distance de 1.200 mètres jusqu'à l'ennemi.

L'infanterie ne peut songer à mener le nécessaire et décisif combat de feux, avec des tireurs plus ou moins abandonnés à eux-mêmes dès 1.200 mètres; pas plus qu'elle ne songe à donner l'assaut avec ces mêmes hommes. Ses formations dès 1.200 mètres,

---

(1) Le combat avec les armes actuellement en service confirme et accentue la justesse de l'aphorisme napoléonien : « L'arme à feu est tout; le reste n'est rien. »

En fait, les fusils actuels produisent d'importants effets jusqu'à 1.500 mètres; les canons, à des distances triples. La pluie de balles devient parfois une parfaite réalité. Ce ne sont alors que de nombreux essaims de tirailleurs couchés à plat ventre, formant une chaîne continue, interdisant toute marche de l'adversaire, également incapables d'ailleurs de mettre l'ennemi en fuite par le simple effet de leur tir.

Si donc l'assaut, l'attaque à la baïonnette, avec la toute-puissance du mot de Souvarow : « La balle est folle, la baïonnette seule est intelligente », reparaît toujours comme l'argument suprême et nécessaire pour achever la démoralisation de l'adversaire, par la menace de l'abordage, créer en lui la peur, qui le met en fuite, il n'en reste pas moins acquis que la supériorité du feu est un avantage indispensable à se procurer :

1° Pour réduire l'adversaire, le rendre plus abordable;

2° Pour gagner le niveau moral qu'exige l'assaut.

la dépense qu'elle fait de ses forces, doivent donc viser la préparation du premier acte, le *combat de feux,* et réserver la possibilité de l'exécuter, comme elles réservent la préparation et l'exécution ultérieures de l'attaque à l'arme blanche.

C'est ainsi que l'on aboutit, dans le combat d'infanterie, plus ou moins transformé par la considération des feux actuels, à :

1° Une période de marche évidemment, jusqu'aux environs de 800 mètres, pour gagner la position de feux (c'est-à-dire la distance qui permet des feux d'une efficacité certaine, ou la position la plus rapprochée qu'on peut gagner à l'abri), pendant laquelle la troupe fait peu de mal à l'adversaire, en subit un sérieux, si elle ne s'y soustrait, en s'adressant pour cela :

a) A la formation; faible moyen en présence de l'armement actuel. — Les formations les moins vulnérables le sont encore beaucoup trop pour permettre la marche;

b) A quelques feux restreints, capables, malgré leur peu d'efficacité, de maintenir un certain trouble chez l'adversaire, de paralyser en partie ses moyens;

c) Au terrain, aux cheminements abrités qu'il comporte. Là est le seul moyen vraiment efficace d'avancer malgré le feu de l'adversaire, qui alors cesse de voir, moyen qui régit par suite la formation ou les formations à prendre : elles doivent permettre de pratiquer les cheminements reconnus; mais *aussi en vue du combat de feux à entreprendre bientôt, ces formations doivent éviter de disperser la troupe, de la désagréger, de lui laisser dépenser ses cartouches; elles doivent la présenter à l'état de machine à feux, commandée, approvisionnée;*

2° Une période de combat par le feu : en vue d'acquérir la supériorité dès qu'elle peut être effectivement acquise et maintenue : de 800 à 600 mètres environ; acte qui réclame des facultés nouvelles de la troupe et du commandement.

De la troupe : capacité d'entreprendre, de poursuivre et de soutenir pendant dix, quinze, vingt, trente minutes et quelquefois plus longtemps un feu efficace croissant en violence, constamment maîtrisé, dirigé.

Du commandement : connaissance des résultats poursuivis, des moyens techniques de les obtenir (genre de feux, nombre de cartouches...), des moyens pratiques de diriger la troupe au feu, de l'y employer; de la faire durer et produire, et cela malgré la



Rassemblement hypothétique de la 1ère Brigade.


Kramolna
Lhötker Hof
NACHOD
Plateau de Wisokow
Starkoc
Wisokow
Branka
Altstadt
Haut^rs de Branka
Das Wäldchen
Kleny
Wenzelsberg
Prowodow
Sochors
Domkow
Schonow
Echelle au 1:25000
Engagement hypothétique
de la 1re Brigade.

fatigue physique, la tension des nerfs, le trouble, etc., tout autant de causes perturbatrices qui, ne pouvant être supprimées, demandent à être prises en considération et doivent régir en partie le mode d'emploi de la troupe ;

3° Une période d'attaque dont on parlera plus tard.

De la nécessité du combat de feux est résultée l'obligation de créer des camps d'instruction permettant seuls d'étudier la *conduite de la troupe au feu*, les *tirs de guerre*, et de *rompre la troupe* à la pratique de ces tirs.

Comment s'exécuterait aujourd'hui l'attaque

(*Voir croquis E et F.*)

Quoi qu'il en soit, la tactique du 2e bataillon du 37e ne serait plus suffisante aujourd'hui. En présence d'un adversaire sérieux, il faudrait, comme on l'a dit précédemment, courir aux points d'appui et les occuper si l'adversaire n'y était déjà.

Si l'ennemi les occupait, il faudrait les attaquer (1) sans tarder, en procédant successivement d'ailleurs ; les organiser à mesure que l'on s'en rendrait maître.

Mais revenons à l'attaque. Comment devrait-elle procéder pour aborder l'avant-garde prussienne établie comme elle l'était le 27 juin 1866 ? Comment pratiquerait-elle, sur le terrain qui mène à Wenzelsberg, la théorie des feux et de la marche développée plus haut ?

Nous supposons les troupes prêtes et rassemblées à Schonow. De quoi s'agit-il ? Il s'agit de chasser l'adversaire de la position qu'il occupe et d'y prendre sa place. Pour cela, il faut donc y aller, prendre à cet effet un chemin et une direction qui y conduisent. Ce chemin et cette direction ne peuvent être quelconques, car, si nous nous contentons de marcher droit à l'ennemi, sans abri, nous allons fondre sous un feu dont rien ne nous défend, et alors nous ne l'aborderons pas ou nous l'aborderons mal.

Première nécessité donc : chercher des chemins qui nous permettent d'avancer à l'abri de ces feux, des chemins *défilés*, des

(1) Que l'on se rappelle l'attaque de Daix au combat de Dijon, celle d'Habonville à Saint-Privat, etc.

cheminements abrités, et cela le plus longtemps possible, jusqu'au moment où, pouvant, nous aussi, employer nos armes, nous serons en état de traiter avec l'adversaire au moins d'égal à égal.

Des cheminements, des terrains abrités, on en trouve toujours, presque toujours, quand on les cherche. Ici, le terrain au sud de Wenzelsberg comporte : les chemins creux qui vont à l'église évangélique, puis les vergers, puis le village, puis l'énorme ravine au sud-est du village, très facile à aborder.

Dans ces différents abris, nous pouvons, par des *procédés divers*, glisser de petites colonnes, *souples, se pliant* au terrain. rassembler ainsi et accumuler des forces importantes et inta[illegible].

Voilà bien ce que deviennent la *formation* et le *formalisme*. Ils disparaissent parce qu'ils ne garantissent rien par eux-mêmes. Le résultat à obtenir étant déterminé, approcher le plus près possible de l'ennemi à l'abri de ses feux, le règlement donne les moyens, variables suivant les circonstances, d'y arriver : colonne de sections, colonnes de compagnies, colonne double, par le flanc des subdivisions, etc. ; il faut les déterminer chaque fois en raison du point à atteindre. Mais, tant que les troupes cheminent de la sorte, elles sont hors d'état de lutter, de recevoir l'ennemi en bonne forme s'il survient. Il faut donc les en *garder*.

D'où l'*occupation* préalable des points d'appui couvrant ces places de rassemblement. Ici Wenzelsberg, le bois triangulaire, la maison forestière, Sochors.

C'est l'avant-garde au combat assurant ainsi et poussant aussi loin que possible la préparation de l'attaque.

En fait, on peut voir ici :

Le 1er bataillon d'avant-garde occupant d'emblée Wenzelsberg et le bois triangulaire ;

Le 2e bataillon tenant la maison forestière, Sochors, le bois avoisinant.

En arrière, la brigade (1) amenant :

Son 1er régiment dans les ravins de Wenzelsberg et de la maison forestière ;

Son 2e régiment se rassemblant au nord de la ferme Meier ; jetant une compagnie dans le bois à l'ouest de Wenzelsberg pour

(1) Nous supposons ici une brigade de 8 bataillons, renforcée d'artillerie et de cavalerie.

se réserver la possibilité d'agir dans cette direction, si cela devient nécessaire.

Quand nous avons ainsi préparé et rassemblé les forces de l'attaque dans les cheminements que fournit le terrain, rien n'est encore fait si nous n'abordons l'ennemi pour le renverser. Comment entreprendre cette deuxième phase de l'opération ? Il faut aller à l'ennemi, mais le terrain ne fournit plus les moyens d'avancer sans affronter ses coups. C'est à nos armes que nous allons demander d'aplanir les difficultés de la route, en les employant pour cela dans des conditions de nombre, de temps et d'espace qui nous permettent de produire sur l'adversaire plus d'effets (matériels et moraux) qu'il n'en produit sur nous. Désormais, c'est à l'abri des feux que nous comptons progresser. La troupe va s'étendre dans les cheminements, occuper avec de nombreux fusils tous les points d'où elle peut battre l'*objectif;* l'extrémité de ces cheminements devient la *position principale de ces feux,* auxquels nous allons donner tout le développement possible pour créer une supériorité à notre avantage.

On a vu précédemment comment s'organisait ce combat de feux : c'est une chaîne formée d'unités aussi groupées, aussi peu mélangées que possible, garantissant seule le maintien de la discipline. Au feu, l'homme de troupe obéit à la voix des chefs qu'il connaît : commandant de compagnie, commandant de section. Bientôt également la chaîne devient une réunion d'individus qui, pour être entraînés, demandent à être conduits individuellement, à être connus nominativement de leurs chefs.

Mais il faut au préalable *déterminer l'objectif* de l'attaque. Les mêmes considérations, d'espace à parcourir sous le feu de l'adversaire et d'une supériorité d'effets à produire et à maintenir au point d'attaque choisi, amènent à conclure : prendre comme premier objectif le point occupé par l'ennemi dont on est le plus près et sur lequel on peut appliquer une supériorité numérique qui garantisse une supériorité d'effets ; ici, partir du bois triangulaire et de la partie nord du ravin pour attaquer le bois qui se trouve à l'est de Wenzelsberg : objectif rapproché, faiblement occupé, saillant, facile à envelopper, à aborder avec un effectif supérieur, utilisant ses fusils pour le feu d'abord.

Le 3ᵉ bataillon s'étend (couvert par le 1ᵉʳ bataillon d'avant-garde qui d'ailleurs abandonne au 2ᵉ régiment l'occupation totale ou par-

tielle de Wenzelsberg) dans la partie nord du ravin et entreprend de ces points le combat de feux.

Il se prépare en même temps à enlever le bois; pour cela, à marcher en conservant la supériorité du feu. Sa formation sera une chaîne dense appuyée par des colonnes (de compagnie) ou des troupes en ligne, en ordre serré, en tout cas.

Une fois le bois abordé, comme la décision à l'intérieur peut traîner, on la poursuit en même temps à l'extérieur par une troupe manœuvrant hors de la lisière, spécialement destinée à cela, un échelon plus ou moins débordant au début.

Pénétrer dans le bois et le conquérir (en raison de l'étendue de la lisière à aborder, de la distance à franchir pour aborder) est une tâche possible au 3ᵉ bataillon; il débouchera de la portion nord de la ravine, organisé :

a) Pour frapper d'abord le saillant visé, ce qui emportera vraisemblablement 2 compagnies en chaîne, une 3ᵉ soutenant en arrière ;

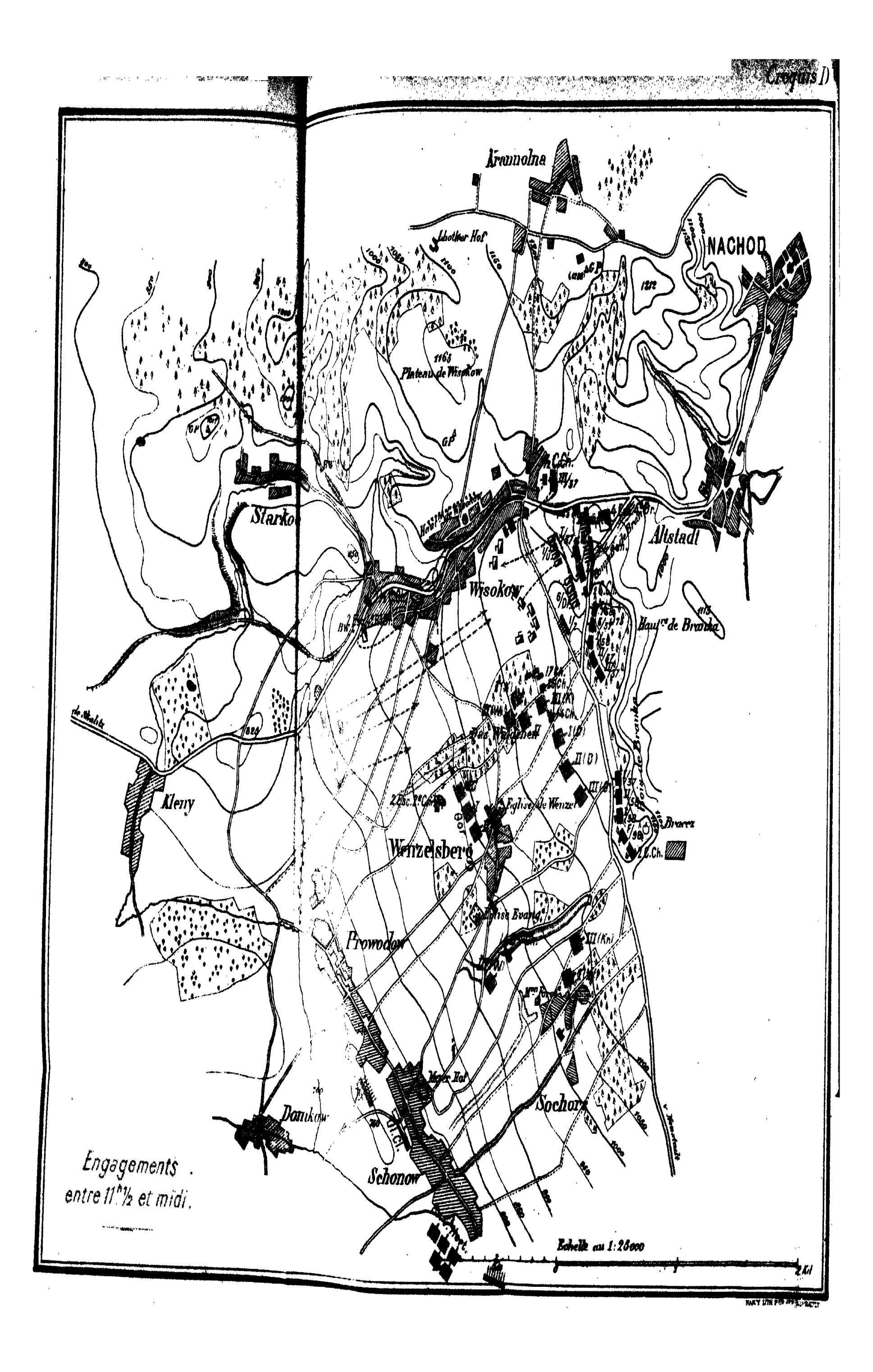
b) Pour manœuvrer la lisière, au besoin faire tomber les résistances intérieures du bois, ce qui placera la 4ᵉ compagnie en réserve, formant échelon débordant à droite.

Cette attaque est appuyée de front par le 1ᵉʳ bataillon d'avant-garde, agissant avec quelques-unes de ses forces, par la lisière nord du bois triangulaire, maintenant en toute hypothèse l'occupation de ce bois.

Mais elle peut néanmoins être *impuissante,* s'arrêter insuffisamment poussée : le 4ᵉ bataillon s'avance en réserve de régiment dans la ravine, prêt à intervenir, soit qu'il s'agisse d'*appuyer* l'attaque à bout de souffle, soit qu'il s'agisse de la *poursuivre* une fois arrivée.

Mais, pour que l'attaque aboutisse encore, il faut la soustraire à *toute surprise* de l'ennemi, contre-attaques ou feux violents, surtout son flanc extérieur. Ce rôle appartient au 2ᵉ bataillon (d'avant-garde précédemment) qui, pour le remplir, fait occuper la lisière nord du bois au nord-est de la maison forestière (1 compagnie), puis l'extrémité nord de la ravine, le petit bois qui y touche (1 compagnie) et flanque ainsi l'attaque en avançant constamment, sans abandonner l'occupation des points d'appui en arrière.

Cet effort appelle ainsi le 1ᵉʳ régiment au nord de la maison


Krannolna
NACHOD
Plateau de Wisokow
Starkoc
Wisokow
Altstadt
Hautrs de Branka
Kleny
Bas Wenzelsberg
Eglise de Wenzel
Wenzelsberg
Eglise Evang.
Prowodow
Sochorz
Dunkow
Schonow
Meyer Hof
Echelle au 1:25000
Engagements
entre 11h ½ et midi.

forestière, prêt à agir avec ensemble, bien qu'il n'engage qu'un bataillon sur l'objectif visé (1).

Le bois à l'est de Wenzelsberg enlevé de la sorte, on en assure aussitôt la possession en faisant occuper la lisière nord par une troupe en ordre, à l'abri de laquelle se réorganisent les unités plus ou moins désagrégées qui ont donné l'assaut ; on prend ensuite un nouvel objectif que l'on attaque de la même façon, par la direction la plus convenable, avec une répartition spéciale des forces qui réponde au cas nouveau ; c'est en cette série d'actions successives que se transforme le combat avec les armes actuelles : cherchant à avancer à droite quand il ne peut plus avancer droit devant lui ; à manœuvrer par une aile quand l'autre s'arrête ; se réservant toujours cette liberté de manœuvre par des mesures de sûreté préalables ; se garantissant toujours au point d'attaque la possibilité, demandée au terrain, d'appliquer la supériorité numérique qui a été demandée elle-même à l'art de faire le nombre.

Pour être sûr d'avoir le bois, notre point d'attaque, nous allons y appliquer tout ce que nous pourrons de forces, tous les *fusils* possibles, c'est entendu, mais aussi les canons. Nous demanderons, à l'artillerie de *préparer l'attaque* et pour cela de se placer de *manière à voir*. Mais l'artillerie adverse va la voir, la gêner, la détourner ; qu'elle prenne alors une position d'où elle *verra* sans être *vue*, ou qu'elle prenne la supériorité sur cette artillerie adverse. Il lui faut pour cela, à elle aussi, le nombre.

La mainmise sur le bois de Wenzelsberg, c'était le plateau impossible à tenir par l'avant-garde prussienne. On serait passé à l'attaque de la 2e position.

De ce qui précède résulte comme caractères d'une opération :

L'idée d'une *action ;* elle découle de la *mission* à nous assignée ou de la situation stratégique à nous connue. Ici, *attaquer;*

L'idée d'attaque adoptée, il faut en chercher la *direction, préparer* l'attaque, l'*exécuter,* la *garder*.

(1) On voit ce que devient la formation au moment de l'attaque : une répartition de forces, suivant les principes développés plus haut, à la demande de l'objectif et des conditions locales. Mais alors, si nous revenons au dispositif autrichien, la critique est évidente. Il a cru se donner de la vitesse par la cohésion ; il n'a obtenu que de la rigidité ; elle lui a interdit l'utilisation du terrain accidenté : il n'y a eu qu'obstacle à la marche. Le dispositif a d'ailleurs été totalement dépourvu de feux.

La direction c'est, nous l'avons vu, le terrain le plus favorable, le plus abrité d'abord, puis celui par lequel nous pourrons appliquer nos fusils et nos canons ensemble et en nombre sur un même objectif.

Quant aux trois termes: *préparer, exécuter, garder,* nous avons vu ce qu'ils comportaient.

En tout cas et dans tout cela, *une seule* action offensive à entreprendre à un moment donné et *rien qu'une;* pour cela, UN SEUL objectif;

Toutes les forces consacrées à cette opération, infanterie, artillerie, cavalerie, génie, ne détachant que dans la mesure strictement nécessaire pour *couvrir, préparer, assurer* l'opération, c'est-à-dire pour garantir au *gros* constamment :

La *liberté d'action;*

La *libre disposition des forces;*

La *stricte économie des forces;*

Celle-ci d'ailleurs tendant toujours à affecter à l'attaque des effectifs qui lui garantissent une supériorité incontestable, à consacrer un minimum de forces à la parade, à la sûreté qui ne vise qu'au résultat négatif de protéger.

Combat de l'infanterie

(*Voir croquis D.*)

Quoi qu'il en soit de cette situation (vers 10h 1/2), Steinmetz prescrit au général de Lœwenfeld de se maintenir quand même sur la position. Le gros, la réserve d'artillerie en particulier, reçoit l'ordre de hâter sa marche. Pourtant, les troupes de l'avant-garde prussienne sont épuisées de toute façon, leur situation est précaire.

Du côté autrichien, la brigade Jonack est arrivée; elle s'est formée au sud de Domkow et va se mettre en marche pour attaquer le flanc droit de la position.

Vers 9h 1/2, cette brigade s'avance :

Régiment Wasa en première ligne;

Régiment Prince-Royal de Prusse en deuxième ligne;

Régiment de uhlans Clam-Gallas en troisième ligne;

sous la protection de sa batterie établie à l'est de Domkow, vers

l'entrée nord de Schonow. Les deux batteries prussiennes la prennent sous le feu dès 2.300 mètres.

Elle avance musique en tête, atteint le nord de Schonow vers 10 heures, 10 h. 1/4. A sa droite vient se placer le 14e bataillon de chasseurs qui jusqu'alors a couvert la marche contre les entreprises de l'ennemi venant de la direction de Giesshübel.

En même temps, la brigade Rosenzweig se forme face à Prowodow, puis se porte à l'est de la localité, son avant-garde (17e bataillon de chasseurs) sur les hauteurs entre la route de Kleny et Wenzelsberg.

A peu près à la même heure (9 h. 3/4), la brigade Waldstätten recevait l'ordre de se porter de Skalitz sur Wysokow.

A 10 h. 1/2, la brigade Jonack passe à l'attaque, tandis que la brigade Hertweck bat en retraite à sa droite et que, à gauche, cinq escadrons de cuirassiers se tiennent sur la route de Skalitz, au pied de hauteurs. La brigade part dans la même formation que nous avons déjà vue :

Le régiment de Wasa en première ligne, ses trois bataillons à la même hauteur, en colonnes par division, le 14e bataillon marchant de même à droite de cette première ligne ; le régiment Prince-Royal de Prusse en deuxième ligne, dans la même formation. La brigade se dirige sur Wenzelsberg ; comme elle marche dans les traces de la brigade Hertweck, le flot des fuyards de cette brigade la ralentit bientôt et entraîne même une partie de sa première ligne. Elle n'est couverte ni à droite ni à gauche, aussi est-elle bientôt attaquée par des fractions d'infanterie prussienne qui, débouchant des environs de la maison forestière et de Sochors, fusillent le flanc de la brigade.

Spontanément, le 14e bataillon de chasseurs, puis le 3e de Wasa, le 1er de Wasa et le 3e de Prince-Royal de Prusse font face à droite pour répondre à cette attaque et viennent s'immobiliser au pied des ravines qui environnent Sochors. L'attaque se continue, mais avec trois bataillons seulement.

C'est avec des forces ainsi réduites, sans rencontre sérieuse avec l'adversaire d'ailleurs, qu'elle arrive à la chapelle de Wenzelsberg. De là, elle entreprend sur le Wäldchen une action à laquelle prennent part le 25e bataillon et le 2e du régiment Kellner, qui occupaient précédemment la lisière nord de Wenzelsberg, ainsi que le 17e de chasseurs, avant-garde de la brigade Rosenzweig

Sous cette attaque enveloppante de six bataillons autrichiens, les Prussiens perdent la partie sud du Wäldchen.

Entre temps, d'ailleurs, la brigade Rosenzweig est partie avec le régiment Gondrecourt en première ligne ; le régiment Deutschmeister en deuxième ligne, marchant vers la pointe occidentale du bois.

Le général Jonack lui faisant demander du renfort, les 1er et 2e bataillons Gondrecourt appuient la gauche de la brigade Jonack. Ce sont donc huit bataillons autrichiens (17e chasseurs, 1er et 2e Gondrecourt, 1er et 2e Prince-Royal de Prusse, 2e Wasa, 25e chasseurs et 2e Kellner) qui viennent frapper cette faible pointe du Wäldchen, l'enlèvent et s'engouffrent dans ce bois d'une largeur moyenne de 300 à 400 mètres et d'une longueur de 1.300 à 1.400 mètres. Naturellement, ils vont s'y perdre sans résultat sérieux.

Le restant de la brigade Rosenzweig (2e bataillon Gondrecourt et régiment Deutschmeister) atteignait, quelque temps après, la pointe sud-ouest, où arrivait également la batterie de la brigade. Ces bataillons, marchant dans la direction de l'église de Wenzelsberg, viennent alors frapper contre le 2e bataillon du 37e. Celui-ci les reçoit par un feu des plus énergiques qui arrête les tirailleurs ainsi que les 2e et 3e bataillons Deutschmeister. Mais il est tourné à son tour par le 1er Deutschmeister et par des détachements qui débouchent du Wäldchen.

Bientôt, il se retire sur Branka-Wald en faisant plusieurs fois demi-tour et en exécutant des feux de salve ou des feux rapides ; il est recueilli par :

Un demi-bataillon (Bojan du 3e du 37e) qui essaie un retour offensif ;

Un demi-bataillon (Suchodoletz des fusiliers du 58e) accouru d'Altstadt et établi à la lisière ouest de Branka-Wald.

L'artillerie et la cavalerie prussiennes ne peuvent plus tenir. Elles se retirent derrière Branka-Schlucht.

Le mouvement de retraite du centre entraîne celui des détachements de la maison forestière, de Sochors, qui se replient lentement vers le Branka-Wald. A Wysokow, on n'a pas été attaqué.

Toute l'avant-garde prussienne est *engagée,* et elle est BATTUE, mais il va être MIDI.

Il ne s'agit plus que de durer quelque temps encore.

L'infanterie est désorganisée, on va faire appel à la cavalerie pour continuer la lutte.

L'assaillant profite de ses succès pour envahir les abords de la route de Neustadt ; il faut à tout prix l'arrêter.

Combat de cavalerie (11 h. 1/2 et midi)

Le terrain entre Wysokow et le Wäldchen présente une route bordée d'arbres qui, allant de Wysokow à Branka-Wald, marque le sommet des pentes au bas desquelles s'étendent des prairies.

Ces pentes se trouvent coupées de chemins creux, de drains et couvertes de récoltes et de quelques petits bois.

Entre temps, la brigade de Wnück appelée en hâte, a traversé Nachod (10 h. 1/2) ; elle atteint la route de Neustadt et prend une position de rassemblement, couverte, en arrière de la crête. Elle est formée en ligne de colonnes d'escadron, 1er uhlans à droite, 8e dragons à gauche. Un peloton de dragons patrouille en avant. Un escadron de dragons (2e du 4e) éclaire en avant de Wysokow ; bientôt il se replie devant les forces supérieures de la cavalerie autrichienne. C'est le moment où les Prussiens sont rejetés du Wäldchen. La batterie de la brigade Wnück s'établit vers la route de Neustadt.

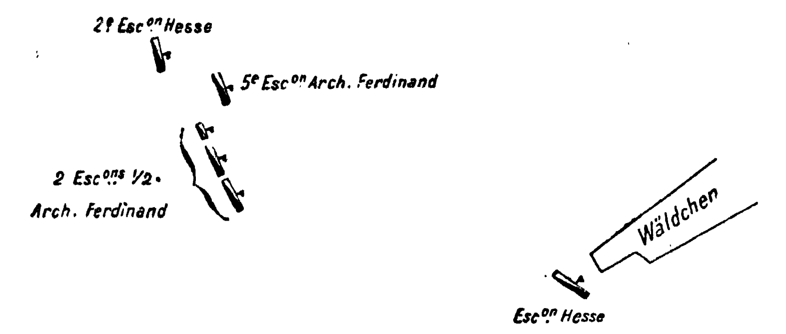
En face, la brigade de cavalerie Solms tient le front des prairies à l'ouest de Wysokow ; elle est près du pont de la route.

La batterie de cette brigade cherche tout d'abord à prendre position entre Wysokow et Kleny et à battre le terrain de ses obus. Elle s'avance ensuite jusqu'aux granges de Wysokow sans pouvoir prendre position. Elle ne produit aucun effet.

Le général Raming ordonne au général de Solms, lorsque le 17e bataillon de chasseurs est entré dans le Wäldchen, de s'avancer sur le plateau pour couvrir le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Il pouvait être 11 h. 1/2 lorsque l'escadron de dragons prussiens (2e du 4e dragons) se retirait devant la cavalerie autrichienne et communiquait la nouvelle de cette marche à l'infanterie prussienne de Wysokow (demi-bataillon Kurowski du 3e du 37e) et au général de Wnück. En même temps, et par

ses patrouilles, le général de Solms apprenait la présence d'un régiment de uhlans prussiens sur le plateau.

La cavalerie autrichienne, qui a sa gauche à la voie ferrée, présente comme il suit ses escadrons de cuirassiers :



Elle attaque.

C'est d'abord le 5e escadron du régiment Archiduc-Ferdinand qui longe Wysokow, débouche des granges, fait un à-droite et part à la charge ; aussitôt, le général de Wnück fait avancer et déployer au trot le régiment de uhlans ;

Le 1er escadron de uhlans attaque de front ;

Le 2e escadron de uhlans attaque en flanc, suivi de 3 pelotons du 3e escadron.

La rencontre se produit à la lisière sud de Wysokow et près de la sortie est.

Le 2e escadron de cuirassiers de Hesse aperçoit l'affaire, précipite l'allure, se jette dans la mêlée, lorsque arrive le 2e escadron du 4e dragons prussiens qui attaque à son tour, débouchant de la sortie est de Wysokow. Au total, 2 escadrons de cuirassiers autrichiens contre 3 escadrons 3/4 prussiens.

La mêlée est des plus confuses. Malgré leur infériorité numérique, les cuirassiers autrichiens soutiennent vigoureusement la lutte ; repoussés, ils se reforment et repartent de nouveau à l'attaque. Mais un incident survient.

Averti par le 2e escadron du 4e dragons de l'approche de la cavalerie ennemie, le demi-bataillon Kurowski (du 3e du 37e) s'est avancé vers la partie est de Wysokow et s'élève rapidement sur la pente au sud du village. La demi-compagnie de chasseurs, en ce moment au milieu du village, se porte aussitôt à la lisière sud.

Le demi-bataillon Kurowski n'a pas achevé son mouvement que la charge part. Il court à la crête, car il ne voit pas encore. Il s'y forme en carré, et avec sa tête et sa face gauche, exécute des feux sur la masse des cuirassiers autrichiens qui essayent de se rallier au pied de la pente. Ceux-ci prennent à partie ce nouvel adversaire. Ils sont mis en désordre et bientôt repoussés. Ils essayent encore de se rallier à l'abri des granges. Ils tombent sous le feu de la demi-compagnie de chasseurs prussiens et battent décidément en retraite.

La décision dans le combat de cavalerie était incontestablement due à l'intervention de l'infanterie prussienne, qui avait su ne pas manquer une bonne occasion d'intervenir. Triomphe de la solidarité des armes, de l'initiative des chefs de petites unités, manifestation éclatante de l'activité guerrière qui circule dans les rangs de cette armée que l'instruction anime et inspire !

Le général de Wnück, ignorant la présence de l'infanterie prussienne à Wysokow, croit le village occupé par l'infanterie ennemie. Il donne le signal du rassemblement. Il n'exécute pas de poursuite.

Mais, en même temps, on se battait près du Wäldchen.

Les deux escadrons et demi de Hesse, placés, comme on l'a vu, à la droite de la ligne autrichienne, ont suivi en échelons, s'avançant par la dépression de terrain à l'ouest du Wäldchen et s'élevant vers le nord-est. Le commandant du 4ᵉ escadron de uhlans prussiens vient à peine de remarquer ce mouvement, que les escadrons autrichiens se déploient brusquement au galop allongé et le chargent. Le capitaine fait face à l'attaque avec son escadron et deux pelotons du 3ᵉ escadron, en demi-à-gauche.

La rencontre a lieu près de la pointe nord-est du Wäldchen.

Les uhlans prussiens sont enveloppés par les cuirassiers autrichiens ; serrés de près, ils ne peuvent se servir de leur lance. Une partie est vivement ramenée à la route de Neustadt.

La situation des uhlans prussiens était déjà critique, lorsque intervient le 3ᵉ escadron de cuirassiers de Hesse qui, attaché à la brigade Rosenzweig, s'était placé derrière le Wäldchen. Il longe la lisière du bois et se jette dans le flanc des uhlans prussiens.

Le général de Wnück se porte au 8ᵉ dragons, qui s'avance alors vers la corne nord-est du Wäldchen, et attaque les cuirassiers de Hesse sans se laisser arrêter par le feu partant du bois.

Les 1er et 2e escadrons attaquent de front, les 3e et 4e débordent et enveloppent la droite des Autrichiens. Nouvelle mêlée ; l'enveloppement et la supériorité numérique des Prussiens (cinq escadrons et demi contre trois escadrons et demi) l'emportent. Les cuirassiers autrichiens se retirent lentement. Les uhlans prussiens reviennent en arrière de la crête.

L'infanterie autrichienne, au milieu du tumulte qui règne dans le Wäldchen, ne soupçonne pas le combat de cavalerie qui se livre à sa portée, elle n'intervient pas ; elle ne sait pas montrer l'heureuse initiative dont a fait preuve l'infanterie prussienne de Wysokow.

Le général de Wnück n'a plus aucune réserve. Il sait le Wäldchen occupé par l'ennemi. Il croit également Wysokow en sa possession. Il craint de se heurter à des forces ennemies intactes, nombreuses. Au moment où il a paru sur le champ de bataille, le combat était engagé sur tout le front ; le gros de son corps d'armée approchait. Il prend le parti prudent de rassembler sa brigade et de suspendre toute poursuite.

Telles sont les raisons qu'il a invoquées, tout en s'attribuant la victoire, pour motiver sa timide conduite.

La brigade Solms se réunissait à l'ouest de Wysokow ; plus tard, elle se retirait vers Kleny ; elle ne reparaîtra plus de la journée.

La brigade prussienne reprend sa position primitive. Plus tard, le feu de l'artillerie autrichienne l'obligera à se replier en arrière de Branka.

Attaque par l'infanterie autrichienne de la position bois de Branka, route de Neustadt (midi)

Vers le moment où se produisaient les actions de cavalerie que nous venons d'étudier, l'infanterie autrichienne tentait de déboucher du Wäldchen pour attaquer le bois de Branka et la route de Neustadt.

Le feu ennemi a facilement raison tout d'abord de ces efforts décousus. En outre, les demi-bataillons prussiens Bojan (du 3e du 37e) et Suchodoletz (des F. du 58e), tenus jusqu'ici en ré-

serve, sortent de la lisière du bois de Branka, enveloppant d'un cercle de feux puissants les deux bataillons autrichiens (1er, 2e de Prince-Royal de Prusse) qui sont parvenus à déboucher de la corne nord-est du Wäldchen, ainsi que le 17e chasseurs. Ces feux ne suffisant pas, les deux bataillons prussiens font un bond en avant de 200 pas et exécutent à 350 pas deux feux de salve. En même temps, le général de Wnück a prescrit au 8e dragons d'arrêter l'infanterie qui débouche du Wäldchen. De là résulte une série d'attaques de cavalerie contre les chasseurs autrichiens et contre les bataillons du régiment Prince-Royal de Prusse.

Les compagnies du 17e bataillon de chasseurs autrichiens non engagées se retirent immédiatement dans le Wäldchen. Les autres se forment en carrés pour résister aux charges de la cavalerie, mais elles éprouvent alors des pertes considérables sous le feu des demi-bataillons prussiens (Bojan et Suchodoletz). Obligées de se déployer pour y résister, elles sont chargées et rejetées bientôt dans le bois à coups de sabre.

Les deux bataillons (1er, 2e) du régiment Prince-Royal de Prusse et les fractions du 25e bataillon et du 2e Kellner, qui essaient de les appuyer, subissent le même sort. Un drapeau est perdu.

Le demi-bataillon Bojan (du 3e du 37e) profite de ces succès pour se jeter dans le Wäldchen, bientôt soutenu par les premières troupes du gros du corps d'armée enfin arrivées (demi-bataillon des F. du 44e) et qui étaient déjà intervenues dans la lutte de feux contre le 17e bataillon de chasseurs autrichiens.

Pendant ce combat, la brigade Rosenzweig a engagé par la région au sud du Wäldchen ses réserves (1er et 2e bataillons du régiment Gondrecourt) contre la position de la route de Neustadt. Les tentatives répétées de la cavalerie prussienne, qui se limitent généralement à des menaces sur cette route, obligent ces bataillons à se former également en carrés. En fait, ils souffrent peu de la cavalerie, mais ils fondent sous les feux directs partant de la lisière du bois de Branka comme aussi sous des feux de flanc venant un peu de partout. Il en est de même de la batterie de la brigade Rosenzweig qui a tenté de prendre position devant Branka-Wald.

A midi et demi, l'espace entre la route de Neustadt, le Wäldchen et Wenzelsberg était évacué par l'infanterie autrichienne, et 'attaque de l'aile gauche, fournie par les brigades Jonack et Ro-

senzweig, et soutenue par une partie de la brigade Hertweck, avait échoué.

Tous les progrès des Autrichiens avaient été enrayés devant la seconde position par le jeu combiné de l'infanterie et de la cavalerie ennemies. Aucune tentative ne s'était produite sur l'aile droite ou l'aile gauche de l'avant-garde prussienne.

La phase critique était passée pour son corps d'armée. Les bataillons du gros commençaient à se déployer sur le plateau. Les Autrichiens ne disposaient plus en troupes fraîches que de la brigade Waldstätten, de l'artillerie de réserve et de la brigade de cavalerie Schindlöcker. Mais elles étaient prêtes à agir. Un énergique retour offensif permettait encore de rejeter les têtes du Ve corps prussien sur le défilé. Il était peu probable toutefois que là où trois brigades autrichiennes avaient échoué devant une faible avant-garde, une brigade et des troupes démoralisées pussent renverser la situation.

Considérations sur cette phase de la bataille de 10 h. 1/2 à midi

Si l'on examine cette partie du combat, dirigée par le général de Raming, elle appelle un certain nombre d'observations.

a) — Au moment où il prend la direction de l'affaire, la brigade Hertweck est battue, la brigade Jonack est sur le point de s'engager. La brigade Rosenzweig va atteindre le théâtre de la lutte. La brigade Waldstätten et l'artillerie de réserve sont encore en arrière, à Skalitz.

Cette dispersion de ses moyens d'action est évidemment mauvaise pour agir. Le pire consistera à l'aggraver. Toutes les forces ne peuvent frapper ensemble, le pire consistera à les lancer goutte à goutte dans l'action. Le général de Raming ne peut ignorer d'ailleurs ce qui vient de se passer.

La brigade Hertweck a subi de grosses pertes, elle est en pleine retraite ;

L'ennemi s'est montré sur 3.000 mètres de front ;

L'artillerie autrichienne a été inférieure ;

La cavalerie prussienne a montré plusieurs escadrons.

Comment alors tenter de recommencer avec une brigade une action nouvelle contre un ennemi dont le moral a grandi ? Ce n'est qu'avec toutes ses forces réunies, agissant ensemble, qu'il eût dû entreprendre de nouveau l'affaire.

Utiliser les débris de la brigade Hertweck, lancer ensemble les brigades Jonack et Rosenzweig, constituer une réserve avec la brigade Waldstätten appelée au plus tôt par la route de Skalitz : telles étaient dans leur ensemble les dispositions à prendre.

Mais comment lancer maintenant les troupes à l'attaque ? On vient de constater les résultats d'un combat poursuivi uniquement de front, sans aucune idée de combinaison. C'est évidemment une manœuvre d'aile qu'il faut organiser avec une attaque de front.

Sur quelle aile faut-il agir ? Sur la plus avantageuse, celle qui tout d'abord permet à l'attaque de se développer le mieux et qui ensuite promet le résultat le plus décisif.

Ces deux conditions se trouvaient réalisées dans la direction Wysokow-Altstadt. L'examen de la carte, la vue du terrain, l'établissent nettement.

Dans la région du nord du Wäldchen, on avait un terrain praticable à toutes les armes. Pas d'autre obstacle que Wysokow. Des cheminements nombreux permettaient d'aborder cette localité et la région plus au nord.

Comme résultat final : l'attaque par le nord de Wysokow, sur l'intervalle Wysokow-Altstadt, prenait à revers le front ennemi, faisait avorter toutes les tentatives, même heureuses, de l'adversaire sur le plateau de Wenzelsberg et fermait définitivement le débouché de Nachod.

Dans cet ordre d'idées, le plan eût pu consister à :

Confier à la brigade Hertweck l'occupation de Wenzelsberg et des localités plus au sud ;

Lancer les brigades Jonack et Rosenzweig sur l'intervalle Wäldchen, Wysokow et au nord de Wysokow ;

Préparer cette attaque avec toute l'artillerie disponible ;

La couvrir au nord avec un gros de cavalerie ;

Amener la brigade Waldstätten en réserve à Kleny.

Dans tous les cas, l'attaque devait éviter la région de Wenzelsberg, région boisée, coupée, accidentée, qui l'obligeait à se morceler, à se diviser en efforts impuissants, impossibles à coordonner, où la supériorité numérique ne pouvait affirmer ses avantages

Pour justifier son attaque par le plateau de Wenzelsberg, le général de Raming a allégué qu'il ignorait si l'attaque prussienne prenait comme objectif la route de Neustadt, celle de Skalitz ou celle de Wenzelsberg ; comme si une manœuvre devait consister à répondre purement et simplement aux tentatives de l'ennemi !

Toute manœuvre doit être le développement d'une idée ; elle doit viser un but : ici, fermer le défilé de Nachod ; pour cela, prendre la direction qui y mène le plus facilement, le plus sûrement, arrêter ensuite et en conséquence toutes les dispositions d'attaque.

b) — La brigade Jonack s'engage sans reconnaître la position de l'ennemi et sa situation. Elle présente une mince ligne de tirailleurs suivie par des bataillons en ordre serré, incapables de manœuvrer ; elle s'avance sur le terrain où s'écoulent les fuyards de la brigade Hertweck. Elle n'est pas gardée sur son flanc droit. Elle a laissé sa cavalerie en arrière, son artillerie ne l'appuie que de très loin. Les conséquences ne tardent pas à se produire. Les extrémités de la ligne sont plus ou moins entraînées dans la fuite. Pour parer à une contre-attaque, 4 bataillons environ prennent une direction divergente. La supériorité numérique s'est évanouie. On n'a pas tiré un coup de fusil ; sur 7 bataillons, l'attaque n'en présente plus que 3.

c) — A noter également la coopération du bataillon Kellner et du 25e bataillon de chasseurs à l'attaque du Wäldchen, qui, laissant inoccupé Wenzelsberg, seul point d'appui dont on disposât, l'exposait à être pris par l'ennemi, si son infériorité numérique du moment ne l'en eût totalement empêché.

d) — Dans l'attaque de la 2e position, la direction supérieure fait défaut, il n'y a ni unité ni ensemble ; ce n'est pas une force qui frappe. Comment en serait-il autrement ? *Huit* bataillons tentent de déboucher de la lisière est du Wäldchen. Cette lisière n'a pas 400 mètres. Plus au sud, le hasard a conduit devant la route de Neustadt, en masses compactes, la *réserve*. Celle-ci n'a aucune idée de combat ; elle agit en aveugle et sans liaison.

Mieux conduite, l'attaque autrichienne aboutissait.

Quels en auraient été les résultats sur l'ensemble des opérations ultérieures ?

Le Ve corps prussien, définitivement rejeté, ne pouvait déboucher de Nachod. Si l'on observe que, le même jour, le 1er corps



Kramolna
Lhotker Hof
NACHOD
Plateau de Wisokow
Starkoc
Wisokow
Altstadt
Haut.rs de Branka
Das Wäldchen
Eglise de Wenzel
Wenzelsberg
Kleny
Brig. Solms
Prowodow
Eglise Evang.
Br. Ros
Dolnkow
Schonow
Sochors
Meyer Hof
Situation
vers Midi 1/2.
Echelle au 1:25000

éprouvait à Trautenau un grave échec, c'était bien l'entrée de la Bohême interdite à la IIe armée. Que devenait alors le plan du général de Moltke? Une fois de plus, constatons-le, la stratégie, si brillante soit-elle, reste à la merci de la tactique.

e) — En ce qui concerne le combat de cavalerie au sud de Wysokow, les deux partis se sont attribué la victoire. Tous deux peuvent avoir raison, si l'on ne considère que ce combat en lui-même. En réalité, la cavalerie autrichienne s'est montrée très allante, très manœuvrière, d'une valeur professionnelle indiscutable. Elle n'a pas été commandée. La cavalerie prussienne a été plus prudente, moins entraînée : elle n'a pas eu le même perçant, la même rapidité, la même souplesse de manœuvres. Mais elle a été commandée. Elle a fait preuve de capacité tactique. Au point de vue du résultat, elle a la victoire. Deux cavaleries ne se battent pas pour trancher la question de savoir laquelle des deux est la meilleure. Il y a toujours une situation d'ensemble à envisager, un but tactique à atteindre. Pour la cavalerie autrichienne, comme pour l'infanterie autrichienne, c'est, ici, atteindre les abords du débouché de Nachod. Elle n'y arriva pas. Pour la cavalerie prussienne, c'était, comme pour son infanterie, couvrir le débouché. Elle obtint le résultat.

Entre autres fautes, la cavalerie autrichienne commet celle de ne pas s'éclairer, de ne pas se couvrir sur Wysokow, d'où résulte une surprise décisive. L'emploi d'ensemble de la cavalerie dans les deux partis donne lieu à une constatation analogue. Le général Steinmetz a sur le champ de bataille toute sa cavalerie (12 escadrons environ). Le commandant autrichien, qui dispose de plus de 30 escadrons, ne sait en engager que 5. Il a pour lui le *nombre ;* c'est par le nombre cependant que sa cavalerie est *battue.*

Arrivée du gros du Ve corps prussien et de la brigade autrichienne Waldstätten

(Voir croquis G.)

Le Ve corps d'armée est parti à 5 heures de son bivouac de Reinerz ; il a fait une halte près de Gellenau à 8 heures, a repris la marche à 9 heures et reçu à ce moment une nouvelle invitation de se hâter vers Nachod.

L'ordre de marche ne présentait rien de particulier, si ce n'est que l'artillerie était répartie par batterie tout le long de la colonne.

Les ponts sur la Mettau avaient été rétablis et on en avait construit deux autres ; tous les trois devaient être passés avec précaution, ce qui retardait sensiblement la marche de la colonne.

Le général de Kirchbach, qui commande la 10ᵉ division, a devancé la colonne sur le terrain de l'action ; il s'est orienté, il a assisté à la perte du Wäldchen et au combat de cavalerie.

Dès que ses troupes arrivent, il ordonne au général commandant la 19ᵉ brigade de reprendre et d'occuper le Wäldchen, tandis que lui-même se portera sur Wysokow, que le commandant du corps d'armée a prescrit d'occuper. Par suite de cette disposition on voit bientôt un demi-bataillon des F. du 46ᵉ marcher sur le Wäldchen au moment où le 8ᵉ dragon charge et où le demi-bataillon Bojan repart à l'attaque. Il est suivi par le 2ᵉ du 46ᵉ qui, avec le demi-bataillon Bojan, pénètre dans le Wäldchen, d'où bientôt ils chassent ensemble les Autrichiens.

Sous la protection de ces troupes, avance, en arrière du Wäldchen, le restant du 46ᵉ, tandis que le général de division dirige le reste de la 19ᵉ brigade, presque tout le 6ᵉ régiment, sur Wysokow.

Son idée première était d'y porter la 20ᵉ brigade. Mais il craint de ne pas en avoir le temps ; courant au plus pressé, il y envoie le 6ᵉ régiment. Dans le Wäldchen, les Prussiens arrivent à la lisière sud et enlèvent l'église de Wenzelsberg.

Le mouvement de retraite se communique bientôt au centre et à la droite des Autrichiens, quoique celle-ci n'ait pas été attaquée par les Prussiens.

Après un combat d'une demi-heure, les brigades Rosenzweig et Jonack abandonnaient le terrain du Wäldchen, à Sochors, qui avait été si dur à conquérir.

Pendant qu'avait lieu, vers midi, ce combat autour des localités sur la pente ouest du plateau et que la crise se terminait en faveur des Prussiens, arrivait du côté autrichien la brigade Waldstätten ; elle se formait à cheval des deux cotés de la route de Skalitz.

En même temps, entrait en action, à l'est de Kleny, la réserve d'artillerie autrichienne, avec 2 batteries de 8 au sud, 3 batteries de 4 au nord de la route ; elle ouvrait un feu des plus efficaces,


Kramolna
NACHOD
Plateau de Wisokow
Starkoc
Altstadt
Wissokow
Haut^{rs} de Branka
Wenzelsberg
Prowodow
Domkow
Sochors
Schonow
Brig. Solms
Echelle au 1:26000
Attaque de Wisokow
par la Brig^{de} Waldstätten

avec ses 40 bouches à feu, contre le plateau; elle rendait très difficile l'installation des batteries prussiennes arrivant les unes après les autres, comme aussi la marche en avant de l'infanterie ennemie. La brigade de cavalerie Wnück était contrainte par ce feu à reculer jusqu'à 500 mètres à l'est de Wysokow, près de la route.

D'un autre côté, grâce à ce feu, l'infanterie autrichienne en retraite pouvait se ressaisir et se rassembler facilement près de Prowodow et de Schonow.

La batterie de la brigade Rosenzweig, après avoir quitté sa position de l'église de Wenzelsberg, reparaissait sur les hauteurs au nord de Domkow.

Lorsque le général de Raming voit de sa position en avant de Kleny, sur la grande route, le mouvement de retraite des brigades Jonack et Rosenzweig, ainsi que l'arrivée des Prussiens à la lisière ouest du Wäldchen, il ordonne aux bataillons de la brigade Waldstätten les plus voisins de la route (2e du régiment Hartmann et 3e du régiment Franck) d'attaquer cette lisière.

Le 2e Hartmann marche sur la partie nord-ouest de cette lisière fournissant une chaîne de tirailleurs assez dense, que suit une ligne de colonnes de division; il est appuyé en deuxième ligne par le 3e bataillon Franck.

Le demi-bataillon prussien qui garnit cette partie de la lisière reçoit le 2e bataillon Hartmann par un feu violent, rejette ainsi la chaîne sur les divisions et repousse également les masses de division. Non content de cela, il s'avance dans la ravine qui mène à Prowodow et recommence son feu violent contre le 3e bataillon Franck qui continuait d'avancer; même résultat. Toutes les compagnies prussiennes voisines du théâtre de cette action s'y engagent successivement. Bientôt même toute la ligne prussienne atteint le bas-fond de Schonow et de Prowodow, où elle s'arrête, sur l'ordre du commandant de la brigade, dit-on.

En même temps qu'arrivait la 19e brigade d'infanterie, l'artillerie prussienne du gros essayait de se mettre en batterie entre Wysokow et le Wäldchen, en partie protégée par la brigade Wnück. Cette tentative échouait devant l'action puissante des quarante bouches à feu autrichiennes.

Vers midi, c'était une première batterie qui paraissait, puis se retirait; un quart d'heure après, une seconde qui éprouvait le même sort; trois quarts d'heure après, une troisième.

Deux autres arrivées plus tard parvenaient à s'établir et à se maintenir, mais près de l'église de Wenzelsberg.

Là s'arrête le succès de l'artillerie prussienne, si ce n'est que les trois premières batteries finissaient sur le tard par s'établir entre Wysokow et le Wäldchen, quand l'artillerie autrichienne avait été employée ailleurs.

Enveloppement de l'aile droite prussienne par le gros de la brigade autrichienne Waldstätten. — Entrée en ligne de la 20e brigade prussienne.

(Voir croquis H.)

A 1 heure, le général de Raming ordonne au général Waldstätten d'attaquer Wysokow. Celui-ci s'était avancé avec le gros de sa brigade (avant l'attaque du Wäldchen par deux de ses bataillons) sur la route et avait ensuite tourné à gauche de manière qu'à 1h 1/2 il arrivait dans le fond entre Starkoc et Wysokow.

Sur l'ordre du général de Raming, trois batteries de réserve d'artillerie se dirigent sur la hauteur au nord de Wysokow, en soutien de la brigade Waldstätten, pendant que le 11e cuirassiers s'avance vers la même hauteur pour envelopper la droite prussienne.

Le village de Wysokow est bâti sur 2.000 mètres d'étendue, le long de la route qui de Branka se dirige vers Skalitz. Il s'étend dans un ravin à pente assez raide, aux flancs escarpés, le versant sud dominant le flanc nord. Les deux extrémités du village présentent un plus grand nombre de maisons que le milieu.

Le terrain au sud de Wysokow est absolument différent du terrain au nord. Ici, le plateau de Wysokow domine tout le pays, prend en flanc le plateau de Wenzelsberg et tient sous son feu Nachod et Altstadt. Il est facile à défendre face à l'est.

L'importance du plateau de Wysokow le jour du combat a échappé aux yeux de l'État-major autrichien. C'est là ce qui paraît étonnant, car de la position à l'est de Kleny, où se trouvait cet État-major, le panorama est saisissant.

Voulait-on empêcher le débouché de Nachod? C'est des hauteurs au sud de la route, ou des hauteurs au nord qu'il fallait s'emparer. Les hauteurs du nord étaient à prendre de préférence,

parce que, par là, on arrivait plus tôt à la route de Nachod et que l'on dominait Wenzelsberg.

Quoi qu'il en soit, le général de Raming a ordonné l'attaque sur Wysokow et un enveloppement de l'aile droite prussienne. Le général Waldstätten dispose pour cette attaque de quatre bataillons d'infanterie (6e chasseurs, 1er Hartmann, 1er et 2e Franck), de la batterie de la brigade, de trois batteries de 4 de la réserve d'artillerie et d'un régiment de cuirassiers.

C'est d'abord la batterie de la brigade qui arrive sur la hauteur de Wysokow, protégée par une division de chasseurs; puis une batterie ennemie de la réserve d'artillerie qui s'établit sur le plateau de Wysokow, ensuite une batterie près de la route; enfin la moitié restante d'une batterie, sur le mamelon du chemin de fer; le régiment de cuirassiers s'établit à droite de la batterie et demie.

Du côté prussien, le général de Kirchbach a observé les mouvements des Autrichiens vers le nord; il voit le danger qui menace Wysokow. Il comprend que l'occupation de la localité par deux bataillons ne va pas suffire pour la conserver. Il appelle sur ce point la 20e brigade.

Cette brigade a été fortement ralentie au passage des ponts de la Mettau; elle est arrivée trop tard sur le plateau; elle a été dirigée en arrière du Wäldchen pour y constituer une réserve. D'ailleurs, deux de ces bataillons ont été maintenus en réserve à Altstadt sur l'ordre formel du Prince royal, et un troisième bataillon accompagne les batteries embourbées dans la Mettau, de telle sorte que la brigade n'amène tout d'abord que trois bataillons (1er, 2e du 52e, F. du 47e). C'est dans ces conditions qu'elle est rappelée de sa marche vers le Wäldchen sur Wysokow; elle y arrivera trop tard pour répondre aux premières entreprises de l'attaque.

Celle-ci s'exécute vers 2 heures; elle frappe sur les troupes prussiennes réparties comme il suit :

A l'extrémité ouest de Wysokow, 1 compagnie et demie de chasseurs, 2 compagnies et demie du 6e; en tout la valeur d'un bataillon;

Au milieu du village, 1 bataillon environ tient la route et la hauteur de Wysokow;

A l'extrémité est, 1 demi-bataillon.

Une batterie de 4 essaie de paraître au nord du village, elle ne peut y tenir plus d'une demi-heure.

L'attaque autrichienne se développe contre l'extrémité ouest et contre le milieu du village.

La 1re division du 6e bataillon de chasseurs, utilisant la coupure profonde qui mène au nord de la hauteur de Wysokow, s'avance contre la lisière nord-ouest ; quelques détachements arrivent dans le village : résultat de la marche abritée.

La 2e et la 3e division du 6e bataillon de chasseurs autrichiens se développent et attaquent plus au nord, enveloppant la droite prussienne. A ce moment, le général Waldstätten fait avancer ses trois autres bataillons (1er Hartmann ; 1er, 2e Franck), partie contre la position du village déjà envahie, partie plus à l'est.

La situation prussienne est des plus critiques. Heureusement, arrive le commandant de la 20e brigade, général de Wittich, qui appelle immédiatement les trois bataillons cités plus haut (1e, 2e du 52e et F. du 47e).

Le général de division lui ordonne de traverser Wysokow, de gagner les hauteurs au nord, de se former et d'attaquer l'ennemi là pour le rejeter. On lui fait savoir en même temps que la brigade de cavalerie Wnück couvrira son flanc droit. On consacre cependant un bataillon (1er du 52e) à renforcer l'occupation de Wysokow.

Il reste donc, pour contre-attaquer, deux bataillons couverts par la brigade Wnück. Le terrain du plateau est difficile à pratiquer à l'infanterie, mais encore plus à la cavalerie.

L'adjudant de la division envoyé pour reconnaître ce terrain et guider la cavalerie, le capitaine Hœnisch, a constaté et rendu compte au général Wnück qu'il lui paraît facile de surpendre la batterie ennemie qui se trouve sur la hauteur au nord de Wysokow. Pour répondre à cette idée, le 3e et le 4e escadron du 1er uhlans se détachent, cherchent à gagner le flanc gauche de l'ennemi en se défilant derrière un pli de terrain. Puis, s'apercevant que le régiment de cuirassiers autrichiens se retire laissant seulement deux pelotons en soutien de la batterie et que les artilleurs autrichiens remettent ensuite les pièces sur leurs avant-trains, ils partent à l'attaque, chargeant les deux pelotons de soutien laissés par les cuirassiers. Les cuirassiers autrichiens s'enfuient, les uhlans prennent 3 pièces, 6 caissons et 3 arrière-trains de caissons.

Pendant que cette manœuvre se prépare, avance la contre-attaque fournie par les deux bataillons, sur deux lignes :

F. du 47e en première ligne.

2e du 52e en deuxième ligne ;

Ils marchent vers l'ouest, s'appuyant à la lisière nord du village, et frappent dans le flanc gauche des colonnes d'attaque autrichiennes. Mais, comme la contre-attaque est immédiatement menacée et prise en flanc par la cavalerie et l'artillerie autrichiennes du plateau de Wysokow, les deux demi-bataillons de l'aile droite, tout en continuant d'avancer, font face à droite avec leurs compagnies d'aile. La cavalerie autrichienne n'attaque pas ; les compagnies dirigent alors leur feu contre l'artillerie autrichienne (une batterie et demie). Celle-ci reçoit en même temps des obus de l'artillerie prussienne. A ce moment d'ailleurs, le régiment de cuirassiers autrichiens se retire sur l'ordre de son général de division, ne laissant que deux pelotons en soutien de l'artillerie. Les batteries ne croient pas alors pouvoir tenir ; elles amènent leurs avant-trains, lorsque paraissent brusquement les 3e et 4e escadrons de uhlans prussiens qui chargent avec cinq pelotons les deux de cuirassiers autrichiens et avec trois autres, les batteries ; les deux bataillons, continuant du reste leur contre-attaque, ont jeté par leur feu le désordre dans la batterie de brigade autrichienne, établie sur la hauteur de Wysokow ; ils lui mettent par terre 28 chevaux, 14 hommes, et ne lui laissent emmener que 3 pièces et 5 caissons.

Bien que la contre-attaque prussienne ait été obligée de s'affaiblir dans ces actions de flanc, son effet sur l'attaque autrichienne est décisif. Celle-ci est rejetée dans le plus complet désordre. Celles des fractions autrichiennes qui ont pénétré dans le village se maintiennent encore à l'extrémité ouest. Mais la contre-attaque continuant l'enveloppement, arrive à les reprendre à revers, tandis que de front, elles se heurtent aux défenseurs mêmes de Wysokow ; le désordre et la retraite se produisent partout. Les Autrichiens ont définitivement échoué dans leur dernier effort.

Le général de Wittich fait rassembler ses bataillons et former les faisceaux sur la hauteur, tandis que, sur l'ordre du général de Kirchbach, la brigade Wnück, soutenue par le dernier bataillon du 52e (F. du 52e), arrivé à l'instant, va exécuter la poursuite.

Là encore, les troupes qui ont donné l'assaut sont immédiate-

ment reprises et remises en main; c'est une troupe fraîche (F. du 52[e]) que l'on engage avec la cavalerie, dans une entreprise nouvelle, la poursuite.

Les grenadiers du Roi, le dernier régiment du corps d'armée, arrivaient à ce moment.

Quant à l'artillerie prussienne, elle a enfin mis en ligne la plus grande partie de ses pièces et réduit un peu la puissance du canon de l'ennemi. Après des efforts successifs et impuissants, c'est seulement quand l'artillerie de réserve est arrivée que toutes les batteries, agissant simultanément, sont parvenues à s'établir, mais non sans peine encore. Pour ne citer qu'un exemple, la batterie qui marche en tête de l'artillerie de réserve a perdu 16 hommes et 18 chevaux avant d'avoir ôté ses avant-trains.

Le V[e] corps prussien bivouaque sur le terrain; dans la soirée, ses avant-postes s'étendent de Kramolna et Wysokow et de là à la route de Neustadt (un poste à Starkoc).

Le 6[e] corps autrichien a perdu : { 225 officiers, 7.275 hommes, dont 2.500 prisonniers.

Cette fin de journée donne encore lieu à quelques observations :

1° La cavalerie prussienne agit jusqu'à la fin. Après avoir arrêté les tentatives de l'adversaire pour déboucher des bois, elle attaque l'artillerie ennemie et lui prend trois pièces, elle exécute ensuite la poursuite. D'une valeur professionnelle moindre que la cavalerie autrichienne, elle sait prendre sa part du combat, agir dans le sens de la tactique de l'avant-garde; elle est surtout employée par un chef qui jusqu'au bout lui fait rendre tout ce qu'elle peut.

2° L'artillerie autrichienne s'est aussi montrée très supérieure à l'artillerie prussienne, par son matériel, son instruction tactique et de tir, comme conséquence par son feu. Elle inflige aux batteries prussiennes arrivant successivement des pertes qui leur interdisent de soutenir la lutte. Malgré cela, les Prussiens sont vainqueurs à la fin de la journée. La lutte d'artillerie, pas plus que le combat de cavalerie, ne constitue donc un acte décisif qui fixe définitivement l'issue de la lutte.

Dans l'avenir nous verrons fréquemment la lutte d'artillerie se maintenir indécise, en raison de la distance, de la difficulté de

se voir (poudre sans fumée). Arrêterons-nous l'attaque, pour cela, jusqu'à ce que notre artillerie ait pris une supériorité incontestable ? Évidemment non.

3° Les actions autour de Wysokow montrent les conditions de terrain que doit rechercher une attaque.

L'attaque autrichienne a pénétré dans le village parce qu'elle était fortement appuyée par l'artillerie, c'est incontestable, mais aussi et surtout parce qu'elle a eu à sa disposition des terrains d'approche, cheminements défilés, qui l'ont amenée à l'abri des feux de l'ennemi jusqu'à 300 ou 400 mètres de la localité. Une bonne direction d'attaque est donc celle qui fournit des cheminements défilés à l'infanterie et qui permet l'emploi des deux armes (artillerie et infanterie) contre un même objectif, avec tout le développement de moyens que donne la supériorité numérique. L'attaque a échoué finalement parce qu'elle n'était pas *gardée*. Il en sera toujours ainsi. Toute troupe qui part à l'attaque doit *se couvrir* dans les directions par lesquelles l'ennemi peut se présenter. La troupe chargée de ce rôle doit, sur le flanc de l'attaque, occuper les points d'où pourrait partir une surprise par les feux, comme aussi éventer et recevoir une contre-attaque qui ne peut manquer de se produire.

4° La défense d'une localité, on l'a vu également, consiste à *parer* l'attaque avec la résistance que fournit le point d'appui organisé et occupé, et à *riposter* par la *contre-attaque* pour achever l'adversaire. Supprimer la contre-attaque, c'est revenir à la défensive passive qui exclut la décision et qui finit toujours par périr.

Les retours offensifs partant du point d'appui ne peuvent trouver une issue dans le cercle de feux qui enserre la position et en rend les abords impraticables.

Pour que la contre-attaque aboutisse, encore faut-il qu'elle soit *gardée* comme il a été dit pour l'attaque, ou bien elle est elle-même *surprise, ralentie*.

Exemple : les deux demi-bataillons du 47° et du 52° obligés de faire face à l'artillerie autrichienne (une batterie et demie) et à la cavalerie (11° cuirassiers).

5° La répartition des troupes consacrées à la défense d'une localité comprend, d'après ce qui vient d'être dit : une garnison, troupe d'occupation aussi réduite que possible ; une réserve

destinée à la contre-attaque aussi forte que possible, fournissant elle-même. au moment où elle part pour agir, un service de sûreté qui la garde des surprises.

La troupe d'occupation peut être calculée sur les bases suivantes : au moment où l'ennemi aborde la lisière du village, lui présenter un fusil par mètre courant constitue une résistance sérieuse et suffisante. Généralement, il ne peut aborder qu'un côté, une partie de cette lisière. C'est sur l'évaluation de cette partie de lisière et de l'organisation prévue d'un réduit central que l'on doit fixer le chiffre de la troupe affectée à la défense directe de la localité. A Wysokow, on y consacrait la valeur de trois bataillons.

Toutefois, ces calculs ne doivent jamais amener à affecter à l'occupation du point d'appui toute la troupe dont on dispose; pour si faible qu'elle soit, il faut toujours en réserver une partie pour la contre-attaque.

6° Avec les armes actuelles qui révèlent toute leur puissance sur le terrain de Nachod, les Autrichiens éprouvent les plus grandes pertes quand ils battent en retraite après une attaque manquée, ou quand ils abandonnent une position qu'ils ont perdue. Il leur en coûte moins d'avancer dans l'attaque, de se maintenir sur place dans la défensive. D'où les deux principes inscrits en tête de la tactique moderne : *une attaque entreprise doit être poussée à fond, la défense doit être soutenue avec la dernière énergie;* ce sont là les procédés les plus économiques. Ils doivent inspirer l'exécution, mais aussi à la direction, au commandement, ils apportent plus formelle l'obligation de connaître, de prévoir et de résoudre les difficultés que va comporter une attaque; de n'en entreprendre aucune qui ne puisse être poussée à bout, qui ne puisse pour cela être *montée* et *approchée* à l'abri, *préparée, soutenue, gardée* jusqu'au dernier moment.

7° Le 2ᵉ bataillon du 37ᵉ prussien qui, à lui seul, a soutenu une grande partie de l'effort autrichien et qui l'a notamment arrêté par ses feux toute la matinée, a consommé 23.000 cartouches; soit une moyenne de 23 cartouches par homme. On obtient donc des résultats considérables avec une consmmation de munitions relativement faible et très acceptable, à la condition de diriger les feux.

VIII

LA SURPRISE STRATÉGIQUE

La notion de la sûreté que nous avons vue régner en maîtresse souveraine dans la tactique : dominer d'une façon indiscutable la conduite des troupes, qu'il s'agisse d'*éclairer* et de *garder* une manœuvre, ou de *préparer* et de *rassembler* ses moyens d'action, ou de les *appliquer* sur un objectif reconnu, cette notion reparaît au premier plan des considérations sur lesquelles doivent être basées des dispositions stratégiques.

Là où il n'y a pas de *sûreté stratégique,* il y a *surprise stratégique,* c'est-à-dire possibilité pour l'ennemi de nous attaquer quand nous ne sommes pas en état de le bien recevoir ; possibilité pour lui d'empêcher notre rassemblement insuffisamment protégé, tandis que d'ailleurs nos forces s'engagent, s'égarent, se compromettent dans de fausses directions, en raison même de l'insuffisance de la reconnaissance, du renseignement, c'est-à-dire de la notion de *sûreté :* art d'agir *en sécurité,* comme aussi *sûrement,* c'est-à-dire *en connaissance de cause.*

C'est ce que nous allons établir avec plus de précision par un exemple historique.

La surprise stratégique du 16 août 1870 (1)

Le 15 août 1870, on trouvait, du côté allemand, à la Ire armée :
Le Ier corps à Courcelles-Chaussy ;
Le VIIe corps entre Pange et la gare de Courcelles ;
Le VIIIe corps à Orny.

(1) Cet exemple qui, plus tard, sera étudié complètement, n'est envisagé ici qu'au point de vue des sources de l'erreur qui le caractérise.

A la IIe armée, dans la matinée du même jour, on continuait la marche vers la Moselle :

IIIe corps pour atteindre la Seille à Cheminot;

XIIe corps pour l'atteindre à Nomeny;

IXe corps restant à Peltre;

X^{e} venant à Pont-à-Mousson, d'où il devait envoyer des détachements vers le nord, dans la vallée de la Moselle, et sur le plateau situé à l'ouest,

La Garde se rassemblant à Dieulouard;

IVe corps en marche vers la Moselle à Custines, son avant-garde sur Marbache.

A la nouvelle de la bataille de Borny, livrée le 14 au soir, ces dispositions étaient quelque peu modifiées vers 7 heures du matin : le IIIe corps d'armée avait à s'arrêter immédiatement;

Le XIIe à prendre position entre Solgne et Delme, l'un et l'autre pour être prêts à appuyer et à recueillir le IXe corps d'armée maintenu à Peltre, au cas où les Français prendraient l'offensive sur la rive droite de la Moselle.

Puis la marche reprenait, après l'arrivée d'un télégramme envoyé par le général de Moltke de la hauteur de Flainville à 11 heures du matin, qui portait :

« Les Français ont été complètement rejetés sur Metz et il est probable qu'actuellement ils sont déjà en pleine retraite sur Verdun. Les trois corps de droite (IIIe, IXe, XIIe) sont désormais à l'entière disposition du commandant en chef. Le XIIe est déjà en marche sur Nomeny. »

Finalement, dans la soirée, la IIe armée était disposée comme il suit :

IIIe corps d'armée.		5e division Novéant; avant-garde, Gorze. 6e division Champey.
X^{e}	—	Pont-à-Mousson, 19e division à Thiaucourt.
XIIe	—	Nomeny.
IXe	—	Verny.
Garde		Dieulouard, avant-garde aux Quatre-Vents.
IVe corps d'armée.		Custines, avant-garde Marbache.
IIe	—	Han-sur-Nied.
5e division de cavalerie à		Xonville, Puxieux, Suzemont, au contact des Français

Division de cavalerie de la Garde.	Brigade de dragons, Thiaucourt. Brigade de cuirassiers, Bernécourt Brigade de uhlans, Ménil-la-Tour.

Ce dispositif répondait aux vues de l'État-major allemand qui, depuis la bataille de Spickeren, ne croyait plus avoir affaire à l'armée française sur la rive droite de la Moselle.

La poursuite des Français avait jusqu'alors été confiée à la Ire armée et l'on s'était borné à condenser (dans la matinée du 15 notamment) la droite de la IIe armée pour appuyer au besoin la Ire armée quand l'ennemi avait paru vouloir faire tête.

Le dispositif de marche de la IIe armée, d'une largeur de 28 à 30 kilomètres, d'une profondeur supérieure, exigeant au moins un jour de concentration, représentait une formation de *tout repos*, suffisante tant que l'ennemi s'abstenait de toute action, ce dont on n'était pas absolument certain.

Aussi, dès le 14, le général de Moltke avait eu l'idée de tirer la situation plus au clair. Par un ordre de ce jour, afin d'arriver à une certitude complète sur la situation de l'adversaire, il avait invité la IIe armée à porter *toute* sa cavalerie sur la rive gauche de la Moselle vers les lignes de communication de l'ennemi entre Metz et Verdun, en la faisant soutenir, dans les directions de Gorze et de Thiaucourt, par les corps qui franchiraient les premiers la Moselle.

C'est en exécution de cet ordre que la 5e division de cavalerie avait atteint, le 15, les environs de Xonville, Puxieux, et que le Xe corps avait avancé une de ses divisions d'infanterie à Thiaucourt.

Mais, au lieu de *toute* la cavalerie, on n'avait, à la IIe armée, affecté à la reconnaissance prescrite que la 5e division; la 6e se trouvait encore, le 15, à Coin-sur-Seille; elle devait d'ailleurs dans la journée du 16 marcher dans les jambes du IIIe corps; la division de la Garde était dispersée sur un front, Thiaucourt—Bernécourt—Ménil-la-Tour, qui lui interdisait toute action, en particulier contre les routes encore éloignées de Metz à Verdun; la division saxonne du XIIe corps restait avec son corps d'armée.

Quoi qu'il en soit, le 14 au soir, à la Ire armée, on s'est battu sérieusement et longtemps. La bataille, engagée d'une façon complètement imprévue, a été conduite d'une manière complètement

improvisée par les Allemands. Elle pouvait leur devenir fatale, ainsi que le reconnaît le général de Moltke, si les Français avaient eu l'idée, comme ils en avaient les moyens, de refouler vigoureusement les têtes de colonnes allemandes qui les serraient de trop près.

Mais l'interprétation donnée aux événements passés mérite encore plus de fixer l'attention. Elle va inspirer une conduite qui donne matière à la réflexion.

Le 15 août à 11 heures du matin, le général de Moltke télégraphie au commandant de la IIe armée :

« Les Français ont été complètement rejetés sur Metz, et il est *probable* qu'*actuellement* ils sont en *pleine retraite* sur Verdun... »

Frédéric-Charles, de son côté, a commenté les faits. L'Historique de l'État-major nous dit :

« Les renseignements transmis par le grand quartier général dans le courant de la journée du 15, ainsi que divers rapports, notamment ceux du IIIe corps, avaient amené le commandant de la IIe armée à conclure que l'armée française, faisant diligence, était en pleine retraite vers la Meuse et qu'il y avait donc urgence à la suivre sans retard.

« Un télégramme expédié dès le 15 à 11 heures du matin avait fait part au grand quartier général de cette appréciation et du projet de franchir la Moselle, le 16, avec le gros de l'armée. Aucun ordre contraire n'étant venu infirmer cette résolution, le prince Frédéric-Charles avait arrêté, à 7 heures du soir, les dispositions suivantes pour le 16 :

Pont-à-Mousson, 15 août, 7 heures soir.

« Dans la soirée d'hier, des fractions de la Ire armée ont attaqué l'ennemi sous Metz et l'ont refoulé dans la place.

« L'armée française *a commencé sa retraite vers la Meuse*. Dès demain, la IIe armée va suivre l'adversaire dans la *direction* de cette *rivière*.

« Le IIIe corps franchira la Moselle en aval de Pont-à-Mousson, pour gagner, par Gorze et Novéant, la grande route de Metz-Verdun, soit à Mars-la-Tour, soit à Vionville ; son quartier général fera en sorte de s'établir à Mars-la-Tour.

« La 6e division de cavalerie pourra prendre les devants par Prény et Thiaucourt pour se porter de Pagny sur la route en question.

« Le Xe corps, qui, précédé par la 5e division de cavalerie, marche dès aujourd'hui sur Thiaucourt, continuera demain vers la route de Verdun à peu près jusqu'à Saint-Hilaire, Maizeray, et ramènera à lui, le plus promptement possible, les fractions encore en arrière, à Pont-à-Mousson et dans la vallée de la Moselle.

« Le XIIe corps quittant Nomeny se massera à Pont-à-Mousson et jettera une avant-garde au delà jusqu'à Regniéville-en-Haye.

« Sa division de cavalerie s'avancera jusque vers la Meuse.

« La Garde aura une avant-garde à Rambucourt, son gros et son quartier général aux environs de Bernécourt.

« Le IVe corps poussera son avant-garde à Jaillon, quartier général à Saizerais.

« On cherchera à se mettre en communication, dans la direction de Nancy, avec la IIIe armée.

« Le IXe corps gagnera Sillegny, franchira après-demain la Moselle à Novéant, sur le pont jeté par le IIIe corps, et suivra ce corps vers Gorze.

Le IIe corps amènera sa tête de colonne à Buchy.

« Les *divisions de cavalerie* qui précèdent l'armée devront, à mesure qu'elles s'avanceront, reconnaître les débouchés et les passages de la Meuse au point de vue de leur emploi ultérieur par les Xe, IIIe et IXe corps à Dieuze et à Génicourt : par le XIIe à Bannoncourt ; par la Garde, le IVe et le IIe à Saint-Mihiel, Pont-sur-Meuse, Commercy. »

Entre temps, d'ailleurs, étaient arrivées aux commandants des Ire et IIe armées les instructions suivantes du grand quartier général, datées de Herny 6h 30 soir.

« Aussi longtemps que l'on ne sera pas fixé sur la force des troupes ennemies laissées à Metz, la Ire armée maintiendra, aux environs de Courcelles, un corps qui devra être relevé le plus promptement possible par les troupes venant de Sarrelouis, sous le commandement du général de Kummer. Les deux autres corps de la Ire armée prendront position, le 16, sur la ligne Arry-Pommerieux, entre Seille et Moselle. Un pont sera immédiatement établi sur cette dernière rivière, si le IIIe corps ne l'a déjà fait. On

compte recevoir très incessamment des renseignements sur les mouvements de la IIe armée dans la journée du 15; quant aux nouvelles dispositions à prendre, il y aura lieu de se baser en général sur les considérations suivantes :

« L'avantage obtenu dans la soirée d'hier par le Ier et le VIIe corps, ainsi que par des fractions de la 18e division, s'est produit dans des conditions qui excluent toute idée de le poursuivre. Ce n'est que par une vigoureuse offensive de la IIe armée contre les routes de Metz à Verdun, par Fresnes et par Étain, que l'on peut recueillir les fruits de cette victoire. Le commandant en chef de la IIe armée demeure chargé de conduire cette opération d'après sa propre inspiration et avec tous les moyens dont il dispose.

« La IIIe armée a atteint aujourd'hui, avec ses têtes de colonne la ligne Nancy-Dombasle-Bayon; sa cavalerie bat le pays dans la direction de Toul et au sud.

« Le grand quartier général de Sa Majesté sera établi à Pont-à-Mousson, demain, à partir de 5 heures du soir. »

Nous verrons par la suite les résultats auxquels conduiront ces décisions. Mais, pour les discuter d'une façon valable, il faut également examiner les bases sur lesquelles on les prend et les opérations qu'elles vont comporter.

Première communication du général de Moltke, 15 août 11 heures du matin : « Les Français ont été complètement rejetés sur Metz... »

Le 15 août à 11 heures du matin, on a vu en effet les colonnes françaises en retraite sur tout le front vers Metz. Mais dire que les Français ont été rejetés est déjà dépasser les limites des faits accomplis et par conséquent la portée qu'ils ont. En effet :

Dans le combat du 14, les Allemands n'ont engagé que des portions de trois corps d'armée, savoir :

Ier corps en entier, 13e division du VIIe, 18e div. du IXe (fractions très faibles).	En somme 3 divisions.

Le combat a duré cinq heures, de 3 heures à 8 heures du soir. On n'a rapporté aucun trophée; on n'a fait que peu de prisonniers; on n'a pas conquis de terrain.

Dans ces conditions, et avec d'aussi faibles résultats tactiques,

on ne pouvait voir les Français complètement rejetés sur Metz, ni le gros de leurs forces battu. S'ils se retiraient, c'est donc parce qu'ils en avaient l'ordre, et non parce qu'ils y étaient contraints. Les résultats de la journée du 14 pouvaient être considérables au point de vue stratégique, ils étaient nuls au point de vue tactique Quand par la suite on retrouverait l'armée française, on devait donc s'attendre à rencontrer non une armée battue, mais des troupes en pleine possession de leurs moyens matériels et moraux.

Comme suite à cette interprétation déjà forcée des faits, de Moltke ajoutait : « *Il est probable* qu'actuellement (15) les Français sont *en pleine retraite* sur Verdun... »

Cette probabilité, entrevue au grand quartier général, ne se traduisant d'ailleurs par d'autre mesure d'exécution que par la remise à la disposition du commandant de l'armée des trois corps qu'on avait précédemment immobilisés, semblerait ne pas devoir entraîner de conséquence fâcheuse.

Mais cette *éventualité* envisagée, cette *probabilité* communiquée au quartier général de Pont-à-Mousson, s'y transforme en *certitude* sous l'influence des rapports parvenus notamment du IIIe corps d'armée, ainsi que le dit l'Historique. Le commandant de la IIe armée *conclut* alors que l'armée française, faisant *diligence,* est en *pleine retraite* vers la *Meuse*.

Ces rapports du IIIe corps ne signalaient cependant que des mouvements français de Metz sur Longeville. C'était encore loin de la Meuse.

Quant à la 5e division de cavalerie, elle eût pu fournir des renseignements d'une importance capitale, si elle avait été consultée; elle aurait certainement fait savoir que les routes de Mars-la-Tour et de Conflans étaient libres de Français, sauf aux environs de Vionville, où se montraient des bivouacs de cavalerie.

Cette conclusion du prince Frédéric-Charles a donc tous les caractères d'une idée préconçue ; le prince abonde à ce point dans l'*hypothèse* du général de Moltke qu'il en écarte tout doute.

Pour plus de tranquillité, il communique cependant cette manière de voir, à 11 heures, au grand quartier général. Le chef de l'État-major, l'homme éclectique, réservé par nature, quand il n'a pas de données certaines, ne répondra pas de toute la journée. Il sait ce que vaut son *hypothèse : « il est probable que les Français*

sont actuellement en pleine retraite sur Verdun. » On peut lui en substituer une autre tout aussi valable, celle du prince Frédéric-Charles, à savoir que, *faisant « diligence, l'armée française est en pleine retraite vers la Meuse* ». Il laissera donc le commandant de la IIe armée partir de sa conclusion et marcher à la Meuse n'intervenant plus qu'à 6h 30 pour dire :

Deuxième communication, de Herny, 15 août, 6h 30 du soir :

« ... L'avantage obtenu le 14 par la Ire armée s'est produit dans des conditions qui excluent toute idée de le poursuivre (place de Metz). Ce n'est que par une *vigoureuse offensive* de la IIe armée contre les *routes de Metz à Verdun* que l'on peut recueillir les fruits de la *victoire.* Le commandant en chef de la IIe armée demeure chargé de conduire cette opération d'après sa *propre inspiration* et avec *tous les moyens dont il dispose.* »

Nous retenons encore plusieurs points de cet ordre :

1° C'est *une victoire* que l'on dit avoir à exploiter, on sait bien ou on devait savoir qu'il n'en était rien ;

2° Les *fruits de cette victoire,* on les aura par une vigoureuse offensive contre les routes de Metz à Verdun.

Cet objectif est déjà beaucoup plus tempéré que la Meuse, parce que, plus près des sources de la vérité (de Borny), de Moltke voit bien qu'il ne faut rien exagérer.

Cet objectif, on l'atteindra, pense-t-il, avec la IIe armée. Il sait bien, en raison de sa répartition, qu'elle n'y sera pas en entier, qu'elle ne peut, le 16, y mener toutes ses forces ; il lui faut vingt-quatre heures au moins pour se concentrer si elle n'avance pas, mais, si elle franchit la Moselle, c'est plus de quarante-huit heures qu'il lui faudra pour amener ses corps les plus éloignés (le 18 il lui en manquera encore un, le IVe). Alors, finalement, sa solution conduira contre l'armée française, dont le moral a été en fait surexcité par sa résistance du 14, qui est réunie et en bon état, sur trois de ses armées, une seule, la IIe ; et la IIe encore fortement réduite, à cause de son état de dispersion.

De Moltke, d'ailleurs, se rend compte, *a posteriori* de l'insuffisance de sa combinaison qui manque de base et comporte un emploi de moyens dont la faiblesse ne lui échappe pas ; aussi pour finir il conclut :

« Le commandant de la IIe armée demeure chargé de conduire

cette opération d'après sa *propre inspiration* et avec *tous les moyens dont il dispose.* »

On en est aux inspirations ; il ne peut en être autrement. A défaut de renseignement certain, de Moltke a pris comme points de départ de toute sa combinaison, des hypothèses. Il est le premier à dire : que valent-elles ?

A défaut d'une doctrine vivant de la sûreté qui seule permet d'agir sûrement, il ne peut y avoir qu'*inspiration* plus ou moins heureuse.

De Moltke ne croit pas plus à la sienne qu'à celle du prince Frédéric-Charles. C'est en quelque sorte à titre d'indication qu'il communique la sienne à celui-ci et la manœuvre qu'il y ferait correspondre ; mais il se rend compte qu'il ne peut imposer ni l'une ni l'autre. Il laisse alors le commandant de la IIe armée libre d'agir d'après sa *propre inspiration,* aussi fondée, et de développer la manœuvre qu'il voudra, avec tous les moyens dont il dispose, malgré l'impossibilité connue pour une partie des forces de la IIe armée d'agir le 16 sur la rive gauche de la Moselle. Après avoir ouvert la porte à l'erreur, il cesse bien de commander.

Passons à l'ordre du prince Frédéric-Charles. Il est daté de Pont-à-Mousson, 7 heures du soir.

Le commandant de la IIe armée va s'abandonner à son *inspiration,* puisqu'on l'y invite et que, d'autre part, on ne critique pas sa manière d'interpréter les faits. L'inspiration continue ainsi d'être la base des combinaisons stratégiques allemandes.

En s'éloignant des sources de la vérité, l'hypothèse de Moltke devient une réalité, nous l'avons vu, mais une réalité très avancée.

« L'armée française *est en pleine retraite vers la Meuse.* » En présence d'une pareille situation, une forte offensive contre les routes de Metz à Verdun n'a plus de raison d'être. Une forte offensive est inutile contre une armée battue et en pleine retraite. En visant les routes de Metz à Verdun, on manquerait l'objectif. C'est à la Meuse qu'il faut courir. Et alors : « Dès demain, la IIe armée va suivre l'adversaire vers cette rivière... »

Comme nous l'avons déjà vu, si le prince Frédéric-Charles avait cherché à vérifier l'hypothèse par des renseignements demandés aux troupes de cavalerie (5e division) établies sur les routes qui mènent à Verdun et à la Meuse, la 5e division aurait répondu que

le 15 il n'y avait pas de colonnes françaises *sur les routes*, si ce n'est une division de cavalerie à Rezonville ; que, par conséquent, au plus tôt, l'armée française y serait le 16 ; qu'elle mettrait plus d'un jour à écouler ses colonnes en un point, Mars-la-Tour par exemple ; elle avait cinq corps (2e, 3e, 4e, 6e, Garde) et deux routes disponibles. Mais le prince, prenant pour base unique de sa décision son *inspiration*, et laissant de côté le *renseignement* qui lui eût donné la *vérité*, laisse de côté également le *calcul* et le *raisonnement* pour ne plus faire œuvre que d'*imagination*. Il vise donc la Meuse. D'ailleurs, comme *l'armée française est battue* par hypothèse et que *la Meuse est loin*, c'est une *course de vitesse* qu'il organise pour y atteindre les colonnes ennemies. L'armée sera *dispersée* pour *marcher vite ;* toute la question est là.

La combinaison déjà insuffisante de Moltke qui consiste à attaquer l'armée française, en réalité intacte, avec une seule de ses trois armées, incomplète encore, s'affaiblit en passant par les mains du prince Frédéric-Charles. Car celui-ci, au lieu de songer à l'attaque, organise la poursuite ; au lieu d'une armée cherchant la bataille, c'est une armée dispersée qu'il va présenter : disposition pleine d'impuissance pour traiter une armée française qui n'a pas eu d'échec sensible et dont le moral a été exalté par sa résistance victorieuse du 14.

Bien plus : comme cette manière de voir, que rien ne justifie, et la manœuvre qui en découle vont à l'encontre de celles de Moltke, qui ne sont pas imposées évidemment, mais qui sont très nettement indiquées : « Ce n'est que par une vigoureuse offensive... » le prince Frédéric-Charles va tendre à réaliser simultanément la marche à la Meuse et l'offensive contre les routes de Metz à Verdun, ne craignant pas de prendre deux objectifs à la fois. La dispersion des forces qu'entraînait déjà l'entreprise de la *poursuite* va encore s'accentuer.

De solution, de combinaison de forces, il n'y aura plus trace. C'est ainsi qu'à la recherche de ces deux objectifs si différents et si éloignés l'un de l'autre, on aboutit dans l'ordre du 15 août à l'utilisation maxima du réseau routier et à la dispersion des forces sans limite, dans le sens du front comme dans celui de la profondeur.

Quant aux divisions de cavalerie qui précèdent les colonnes, elles n'ont pas, d'après l'ordre, à chercher l'ennemi pour y conduire

ces colonnes, ni à le découvrir pour signaler l'approche du danger. Elles ont simplement à *reconnaître les débouchés et les passages de la Meuse*. L'état d'esprit continue.

Le 15, on a pris les décisions de la plus haute gravité sur des inspirations sans renseignements; on a dispersé l'armée à l'extrême sans se réserver, par un système de sûreté, la possibilité de la concentrer le cas échéant.

Le 16, on continuera de vivre sur l'inspiration et dans la quiétude, on continuera d'attendre de l'absence de tout renseignement et de toute protection les directions à donner aux colonnes pour atteindre l'ennemi, comme aussi le temps et l'espace nécessaires pour concentrer l'armée, si brusquement reparaît cet ennemi dont on ne s'inquiète plus.

L'incertitude des coups préparés n'a d'égale que l'insécurité dans laquelle on se place de parti pris.

La notion de la sûreté, qui permet d'avoir raison de l'inconnu et du danger de la surprise constants à la guerre, fait totalement défaut à la stratégie de l'état-major de la IIe armée ; Moltke en a saisi l'importance en prescrivant, le 14, d'envoyer toute la cavalerie de la IIe armée sur la rive gauche de la Moselle et de la faire soutenir par de l'infanterie. Il n'a pas cru à sa nécessité absolue.

Quoi qu'il en soit, en conséquence de ces ordres et dans le cas où l'ennemi n'attaquerait pas, la IIe armée allemande devait se trouver, le 16 août au soir, dans la situation suivante (*Voir croquis n° 7*) :

IIIe corps : Vionville — Mars-la-Tour;
X^e — Saint-Hilaire — Maizeray;
XIIe — Pont-à-Mousson;
Garde : Bernécourt;
IVe corps : Saizerais;
IXe — Sillegny;
IIe — Buchy.

Quant aux deux autres armées, Ire et IIIe, aucune des deux n'était en état de l'appuyer avant plusieurs jours.

Un pareil dispositif ne permettait que de *poursuivre* un *ennemi battu*, sur la *retraite* duquel on aurait eu des *renseignements* cer-

tains, tout autant de conditions qui, n'étant pas réalisées, laissaient alors place aux plus grands dangers. Si, en effet, l'ennemi survenait, soit pour prendre l'offensive, soit simplement pour entreprendre une retraite sur laquelle on n'avait aucun renseignement précis, on s'était mis de parti pris hors d'état de le recevoir ; on était dans l'impossibilité de réunir les forces, même d'une armée, avant d'avoir éprouvé un échec sérieux. La *surprise* était complète.

Mais d'où est née chez les deux généraux allemands l'erreur si dangereuse, sinon de l'absence de notion de la sûreté stratégique ? N'ont-ils pas cru l'un et l'autre pouvoir embarquer leur combinaison stratégique sans données certaines ? Et celles qu'ils avaient en main, l'affaire du 14 août, n'en ont-ils pas sciemment (Moltke) ou inconsciemment (Frédéric-Charles) dénaturé ou au moins exagéré le sens et la portée ?

Cette erreur une fois née d'une même cause a évidemment pris deux formes différentes, suivant le tempérament de chacun des deux hommes.

Là où la puissance de réflexion et de pensée résultant de l'étude ou de la méthode s'arrête, la nature reprend promptement ses droits. Là où la doctrine cesse, doctrine connue, assimilée par la pratique, les hommes vont se montrer tels qu'ils sont :

Moltke : chef d'État-major faisant constamment appel à son intelligence, procédant par raisonnement, un intellectuel plus qu'un exécutant, résout l'*inconnu* par une *hypothèse,* logique d'ailleurs, mais fruit exclusif de son imagination, qu'il ne tient pas d'ailleurs pour une base indiscutable ; il aboutit de la sorte à une solution qu'il n'impose pas. Discutant les différentes combinaisons que l'ennemi peut adopter, il s'est arrêté à la plus rationnelle, elle devient l'idée d'où va sortir son projet de manœuvre. Elle est de tout point *vraisemblable,* elle ne sera pas *vraie*. Son manque de conviction en la justesse de sa décision l'empêchera de l'imposer ; il conseillera, ne commandera pas, restant chef d'état-major et non commandant d'armées. Par là, les grands résultats de la guerre ne sont qu'en partie son œuvre. Tel on le verra à Sedan, où il cessera encore de commander le 30 août, où l'enveloppement résultera d'une entente des deux armées, non d'une décision d'en haut. Tel on le verra pendant les opérations de la Loire.

Frédéric-Charles : homme d'action au premier chef ; la pensée seule d'un grand résultat possible le grise au point de lui enlever

la faculté d'en apprécier le point de départ, comme aussi d'en mesurer toute la portée et tous les dangers. Il transforme l'hypothèse de Moltke en certitude. Il part impétueusement. Jusqu'au bout et inconsciemment il restera aveugle. C'est l'hallali qu'il sonne avant d'avoir lancé la bête.

Il en est généralement ainsi quand on part d'une prétendue certitude qui cependant ne repose sur rien. Mais, de même que Frédéric-Charles n'a pas eu besoin de l'établir, il ne verra pas la nécessité de la vérifier et elle tiendra encore à ses yeux. Il ne cherchera pas de renseignements le 16, nous l'avons vu; mais, bien plus, le 16, à midi, il dictera un ordre qui règle pour le 17 l'arrivée de toute la IIe armée sur la Meuse (toujours spéculant sur la prétendue victoire du 14), ordre que l'Historique officiel du grand État-major nous a conservé avec soin (bien qu'en aucun point il n'ait été exécuté), comme s'il ne constituait pas une des critiques les plus amères et les plus violentes à l'adresse des dispositions du prince dans ces journées, comme si ce n'était pas un monument d'ironie élevé là à son adresse et dont l'intérêt, au point de vue historique, ne pouvait consister qu'à dégager la responsabilité de Moltke de la crise violente qui s'est produite les 16 et 17 août.

Quartier général de Pont-à-Mousson, le 16 août 1870, midi.

ORDRE DE L'ARMÉE

« La IIe armée continuera demain sa marche vers la Meuse. La Ire armée va venir très prochainement en arrière de son aile droite. En raison de la direction prise par l'ennemi dans sa retraite, cette aile de la IIe armée exécutera son mouvement comme il suit :

« Le Xe corps passera ultérieurement la Meuse en aval de Verdun. Il fera des détachements vers cette place.

« Si la poursuite devait avoir pour résultat d'entraîner ce corps d'armée assez loin vers le nord, les points de Clermont-en-Argonne et de Sainte-Menehould lui sont désignés dès à présent comme étant ceux sur lesquels il aura à se diriger, pour former dorénavant l'aile droite de l'armée.

« Le IIIe corps marchera demain sur Étain, où il établira une avant-garde, si la situation par rapport à l'ennemi n'en fait décider autrement. Les troupes laissées à la garde du pont jeté sur

la Moselle rallieront aussitôt que le IXe corps les aura fait relever, ce qui doit avoir lieu aujourd'hui.

« Le IXe corps gagnera, demain également, Mars-la-Tour. Si c'est possible, ce corps d'armée fera en sorte, dans cette même journée, de remplacer le pont établi par le IIIe corps par un autre, construit au moyen de bateaux pris sur la Moselle ; après quoi, l'équipage de pont léger du IIIe corps se remettra en marche pour le rejoindre. Les trois corps de l'aile droite désignés ci-dessus se tiendront mutuellement reliés et, chaque jour, ils feront connaître leur position à mon quartier général, aux points désignés plus loin. Dans le cas d'un engagement sérieux avec l'adversaire, le général d'infanterie de Voigts-Rhetz est autorisé à disposer du IIIe corps d'abord, puis aussi du IXe, si cela est nécessaire.

« Si, comme on doit s'y attendre, il ne se produit pas de rencontre de cette nature, le IIIe corps et le IXe se porteront, le 18, le premier dans la direction de Dieue-sur-Meuse, l'autre dans celle de Fresnes-Génicourt, afin de prendre possession, le plus tôt possible, des ponts qui y traversent la Meuse.

« Dans le cas où le IXe corps arriverait en avance, il se chargerait d'assurer à la fois ces deux points de passage.

« Le XIIe corps viendra, demain, avec sa tête de colonne jusqu'à Vigneulles, avec son gros jusqu'à Saint-Benoît-en-Woëvre, où il établira son quartier général. La cavalerie sera jetée sur la Meuse et au delà.

« Le 18, ce corps continuera sur Bannoncourt et prendra possession du débouché qui s'y trouve sur la Meuse.

« La Garde marchera demain sur Saint-Mihiel, poussera une forte avant-garde sur la rive gauche de la Meuse, afin de couvrir cet important point de passage, et installera son quartier général à Saint-Mihiel.

« Sa cavalerie prendra les devants, dans la direction de Bar-le-Duc.

« Le IVe corps s'avancera très prochainement sur Commercy par la ligne Jaillon-Sauzey-Boucq, en tant que la place de Toul ne motivera pas une suspension partielle du mouvement.

« Le IIe corps gagnera demain Pont-à-Mousson et établira sa tête de colonne dans la direction Limey—Flirey—Saint-Mihiel. Quartier général à Pont-à-Mousson.

« Mon quartier général se trouvera aujourd'hui à Thiaucourt, à

partir de 5 heures du soir; demain, à compter de midi, il sera installé jusqu'à nouvel ordre à Saint-Mihiel.

« Une fois la IIe armée arrivée sur la Meuse et les ponts de cette rivière étant assurés, les troupes séjourneront probablement pendant quelques jours, jusqu'à ce que les armées latérales soient parvenues à même hauteur.

« Chaque corps d'armée enverra quotidiennement un officier d'ordonnance à mon quartier général. Ces officiers pourront au besoin se servir de voitures, les faire suivre de leur cheval de selle et se faire escorter par des ordonnances d'infanterie.

« *Le Général de cavalerie,*
Signé : FRÉDÉRIC-CHARLES. »

En tout cas, quand, après la guerre, Moltke discute les décisions du 15, ce sont des justifications très restreintes qu'il accorde au prince Frédéric-Charles. C'est ainsi qu'il écrit dans l'Historique de l'État-major.

« Le IIIe et le Xe corps, ainsi que les deux divisions de cavalerie qui leur étaient affectées, avaient pour mission de dessiner une puissante démonstration contre la route de Verdun (puissante, sous réserve qu'elle ne comportait que deux corps d'armée séparés par plus de 15 kilomètres et qu'elle pouvait, entre Saint-Hilaire et Mars-la-Tour, tomber sur toute l'armée française).

« Quant aux autres fractions de l'armée (c'est-à-dire 4 corps), elles conservaient une direction pleinement ouest vers la Meuse.

« ... Le plan du commandant de la IIe armée avait donc pour conséquence de porter la résultante des mouvements dans la direction de la Meuse. Si on ne trouvait pas les Français sur la Moselle, on espérait, grâce aux qualités de marche des troupes allemandes, les rejoindre sur la Meuse.

« Les renseignements reçus de la 5e division de cavalerie dans la journée du 15 n'avaient pas encore nettement établi la véritable situation. (On ne lui avait pas demandé la lumière, parce qu'on était convaincu de l'avoir. Sans cela, la cavalerie eût fait savoir que les Français n'étaient pas en retraite sur les routes de Metz à Verdun; le raisonnement de même eût montré que leur mouvement devait y durer 48 heures au moins, dirons-nous une fois de plus.) Les instructions du grand quartier général, parvenues à Pont-à-Mousson le 15 à 10 heures du soir, attachaient, il est vrai,

une importance particulière à l'occupation des routes de Metz à Verdun ; mais en envoyant dans cette direction deux corps d'armée et deux divisions de cavalerie, on était en droit de croire que l'on avait suffisamment tenu compte de cette recommandation. »

Quoi qu'il en soit, dans la matinée du 16, les diverses fractions de l'armée allemande se mettaient en marche sans aucun changement dans les dispositions relatées plus haut, sans qu'on cherchât, comme nous l'avons vu, à vérifier la justesse de l'hypothèse point de départ ; jusqu'à 1 heure après midi d'ailleurs, rien dans les rapports parvenus du III[e] corps n'avait paru au prince de nature à motiver quelques modifications dans les mesures adoptées. La situation véritable, on ne la connaît qu'à ce moment au quartier général de la II[e] armée. Mais on l'aurait connue plus tôt si on l'avait cherchée, comme le montrent bien les faits.

La certitude et la quiétude qui règnent en effet dans l'esprit du prince Frédéric-Charles ne sont pas partagées par tous ses sous-ordres :

« Le général d'infanterie de Voigts-Rhetz (commandant le X[e] corps), inquiet de ces bivouacs français signalés la veille, regardait comme nécessaire de combiner, avec le mouvement de son corps d'armée sur Saint-Hilaire, une *forte reconnaissance* sur les campements observés dans la soirée du 15 aux environs de Reonville. Il avait affecté à cette opération la 5[e] division de cavalerie sous les ordres du général de Rheinbaben, qu'il renforçait encore, le 16 de grand matin, des deux batteries à cheval de l'artillerie de corps amenées de Thiaucourt à Xonville par le chef d'état-major du X[e] corps d'armée, lieutenant-colonel de Caprivi, sous l'escorte du 2[e] escadron du 2[e] régiment de dragons de la Garde. Afin de soutenir cette reconnaissance, l'ordre était donné, en outre, à la moitié de la 37[e] brigade d'infanterie qui se trouvait à Thiaucourt de se réunir de nouveau, à Chambley, au détachement du colonel de Lynker jeté sur Novéant dans la vallée de la Moselle. Le général de Voigts-Rhetz projetait de marcher, pendant ce temps, de Thiaucourt sur Saint-Hilaire, avec le reste de la 15[e] division..... »

Voilà bien une leçon de choses. En haut lieu, on a cru pouvoir supprimer la sûreté ; les exécutants du premier rang la rétabliront ; ils n'avanceront pas en aveugles au milieu du danger,

c'est humain ; ils courraient trop de risques à ce jeu. Mais ils ne la rétabliront qu'imparfaitement et trop tard pour réparer tout le mal qui a pu se produire. La pratique comme la théorie indique donc qu'il valait mieux y pourvoir tout d'abord, constituer cette avant-garde (5e division de cavalerie, 37e brigade, 2 batteries de corps).

De cette investigation poussée par la 5e division de cavalerie, bientôt continuée par la 6e division qui arrive sur les talons du IIIe corps, sortira en fin de compte la connaissance de la situation.

On sait quelle est la découverte :

Le IIIe corps a mis les pieds dans la fourmilière. L'armée française, au lieu d'être en pleine retraite vers la Meuse, finit d'évacuer Metz ; au lieu d'être battue, elle est en pleine possession de ses moyens ; son moral est excellent, relevé même par la journée du 14. Elle est rassemblée entre les deux routes de Conflans et de Mars-la-Tour, à 6 kilomètres de Gorze. C'est contre ce rassemblement que vient donner le IIIe corps. Dans quelles conditions va se présenter, pour la IIe armée allemande, cette rencontre avec le gros des forces de l'adversaire qu'on n'a pas encore battues ?

A 11 heures du matin, au moment où la bataille est complètement engagée, les corps d'armée autres que le IIIe sont en route pour atteindre les cantonnements assignés :

Le Xe, par la route de Thiaucourt, Saint-Benoît, Maizeray, à une distance moyenne de *19 kilomètres* de Vionville ;

La Garde, à une distance double, *40 kilomètres*, environ ;

Le IVe, à une distance *triple, 55 kilomètres ;*

Les XIIe, IXe et IIe, en seconde ligne, sont à plus d'une étape en arrière.

Dans ces conditions, la IIe armée ne peut présenter aux forces françaises, débouchant de Metz :

Le 16, qu'un corps d'armée, le IIIe, et la plus grande partie du Xe ;

Le 17, trois à quatre corps d'armée.

Il lui faudra gagner la journée du 18 pour rassembler la majeure partie de ses forces.

Voilà bien une surprise stratégique au sens le plus complet du mot. En présence d'un ennemi qui eût été actif, manœuvrier, ou

simplement d'un commandement qui eût poursuivi le *but de la guerre* : impossibilité pour la IIe armée de se rassembler dans la journée du 16, même dans la journée du 17, ce qui devait aboutir pour elle à un désastre; impossibilité pour les deux autres armées de lui porter un secours efficace; que devenait alors leur situation?

La surprise consiste en ce fait brutal que l'ennemi apparaît tout à coup en forces considérables, sans qu'on sache sa *présence* aussi *rapprochée*, faute de *renseignements*, et sans qu'on puisse *se rassembler*, faute de *protection;* faute, en un mot, d'un service de *sûreté.*

La crise est née, comme on l'a vu, de l'absence de sûreté stratégique, en tant que *notion primordiale* nécessaire pour asseoir et assurer toute disposition stratégique; en tant que *service capable* d'avoir raison de l'*inconnu* et de garder de la *surprise.*

De parti pris, on s'est lancé dans l'*inconnu* en partant d'une *hypothèse* (Moltke), d'une *conviction* sans fondement et sans vérification (Frédéric-Charles).

Sur ces données et sans précaution, on a basé toute une manœuvre.

Faisons-en notre profit et concluons :

1) En stratégie, comme en toute autre affaire, le *saut dans l'inconnu* est l'inverse du *bien-fondé;* on n'a pas le droit de substituer aux *données de la réalité* qui doivent toujours être recherchées, les créations de l'imagination, les hypothèses. Sur ces données seules on peut asseoir une manœuvre rationnelle.

2) En tout cas, pas plus en stratégie qu'en tactique, on ne doit entreprendre une manœuvre qui crée la dispersion, sans s'être garanti la possibilité de pouvoir en temps et lieu la transformer en dispositif concentré. Alors apparaît bien la nécessité d'un service de sûreté stratégique : l'avant-garde, capable du renseignement, capable de la protection.

Rappelons-nous d'ailleurs la citation de Napoléon (page 145) sur la nécessité pour une armée d'être toujours en état d'opposer toute la force de résistance dont elle est capable et sur la nécessité, pour un général, de n'asseoir ses dispositions que sur des rapports certains et vrais au moment où elles se réalisent.

Quand on voit se tromper des hommes comme de Moltke et le prince Frédéric-Charles, volontiers on croirait que le problème

dépasse là les limites de la perception humaine ; volontiers on taxerait de fol orgueil la prétention d'y voir mieux ou plus loin. Tout au moins la théorie serait tentée de s'arrêter. Mais le propre de l'étude n'est-il pas de chercher les moyens de diminuer les chances de cette erreur, toujours possible à la nature humaine, ou d'en restreindre la portée ; de repousser les limites de l'inconnu, d'amener l'esprit de l'ignorance au savoir, de façon à lui permettre de *pouvoir* plus ? Le propre de la science n'est-il pas, par une série de découvertes, de mettre au service des hommes moyens la possibilité de dépasser en certains points les hommes supérieurs du passé, en leur faisant connaître les procédés inventés par le génie (1) ?

C'est progressivement d'ailleurs que se réalise cette conquête de la vérité ; l'armée allemande de 1870 en est encore à l'échelon de la sûreté tactique ; mais nous retrouverons la notion de la sûreté stratégique pleine et entière dans toute la guerre de Napoléon, comme aussi dans les états-majors allemands de 1814 et 1815. La théorie est donc viable ; elle a été vécue.

(1) C'est bien ainsi cependant que marche le progrès ; un exemple entre autre le montre. Aujourd'hui des chirurgiens ordinaires, grâce aux savantes découvertes d'un Pasteur, ne réussissent-ils pas couramment des opérations que les grands praticiens du commencement du dix-neuvième siècle n'osaient pas entreprendre ?

IX

LA SURETÉ STRATÉGIQUE

Reportons-nous à un exemple, au début de la campagne de l'armée d'Italie en Hongrie en 1809, nous y verrons expliquée par Napoléon au prince Eugène la méthode qui vise à développer une manœuvre stratégique *sûrement* et en *sécurité*.

On est à la fin de mai 1809. L'armée d'Italie (prince Eugène), poursuivant l'archiduc Jean, a atteint Gratz. Elle s'est dirigée sur Leoben, puis vers Vienne, pour faire le 26 mai, à Brück, sa jonction avec l'armée d'Allemagne, tandis que l'archiduc Jean se retire de Gratz en Hongrie, soit pour manœuvrer sur Raab, soit pour opérer de là contre les forces encore disséminées de l'armée d'Italie. (*Voir croquis I.*)

Macdonald arrive en effet, par Laybach, à Gratz, le 30. Il reste là, attendant des ordres du prince Eugène, en même temps que des nouvelles de Marmont, qui vient pour son compte de l'Istrie et de la Carniole.

La situation générale du côté des Français comporte donc : trois divisions à Neustadt, la colonne Macdonald arrivant à Gratz, le corps de Marmont, en marche dans la même direction. L'ensemble est protégé par une forte avant-garde commandée par Lauriston et poussée par l'armée d'Allemagne à Œdenburg.

Napoléon écrit à Eugène :

Ebersdorf, le 3 juin 1809, 10 heures soir.

« Mon fils, le général Lauriston mande que l'avant-garde du prince Jean paraît se diriger sur Œdenburg ou du moins qu'au lieu de passer par Körmend, il s'est dirigé entre Körmend et Œdenburg par Rechnitz, ce qui ferait supposer que son corps veut se rallier sur Raab, et qu'alors, voulant prendre la route de Körmend, il se fait éclairer sur sa gauche à 7 ou 8 lieues de Körmend. Il n'y a rien d'impossible même que, instruit par les habitants du

pays du peu de monde qu'il y a à Œdenburg, il veuille tenter un coup de main sur cette ville. Je ne vois pas d'inconvénient que vous portiez votre quartier général à Œdenburg (le général Grouchy peut s'y porter de Brück sans passer par Neustadt), et que vous vous mettiez à la poursuite du prince Jean pour lui couper la retraite, avec la seule condition de veiller à ce qu'il ne passe pas sur votre droite, c'est-à-dire entre vous et Brück, ou entre Œdenburg et Neustadt...

« Je vous laisse libre de vous porter sur Œdenburg, sans vous donner d'ordre précis, parce que je suppose que vous avez sur la droite des nouvelles qui vous mettent à même d'agir selon mes intentions, qui sont renfermées dans cette idée : *que vous tâchiez de faire du mal au prince Jean.*

« Vous le pouvez s'il se retire sur Raab ; vous ne pouvez rien sans être obligé à de trop grands mouvements qui vous éloigneraient de l'armée, s'il se retire sur Pesth. Enfin, à Œdenburg vous ne serez pas plus éloigné de l'armée que de Neustadt. Encore un coup, il suffit que rien ne passe sur votre droite et ne vous coupe d'avec Brück et le général Macdonald. Vous devez savoir ce qu'il y a à Friedberg et à Hartberg. »

Le prince Eugène marche sur Œdenburg, d'où il cherche tout d'abord, en envoyant sur Körmend *sa cavalerie* soutenue par *un bataillon,* à avoir des *renseignements* sur cet adversaire qui semble s'agiter et pourrait par la suite soit se porter sur le Danube et, par là, faire sa jonction avec l'archiduc Charles, soit par Körmend, agir contre Macdonald avant la réunion de toutes les forces françaises venant d'Italie.

Napoléon lui écrit :

Ebersdorf, le 5 juin 1809, midi.

« Mon fils, je reçois votre lettre du 4 à 9 heures du soir. J'approuve le mouvement que vous avez fait sur Körmend. Mais la cavalerie n'aurait pas dû y aller sans l'infanterie. Je crains que ce bataillon badois si loin des forces ne soit compromis. Comme il paraît par la lettre du général Macdonald que l'ennemi est toujours vis-à-vis Wildon, et que le corps de Gyulai est du côté de Radkersburg, une forte division de cavalerie sur Körmend, poussée sur les derrières de l'ennemi, pourrait protéger nos communications, surtout si elle est soutenue par un fort détachement

du général Macdonald sur le même point. Écrivez-lui dans ce sens. Il ne faut pas que le général Macdonald envoie une reconnaissance, mais une forte avant-garde à Fürstenfeld et de là sur Körmend. »

Napoléon ne croit donc pas la cavalerie, seule, capable de remplir cette première partie de la tâche ; il demande que la cavalerie soit soutenue à Körmend par une *forte avant-garde* venant de Fürstenfeld. C'est d'un organe aussi solidement constitué et non d'escadrons même nombreux qu'il attend une réelle reconnaissance.

Mais entre temps, à Œdenburg, le prince Eugène a eu l'idée de se porter sur Raab pour couper à l'archiduc Jean la route du Danube par laquelle il pourrait rejoindre l'archiduc Charles. C'est là une manœuvre sur une *idée préconçue :* elle peut tomber à faux, elle peut en tout cas être *parée.* Nous allons voir la théorie que Napoléon lui oppose.

Schœnbrunn, 6 juin 1809, 9 heures matin.

« Mon fils, je reçois votre lettre du 5 à 10 heures du soir, où je vois que Colbert a enfin rencontré l'archiduc Jean. La première de toutes les choses que vous avez à faire est de marcher ensemble et réunis. Je n'estime pas que les divisions Seras et Durutte et les cinq régiments de cavalerie du général Grouchy soient suffisants ; il faut que le corps de Baraguey d'Hilliers et la Garde soient avec vous, de sorte que vous ayez dans la main 30.000 hommes, qui marchent réunis de manière à donner ensemble et à se trouver sur le même champ de bataille en trois heures de temps. Je laisse à votre disposition le corps de Lauriston, ce qui vous renforcera de 3.000 hommes d'infanterie, et les trois régiments de cavalerie de Colbert. Je laisse à votre disposition également la division Montbrun, qui est de quatre régiments de cavalerie. Par ce moyen, vous aurez onze régiments de cavalerie légère et trois régiments de dragons et un corps de près de 36.000 hommes. Envoyez la moitié au moins de ces 36.000 hommes en avant-garde pour marcher sur Körmend. Le duc d'Auerstædt est vis-à-vis Presbourg avec la division Gudin et la division de cavalerie légère du général Lasalle. Vous ne recevrez pas cette lettre avant midi ; il est impossible que vous n'ayez pas alors des nouvelles

du général Lauriston, du général Montbrun, du général Colbert et même du général Macdonald, qui vous donneront des notions claires sur la situation du prince Jean.

« Dans les plaines comme la Hongrie, il faut manœuvrer d'une autre manière que dans les gorges de la Carinthie et de la Styrie. Dans les gorges de la Styrie et de la Carinthie, si l'on gagne l'ennemi de vitesse sur un point d'intersection, comme Saint-Michel par exemple, on coupe une colonne ennemie; mais dans la Hongrie, au contraire, l'ennemi, aussitôt qu'il sera gagné de vitesse sur un point, se portera sur un autre. Ainsi je suppose que l'ennemi se dirige sur Raab, et que vous arriviez avant lui dans cette ville : l'ennemi, l'apprenant en route, changera de direction et se portera sur Pesth.....; alors votre mouvement sur Raab vous éloignerait de lui, et pourrait même lui faire naître l'idée (car l'ennemi n'est pas comme nous, étant chez lui, il est bien informé) d'attaquer Macdonald et de le culbuter. Je pense donc que le mouvement, d'abord sur Güns, ensuite sur Stein-am-Anger, ensuite sur Körmend, ou de Güns sur Sarvar, est le mouvement le plus sage, si toutefois vous n'avez pas d'autres renseignements que ceux que j'ai dans ce moment-ci. Ce soir, vous pourrez marcher sur Güns avec la brigade de Colbert, les sept régiments de la division Grouchy et beaucoup d'artillerie (il faut mettre votre artillerie légère, au moins douze pièces, avec votre cavalerie), et les divisions Seras et Durutte. Le corps de Baraguey d'Hilliers peut arriver ce soir à Œdenburg, ou même arriver jusqu'à Güns, ou marcher à l'intersection de la route de Sarvar et de Raab sur Zinkendorf. Selon les renseignements que vous recevrez, vous pouvez combiner demain le mouvement de vos deux colonnes sur Sarvar ou sur Körmend. Le général Montbrun a dû être hier soir, 5, à Gols, et, comme il doit se lier avec le général Lauriston, vous ne manquerez pas d'avoir des nouvelles. »

De cette lettre nous retenons :

Dans un pays à communications faciles comme la Hongrie (et c'est là le cas d'une grande partie de l'Europe), *l'ennemi est libre de ses mouvements tant que nous ne l'avons pas saisi*. La manœuvre *a priori* sur Raab peut donc :

1° Ou bien *tomber à faux*, s'il n'y vient pas;

2° Ou *être parée :* gagné de vitesse sur ce point, il se porte sur un autre;

3° Ou même *amener une crise* : inciter l'ennemi à attaquer Macdonald et à le culbuter.

La manœuvre *la plus sage* est de marcher sur Güns, puis sur Stein-am-Anger, ensuite sur Körmend, dans la direction où l'ennemi *a été reconnu*.

Comment y marcher? Avec une forte avant-garde suivie d'un gros réuni.

Reprenant la même question de plus haut, Napoléon écrit le lendemain :

Schœnbrunn, 7 juin, 2 h. 30 matin.

«...... Dans votre poursuite du prince Jean depuis le Tagliamento, vous n'avez pas marché assez réuni, et il pouvait nous arriver des malheurs. En effet, si le prince Jean avait concentré ses forces à Tarvis, il était possible que vous ne puissiez le battre. Vous étiez partagé en 3 corps : Macdonald, Seras et vous..... Vous sentez que je fais ces observations pour votre règle. Il faut donc marcher, tous bien réunis, et point de petits paquets. Voici le principe général à la guerre : un corps de 25.000 à 30.000 hommes peut être isolé; bien conduit, il peut se battre ou éviter la bataille et manœuvrer selon les circonstances sans qu'il lui arrive malheur, parce qu'on ne peut le forcer à un engagement, et qu'enfin il peut se battre longtemps. Une division de 9.000 à 12.000 hommes peut être laissée, sans inconvénient, une heure isolée, elle contiendra l'ennemi quelque nombreux qu'il soit et donnera à l'armée le temps d'arriver. Aussi est-il d'usage de ne pas former une avant-garde de moins de 9.000 hommes, d'en faire camper l'infanterie bien réunie et de la placer à une heure de distance de l'armée. Vous avez perdu le 35e parce que vous avez méconnu ce principe; vous avez formé une arrière-garde d'un seul régiment qui a été tourné. S'il y avait eu quatre régiments, ils auraient formé une *masse de résistance telle, que l'armée serait arrivée à temps à leur secours.....*

« Aujourd'hui vous allez entrer en opération réglée : vous devez marcher avec une avant-garde composée de *beaucoup de cavalerie, d'une douzaine de pièces d'artillerie et d'une bonne division d'infanterie.*

« Tout le reste de votre corps devra bivouaquer à une heure en

arrière, la cavalerie légère couvrant comme de raison autant que possible.

« De votre avant-garde à la queue de votre parc, il ne doit pas y avoir plus de 3 à 4 lieues... »

Mais alors l'avant-garde fortement organisée que nous connaissons n'est pas seulement la *troupe de reconnaissance* que nous avons vu envoyer d'Œdenburg sur Körmend. Elle est aussi la *masse de résistance* telle que l'armée peut arriver à temps pour renforcer cette avant-garde et continuer l'affaire entreprise, pour frapper cet ennemi que l'on tient enfin.

En résumé, à l'inverse du prince Eugène, qui organise une *découverte* et une *manœuvre indépendantes l'une de l'autre,* basées sur le terrain et les intentions *supposées* de l'ennemi, Napoléon ne voit la manœuvre que comme un *prolongement de la découverte,* qui pour cela se modifie successivement, grâce à la forte avant-garde capable :

1° De *soutenir l'exploration* partie aux nouvelles ;

2° L'ennemi trouvé, de prendre à son compte ce service de renseignement et, pour cela, de transformer l'*exploration* en *reconnaissance ;*

3° Capable, quand elle aura trouvé et reconnu l'ennemi, de le *fixer* pendant le temps nécessaire à l'armée pour arriver.

Le gros de l'armée suit par derrière, prêt à exploiter immédiatement ces résultats, à monter un système ou une combinaison. Comment cette armée ne manœuvrerait-elle pas *sûrement* et en *sécurité* à l'abri de ces dispositions, qui tendent constamment à éclairer, à couvrir et à préparer la manœuvre ?

D'ailleurs, n'est-ce pas là la progression de tout duel, de toute lutte contre un adversaire animé et libre ?

En garde.	Se couvrir.
Engager l'épée	Prendre le contact.
Allonger le bras.	Menacer l'adversaire dans la ligne directe pour le fixer.
Doubler ou dégager ou. . .	La manœuvre seulement alors.

Nous verrons par la suite comment ces idées auraient pu être appliquées à la situation du 15 août 1870, qui a été précédemment discutée.

Pour le moment, restons à Napoléon expliquant au prince Eugène la sûreté stratégique, d'après les considérations suivantes :

« ...Vous ne saviez rien des projets de l'ennemi, vous avez eu parfaitement raison d'envoyer sur Körmend toute votre cavalerie, d'envoyer aux nouvelles. Mais vous avez eu tort de l'y envoyer sans infanterie, parce que, à elle seule, elle ne peut suffire à la tâche, c'est avec une forte avant-garde d'infanterie qu'il fallait l'y envoyer...

« Vous avez eu tort également de vouloir d'emblée vous porter sur Raab pour couper la route de l'archiduc Jean. Il connaîtra votre mouvement, il vous échappera... » — Dans des pays à communications nombreuses, on ne manœuvre pas *a priori* contre un ennemi libre de ses mouvements. On commence de le saisir ; cette condition préalable réalisée, on a l'occasion de placer une manœuvre à coup sûr, à effet certain.

L'avant-garde qui a fourni la première partie de la tâche, le renseignement, devra donc remplir également la seconde, maintenir la mainmise sur l'adversaire, le contact réellement effectué, pour permettre la manœuvre *basée* et *juste,* c'est-à-dire *répondant aux circonstances.* Pour cela, elle attaque l'ennemi, s'il veut échapper. Elle résiste par la défensive et la manœuvre en retraite s'il attaque.

Entrer en opérations comporte ainsi aux yeux de l'Empereur aller à l'ennemi, avec une avant-garde et un gros capables :

L'un, le gros, de réaliser une *manœuvre* de la dernière heure, montée à la demande des circonstances ;

L'autre, l'avant-garde, de garantir la *sûreté,* c'est-à-dire de fournir des renseignements *certains,* la *certitude* pour base de cette manœuvre que l'on projette ; la *sécurité* pour la préparer et la réaliser sans danger.

Cette notion de la sûreté envisagée de la sorte, nous la trouverons dans tous les actes de la guerre de Napoléon (1805, 1806, 1809, 1812), avec des dispositifs différents suivant le moment et l'opération en cours, mais se traduisant toujours en une combinaison de temps, d'espace et de force.

La notion de la sûreté stratégique est complètement absente des armées allemandes de 1870, et cette lacune dans la conduite de la guerre les a souvent placées dans des situations particu-

lièrement critiques. Il a fallu notre immobilité, notre passivité absolue, pour leur permettre d'en sortir sans des désastres.

Mais la sûreté stratégique était connue et pratiquée par les Allemands de 1813 et de 1814. Instruits par les dures leçons de l'Empereur, ils en ont compris l'importance. Ils raillent les généraux français qui en méconnaissent la portée. C'est ainsi que Clausewitz écrit :

« N'a-t-on pas vu, malgré la méthode adoptée par l'empereur Napoléon, des corps français de 60.000 à 70.000 hommes se porter en avant, sous le maréchal Macdonald en Silésie et sous les maréchaux Oudinot et Ney dans la Marche, sans qu'il ait été question d'un corps d'avant-garde ! »

Il vise là nos échecs de la Katzbach, de Donnewitz, de Gross-Beeren.

I. — Un exemple de dispositions de sûreté stratégique

Les débuts de la campagne de 1815 nous montrent nettement comment, dans l'armée du Bas-Rhin (1), on savait organiser et employer les corps d'avant-garde. L'adversaire prenant l'offensive, c'est la concentration des forces qu'il s'agit tout d'abord de réaliser. Le Ier corps prussien nous fait voir la tactique à pratiquer dans ce but par l'avant-garde. (*Voir croquis n° 9.*)

Dans la première quinzaine de juin 1815, l'armée se trouvait répartie comme il suit :

Ier corps. Gén. Ziethen. Q. G. : Charleroi.	1re brigade à. . .	Fontaine-Lévêque.
	2e — à. . .	Marchiennes.
	3e — à. . .	Fleurus.
	4e — à. . .	Moustier-sur-Sambre.
	Cavie de réserve à.	Sombreffe.
	Artillerie à. . . .	Gembloux.

(1) L'armée prussienne du Bas-Rhin, commandée par le maréchal Blücher, comptait le général Gneisenau comme chef d'état-major de l'armée, le général Clausewitz comme chef d'état-major du IIIe corps. C'est aux écrits de ce dernier que nous empruntons une partie des considérations qui justifient la répartition des troupes de l'armée sur le errain, comme aussi l'emploi que l'on comptait pouvoir en faire.

IIe corps. Gén. Pirch. Q. G. : Namur.	5e brigade à. . .	Namur.
	6e — à. . .	Thoremberg-les-Béguines.
	7e — à. . .	Héron.
	8e — à. . .	Huy.
	Cavie de réserve à.	Hanut.
	Artillerie	le long de la route de Louvain.
IIIe corps. Thielmann. Q. G. : Cinay.	9e brigade à . .	Assesse.
	10e — à . .	Cinay.
	11e — à . .	Dinant.
	12e — à . .	Huy.
	Cavie de réserve.	entre Cinay et Dinant.
	Artillerie à . . .	Cinay.
IVe corps. Bülow Q. G. : Liége.	13e brigade à . .	Liége.
	14e — à . .	Warenne.
	15e — à . .	Voiroux-Gorey.
	16e — à . .	Voiroux-les-Liers.
Cavalerie de réserve	1re brigade à . .	Tongres.
	2e — à . .	Dahlem.
	3e — à . .	Lootz.
Artillerie de réserve.	Gloms.	
	Aihem.	

Le total des forces s'élevait à 110.000 combattants.

Cette réunion de l'armée était loin d'être parfaite au point de vue militaire. Elle résultait surtout de la difficulté dans laquelle on se trouvait de faire vivre les troupes. Blücher ne recevait pas d'argent de son gouvernement; les autorités du pays étaient peu disposées à lui en fournir; il fallait s'adresser aux habitants pour nourrir l'armée, et cela pendant une longue période de temps. On ne comptait pas prendre l'offensive avant le 1er juillet, et les troupes étaient arrivées dans le pays dès le mois de mai. En raison de cette situation, on avait été obligé de les étendre.

L'offensive restait néanmoins dans les intentions des Prussiens mais, en attendant l'arrivée de la troisième armée alliée (Autrichiens, Bavarois, Wurtembergeois) sur le théâtre des opérations, ils avaient accédé à la demande de Wellington de surseoir aux opérations offensives, et, pour le cas d'une attaque imprévue de

Napoléon, il avait été convenu que les deux armées prussienne et anglaise opéreraient leur jonction sur la route de Namur à Nivelle par Sombreffe.

C'est qu'en effet, à un adversaire comme Napoléon, qui « osait placer toute la décision dans le grand acte d'une bataille unique, vivement recherchée » (CLAUSEWITZ), on ne pouvait répondre que par une concentration des deux armées alliées, en temps utile, sur un même point, ou sur deux points si voisins l'un de l'autre, qu'elles pussent agir ensemble, puis s'en rapporter à la tactique du soin de faire sortir la victoire de la grande supériorité numérique que procurerait cette première opération.

Dans cet ordre d'idées, « l'armée prussienne, prise isolément, se tient avec deux corps d'armée dans la vallée de la Meuse, où les villes de Liége, Huy et Namur fournissent les cantonnements à des troupes nombreuses. Elle a *un corps* (le Ier) sur la Sambre *vers Charleroi; un autre* (le IIIe) vers *Cinay,* sur la rive droite de la Meuse, poussés en avant comme des *antennes;* le quartier général est à Namur, point central, à 3 ou 4 milles des corps pousses en avant et reliés à Bruxelles par une grande route. Elle a une étendue de 8 milles en largeur et de 8 milles en profondeur; elle peut donc se réunir en *deux jours* sur son *centre; il lui restera bien deux jours pour cela.* Si elle est rassemblée, elle peut soit accepter le combat, si elle se croit assez forte, soit reculer n'importe dans quelle direction, car elle n'a dans son voisinage aucun objet qui la lie ou qui limite sa liberté d'action (1).

« Au quartier général de Blücher, on avait adopté comme point de concentration de l'armée prussienne le terrain de Sombreffe. Le ruisseau de Ligny et un petit affluent de celui-ci forment, parallèlement à la chaussée de Sombreffe jusqu'à Saint-Balâtre, une

(1) A la différence de cette manière de voir des états-majors prussiens, on en verrait une tout autre dans l'armée anglaise. Répartie de Mons à la mer (20 milles). de Tournay à Anvers (15 milles) avec son quartier général à Bruxelles (à 10 milles de la troupe la plus avancée), elle ne peut se rassembler sur un point central en moins de quatre ou cinq jours. Mais comment peut-elle espérer les avoir, ces quatre ou cinq jours, avec ses cantonnements avancés (ceux de Tournay) à une marche de la grande place française de Lille? Il est en effet évident qu'une importante attaque française partant des environs de cette place ne pourra être suffisamment contenue pendant les quatre ou cinq jours que réclame la concentration projetée.

Wellington ne s'est jamais trouvé personnellement en face de Napoléon. Ignorant la violence et la rapidité des attaques de l'Empereur, il croyait sans doute ses dispositions suffisantes pour avoir le temps de répondre aux entreprises de l'adversaire et pour avoir en particulier la possibilité de rallier les Prussiens.

coupure de terrain qui, à la vérité, n'est pas très raide ni très profonde, mais l'est suffisamment pour assurer sur le versant gauche de la vallée, qui est dominant, une excellente position pour l'action de toutes les armes. Elle avait une étendue moyenne (1 demi-mille) si bien que, occupée par un ou deux corps, elle pouvait fournir une longue résistance. Blücher conservait donc deux corps pour un mouvement offensif et pouvait ainsi décider le sort de la bataille, soit lui-même, soit en compagnie de Wellington. »

Chez le général prussien, l'idée de la concentration et le point où elle doit s'effectuer sont donc nettement arrêtés. Il reste à discuter les possibilités de l'effectuer en temps convenable.

« Le point de Charleroi est le plus voisin du point de concentration; il n'en est distant que de 3 milles et demi. Si la nouvelle de l'arrivée de l'ennemi part de Charleroi pour Namur, et de là l'ordre de concentration pour Liége qui est le cantonnement le plus éloigné, il faut compter seize heures environ avant qu'il y arrive, huit heures encore pour avertir et faire sortir les troupes; au total, c'est vingt-quatre heures avant que le IVe corps puisse commencer sa marche.

« De Liége à Sombreffe, il y a 11 milles, deux jours de bonne marche; c'est donc trois jours à compter avant que le IVe corps arrive à Sombreffe. Le IIIe corps de Cinay pouvait être rendu en trente-six heures; le IIe de Namur en douze heures.

« D'autre part, la résistance du général Ziethen sur la Sambre et sa retraite jusqu'aux environs de Fleurus ne pouvaient donner plus d'un jour, depuis le matin jusqu'au soir, pour arrêter l'ennemi; la nuit en arrivant donnait le reste des vingt-quatre heures.

« On pouvait d'ailleurs compter que la marche de l'ennemi serait connue avant le premier coup de canon, au moins à la dernière position qu'il prendrait avant d'assaillir les troupes prussiennes et très probablement aussi, par d'autres renseignements, quelques jours plus tôt.

« Si ce dernier cas se présentait, le temps suffisait au rassemblement.

« Si l'on était limité au témoignage des yeux (si l'on ne connaissait les projets de l'ennemi que par son attaque sur les avant-postes), les IIe et IIIe corps pouvaient seuls être arrivés près de Sombreffe pour recueillir le Ier ; le IIIe avec peine d'ailleurs; le IVe manquait à la concentration.

« On voyait bien ce danger à l'état-major de Blücher, mais il y avait maintes difficultés à rapprocher le corps de Bülow (vivres). Cependant, dès qu'on remarqua quelques mouvements du côté français, le 14, on lui envoya l'ordre de marcher vers Hanut, qui n'était qu'à 5 milles du point de concentration, où il était par suite plus près que le IIIe corps à Cinay.

« Dans ces conditions, Blücher croyait pouvoir rassembler son armée près de Sombreffe en trente-six heures. Quoiqu'il y eût 100 à parier contre 1 qu'on apprendrait la marche de l'ennemi plus de trente-six heures avant son arrivée dans la région de Sombreffe, c'était cependant une situation fort risquée de *rester ainsi dispersé avec une avant-garde aussi rapprochée* (celle de Charleroi). On ne l'aurait pas acceptée sans les constantes difficultés d'alimentation que suscitaient les autorités néerlandaises; on se serait tout d'abord concentré davantage. »

Voilà, bien développée par Clausewitz, toute la théorie du temps et de l'espace nécessaires à l'opération et que l'on demande à l'avant-garde.

Arrivons aux faits, pour voir jouer le système de forces ainsi organisé.

Napoléon, comptant entrer le 15 juin en opérations, fait partir :

Le 6 juin, le 4e corps de Metz; quelques jours avant le 1er corps de Lille.

En masquant d'ailleurs ces départs par un renforcement des avant-postes réalisés avec des gardes nationales;

Le 8 juin, la Garde, de Paris.

— le 6e corps, de Laon.

— le 2e corps, de Valenciennes.

Le 12, il quittait lui-même Paris.

Tous ces corps atteignaient, le 13, la région entre Philippeville et Avesnes; le 14, ils se concentraient et se disposaient en trois colonnes :

Celle de droite comprenant : le 4e corps et la cavalerie;

Celle du centre comprenant : les 3e, 6e corps, la Garde et la majeure partie de la cavalerie, près de Beaumont;

Celle de gauche comprenant : les 1er et 2e corps, près de Solre-sur-Sambre.

Ces mouvements échappent complètement aux alliés jusqu'au

14, date à laquelle ils apprennent l'arrivée de l'Empereur à l'armée et les marches des Français pour se concentrer ; ils ignorent encore où se fait cette concentration. A ce premier avertissement, Blücher ordonne, le 14 au soir, à son IVe corps de réunir immédiatement ses troupes pour pouvoir atteindre Hanut en une marche.

C'est seulement dans la nuit du 14 au 15 qu'on sait toute la vérité, par les renseignements du général Ziethen : il voit l'ennemi se renforcer devant lui, il prévoit qu'il sera attaqué le lendemain. A ce nouvel avertissement, Blücher fait suivre l'ordre déjà donné au général de Bülow de celui de gagner immédiatement Hanut.

Ce second ordre arrivait au général de Bülow le 15, à 11 heures du matin. S'il avait immédiatement prescrit à ses troupes de reprendre, après un court repos, leur marche vers Hanut, le IVe corps aurait été rassemblé, dans la nuit du 15 au 16, en ce point. Le général de Bülow crut pouvoir remettre l'exécution de cet ordre au lendemain 16. Il en rendait compte d'ailleurs. Mais son compte rendu ne trouva pas Blücher à Namur ; pas plus que les ordres envoyés le 15 par Blücher n'avaient trouvé Bülow à Hanut, où on lui avait prescrit d'être cependant le 15 au soir. Ces ordres lui enjoignaient de continuer, le 16, la marche avec son corps d'armée, de Hanut sur Sombreffe. En fait, s'il avait exécuté les ordres reçus, le IVe corps pouvait se trouver à Hanut dans la nuit du 15 au 16 ; de ce point à Sombreffe il y a encore 38 kilomètres ; il pouvait, le 16, y ramener son avant-garde vers midi, et le restant de ses troupes dans la soirée, avec beaucoup de peine, il est vrai, à temps, en tout cas, pour prendre part à la bataille de Ligny et en changer peut-être l'issue.

Le IIIe corps à Cinay ne reçut également que le 15 à 10 heures du matin son ordre de marche ; il arrivait malgré cela, le 16 vers 10 heures, sur le champ de bataille ; le IIe était parvenu sans difficulté.

Avec un système de communications plus régulier, la concentration des quatre corps d'armée prussiens se fût donc effectuée à temps, même en partant de la dispersion imposée par les difficultés particulières de l'alimentation. En tout cas, elle allait amener le 16 sur le champ de bataille trois corps (sur quatre), c'est-à-dire des forces supérieures à celles de l'Empereur.

Le résultat était dû à l'emploi d'une avant-garde, le Ier corps d'armée, capable de procurer le temps et l'espace nécessaires à l'opération projetée : la concentration.

C'est par le combat en retraite que ce corps d'armée arriva d'ailleurs sans se faire détruire au résultat de durer vingt-quatre heures en présence de forces très supérieures.

Combat en retraite, deux termes qui, par essence, se contredisent ; d'où il résulte que, plus on a à retraiter, moins on combat ; et que, moins on a à retraiter, plus il faut combattre. Le Ier corps, avait peu à retraiter, 15 kilomètres ; il allait devoir combattre plusieurs fois, nous allons voir comment il s'y prit.

L'ordre qu'il avait reçu de Blücher, daté de Namur le 14, 11 heures du soir, lui prescrivait *de battre en retraite sur Fleurus, dans le cas où il aurait affaire à des forces supérieures ; toutefois, il ne devait pas perdre de vue l'ennemi, mais lui disputer vivement le terrain.*

Aux premières heures de la journée du 16, ses forces étaient réparties comme il suit :

Sa 1re brigade (Steinmetz) à Fontaine-l'Évêque, occupant Thuin (avec 1 bataillon du 2e régiment de landwehr westphalienne) ;

La 2e (Pirch II) à Marchiennes (2 bataillons aux avant-postes) ;

La 3e (Jagow) à Fleurus ;

La 4e (Henkel) à Moustier-sur-Sambre.

La ligne d'avant-postes, dans la partie qui nous intéresse, passait par Thuin, Ham-sur-Heure, Gerpinnes.

Comme on le sait, l'armée française avait reçu l'ordre de se mettre en mouvement sur trois colonnes :

La colonne de gauche (2e corps, Reille, et 1er, d'Erlon), par Thuin et Marchiennes ;

La colonne du centre (3e corps, Vandamme, et 6e corps, Lobau, Garde, et réserve de cavalerie, Grouchy) par Ham-sur-Heure, Jamioux, Marcinelle, Charleroi ;

La colonne de droite (4e corps, Gérard) par Florenne, Gerpinnes, le Châtelet.

Vers 4 heures du matin, les avant-postes prussiens étaient attaqués ; tout d'abord ceux de la 2e brigade du Ier corps. C'était la cavalerie légère du général Domon, marchant en tête de la colonne du centre, qui se présentait. La compagnie de grand'garde

à Ham-sur-Heure (4e des F. du 28e), vivement abordée et serrée de près par la cavalerie française, fut pendant sa retraite cernée et obligée de se rendre ; trois autres compagnies du même régiment se rassemblèrent à Gerpinnes et purent de là se retirer à l'abri du vallon, de Gerpinnes sur le Châtelet.

A peu près à la même heure, Thuin était attaqué par la colonne française de gauche. Ce sont 2 bataillons, 5 escadrons, 3 pièces de canon qui entrent en action contre cette localité, occupée, comme on l'a vu, par un bataillon allemand. Après une heure environ de combat, les Westphaliens, qui se sont attardés à Thuin, y sont enveloppés ; ils tentent de s'ouvrir un chemin à la baïonnette par le plateau de Montigny ; deux escadrons, du 1er dragons de la Prusse occidentale essaient de les recueillir. Ces escadrons sont bientôt rejetés par la cavalerie française ; le bataillon est en partie taillé en pièces, en partie fait prisonnier. C'est au retard qu'il apporte à lâcher Thuin, comme à la direction de retraite prise, qu'il faut attribuer la destruction de ce bataillon. En longeant les flancs accidentés de la vallée de la Meuse, il eût pu sans doute se soustraire plus facilement aux attaques de la cavalerie française.

Pendant que ces événements se passaient, le général Ziethen, informé, dans la nuit, de l'attaque qui le menaçait, avait fait prendre les armes à toutes ses troupes et leur avait prescrit de se maintenir en place, attendant les renseignements que fourniraient les avant-postes. En aucune façon, il n'avait l'intention de résister avec le gros de ses forces sur la ligne d'avant-postes. Il ne demandait à celle-ci que de faire savoir l'étendue de l'attaque qui se produisait ; en cette manœuvre apparaît bientôt une difficulté, celle de replier les troupes d'avant-postes. On charge la cavalerie de les recueillir : c'est le 1er régiment de dragons d'abord. Il faut bientôt le renforcer d'autres escadrons.

Entre 6 et 7 heures du matin, Ziethen a reçu des rapports qui lui montrent toute l'armée française en mouvement. C'est surtout sa 2e brigade qui est menacée. Elle reçoit l'ordre d'éviter tout engagement sérieux : à cet effet, de reconstituer une ligne de résistance sur la Sambre, dont elle fera occuper les passages a Charleroi, Châtelet, Marchiennes, et de se retirer ultérieurement sur Gilly.

La ligne des avant-postes de la 1re brigade n'a pas été attaquée

(si ce n'est à Thuin, où elle avait un bataillon); malgré cela, la brigade reçoit l'ordre de se replier : elle prendra sa direction sur Gosselies, tout en se maintenant à hauteur de la 2e pour lui éviter d'être tournée.

Les 3e et 4e brigades, la cavalerie de réserve et l'artillerie du corps d'armée se réuniront et prendront position à Fleurus. On verra par la suite l'emploi que l'on en fera. C'est une réserve dans laquelle on puisera pour faciliter le jeu des troupes aux prises avec l'ennemi (1).

Quant à celles-ci, elles vont successivement, et sur tout le front abordé par l'ennemi, organiser des résistances obligeant celui-ci à prendre des dispositions d'attaque. Quand l'attaque ainsi préparée se produira, elles lâcheront sans discussion sérieuse le terrain, pour aller reprendre ailleurs la même disposition sur une nouvelle ligne de résistance préalablement occupée par les échelons en arrière, vers Gilly pour la 2e brigade, Grosselies pour la 1re.

A 8 heures du matin, la cavalerie française ayant repoussé tous les avant-postes de la rive droite de la Sambre arrivait à la rivière. Elle se présentait, sous les ordres de Pajol, devant Charleroi, venant de Marcinelles. Une digue, puis un pont, reliaient le village à la ville. Le pont était barricadé. La cavalerie française (4e et 9e régiments de chasseurs) maîtresse de Marcinelles essaie d'aborder la digue et le pont, elle est repoussée par le feu des tirailleurs prussiens. Plus tard (entre 9 et 10 heures), l'attaque est reprise par le 1er hussards, qui tente un assaut sur le pont; il est arrêté par un feu nourri partant de la barricade. Pour forcer cette position, il faut de l'infanterie. Pajol se décide à attendre. Vers 11 heures, c'est l'Empereur qui arrive avec les marins et les sapeurs de la Garde, ainsi qu'avec la jeune Garde. Sapeurs et marins s'élancent sur le pont, enlèvent la barricade et ouvrent la route à la cavalerie de Pajol. Elle gravit au grand trot la rue escarpée et sinueuse qui traverse Charleroi du sud au nord.

Le bataillon prussien de Charleroi s'était déjà retiré; en bon ordre, il marche pour gagner la position de Gilly; les charges de la cavalerie française ne peuvent l'entamer.

Pendant que la colonne française du centre attaquait ainsi sur

---

(1) Là où l'on ne poursuit pas de *décision*, reparaît la réserve, *magasin* de *forces*.

Charleroi, la colonne de gauche attaquait Marchiennes ; d'après les dispositions de l'Empereur, elle aurait dû occuper Marchiennes à 9 heures. Mais la résistance opiniâtre du bataillon de Thuin a retardé son mouvement. Elle met également près de deux heures à préparer l'attaque du pont de Marchiennes. Bref, c'est seulement vers midi qu'elle enlève le pont, quand Charleroi est déjà pris.

Le mouvement de retraite vers Gilly de la 2e brigade prussienne entraînait, conformément aux ordres donnés, celui de la 1re brigade vers Gosselies. Pour faciliter cette retraite de la 1re brigade, Ziethen avait dans la matinée détaché un échelon de repli à Gosselies, savoir le 29e régiment d'infanterie (de la 3e brigade) et le 6e uhlans (de la réserve de cavalerie du corps d'armée). Un peu après midi, ces troupes étaient en position (un bataillon dans Gosselies, deux en réserve en arrière), tandis que la 1re brigade commençait de franchir le ruisseau du Picton. C'est le moment où les Français, débouchant de Charleroi, entreprenaient la poursuite : vers Gilly, avec la cavalerie Pajol bientôt suivie de la jeune Garde ; vers Gosselies, avec le 1er hussards sous Clary.

Le colonel Clary, arrivé à Jamet, attaque Grosselies ; il est repoussé par le 20e régiment, tandis que la 1re brigade prussienne, grâce à cette résistance du 29e, achève de passer le ruisseau du Picton et gagne Gosselies, Dès que la 1re brigade a passé le défilé de Gosselies, le 29e régiment se met en retraite sur Ransart. La 1re brigade, au lieu de continuer son mouvement vers cette localité, veut tenir tête à l'ennemi sur la route de Gosselies. Elle est bientôt attaquée et rejetée par le colonel Clary, qui a été renforcé de l'avant-garde du 2e corps français arrivant de Marchiennes ; elle est coupée de Ransart que vient d'enlever la division Girard du même corps d'armée ; elle se retire sur Heppignies, couverte par le 6e uhlans et le 1er hussards.

Dans ces événements autour de Gosselies, apparaissent bien les difficultés de ces mouvements en retraite, comme aussi le moyen d'y remédier.

Le danger est, en particulier, d'être coupé de la ligne de retraite par des mouvements débordants de l'ennemi. Le remède est la troupe de recueil (29e infanterie, 6e uhlans) placée en arrière pour recevoir la troupe en retraite (1re brigade),

Les faits montrent bien les services que rend la troupe de recueil. Elle arrête la cavalerie Clary jusqu'à ce que la 1re brigade soit sortie de son mauvais pas. Ce service rendu, elle se retire immédiatement pour aller occuper les points importants de la ligne de retraite (Ransart, le bois de Ransart). La troupe en retraite eût dû suivre ce mouvement sans temps d'arrêt. Elle ne peut songer à *arrêter*, par le combat, des forces qui lui sont très supérieures (cavalerie Clary renforcée du 2e corps français); ce n'est pas là la mission dont elle est chargée; par contre, elle s'expose à se faire détruire ou à se faire couper de sa ligne de retraite par ces forces supérieures. C'est ce qui se produit. Steinmetz, arrivé à Grosselies avec sa 1re brigade, lâche la perche (29e d'infanterie) qui lui a été heureusement tendue et l'a sauvé une première fois. Au lieu de continuer sa retraite sur Ransart qui est occupé par le 29e, il s'immobilise à Gosselies, se dispose à livrer un combat qu'il perd; il est obligé de se remettre en retraite sur Heppignies; il est coupé du corps d'armée par la division française Girard qui a occupé Ransart; il aura de la peine à le rejoindre.

Des événements du même ordre se passaient en même temps sur la route de Fleurus et de Sombreffe par Gilly.

C'est à Gilly que le général Pirch II avait reçu l'ordre de réunir sa brigade, d'effectuer une seconde résistance, celle de la ligne de la Sambre ayant été rompue.

Nous avons déjà vu comment il avait progressivement évacué les points de Marchiennes et de Charleroi, réduisant son occupation de la Sambre à mesure de l'arrivée des colonnes ennemies. Dans le même ordre d'idées, il retirait du Châtelet le 28e d'infanterie qui l'occupait tout d'abord et l'y remplaçait par le 1er dragons de la Prusse occidentale. C'est ainsi qu'il avait réuni à Gilly la majeure partie de sa brigade, au moment où les Français pénétraient dans Charleroi. Il ne restait à replier que les détachements de Marchiennes et de Charleroi.

Pirch II établit sa brigade en arrière de Gilly, le front couvert par le ruisseau bourbeux du Grand-Rieux. Quatre bataillons et la batterie de la brigade sont établis sur les pentes des hauteurs de la rive gauche du ruisseau, savoir :

Le 2e du 28e au nord de la route, couvert par l'abbaye de Soleilmont;

Les F. du 1er au sud de la route, appuyés à un petit bois;

Les F. du 28e en arrière à gauche des précédents.

En arrière et à droite des F. du 1er, l'artillerie (4 pièces) sur une petite éminence au sud de la route; deux autres pièces entre ce point de la route; deux autres au nord de la route, battant la sortie de Gilly;

Le 2e bataillon de landwehr westphalienne en réserve, en arrière de l'artillerie;

Trois bataillons également en réserve près du chemin de Lambusart (1er du 28e, 1er et 2e du 1er régiment).

La direction de retraite de la brigade était sur Lambusart.

Pour la garder d'une attaque débordante que les Français ne manqueraient pas d'exécuter par Gilly et la chaussée de Fleurus, on avait couvert cette chaussée d'abatis d'arbres.

L'occupation de la position réalisée de la sorte était couverte à gauche, au Châtelet : par le 1er dragons de la Prusse occidentale, également chargé de maintenir la communication avec la brigade qui avait fait occuper Farciennes; à droite par un poste de cavalerie (1 officier et 30 cavaliers) à Ransart, que le général Steinmetz devait faire occuper. Nous savons à la suite de quelle erreur tactique le général Steinmetz fut coupé de Ransart et par suite troubla ces dispositions méthodiquement réglées.

Cette situation de l'avant-garde prussienne restera sans changement toute l'après-midi, jusqu'à 6 heures du soir.

En fait, Pajol débouchant de Charleroi vers midi avait marché sur Gilly, où il était bientôt suivi de la division de la cavalerie Exelmans; l'arrivée de cette nombreuse cavalerie, réunie sous les ordres de Grouchy, avait pour effet de déterminer l'évacuation complète par les Prussiens des abords immédiats du village de Gilly, où ils avaient jusqu'au dernier moment couvert la position principale située au nord du ruisseau. Grouchy n'était pas en état d'attaquer cette position avec de la cavalerie seule. Il revenait rendre compte de la situation à Napoléon à Charleroi, tandis que la jeune Garde arrivait devant Gilly, et que la tête de la colonne de Vandamme atteignait Charleroi. Il était plus de 3 heures.

Napoléon montait aussi à cheval pour venir se rendre compte de la situation. Malgré l'extension de la ligne prussienne, connaissant d'ailleurs l'état de dispersion des forces que rencontre tou-

jours chez l'ennemi une attaque inopinée, il ne croyait pas avoir devant lui plus d'une dizaine de mille hommes. Il ordonnait en conséquence d'aborder l'ennemi de front avec une des divisions de Vandamme, soutenue par la division de cavalerie Pajol, tandis que Grouchy avec la division Exelmans devait manœuvrer l'adversaire par son aile gauche, qui était la plus abordable.

Une manœuvre débordante trouve un emploi plus particulièrement juste contre une arrière-garde, car celle-ci ne remplit plus sa mission dès qu'elle est tournée.

Ces ordres donnés, Napoléon revint à Charleroi pour veiller aux événements qui se produisaient sur la route de Gosselies et hâter, dit-on, la marche du corps Vandamme. Son absence ramenait l'indécision dans l'esprit des généraux français devant Gilly; ils croyaient avoir devant eux des forces considérables. Ils avaient connaissance de mouvements faits par des troupes de la 3e brigade (Jagow) venues de Sombreffe. C'étaient des renforts qui étaient arrivés, pensaient-ils. Ces nouvelles et la difficulté de reconnaître au travers du bois retardaient leur action. Ils mettaient plus de deux heures pour combiner leur attaque. Vers 5 h. 1/2, Napoléon, inquiet de ne pas entendre le canon du côté de Gilly, accourt de nouveau. Il ne doute ni de l'état de surprise, ni de l'état de dispersion de l'ennemi, ni surtout de la nécessité dans laquelle il se trouve, lui, d'aller vite. Il ordonne d'attaquer; il est près de 6 heures du soir. C'est une batterie de 16 bouches à feu françaises qui commence l'attaque. Puis, toutes les dispositions ayant été prises en arrière de la hauteur du moulin à vent, près de la ferme du Grand-Trieu, trois colonnes débouchent : celle de droite prenant sa direction sur le petit bois occupé par les F. du 1er; celle du centre laissant Gilly à sa gauche et marchant sur le centre de la position; celle de gauche passant au nord de ce village. Elles étaient appuyées par la cavalerie Pajol.

La batterie prussienne a bientôt subi de grosses pertes sous le feu de l'artillerie française. Les tirailleurs sont aux prises de part et d'autre, lorsque le général Ziethen ordonne au général Pirch II de battre en retraite. A peine les bataillons prussiens ont-ils commencé leur mouvement qu'ils sont chargés par la cavalerie française. C'est l'Empereur qui a donné l'ordre au général Letort de charger avec les escadrons de service près de lui. Voyant, en effet,

que les Prussiens vont atteindre les bois et par là lui échapper, il leur jette immédiatement la première cavalerie qu'il a sous la main. Letort ne prend pas le temps de réunir ses quatre escadrons, il part avec ceux du 15e dragons; les autres suivront dès qu'ils pourront. Franchissant le ruisseau au nord de la route, puis la route devant les colonnes de Vandamme, il frappe sur les bataillons prussiens en retraite. Ce sont d'abord les F. du 28e qui sont abordés et perdent les deux tiers de leur effectif; puis les F. du 1er qui sont encore à 500 mètres du bois et ont eu le temps de former le carré et d'ouvrir un feu régulier : la charge de la cavalerie française est déjà ralentie; ce bataillon parvient, grâce à ces circonstances favorables, à gagner le bois, dont il peut faire occuper la lisière par une compagnie qui arrête ainsi toute poursuite.

En cette affaire, le général Letort était mortellement blessé. Dans le même temps, la division Exelmans, débouchant en amont du Châtelet, avait culbuté le 1er dragons de la Prusse occidentale, chassé un bataillon de réserve qui tenait le bois de Pironchamps. A ces attaques de cavalerie se joignait également celle de la division Pajol, qui parvenait enfin à doubler les colonnes de Vandamme. Toute la brigade Pirch était en retraite sur Lambusart, où elle essayait en vain de reprendre position. La cavalerie française ne lui en laissait pas le temps. Elle se repliait sur Fleurus, puis sur Sombreffe. On ne l'attaquait plus. La nuit était venue. Le corps Vandamme s'établissait au bivouac entre Winage et le bois de Soleilmont, couvert par toute la cavalerie de Grouchy établie devant Fleurus.

Sur la route de Bruxelles, le maréchal Ney avait arrêté ses têtes de colonnes à hauteur de Gosselies, n'envoyant au delà, à Mellet, qu'une division (Bachelu) et la cavalerie légère Piré, détachant aux Quatre-Bras les lanciers et les chasseurs de la Garde. A la fin de la journée, ses troupes les plus avancées étaient à Frœsnes. La brigade prussienne Steinmetz (1re) avait par un détour regagné la route de Sombreffe.

Les pertes éprouvées par les Prussiens, au moment où ils entreprennent leur retraite de Gilly, montrent bien la difficulté qu'ont les troupes à se dégager de l'attaque quand elles attendent trop pour commencer leur mouvement. La nécessité s'impose

aujourd'hui plus tôt, les nouvelles armes étendant au loin leurs puissants effets.

Le lendemain matin 16, Grouchy, de Fleurus, informait l'Empereur que de fortes colonnes, paraissant venir de Namur, se dirigeaient vers Brye et Saint-Amand, en arrière de Fleurus. C'étaient les IIe et IIIe corps qui rejoignaient le Ier. Malgré l'absence du IVe corps, les Prussiens allaient pouvoir présenter dans cette journée près de 90.000 hommes, c'est-à-dire des forces notablement supérieures à celles que devait amener l'Empereur.

Le corps de Ziethen avait subi des pertes sensibles, mais obtenu ce résultat considérable : de *retarder* jusqu'au 16 la bataille ; de *permettre* la concentration.

Comme dit Clausewitz : « *On voit par là quelle circonspection et quelle lenteur des circonstances tant soit peu compliquées imposent inévitablement, même au général le plus résolu, Napoléon.* »

Au nombre des complications, heureusement exploitées par Ziethen, il faut bien mettre la double retraite sur les routes de Gilly et de Gosselies, qui empêche Ney d'aller aux Quatre-Bras, qui rend l'intervention de Napoléon nécessaire de ce côté et, par là aussi, ralentit l'action sur la route de Namur.

A signaler d'ailleurs que cette retraite divergente n'empêche pas le Ier corps d'armée prussien d'avoir réuni ses quatre divisions le lendemain.

Cet exemple montre nettement comment combattent les avant-gardes en retraite, s'inspirant de la double tâche : *observer l'ennemi* et le *retarder* dans ses *approches.*

Elles retardent l'ennemi, en l'obligeant à prendre ses dispositions de combat, à se rassembler, à se déployer, à user de sa supériorité pour déborder.

La nature du terrain, comme aussi la distance du corps à couvrir, déterminent évidemment la durée de la résistance ; mais, en toute circonstance, c'est de la résistance à laquelle on se décide que vont dépendre les pertes. Et c'est pour cela aussi qu'on doit éviter d'y avoir recours, quand on peut obtenir autrement le temps nécessaire.

Normalement et rationnellement, il ne faut donc chercher maintenir l'ennemi et à le retarder dans ses approches que par trois moyens :

1) En provoquant sa circonspection et, pour cela, la lenteur de sa marche ;

2) En prolongeant, autant que la prudence le permet, mais jamais plus, la résistance de pied ferme ;

3) En n'exécutant la retraite que le plus lentement possible.

Cette retraite, aussi lente et mesurée que possible, doit permettre aux troupes de se reformer et de s'établir à nouveau sur les positions que fournit la route. Il faut donc que le combat de pied ferme et le mouvement de retraite se pénètrent, se prolongent l'un l'autre, et que la lutte ne cesse sur un point donné que lorsqu'elle peut se reproduire, toujours aussi méthodique, sur une série d'autres points.

Une avant-garde ralentit d'autant plus qu'elle est plus forte ; l'adversaire, pour la contraindre à la retraite, aura besoin de plus de temps pour développer des moyens suffisants.

Si l'on veut des chiffres, bien qu'il ne faille leur attribuer qu'une valeur relative, voici ceux que donne Clausewitz à cette époque de 1815.

Une division d'infanterie de 12.000 hommes comprenant de la cavalerie et avancée à 30 kilomètres peut contenir l'adversaire une fois et demie la durée du trajet, sans courir aucun risque. L'adversaire, au lieu de mettre dix heures, pour faire le trajet, mettra quinze heures.

La même division, à 8 kilomètres du corps à couvrir, peut contenir l'adversaire pendant cinq à six heures, parce qu'elle peut sans ménagement engager ses réserves.

Dans un cas comme dans l'autre, il est très difficile à l'ennemi de commencer la bataille avec le gros de ses forces dans la soirée même. C'est donc une nuit gagnée encore pour la concentration que couvre l'avant-garde.

La durée de résistance donnée par Clausewitz a évidemment augmenté avec les armes actuelles, qui obligent l'ennemi à manœuvrer de plus loin.

En résumé, « *c'est moins par leur action effective que par le fait même de leur présence moins en combattant qu'en menaçant*

sans cesse de combattre, que les avant-gardes remplissent leur mission. Elles n'enrayent pas l'action de l'ennemi, mais, comme un pendule, elles en modèrent et en règlent les mouvements et permettent ainsi d'en reconnaître le mécanisme et la portée. » (CLAUSEWITZ.)

Nous avons vu les difficultés du combat en retraite :

1) Danger d'être tourné : l'avant-garde tournée ne couvre plus le corps principal ; elle peut, en outre, être coupée ;

2) Danger de se laisser aborder de près, ce qui rend très difficile de dégager les troupes de combat ;

3) Nécessité du combat par les feux et à grande distance, pour agir de loin sur l'ennemi.

L'emploi des troupes qui répond à ces conditions diverses consiste généralement à faire occuper chacune des positions successives par une forte proportion d'artillerie, en principe toute celle dont on dispose, et par une proportion d'infanterie suffisante pour garder et appuyer cette artillerie, tandis que le restant de l'infanterie va préparer et réaliser l'occupation de la seconde position.

Il faut également beaucoup de cavalerie pour éventer et parer les mouvements débordants. Elle constitue généralement la réserve sur chaque position prise.

C'est ainsi qu'une avant-garde comprenant 6 bataillons, 6 batteries, 6 escadrons présentera généralement, sur la première position, ses 6 batteries, 2 à 3 bataillons, ses 6 escadrons, tandis que les autres bataillons vont s'installer sur la seconde, où l'artillerie les rejoindra au trot, quand elle abandonnera la première position, la cavalerie couvrant, pour finir, la retraite des derniers éléments d'infanterie de la première position et venant ensuite reprendre son rôle de réserve générale.

A l'avant-garde manœuvrant en retraite pour couvrir une manœuvre du gros, comme à l'avant-garde qui va de l'avant pour chercher et saisir l'ennemi, il faut donc une forte cavalerie, soutenue par de l'artillerie et de l'infanterie.

Néanmoins, la proportion à donner aux différentes armes varie avec la distance à laquelle est avancée l'avant-garde ; une avant-garde avancée à faible distance augmentera ses éléments de résistance (infanterie, artillerie), diminuera sa cavalerie : parce que le renseignement partant de près a peu de valeur, parce que l'es-

pace disponible permet peu de manœuvrer en retraite, oblige par contre à combattre. C'est le cas du Ier corps prussien en 1815.

Dans un cas comme dans l'autre, l'ennemi survenant, si la manœuvre est prête, la concentration terminée, c'est la bataille qui commence, on renforce l'avant-garde le plus possible d'une troupe capable d'une action prolongée : les *masses d'artillerie.* A l'abri de cette première disposition, commence la manœuvre de la bataille.

II. — La sûreté stratégique appliquée à la situation du 15 août 1870

A la IIe armée allemande du 15 août 1870, il fallait, comme on l'a vu, quarante-huit heures pour se concentrer en avançant, en se portant sur la rive gauche de la Moselle. Comment eût-elle pu, en appliquant la théorie, éviter la crise qui se produisit? C'est ce que nous allons voir. (*Voir croquis nos 10 et 11.*)

Dans la matinée du 14 août 1870, l'armée française battant en retraite est décidément arrivée sous Metz : la bataille du jour ne changera rien à cette situation. Elle pourra ralentir seulement la retraite. D'autre part, le gros de l'armée française n'a pas été battu, il faut donc continuer à s'en garder.

En tout cas, à partir de ce jour, 14, poursuivre directement les Français devient impossible, étant donnée la protection que leur fournit la place de Metz.

Pour attaquer de nouveau, il faut songer à agir sur la rive gauche de la Moselle, à passer tout d'abord cette rivière, et cela en présence d'un adversaire qui peut, pendant quelques jours encore, attaquer par l'une ou l'autre des deux rives.

L'opération du passage est assez périlleuse par elle-même pour que, toute idée d'attaque ultérieure étant réservée vers la Meuse, ou vers les routes, ou vers Metz, on consacre à son exécution *toute la sûreté possible.*

Que sait-on de l'ennemi? Qu'il était le 14 aux abords de Metz. Si l'on voulait avoir transporté, vers le 16, le *gros* des forces de la IIe armée sur la rive gauche, l'opération pouvait comporter les dispositions suivantes :

1) Reporter le passage de l'armée à Pont-à-Mousson et en amont, à une distance qui permît de concentrer l'armée avant qu'elle fût abordée sérieusement par l'adversaire;

2) Acheminer les troupes le 14 et le 15 vers ces passages, sous la protection d'une *avant-garde de la rive droite* maintenant le contact avec l'ennemi; combiner la marche et la dispersion des forces avec la *résistance* de l'avant-garde, de façon que, si l'ennemi surgissait de Metz dans ces journées des 14 et 15, toute l'armée pût accepter la bataille dans les vingt-quatre heures, sur la rive droite;

3) L'ennemi n'ayant pas attaqué, jeter *par surprise,* dans la matinée du 16, l'armée sur la rive gauche de la Moselle, et cela sous la protection d'une avant-garde nouvelle, *de la rive gauche,* donnant le *temps* et l'*espace* d'effectuer le mouvement, de rassembler les forces et, au besoin, de les engager si les Français attaquaient ce jour-là 16 août.

Dans cet ordre d'idées : trois routes pouvaient être utilisées et affectées comme il suit à la IIIe armée :

Cheminot, Pont-à-Mousson	IIIe, IXe corps.
Nomeny, sud de Pont-à-Mousson, Blénod (1 pont à construire)	Xe, XIIe, IIe corps.
Lixières, Dieulouard	Garde, IVe corps.

Au point de vue de la marche et du temps, la Ire armée aurait été maintenue dans son rôle d'avant-garde de la rive droite, avec une mission défensive par conséquent, dans la *journée du 14;* les corps de la IIe armée auraient ce jour-là allongé leur marche dans la mesure du possible et auraient présenté leur tête.

Ceux de la première ligne dans le voisinage de la Moselle, savoir :

IIIe, à Cheminot;

Xe, à Pont-à-Mousson (concentré); XIIe, tête à Atton;

Garde à Dieulouard.

Ceux de la deuxième ligne : leur tête sur la queue des précédents, maintenus en échelonnement de marche.

Toutes les forces étaient ainsi sur la rive droite de la Moselle, dans une situation qui leur permettait de s'y concentrer, pour la bataille, en vingt-quatre heures. Une attaque des Français survenant aurait porté d'abord sur la Ire armée; celle-ci eût été maintenue en position ou aurait manœuvré en retraite, suivant le

degré d'avancement de la concentration de la IIe. La bataille était possible avec les deux armées.

Dans la journée du 15, la Ire armée, continuant son rôle d'avant-garde, eût gagné la région Fleury, Chesny, Courcelles.

A la IIe :

Les *corps de la première ligne* (IIIe, XIIe, Garde) auraient serré à bloc sur leur tête (profondeur de 5 à 6 kilomètres) ;

Les *corps de la deuxième ligne* (IXe, IIe, IVe,) auraient serré sur ceux de la première ;

Dans la soirée du même jour :

Les corps de première ligne qui avaient fourni une faible marche reprenaient le mouvement vers 11 heures du soir, pour franchir la Moselle, opération terminée à 6 heures du matin, le 16.

Les corps de deuxième ligne entreprenant la marche, le 16 à 5 heures du matin, vers la Moselle, avaient également passé la rivière à midi. Toute l'armée se trouvait alors, le 16 à midi, sur la rive gauche.

Mais, pour être sûr d'avoir le *temps* et l'*espace* d'effectuer cette opération sans danger, on eût jeté une avant-garde sur la rive gauche dans la soirée du 15.

A cet effet, le Xe corps concentré le 14 au soir à Pont-à-Mousson, eût pris les armes en cette ville le 15, vers midi, et, renforcé des quatre divisions de cavalerie de l'armée, se fût porté sur Chambley, pour s'y installer en *avant-garde de la rive gauche,* capable de garantir à la IIe armée la possibilité de se réunir tout entière sur la rive gauche dans la matinée du 16.

D'ailleurs, à mesure que le passage de la IIe armée s'effectuait, la nécessité d'une avant-garde sur la rive droite disparaissait progressivement. En fait, dans la soirée même du 15, l'avant-garde (Ire armée) de Fleury, Chesny, Courcelles, n'avait plus de raison d'être. Cette armée, qui avait peu marché dans les journées des 14 et 15, aurait pu reprendre son mouvement le 15 au soir vers la Moselle, avec ses troupes de deuxième ligne tout d'abord. Elle eût passé la rivière en aval de Pont-à-Mousson, vers Pagny, sur des ponts spécialement construits pour elle, et dont la sûreté eût été également garantie par le Xe corps à Chambley.

Le 16 au matin, elle pouvait avoir deux de ses corps sur la rive gauche, le troisième étant maintenu sur la rive droite ou replié ultérieurement, sans difficulté.

Le Xe corps, en arrivant à Chambley, dans la soirée du 15, aurait évidemment poussé des troupes d'occupation (grand'gardes importantes d'infanterie, artillerie, cavalerie) sur toutes les routes dangereuses, à Gorze, à Vionville, à Mars-la-Tour. Le gros de la cavalerie, maintenu aux environs de Xonville et de Sponville, eût fourni un actif service de découverte sur le front et, dans la région plus au nord, vers les routes partant de Metz.

Le gros du corps d'armée, réuni dans la région Buxières, Chambley, Hagéville, Saint-Julien, etc., eût laissé une arrière-garde et son train de combat sur le Rupt-de-Mad, vers Rembercourt.

En procédant de la sorte, on maintenait la situation intacte sur la rive droite pendant toutes les journées des 14 et 15. Quant au mouvement préparé pour passer la Moselle, l'ennemi ne pouvait l'apercevoir que dans la soirée du 15. Les dispositions qu'il prenait pour s'y opposer, arrêtées le 15 soir, ne pouvaient se réaliser que dans la matinée du 16, trop tard pour empêcher l'armée de passer la rivière et de se concentrer au besoin.

Avait-il pris des dispositions antérieures à la soirée du 15, le mouvement du Xe corps les éventait et permettait d'en avoir raison ou d'y répondre par des contre-dispositions nouvelles, en tout cas, signalait à l'armée le danger qui pouvait la menacer, lui évitait toujours la *surprise*.

X

LA BATAILLE : ATTAQUE DÉCISIVE

Dans les études faites aux cours de tactique d'arme, on a vu l'infanterie dans la bataille, la cavalerie dans la bataille, l'artillerie dans la bataille. On a ainsi parcouru les différents actes qui s'appellent : lutte d'artillerie, rencontre de nombreux escadrons, combat de l'avant-garde, combat de front, démonstratif, d'usure, attaques décisives, etc...

Mais de cette étude généralement descriptive de l'ensemble, particulièrement analysée et discutée du détail, on a pu ne pas déduire la logique des actes, les relations de causes à effets qui régissent l'ensemble de la bataille.

On en a conclu peut-être qu'elle est un drame réglé, mené comme ceux qui se déroulent chaque soir sur la scène de nos théâtres ou même dans la vie, tirant son effet, le succès, tantôt du fini ou du luxe des détails, tantôt d'un dénouement vigoureusement amené, tantôt de la nature des personnages mis en scène ou de l'intérêt de la thèse ; en un mot, d'une cause variable.

D'autres esprits ont peut-être vu dans la bataille le développement d'une manœuvre, quelque chose comme nos exercices d'automne, un emploi méthodique, successif, des armes donnant, chacune à sa façon et dans sa zone d'action, tout ce qu'elle peut pour en faire sortir une série d'effets avantageux et par suite une somme ou au moins un excédent d'heureux résultats qui constituent la victoire.

Eh bien ! non, dans aucune de ces conceptions ne se trouve la bataille. Loin d'être une somme de résultats distincts et partiels, la victoire est une résultante d'efforts, les uns victorieux, les autres en apparence infructueux, qui convergent tous néanmoins vers un même but, tendent au même résultat : la décision ou le dénouement, qui seuls donnent la victoire.

Oui, il y aura un dénouement heureux ou tout est manqué : « A la guerre, tant qu'il reste quelque chose à faire rien n'est fait. » (Frédéric.) Tous les actes de la bataille tendent donc à assurer ce dénouement. Et, puisqu'il y a *direction, convergence* et *résultat,* c'est que la logique règne dans les faits, y reprend tous ses droits, son impitoyable rigueur. Il y a une théorie de la bataille.

Étudions donc ce *dénouement* en lui-même, puis la *manière* d'y arriver, et nous aurons établi le concept général qui doit inspirer les décisions du commandement supérieur, comme aussi les actes du commandement à tous les degrés de la hiérarchie, pour que l'affaire soit *menée* et *menée à bien.*

I

La guerre moderne, pour arriver à *ses fins :* imposer sa volonté à l'adversaire, ne reconnaît qu'un *moyen :* la destruction des forces organisées de l'adversaire.

Cette destruction, elle l'entreprend, la *prépare* par la bataille, qui procure le renversement de l'adversaire, désorganise le commandement, la discipline, les liens tactiques, les troupes *en tant que forces.*

Elle la *réalise* par la poursuite, dans laquelle le vainqueur, exploitant la supériorité morale que la victoire lui donne sur le vaincu, met en pièces, achève des troupes démoralisées, désagrégées, impossibles à commander, c'est-à-dire des forces qui n'en sont plus.

C'est l'acte de la guerre, moyen de renversement de l'adversaire, ayant pour but la victoire, que nous envisageons maintenant.

Ce n'était pas le cas des combats que nous avions étudiés dans les chapitres précédents, d'avant-garde, d'arrière-garde, de flanc-garde, celui de Nachod par exemple. Les uns et les autres n'avaient qu'un but restreint, déterminé chaque fois, préparatoire à la bataille, mais qui n'était pas la bataille, bien qu'il y ait été fait un emploi considérable de la force. A Nachod, il s'agissait, pour le Ve corps prussien, de sortir du défilé, d'en ouvrir la porte au VIe qui le suivait ; pour les Autrichiens, de l'en empêcher. Il

en est de même de tous les combats auxquels donne lieu le service de sûreté.

Dans chacun de ces cas, la tactique à pratiquer dépend uniquement de la nature du but particulier à poursuivre, de la mission à remplir, et cela dans des circonstances déterminées de temps et de lieu.

Arrivons aujourd'hui à la bataille, seul *argument* de la guerre, seul but à donner par conséquent aux opérations stratégiques, et cherchons s'il y a une tactique de *renversement* et quelle elle est.

Commençons par établir tout d'abord que, pour remplir pleinement ce double objet, d'être le *but rationnel* des opérations stratégiques et le *moyen efficace* de la tactique, la bataille ne peut pas être purement défensive.

Sous cette forme, elle permet bien en effet d'arrêter l'ennemi dans sa marche; elle l'empêche d'atteindre un objectif immédiat ; mais ces résultats sont exclusivement négatifs. Jamais elle n'amène sa destruction, jamais elle ne procure la conquête du terrain qu'il occupe, ce qui est cependant le seul signe extérieur de la victoire; par suite, elle est impuissante à la créer, cette victoire.

Une pareille bataille, *purement défensive*, même bien menée, ne fait pas un vainqueur et un vaincu. C'est simplement une partie à recommencer.

La bataille purement défensive, c'est le duel dans lequel un des combattants ne fait que *parer*. L'idée ne viendrait à personne que par ce jeu il pût avoir raison de son ennemi. Au contraire, et malgré la plus grande habileté, il s'expose tôt ou tard à être atteint, à succomber sous un des coups de celui-ci, même plus faible.

D'où la conséquence que la forme *offensive*, qu'elle soit immédiate ou qu'elle succède à la *défensive*, peut seule donner des résultats et par suite doit *toujours* être adoptée en fin de compte pour le moins.

Toute bataille défensive devra donc se terminer par une action offensive, une riposte, une contre-attaque victorieuse, ou il n'y a pas de résultat. Notion élémentaire, si on le veut, dont l'absence cependant obscurcit entièrement l'idée qu'on doit avoir de la guerre. Notion qui fait défaut à l'armée française de 1870, ou

bien elle n'aurait pas appelé des victoires les journées des 14, 16 août 1870 et autres qui pouvaient devenir des *victoires*, qui ne l'étaient certainement pas au point où on les laissait, puisqu'on avait simplement maintenu ses positions, pour employer l'expression consacrée par l'époque ; desquelles par conséquent on n'était en droit de rien attendre, parce que *maintenir* ses positions n'est pas synonyme d'être victorieux et prépare même, implicitement, à la défaite, si l'on en reste là, si l'on ne passe pas à l'action offensive.

D'où la morale :

L'action, en tactique déjà, devient la *loi primordiale* de la guerre.

« Faire la guerre fut toujours attaquer. » (Frédéric.)

De toutes les fautes une seule est infamante, l'*inaction*.

Aussi devons-nous constamment chercher à créer les événements, non à les subir, à organiser tout d'abord l'attaque, le reste devenant subordonné et ne devant être considéré qu'au point de vue des avantages qui en résultent pour l'attaque.

Cette nécessité de la forme offensive une fois admise, le combat, envisagé alors dans sa raison d'être elle-même et dans sa nature primitive : *combattre* pour *battre*, comporte-t-il une conduite, un emploi raisonné des troupes, une tactique rationnelle ?

Le résultat va-t-il sortir d'une foule de combats singuliers, individuels, d'unité à unité (d'homme à homme, de compagnie contre compagnie, de bataillon contre bataillon), ou, au contraire, d'une *combinaison* déterminée de forces, susceptible d'être saisie, opposant une ou plusieurs sommes d'efforts d'espèces déterminées, travaillant dans une ou plusieurs directions, à cette multitude d'efforts individuels difficiles à diriger ? Pour faire la réponse rappelons-nous le mot de Napoléon : « 2 mameluks tenaient tête à 3 Français ; 100 Français ne craignaient pas 100 mameluks, 300 étaient vainqueurs d'un pareil nombre ; 1.000 en battaient 1.500, tant était grande l'influence de la *tactique*, de l'*ordre* et des *évolutions*. » Donc la valeur individuelle de la troupe ne suffit pas à créer la victoire. Décisive au début, elle perd de son influence, de son poids, à mesure que le nombre augmente. Si Napoléon avait continué le développement de sa pensée, il nous

aurait dit qu'à la bataille des Pyramides une poignée de Français, commandée par lui, avait eu raison d'une trentaine de mille de ces Orientaux si vaillants, individuellement supérieurs aux Français.

Qu'est-ce qui fixe alors le résultat ? Qu'est-ce qui donne la victoire ?

La tactique,
L'ordre,
L'évolution.

Il y a donc une tactique avantageuse et des dispositions rationnelles de combat, c'est-à-dire une combinaison des forces par le commandement. L'influence de ce commandement, de cette direction, devient considérable et décisive ; elle a raison de la somme des valeurs individuelles quand le nombre des combattants augmente, par exemple aux Pyramides. Faisons-en notre profit. En présence de cette situation, faisons notre examen de conscience, fixons notre morale.

Nous avons un combattant, un soldat, incontestablement supérieur à celui d'outre-Vosges par ses qualités de race : activité, intelligence, entrain, impressionnabilité, dévouement, sentiment national : c'est le mameluk opposé au cavalier français.

Si nous sommes battus, c'est donc la faiblesse de notre tactique qui le veut ainsi. Cherchons alors et donnons-la-lui, cette tactique qui a permis d'avoir raison du *nombre* et de la *valeur* comme aux Pyramides, qui nous permettra doublement d'avoir raison d'une armée de valeur individuelle moindre que la nôtre.

Dans quelle direction chercher cette combinaison dont l'existence n'est plus discutable ? Va-t-elle poursuivre un chiffre élevé de pertes qu'on infligerait à l'adversaire ? consister à lui faire plus de mal en lui opposant de meilleurs canons, de meilleurs fusils ou plus de canons, plus de fusils ? Cherche-t-elle la supériorité des effets matériels ou, au contraire, demande-t-elle le résultat à d'autres effets ? C'est ce que nous allons fixer en analysant le phénomène psychologique de la bataille.

« Cent mille hommes laissent dix mille des leurs sur le carreau et s'avouent vaincus : ils battent en retraite devant les vainqueurs qui ont perdu tout autant de monde, sinon plus. Au demeurant, ni les uns ni les autres ne savent, quand ils se retirent, ni ce qu'ils

ont perdu, eux, ni ce qu'on a perdu en face (1) » Ce n'est donc pas devant un fait matériel des pertes, ni à plus forte raison devant une comparaison de chiffres, une supériorité de pertes qu'ils cèdent, qu'ils reculent, qu'ils renoncent à la lutte et abandonnent à l'adversaire le terrain disputé et dont la conquête marque le commencement de la victoire.

« Quatre-vingt-dix mille hommes vaincus se retirent devant quatre-vingt-dix mille hommes vainqueurs, uniquement parce qu'ils n'en veulent plus, et ils n'en veulent plus parce qu'ils ne croient plus à la victoire, parce qu'ils sont *démoralisés*, à bout de résistance *morale* » (1) (uniquement morale, puisque la situation matérielle est la même de part et d'autre). Ce qui fait dire à Joseph de Maistre : « Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue, car, ajoute-t-il, une bataille ne se perd pas matériellement. » Donc, c'est moralement qu'elle se perd. Mais alors, c'est aussi moralement qu'elle se gagne, et nous pouvons prolonger l'aphorisme par : *Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu.*

De Brack, après Frédéric, passe devant un vieux château en Silésie. Sur la porte se montre un blason : deux cerfs se bûchent ; comme devise : *Le plus obstiné l'emporte.* « Voilà la source la plus vraie du succès ! » s'écrie l'homme de guerre. *Victoire* égale donc *volonté.*

Sur cette importance capitale du moral à la guerre, sur la nature de la cause qui fixe la décision, l'issue, en particulier dans la bataille, les preuves et les citations ne finiraient pas. Rappelons-nous simplement Bugeaud qui, dans son récit du combat d'Arly, nous montre l'ennemi en fuite sans qu'on lui ait tiré un seul coup de fusil, mais parce qu'on avance.

« *O puissance morale, tu es la reine des armées !* » conclut-il.

« La démoralisation, dit le général Cardot, est la fin dernière, la cause efficiente et l'explication vraie du succès..... La victoire décisive, la victoire vraie, c'est la victoire morale. »

Von der Goltz continue : « Il ne s'agit pas tant *d'anéantir les combattants* ennemis que *d'anéantir leur courage.* La victoire est à vous dès que vous aurez fait naître chez l'adversaire la conviction que sa cause est perdue. » Et ailleurs : On réduit l'ad-

(1) Général Cardot.

versaire non point par annihilation individuelle et complète, mais *en détruisant ses espérances de victoire.*

Ce que Frédéric résume en un mot : « *Vaincre, c'est avancer.* »

« Mais quel est celui qui avance ? Celui dont la conscience et la contenance font reculer l'autre. » (De Maistre.)

Donc :

Guerre = département de la force morale ;

Victoire = supériorité morale chez le vainqueur ; dépression morale chez le vaincu.

Bataille = lutte de deux volontés.

Pour que notre armée soit victorieuse, il faut qu'elle ait un moral supérieur à celui de l'adversaire ou que le commandement le lui donne. Organiser la bataille, c'est donc pour briser le moral de l'adversaire, surexciter le nôtre au plus haut point.

Volonté de vaincre : première condition de la victoire, premier devoir de tout soldat, par conséquent ; mais aussi résolution suprême que le commandement doit au besoin faire passer dans l'âme du soldat.

Ici apparaît donc la nécessité, pour une armée qui veut vaincre, d'une grandeur de premier ordre, le *commandement,* et chez l'homme qui veut entreprendre la bataille, la nécessité d'un don : celui du commandement.

Penser et vouloir, l'esprit et le caractère ne lui suffisent pas ; il lui faut encore « le fluide impératif » (de Brack), le don de faire passer l'énergie suprême qui l'anime dans les masses d'hommes qui sont son arme, car l'armée est au chef ce qu'est l'épée au soldat. Elle ne vaut que par l'impulsion (direction et vigueur) qu'il lui imprime.

« Ce ne sont pas les légions romaines qui ont conquis les Gaules, mais César. Ce ne sont pas les soldats carthaginois qui ont fait trembler Rome, mais Annibal. Ce n'est pas la phalange macédonienne qui pénétra jusque dans l'Inde, mais Alexandre. Ce n'est pas l'armée française qui atteignit le Weser et l'Inn, mais Turenne. Ce ne furent pas les soldats prussiens qui défendirent la Prusse, sept années durant, contre les trois plus redoutables puissances de l'Europe, ce fut Frédéric le Grand. »

Ainsi parle Napoléon, mais que n'aurait-il pas écrit et avec plus de raison, s'il avait embrassé dans son énumération cette époque éblouissante dont le souvenir prestigieux traversera les siècles

sous le nom d'*épopée* et qu'il a tout entière animée de sa gigantesque personnalité !

Les grands résultats à la guerre sont le fait du commandement. Aussi est-ce à juste titre que l'histoire porte au compte de la mémoire des généraux : les victoires pour les glorifier, les défaites pour les déshonorer. Sans commandement, pas de bataille, pas de victoire possible.

Rappelons-nous d'ailleurs le mot profond de Scharnhorst au moment de la nomination de Blücher au commandement de l'armée de Silésie en 1813 : « *N'est-ce pas la façon dont les chefs s'acquittent de cette tâche (commander, imprimer sa résolution dans le cœur des autres) qui les fait hommes de guerre, beaucoup plus que toutes les autres aptitudes ou facultés que la théorie peut exiger d'eux ?* »

Les faits vont bientôt consacrer ce jugement sur ce Blücher, que les courtisans traitent encore de vieillard imbécile et malade, le dernier mot de toutes les impuissances ; tandis que par son influence dans le pays, — il incarne aux yeux de ses concitoyens l'idée de patrie, — il a pris en main toutes les revendications nationales, par sa popularité dans l'armée, — il a conquis l'amour entier du soldat grâce au souci constant qu'il a de ses intérêts, — il va pouvoir tout demander, tout entreprendre, tout obtenir. S'appuyant sur une considérable influence, cet homme qui a osé regarder en face le César français, fait de peu d'esprit, mais d'une volonté, d'une passion qui ne se lasseront pas et ne désarmeront jamais, entraînera les nations à la guerre, ses armées à la victoire, comme il entraînera à Paris les souverains de l'Europe, et cela malgré eux, l'un au moins, l'empereur d'Autriche, qui ne tient ni à détrôner son gendre ni à faire de sa fille une veuve, et une veuve sans couronne. Y a-t-il là assez de volonté, d'impulsion, de commandement, de justifications données à Scharnhorst ?

N'est-ce pas encore dans cette influence du commandement, dans cet enthousiasme communiqué par lui, qu'il faut aller chercher l'explication de ces mouvements inconscients de la masse humaine, *dans ces moments solennels où, sans savoir pourquoi, une armée sur le champ de bataille se sent portée en avant comme si elle glissait sur un plan incliné* (expression de témoins oculaires) ?

La nécessité d'une pareille influence est d'ailleurs facile à saisir

arrivons en effet sur ce terrain. Quand vient l'heure des décisions à prendre, des responsabilités à encourir, des sacrifices à commencer — et ces décisions, il faut les prendre avant qu'elles soient imposées, ces responsabilités, il faut aller au-devant d'elles, c'est l'initiative partout qu'il faut s'assurer, c'est l'offensive qu'il faut déchaîner en tout point — où trouver les ouvriers de ces entreprises toujours risquées et périlleuses, si ce n'est dans les natures supérieures, avides de responsabilités? celles-là, qui, profondément imprégnées de la volonté de vaincre, trouvent dans cette volonté, comme aussi dans la vision nette des seuls moyens qui conduisent à la victoire, l'énergie d'exercer sans hésitation les droits les plus redoutables, d'aborder avec aplomb l'ère des difficultés et des sacrifices, l'énergie de tout risquer, même leur honneur, car un général battu est un chef disqualifié.

« On se fait une idée peu exacte de la *force d'âme* nécessaire pour livrer, en ayant complètement réfléchi à leurs suites, une de ces grandes batailles dont dépendent l'histoire d'une armée et d'un pays, la possession d'un trône » — dit Napoléon; — il ajoute qu' « il est rare aussi de trouver des généraux qui livrent volontiers des batailles ». Et « par une âme forte il faut entendre non pas celle qui ne connaît que les fortes émotions, mais bien celle dont les plus fortes émotions ne troublent pas l'équilibre ». (CLAUSEWITZ.)

Saluons aussi cette puissance souveraine du commandement, comme au champ de bataille les tambours et les claions salueront son arrivée, nécessaire à l'organisation d'un ensemble, d'une poussée finale, seule capable de fixer ainsi la fortune.

Au début de notre étude, inscrivons cette grandeur de premier plan, l'action propre du chef : pas de victoire possible sans le commandement vigoureux, avide de responsabilités et d'entreprises audacieuses, possédant et inspirant à tous la résolution et l'énergie d'aller jusqu'au bout, sans action personnelle faite de volonté, de jugement, de liberté d'esprit (au milieu du danger); dons naturels chez l'homme *doué*, chez le général-*né*, avantages acquis par le travail, la réflexion, chez l'homme moyen.

Action personnelle qui, pour se manifester, réclame le *tempérament de chef* (don de la nature), l'aptitude au commandement, la puissance d'entraînement que l'école ne fournit pas.

Action personnelle dont les effets sont multiples, d'ailleurs, car

par l'usage de ces dons (naturels ou acquis), elle trouve, dans l'emploi *le plus illimité* des forces, le moyen d'en accroître la puissance, mais elle transforme aussi l'outil, faisant naître des lieutenants, des troupes de valeur, c'est-à-dire des capacités et des dévouements qui, sans l'étincelle ou l'impulsion d'en haut, seraient sans doute restés d'une banale médiocrité.

Tâche immense du commandement, avec les effectifs actuels, rarement possible à un seul homme, mais plutôt à une pluralité, conception nouvelle que la Révolution française a importée dans la guerre, en faisant servir à la direction des armées, formant un tout complet, l'initiative propre de chefs subordonnés travaillant dans le même sens, pratiquant une même doctrine; réalité, en tout cas, dont les armées allemandes de 1870 nous ont montré le plein développement.

En présence de cette grandeur, que la théorie se fasse pygmée. Oui, les plus belles idées sont d'un nul effet sans les qualités que l'exécution réclame de la direction supérieure. Que la théorie garde néanmoins son droit d'observer, d'analyser, de conclure, de fixer les bases de la vérité, en étudiant comment procède le commandement supérieur, quand il s'appelle le génie surtout, ne serait-ce que pour marcher dans son sillage ou au moins dans son sens.

Immédiatement elle trouve des corollaires aux principes indiscutables que l'on vient d'établir.

Exemple : Si la volonté de vaincre est nécessaire pour livrer bataille avec chance de succès, le généralissime est criminel de livrer ou d'accepter cette bataille sans cette volonté supérieure qui doit donner à tous la direction et l'impulsion.

Et si la bataille lui est imposée par des circonstances inéluctables, il doit se décider à se battre, à combattre, pour vaincre quand même.

Par contre, on ne se bat pas pour se battre. « Les batailles dont on ne peut pas dire *pourquoi* elles ont été livrées et dans quel but sont la ressource ordinaire de l'ignorance. » (MARÉCHAL DE SAXE.)

Évidences, dira-t-on, dont l'éclat néanmoins disparaît aux époques tristes de l'histoire.

Preuves : les grandes batailles autour de Metz (16, 18 et 31 août), qui nous montrent une armée combattant bravement sans que son chef voulût la victoire. Comment l'aurait-elle obtenue ?

C'est qu'en réalité les grands événements de l'histoire, les désastres qu'elle enregistre à certaines de ses pages, comme l'effondrement de la puissance française en 1870, ne sont jamais des accidents, mais bien les résultats de causes supérieures et générales qui s'appellent l'oubli des vérités morales et intellectuelles les plus vulgaires, comme aussi l'abandon de l'activité de l'esprit et du corps, qui constituent cependant la vie et l'hygiène des armées. Aussi n'est-il pas superflu, si l'on veut posséder toute la notion de la guerre, d'en connaître d'abord les principes vitaux.

II

En tout cas, cette armée commandée, comment va-t-elle s'y prendre pour *briser* le moral de l'adversaire? En quels actes se traduit cette guerre, département de la force morale?

Pour répondre à la question, il nous suffit de voir de quoi est faite une impression morale, comment elle se crée.

« Quelque chose que ce soit, dit Xénophon, agréable ou terrible, moins on l'a prévue, plus elle cause de plaisir ou d'effroi. Cela ne se voit nulle part mieux qu'à la guerre, où toute *surprise* frappe de terreur même ceux qui sont beaucoup plus forts. »

Il dit bien la *terreur*, « la froide déesse, la peur, non pas cette peur de femme qui s'enfuit en criant. Celle-là, il est permis, il est ordonné même de ne pas la regarder comme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait un phénomène inconnu, *mais cette autre peur, bien plus terrible, qui descend dans le cœur le plus mâle, le glace et lui persuade qu'il est vaincu* » (J. de Maistre).

Le moyen de briser le moral de l'adversaire, de lui démontrer que sa cause est perdue, est donc la surprise au sens le plus large du mot :

Apportant dans la lutte quelque chose « d'inattendu et de terrible » (Xénophon) ; « tout ce qui est inattendu est d'un grand effet » (Frédéric) ;

Enlevant à l'ennemi la possibilité de réfléchir et par conséquent de discuter.

Ce sera un engin nouveau, capable d'une puissance de destruction inconnue, mais on ne l'a pas quand on veut ; une embuscade, une attaque à revers, moyens de la petite guerre, impraticables

dans la grande, et alors là il faut recourir à l'apparition d'un danger auquel l'adversaire n'aura pas le temps de parer ou ne pourra qu'insuffisamment parer. Apparition d'une force de destruction plus grande que la sienne, soit qu'il la connaisse, soit qu'il la préjuge, et pour cela concentration de forces, et par suite d'efforts indiscutables sur un point où l'adversaire n'est pas en état de *parer* instantanément, c'est-à-dire de répondre par un égal déploiement de moyens dans le même temps, conclurons-nous.

Surprendre, c'est donc écraser de *près* par le *nombre* et dans le *temps ;* sans cela, l'adversaire surpris par le nombre a la possibilité de répondre à l'attaque, d'amener ses réserves, l'assaillant perd l'avantage de la surprise.

Il le perd de même si la surprise part de *loin,* car l'adversaire peut, grâce à la portée des armes et à leur puissance retardatrice, regagner le temps d'amener ses réserves.

Telles sont les conditions de *nombre,* de *temps,* d'*espace* auxquelles doit satisfaire l'action militaire pour présenter les caractères de la *surprise* nécessaire à la destruction du moral de l'ennemi.

De là résulte la *supériorité des armées manœuvrières,* seules capables de vitesse et de prestesse pour :

Préparer *une attaque ;*

La lancer *près ;*

La mener *vite.*

De même apparaît la communauté de caractères et d'effets recherchés et réalisés dans les attaques de flanc des anciens ;

L'ordre oblique de Frédéric ;

L'événement de la bataille napoléonienne ;

Les attaques décisives, généralement enveloppantes, de la bataille moderne.

Sous ces formes diverses apparaît bien le développement de la même idée de *surprise :* cherchant à produire chez l'adversaire le même effet moral : la terreur ; créant en lui, par l'apparition brusque de moyens inattendus et incontestablement puissants, le sentiment de l'impuissance, la conviction qu'il ne peut vaincre, c'est-à-dire qu'il est vaincu.

Briser la volonté de l'ennemi, tel est donc le premier principe que nous indique l'étude ; la briser par un coup inattendu d'une vigueur suprême, telle est la première conséquence de ce principe.

Mais ce coup suprême et d'une vigueur inattendue, il n'est pas nécessaire de le porter sur toute l'armée ennemie. Elle est un être animé et organisé. Or, qui dit organisme dit un ensemble d'organes dont la santé et le bon état sont nécessaires à la vie de l'individu, dont la perte, ne fût-ce que d'un seul, amène la mort.

Pour battre un adversaire, il est inutile « de lui couper à la fois les bras, les jambes, la tête et en même temps de lui trouer la poitrine et de lui crever le ventre » (1). Un coup d'épée au cœur ou un coup de massue sur la tête garantit le résultat. De même, renverser dans une armée une aile, le centre, une partie importante de son tout, sera suffisant pour avoir le résultat.

L'armée, d'ailleurs, est un être délicat qui ne vit que de discipline. « La discipline est la force principale des armées », mais elle est aussi la première condition de leur existence ; seule, grâce à l'organisation hiérarchique, à la transmission et à l'exécution des ordres qui en résultent, elle permet au chef de diriger une action quelconque.

Mais alors, rompre la chaîne, c'est arrêter le fonctionnement de la hiérarchie, c'est transformer les unités tactiques en masses d'hommes informes, c'est rendre impossible l'exécution des ordres, c'est anéantir la volonté du commandement, empêcher toute action. Et il suffit, pour la rompre, de répandre le désordre moral ou le désordre matériel, de renverser l'organisation en *un point* du système.

Tout ceci nous conduit donc à l'application d'*un coup suprême* sur UN point, ce que Napoléon a formulé en disant qu'il faut et qu'il suffit, pour être victorieux, « d'être le plus fort sur un point donné à un moment donné ». Ce qu'il a surabondamment prouvé par la conduite de sa bataille : « Qu'on déchire en effet ou simplement qu'on soulève le voile qui, dans les batailles de Napoléon, recouvre toutes ces longueurs inséparables d'une première orientation ou nécessaires à l'arrivée d'un corps voisin, à l'exécution d'un mouvement, et l'on verra toujours l'attaque décisive des masses entrer en scène avec toute sa *furie* et toutes ses *allures tragiques*. » (CLAUSEWITZ.)

C'est, du reste, ce qu'il expliquait quand il écrivait au maréchal

(1) Général CARDOT.

Gouvion-Saint-Cyr : « Il ne faut accorder la préférence à aucun genre d'attaque et agir selon les circonstances. Il faut aborder l'ennemi avec le plus de moyens possible. Après avoir *engagé les corps les plus à proximité* de l'ennemi, on doit les laisser faire, sans trop s'inquiéter de leurs bonnes ou de leurs mauvaises chances. Seulement il faut avoir bien soin de ne pas céder trop facilement aux demandes de secours de la part de leurs chefs. » — « Il ajoutait, dit le maréchal, que ce n'était que vers la fin de la journée, quand il s'apercevait que l'ennemi fatigué avait mis en jeu la plus grande partie de ses moyens, qu'il ramassait ce qu'il avait pu conserver en réserve, pour lancer sur le champ de bataille une *forte masse* d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie; que, l'ennemi *ne l'ayant pas* PRÉVU, il faisait ce qu'il appelait *un événement* et que, par ce moyen, il avait presque toujours obtenu la victoire. »

Retenons de ce qui précède la notion en laquelle se résume la bataille — manœuvre, visant, pour finir : *l'action voulue, résolue, soudaine et énergique des masses* sur *un point choisi.*

C'est cette notion que l'on voit encore se traduire dans les batailles de la fin de l'Empire, en ces lourdes, massives, informes colonnes des troupes de Macdonald à Wagram, du général d'Erlon à Waterloo, qui sont incontestablement la négation de la tactique de détail, de l'art d'employer au mieux une quantité déterminée de troupes, de leur faire produire tous les effets dont elles sont capables avec les armes dont elles disposent, mais qui n'en restent pas moins, dans l'esprit de l'Empereur, l'idée de l'événement poussée à son *paroxysme ; brutalité sublime* de cette guerre à coups d'hommes, si l'on n'envisage que le principe ; conduisant à l'*absurde,* si l'on détaille l'exécution ; idée de surprise en tout cas poussée à ses dernières limites. Ceci est tellement vrai que, lorsque l'archiduc Charles, sur le champ de bataille de Wagram, voit paraître ce formidable engin d'attaque qui s'appelle la colonne Macdonald, il a le sentiment qu'il ne pourra parer l'effort et ordonne immédiatement la retraite.

Oui, Napoléon sait très bien qu'on ne démoralise pas, qu'on ne renverse pas un adversaire sérieux avec un ordre mince, avec des tirailleurs, avec des lignes, même par une attaque générale.

Pour avoir raison de lui, l'amener à s'avouer vaincu, c'est un

effort *inattendu*, d'une *violence inconnue, inédite* en quelque sorte, qu'il présente ; il le demande à la masse, aux masses, et, pour être sûr de l'effet, c'est *en colonne* qu'il a mis la masse.

La guerre est comme les autres activités humaines : en présence de difficultés nouvelles, d'obstacles de plus en plus sérieux, elle remonte à ses origines, à sa nature primitive, toute faite de violence ; elle y cherche le moyen de mieux *surprendre* pour mieux *renverser*, pour mieux briser le moral de l'adversaire. Dans cet ordre d'idées, Napoléon force de plus en plus la simplicité, la brutalité, la vigueur de ses attaques.

L'attaque décisive, tel est l'argument suprême de la bataille moderne, lutte de nations combattant pour leur existence, leur indépendance ou quelque intérêt moins noble, combattant en tout cas avec tous leurs moyens, avec toutes leurs passions ; masses d'hommes et de passions qu'il s'agit par suite d'ébranler et de renverser.

D'ailleurs, si nous pouvions étudier en détail cette attaque de la colonne Macdonald, qui comporte toutes les *phases* de *l'acte tragique,* nous la verrions :

Préparée par une charge de 40 escadrons (destinée à lui faire sa place de rassemblement) ; — par le feu de 102 pièces (pour arrêter et ébranler l'adversaire) ;

Exécutée par 50 bataillons (22.500 hommes).

Nous verrions cette masse d'infanterie :

Impuissante à agir par son feu, à cause de la formation qu'elle a prise ;

Sans effet par sa baïonnette : nulle part l'ennemi n'attend son choc ;

Finalement ne faire aucun mal à l'adversaire, par contre en subir beaucoup ;

Se réduire à 1.500 hommes victorieux quand elle atteint son objectif, Süssenbrunn ;

Au total, la troupe *décimée* battre la troupe *décimante ;* mais bien plus décider le mouvement en avant de toute l'armée, c'est-à-dire la victoire sur le vaste Marchfeld ; le résultat sortir non des effets matériels, — ils sont tous à l'avantage du vaincu, — mais d'une action purement morale qui apporte à elle seule la décision et la *décision intégrale.*

III

A cette bataille-manœuvre caractérisée par un effort suprême, l'attaque décisive, réalisant la *surprise,* on a souvent opposé la bataille parallèle, ou bataille de lignes, dans laquelle on s'engage partout et dans laquelle le général en chef attend d'une circonstance favorable ou d'une inspiration heureuse, qui généralement ne viennent pas, la désignation du lieu et de l'heure où il doit agir; à moins encore qu'il ne s'en rapporte de ce soin à ses lieutenants, que ceux-ci, faisant de même, s'en rapportent à leurs subordonnés, de façon qu'en définitive ce sont les soldats qui gagnent la bataille, *une bataille anonyme.*

L'histoire a souvent donné raison à cette théorie; elle a montré que cette bataille existait, avait été maintes fois pratiquée, suivie de la victoire. Rien de moins étonnant que, dans une armée comme la nôtre, en particulier, où les qualités natives de la race placent à tous les degrés de la hiérarchie, dans les chefs de grade moyen, commandants de régiment, de bataillon, de compagnie, ou même dans le rang des soldats, des trésors d'initiative, de valeur, de spontanéité — quand on ne les étouffe pas, — on voie le succès résulter de la manifestation naturelle de ces qualités, plutôt que de l'intervention effective du commandement supérieur organisant une répartition combinée des forces, un combat de front, une attaque décisive.

A toutes les loteries il y a des hommes heureux qui gagnent les gros lots; malgré cela, l'idée ne viendra à personne de donner la loterie comme le moyen d'arriver à la fortune. Certaines causes étrangères à notre volonté, au nombre desquelles il faut placer le hasard et les heureuses initiatives, règlent et fixent parfois les événements, c'est incontestable, sans qu'on puisse en aucune façon compter sur elles, encore moins en faire les bases de sa conduite.

Analysons d'ailleurs cette bataille parallèle; qu'y voyons-nous?

On s'engage partout; le combat engagé, on le soutient partout; les forces s'usant, on les renouvelle, on les remplace, on les augmente. Comme effet, c'est une usure constante, successive, contre laquelle on lutte jusqu'à ce que le résultat sorte d'une ou de plu-

sieurs actions heureuses des combattants, chefs en sous-ordre ou troupes, en tout cas d'une grandeur de second ordre, car celle-ci ne pourra jamais mettre en mouvement qu'une partie des moyens.

L'ensemble, c'est d'ailleurs une juxtaposition de combats plus ou moins semblables, émiettant le commandement, spécialisant à l'avance les moyens d'action et dans laquelle le dénouement doit sortir d'une somme ou d'un excédent de résultats heureux, qui échappent en tout cas à l'intervention de ce commandement supérieur.

Forme inférieure, par conséquent, si nous la comparons à la bataille-manœuvre qui fait appel à la haute action du généralissime, à l'aptitude manœuvrière, à l'emploi judicieux et combiné, à la valeur de *toutes* les forces, véritable économie de ces forces, tendant à la concentration des efforts et des masses sur un point choisi, épargnant pour cela partout ailleurs; qui reste jusqu'au bout une combinaison, — due à ce commandement, — de combats différant par leur intensité, mais orientés tous dans un même sens, pour produire une résultante finale : *l'action voulue, résolue et soudaine de masses agissant en surprise.*

Avec une pareille inégalité dans l'emploi des moyens, l'inégalité des effets ne peut manquer de se produire.

La faiblesse de la bataille parallèle, c'est l'attaque se développant partout avec une égale force, se traduisant en une *pression* uniforme, en présence d'un défenseur qui fournit une *résistance* également uniforme, mais supérieure en valeur, puisqu'il dispose d'avantages particuliers, abris, feux, etc., que l'assaillant ne possède pas au même degré.

C'est l'apport des forces goutte à goutte, c'est bientôt la goutte d'eau jetée dans la mer.

C'est le flot battant la digue en bon état. Il ne la brise pas.

Mais si, par une vision quelconque de notre esprit, nous entrevoyons une fissure à l'édifice, ou un point d'insuffisante résistance, ou si, par une combinaison particulière de forces, nous pouvons joindre à l'action régulière et méthodique du flot l'effet du coup de bélier capable de briser l'édifice en un point, l'équilibre est rompu, la masse se précipite aussitôt par la brèche produite et emporte tout l'obstacle. Cherchons cette fissure, ce point d'insuffisante résistance, ou faisons-les en organisant pour

cela notre coup de bélier, sur un point de la ligne ennemie, et nous arrivons au même résultat.

C'est la bataille-manœuvre.

La défense, renversée sur un point, s'effondre de toutes parts. La résistance percée, l'ensemble croule.

La mécanique, comme la psychologie, nous conduit donc à la bataille-manœuvre. L'un donnant comme moyen l'*application sur un point de forces supérieures;*

L'autre, l'*apparition d'un danger, d'une attaque que l'on ne peut parer*.

Par une voie comme par l'autre, c'est à l'attaque décisive que nous aboutissons.

Elle est nécessaire, car sans elle rien n'est fait, et nous ne pouvons compter que sur le hasard.

Elle aboutit, le résultat est obtenu, elle est donc suffisante.

Théoriquement, *la bataille conduite est donc une attaque décisive* A RÉUSSIR.

Théoriquement aussi, pour être le plus fort sur un point donné à un moment donné, c'est *toutes* les forces à appliquer *simultanément* sur *ce* point, et cela d'une façon *imprévue*.

Quand nous allons passer à la pratique, nous verrons cette nécessité en comporter d'autres; la notion de la sûreté reparaître et imposer des sacrifices, absorber des forces.

Pour orienter l'attaque, la garder contre les entreprises de l'ennemi, empêcher cet ennemi de faire la même manœuvre, il nous faudra entreprendre, poursuivre, soutenir des combats nombreux, à but déterminé chacun. Qu'il n'en reste pas moins acquis que l'attaque décisive étant *la clé de voûte* de la bataille, toutes les autres actions que comporte la bataille ne doivent être envisagées, considérées, organisées, pourvues de forces, que dans la mesure où elles préparent, facilitent et garantissent le développement de l'attaque décisive, caractérisée par la *masse,* la *surprise,* la *vitesse,* pour laquelle par conséquent il faut *réserver* le *maximum* de forces possible et de troupes *manœuvrières.*

D'où l'*économie* des forces, c'est-à-dire leur répartition, leur emploi dans la bataille.

IV

La différence entre la bataille-manœuvre et la bataille parallèle ne consiste pas seulement en la différence des dénouements : préparé, voulu, cherché par l'une dans une attaque décisive; attendu, espéré par l'autre, d'une action heureuse surgissant en un ou plusieurs points indéterminés du front ; mais aussi en une différence radicale de *conduite*, d'*exécution*, d'*économie des forces*.

Il importe de l'établir, car si, théoriquement, on abandonne la bataille parallèle, on y revient en fait quand on n'a pas d'avance fortement établi et accompagné sa combinaison d'un *plan* de la bataille, visant tout d'abord l'*attaque décisive*.

Dans la bataille parallèle, la tactique se range ou se laisse aller à l'idée de vaincre la résistance adverse par une usure lente et progressive des moyens de l'ennemi ; à cet effet, elle entretient partout le combat. Elle le nourrit. C'est à ce rôle d'*entretien* que sont consacrées les réserves. Les réserves sont donc des magasins de forces où l'on puise pour suppléer à l'usure qui se produit, se développe et demande à être réparée. L'art consiste à en avoir encore une quand l'adversaire n'en a plus, de façon à pouvoir dire le dernier mot dans cette lutte où l'usure est le seul argument de mise. Mais alors ces réserves n'ont pas une place assignée d'avance, il doit y en avoir partout, pour pouvoir être employées au fur et à mesure des besoins, c'est-à-dire continuer l'action sur tout le front. Elles s'égrènent et se fondent ensuite dans ce combat où l'on attend toujours une circonstance favorable, sans savoir ni où ni comment on peut la trouver, et où elles n'ont d'autre effet que d'empêcher la lutte de s'éteindre.

Dans la bataille-manœuvre, la réserve, c'est la massue préparée, organisée, réservée, soigneusement entretenue pour exécuter le seul acte de la bataille dont on attende un résultat, l'attaque décisive ; c'est la réserve ménagée avec la plus absolue parcimonie, pour que l'outil soit aussi fort, le coup aussi violent que possible.

Lâchée en fin de compte, sans aucune arrière-pensée de ménagement, avec l'idée bien arrêtée d'enlever de haute lutte un point choisi, déterminé ;

Lancée pour cela en bloc, dans une action dépassant en violence et en énergie tous les combats de la bataille, avec les carac-

tères propres de la *surprise : masse, vitesse*. But unique, *acte propre* auquel participent *toutes* les forces, soit pour le *préparer*, soit pour l'*exécuter*.

Ainsi se réalise la convergence de tous les efforts; ainsi s'applique leur résultante sur l'objectif donné à l'attaque décisive, argument suprême; pur développement du principe de l'économie des forces qui, au lieu de spécialiser les crédits, de compartimenter les ressources, d'une façon fixe et invariable, les fait communiquer pour les déverser dans une même direction, celle du résultat poursuivi à l'instant donné.

Un fait historique fait bien saisir la différence des deux écoles. La scène se passe à Aboukir, pendant la bataille. Bonaparte dicte un ordre à Berthier, chef d'état-major (qui pense à tout, en particulier à remplir toutes les cases de son ordre). Et comme Bonaparte s'arrête, Berthier lui demande quelle troupe il désigne pour former la réserve.

— *Me prenez-vous pour Moreau?* répond Bonaparte. C'est que, dans son esprit, il n'y a évidemment pas de *réserve par destination*. Il y a des troupes réservées, mais pour manœuvrer et attaquer avec plus d'énergie que les autres. Voilà en quel emploi de forces se traduit pour lui l'idée d'attaque, exclusive en fin de compte de toute réserve, de tout ménagement [1].

La différence d'emploi des réserves est si profonde dans les deux batailles, que l'on a pu (superficiellement parlant) y voir toute leur différence, tout ce qui les distinguait. La séparation est plus grande, comme on peut déjà le penser.

La bataille parallèle est la *notion* qui règne dans l'armée française de 1870, ou plutôt l'*absence de notion* sur la conduite de la bataille dans son ensemble C'est le *débrouillez-vous* importé dans ce grand acte de guerre. Je n'en veux comme preuve que les récits officiels ou particuliers des luttes de cette époque. C'est

---

(1) « On parle souvent de l'utilité et de la nécessité de *fortes réserves*. Le dogme se rattache étroitement à la théorie de la consomption progressive des forces : on le considère comme un dogme sacré. C'est ainsi qu'on voit très souvent, aux manœuvres, de grandes masses d'infanterie se porter à l'attaque en ne déployant qu'une faible partie de leurs unités, en n'utilisant qu'un très petit nombre de fusils. Tout le reste suit en ordre serré, tambour battant, en poussant des hurrahs, comme si ces moyens devraient suffire à chasser l'ennemi. Toute réserve représente une force morte... Les réserves ne sont utiles qu'à la condition d'être engagées... On peut même imaginer le cas où il conviendrait de s'abstenir de toute réserve; c'est celui où l'on connaîtrait exactement la force de l'ennemi et où ce enrdier serait déjà complètement déployé. » (VON DER GOLTZ.)

l'arrivée de nombreux renforts qui donne toujours la victoire aux Allemands, comme si ces nombreux renforts ne sont pas précisément les troupes réservées ou amenées en force et à point pour produire cet effet de démoralisation qui renverse les armées.

Expression qui indique bien en même temps que, si ces troupes fraîches étaient arrivées de notre côté, c'est comme *renforts, renforcements,* qu'on en voyait l'emploi, et non comme un moyen d'entreprendre une action propre, à laquelle on ne pensait pas.

Quoi qu'il en soit, étant donné que, dans la bataille-manœuvre (forme supérieure, puisqu'elle comporte l'emploi le plus complet des forces), l'attaque décisive est la condition nécessaire et suffisante du succès, tout le reste devient secondaire; on doit donc y consacrer le moins de forces possible, leur emploi ne doit être envisagé, traité, étudié que dans la mesure où il prépare l'acte décisif.

Néanmoins, et dès à présent, nous devons reconnaître que cette attaque décisive, il faut, en outre de l'exécution :

1° L'orienter, l'éclairer;

2° La préparer;

3° La garder, l'exploiter;

En raison de la possibilité qu'aurait l'ennemi :

1° De dissimuler ses dispositions;

2° De les changer;

3° De gêner nos préparatifs;

4° D'en faire d'analogues.

D'où la nécessité d'une série de dispositions (de sûreté si l'on veut) ayant pour objet :

1° De reconnaître l'adversaire;

2° De l'immobiliser;

3° De le paralyser et d'absorber son activité,

et que l'on englobe dans ce qu'on appelle le combat de front, ou plutôt la *préparation,* préparation *de la bataille* qui est donc autre chose que la bataille.

Mais *reconnaître* cet ennemi, partout où il se montre, demande des forces nombreuses;

L'*immobiliser* demande beaucoup de forces; on ne l'arrête pas avec rien;

Le *paralyser,* encore des forces et du temps.

Finalement, ce combat de front, où l'on ne comptait engager que de faibles effectifs pour rester fidèle à la théorie, absorbe dans la pratique *la plus grande partie* des *forces,* comme aussi il prend *la plus grande partie* de la *journée,* tandis que notre attaque décisive n'a que la moindre partie des troupes et dure quelques instants; second effet d'optique qui a confirmé les esprits superficiels dans l'idée que le combat de front était la bataille, parce qu'ils ne jugeaient que par les *quantités* (forces ou temps), non par les résultats et les causes efficientes; erreur qui les ramenait ainsi à la doctrine de la bataille parallèle.

Ne nous laissons pas égarer par les apparences. Que la théorie casse, lorsqu'elle est appliquée par des mains inhabiles, et que les accessoires en absorbent le principal ou que les détails en obscurcissent le fond, l'histoire et le raisonnement nous ont montré dans la bataille un seul argument valable : l'attaque décisive, seule capable d'assurer le résultat cherché, le renversement de l'adversaire.

Tous les actes de la bataille vont donc tendre :

1° A *préparer* ce dénouement; qu'on les appelle combat d'avant-garde, combat de front, lutte d'artillerie, rencontre d'escadrons, ils ne peuvent, par suite, être étudiés et conduits en eux-mêmes, mais seulement en tant qu'ils préparent le dénouement;

2° A *exécuter* ce dénouement;

3° A *l'exploiter* par la poursuite, pour achever l'ennemi terrassé.

Mais alors et dès le début, la nécessité s'impose de *faire un plan,* comportant *cette succession d'efforts,* et *une répartition de forces correspondante.*

XI

LA BATAILLE : EXEMPLE HISTORIQUE

Après avoir vu comment la théorie nous mène à la conclusion : la bataille est une attaque décisive ; la conduite de la bataille tend uniquement et exclusivement à préparer et à faire réussir l'attaque décisive, voyons dans l'histoire comment se réalise cette conduite de la bataille visant l'attaque décisive.

Pour le moment, nous prendrons un exemple de dimensions restreintes, le combat de Saalfeld. Nous y trouverons tous les actes de la bataille, dans des proportions réduites.

Nous y verrons, avec le but certain de l'action de force : renverser l'ennemi pour *le battre,* tous les actes que la théorie donne en propre à la bataille-manœuvre.

On est le 9 octobre 1806.

La Grande Armée en trois colonnes achève de franchir le Franken-Wald pour entrer en Saxe.

L'avant-garde de l'armée (1er corps d'armée et 3 divisions de cavalerie sous Murat) précède la colonne du centre. Elle a battu, à Saalburg et à Schleitz, la division de Tauenzien venue de Hof et se dirigeant sur Iéna.

A la colonne de droite, le corps de tête (4e) a atteint Plauen ; le 6e, qui le suit, est à Hof.

A la colonne de gauche, le 5e corps (Lannes), qui forme la tête, vient de Cobourg. Le 9 octobre, après une marche longue et difficile, il est parvenu à Gräffenthal avec la division Suchet et sa cavalerie ; sa 2e division est à 7 kilomètres en arrière ; le 7e corps (Augereau) a atteint Cobourg. (*Voir croquis J.*)

Napoléon sait la principale armée ennemie sous Brunswick entre Gotha et Erfurt ; avant-garde à Eisenach.

L'armée de Hohenlohe à Iéna, avant-garde à Saalfeld.

Il suppose aux généraux ennemis l'intention de marcher vers Würtzbourg, le premier par Gotha et Meiningen, le second par Saalfeld et Gobourg.

Tout en continuant à faire avancer ses longues colonnes pour les retirer des montagnes afin de les réunir, d'agir ensuite avec toutes ses forces, de prendre le plus tôt possible l'initiative de l'attaque, il doit prévoir le cas où l'ennemi le devancerait dans l'offensive et attaquerait la colonne de gauche de la Grande Armée avec des forces supérieures. De là résulte la ligne de conduite qu'il trace au maréchal Lannes :

1° Se faire rejoindre par le 7e corps et attaquer, si l'ennemi n'a pas plus de 15.000 à 18.000 hommes ;

2° Dans le cas contraire, c'est-à-dire si l'ennemi, ayant concentré des forces supérieures à Saalfeld, attaque, résister pour donner à l'Empereur le temps d'arriver avec 20.000 ou 25.000 hommes ;

3° Si l'ennemi, précipitant l'attaque, ne donne pas à ce secours le temps d'intervenir, se retirer sur Gräffenthal.

Ceci ressort de la correspondance de l'Empereur et du maréchal Lannes.

Le major général à Lannes :

Nordhalben, 9 octobre.

« L'Empereur sera ce soir à Ebendorf, Davout à Lobenstein, Murat à Schleitz.

« On suppose que l'ennemi veut défendre Saalfeld ; s'il y est en forces supérieures, il ne faut rien engager que le maréchal Augereau ne vous ait rejoint. Dans la journée, on *aura des nouvelles* de l'ennemi, et, s'il avait des *forces notables* à Saalfeld, l'Empereur marchera avec 20,000 ou 25.000 hommes dans la *nuit* pour arriver demain, vers midi, sur Saalfeld par Saalberg.

« Dans cette situation de choses, Monsieur le Maréchal, où l'ennemi réunit toutes ses forces à Saalfeld, nous n'avons autre chose à faire qu'à prendre position à Gräffenthal.

« L'ennemi ne peut se hasarder à marcher sur vous, ayant des forces aussi considérables sur son flanc gauche ; si cependant il le faisait en forces très supérieures, il n'y a pas de doute que vous ne dussiez battre en retraite, parce qu'alors il serait pris et attaqué en flanc par le corps du centre.

« Mais si l'ennemi n'a que 15.000 à 18.000 hommes, vous devez, après avoir bien étudié sa position, l'attaquer ; bien entendu que le corps du maréchal Augereau sera avec vous. Ce qui est le plus important dans cette circonstance, Monsieur le Maréchal, c'est

d'envoyer trois fois par jour de vos nouvelles et de celles de l'ennemi à l'Empereur.

« Si l'ennemi bat en retraite devant vous, arrivez le plus tôt possible à Saalfeld, et là, placez-vous militairement. »

Comme on le voit, si le 5ᵉ corps au cours de sa marche tombe sur un ennemi supérieur ou très supérieur en forces, il se soustraira à la destruction par la défensive ou par le combat en retraite.

Les corps avancés ou avant-gardes de 1806 sont donc prêts à user de trois tactiques :

Attaquer,

Résister,

Reculer, c'est-à-dire manœuvrer en retraite, suivant ce qu'ils vont voir ou savoir de l'ennemi dont ils vont prendre le contact.

Dans cette même journée, le maréchal Lannes écrit :

Gräffenthal, 9 octobre, 5 heures soir.

« J'arrive à ce moment avec la division Suchet et toute la cavalerie à Gräffenthal. Il est 5 heures du soir. La division Gazan bivouaquera entre les postes de Judenbach et le village de Gräffenthal. *Demain, une heure après le jour, tout le corps d'armée sera placé à deux heures d'ici* sur la route de Saalfeld, en attendant les ordres de Votre Majesté, que j'espère recevoir dans la journée ou dans la nuit... Journée terrible pour les troupes et l'artillerie, chemins affreux, pas de ressources... Impossible à Augereau d'être ici demain, douze mortelles lieues de Cobourg à Gräffenthal... »

En fait, dans la soirée du 9, on trouvait :

Au 5ᵉ corps, la cavalerie à Gesseldorf; les deux divisions au bivouac dans les emplacements indiqués ci-dessus;

Au 7ᵉ corps, l'avant-garde en avant de Cobourg ;

La 1ʳᵉ division à Cobourg ;

La 2ᵉ division au sud de Cobourg.

Dans la matinée du 10, l'Empereur fait écrire à Lannes :

Ebendorf, 10 octobre, 6 heures matin.

« L'Empereur approuve les dispositions que vous avez prises. Pressez l'arrivée de M. le maréchal Augereau et attaquez immé-

diatement Saalfeld. Le grand-duc de Berg et le maréchal Bernadotte occupent Schleitz. »

Il écrit également au maréchal Soult :

Ebendorf, 10 octobre, 5 heures matin.

« ... Le maréchal Lannes n'arrivera qu'aujourd'hui à Saalfeld, à moins que l'ennemi n'y soit en forces considérables. Ainsi les journées des 10 et 11 seront perdues. Si ma jonction est faite... »

Quand cette instruction de l'Empereur parvient au 5ᵉ corps, il est depuis plusieurs heures en mouvement; il n'a encore que l'ordre du maréchal Lannes.

De Gräffenthal à Saalfeld il y a 20 kilomètres; 16 kilomètres jusqu'au débouché des bois. Le corps d'armée, parti à 5 heures et marchant à 4 kilomètres, peut donc présenter sa tête au débouché à 9 heures.

La route traverse des gorges profondes, des montagnes d'une faible hauteur, mais aux flancs escarpés et couverts de forêts généralement impénétrables. On a franchi cependant la ligne de partage des eaux du Mein et de l'Elbe. On va surtout descendre.

Comment est formée la colonne ? C'est d'abord :

L'*avant-garde : brigade de cavalerie légère* (Treillard) : 9ᵉ et 10ᵉ hussards, 21ᵉ chasseurs, à trois escadrons chacun;

Une section d'artillerie à cheval (2 pièces de 4);

1 bataillon d'élite (8 compagnies des 4 derniers régiments de la division),
Le *17ᵉ léger* (2 bataillons et 2 compagnies d'élite), } sous Claparède;

Le *gros de la colonne :*

34ᵉ régiment (3 bataillons), 40ᵉ, 64ᵉ, 88ᵉ, à deux bataillons;

L'artillerie de la division (2 pièces de 12, 6 de 8, 2 obusiers).

Il n'y a pas d'*intervalle* entre l'avant-garde et le gros de la colonne; c'est inutile, étant donnée la portée des armes. L'avant-garde serrant en effet sur sa tête, de même que le gros sur sa tête à lui, c'est une zone de manœuvre de 1.500 à 1.800 mètres dont dispose le commandant de la troupe, pour retirer ou engager ses forces à l'abri du canon de l'ennemi.

Par une belle matinée d'automne, avant le jour (5 heures), par une fraîcheur piquante, on s'est donc mis en mouvement d'un pas alerte.

Les troupes sont assez chargées : trois jours de vivres sur le sac; si on n'en porte que trois, c'est d'ailleurs qu'on en a déjà mangé cinq sur les huit qu'on avait pris avant de partir :

A Würtzbourg (4 jours de biscuits);

A Schweinfurt (4 jours de pain).

Malgré cela, on marche bien ; c'est la Grande Armée en pleine possession de tous ses moyens. Tout le long de la colonne circulent des chansons : on en a même fait pour la circonstance, pour la nouvelle guerre.

A la première halte, on lit aux troupes les proclamations de l'Empereur : celle à l'armée, celle aux peuples de la Saxe que l'on va traverser. Elles sont saluées par les cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur ! » qui vont réveiller les échos les plus lointains de ces gorges d'ordinaire silencieuses. Puis la marche reprend d'une allure toujours vive et gaie.

En tête des troupes marche le maréchal Lannes, brillant commandant d'avant-garde, s'il en fut, le vainqueur de Montebello, dont nous admirons tantôt cependant le calme, la mesure, la prudence, comme aussi la décision et l'énergie. Il vient d'avoir trente-sept ans.

C'est de lui que Napoléon, qui se connaissait en hommes, a écrit :

« Il était sage, prudent, audacieux devant l'ennemi, d'un sang-froid imperturbable. Il avait eu peu d'éducation. La nature avait tout fait pour lui. Napoléon, qui avait vu les progrès de son entendement, en marquait souvent la surprise. Il était supérieur à tous les généraux de l'armée française sur le champ de bataille pour manœuvrer 25.000 hommes d'infanterie... »

Son chef d'état-major représente l'élément vieux de la colonne :

C'est le général Victor, il a quarante ans.

Puis viennent : le divisionnaire Suchet, trente-quatre ans;

Le brigadier Claparède, trente-deux ans;

Le brigadier Reille, trente et un ans.

Entre 6 et 7 heures, dans le lointain, une oreille attentive peut entendre quelques coups de fusil.

C'est qu'en avant de la colonne circulent les patrouilles de la

cavalerie légère, fouillant toutes les directions, poussant des reconnaissances dans tous les sens. Elles sont fournies et soutenues par des partis de cavalerie (1 escadron, 1/2 escadron); ceux-ci suivent les chemins latéraux qui, de la route seigneuriale d'Ausgereuth, mènent à la vallée de la Saale : la route d'Eiba et la haute chaussée de Wittzensdorff, Wittmansgereuth, Beulwitz.

Toute cette cavalerie de reconnaissance s'est mise en mouvement de très bonne heure. Dès la veille d'ailleurs, elle avait été poussée notablement en avant.

Cherchant à sortir du bois pour y voir clair, elle a rencontré et bousculé sur la route d'Ausgereuth des patrouilles ennemies; elles se sont retirées sur Garnsdorf.

Les chemins sous bois, à droite et à gauche, ainsi que les bois, sont libres, mais on a aperçu quelques escadrons ennemis en amont de Saalfeld. Au nord, c'est une longue colonne que l'on voit défiler de Schwarza sur Saalfeld.

La brigade de cavalerie, d'un temps de trot, gagne la sortie du bois, suivie du bataillon d'élite qui presse le pas.

Le reste de la colonne continue sa marche insouciante et gaie.

Le maréchal arrive à la sortie des bois.

Quelques avant-postes mixtes de l'ennemi sont établis aux abords de la route et sur les hauteurs qui dominent Saalfeld. On les reconnaît, on les attaque avec de l'infanterie (premier engagement vers 9 heures); ils sont repoussés. L'avant-garde arrive en face de Saalfeld; il est près de 10 heures du matin.

Au sortir du bois, on commence d'y voir clair, mais alors et subitement très clair. Le maréchal Lannes, qui marche en tête de son infanterie, s'arrête sur la hauteur qui domine Garnsdorf; ce qui frappe sa vue, c'est :

A 3 kilomètres, la Saale; sur la rivière, Saalfeld, grosse localité de 2 à 3 kilomètres de périmètre, à 100 mètres plus bas que les bois; Garnsdorf à mi-côte; plus au nord, un petit vallon, du Siegenbach; puis un autre, celui du ruisseau de Beulwitz; Beulwitz, Crösten, Wolsdorf. Plus au nord, le terrain se relève pour former l'éperon qui commande le coude de la Schwarza et domine son confluent avec la Saale; point culminant : le Sandberg. Le pays est absolument découvert.

A ce panorama vient se joindre la vue de l'armée ennemie. Au pied des pentes, sur trois lignes, régulièrement et correctement

tracées, apparaît une force qu'un œil expérimenté peut évaluer à 6.000 ou 7.000 hommes. C'est la division du prince Louis de Prusse.

Saalfeld est occupé par l'ennemi.

Des escadrons manœuvrent en amont de la ville vers la trouée de la Saale.

Que se passe-t-il du côté de l'ennemi ?

Depuis le 7 octobre, la division du prince Louis, avant-garde de l'armée d'Hohenlohe, comprenant 18 escadrons, 12 bataillons, 27 canons, était cantonnée au nord de Rudolstadt. Ses avant-postes allaient d'Oberhof à Kahlerten et avaient leurs réserves à Appurg (5 escadrons) et à Blankenburg (3 bataillons, 1/2 batterie, 3 escadrons).

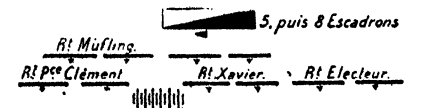
Le 9, le prince Louis, apprenant l'arrivée du corps Lannes à Gräffenthal, concentre sa division à Rudolstadt et fait occuper Saalfeld par la réserve de Blankenburg (moins un bataillon) renforcée d'une batterie lourde (en tout 12 pièces). Il y a donc à Saalfeld depuis la soirée du 9 :

2 bataillons prussiens;
1/2 batterie légère ;
1 batterie lourde ;
1 compagnie de chasseurs à pied;
3 escadrons de hussards.

Le même jour 9, le prince Louis recevait du prince Hohenlohe l'ordre de venir à Pössnech par Saalfeld, dès que ses postes de Blankenburg et de Rudolstadt auraient été relevés par des détachements de Blücher. Obéissant à d'autres sentiments, très discutables d'ailleurs, il prend la résolution de prévenir l'attaque et de livrer bataille pour sauver Saalfeld où se trouvait un magasin.

Le 10 au matin, informé de bonne heure de la marche du corps français sur Saalfeld, il met sa division en mouvement par Schwarza sur Saalfeld.

Vers 9 heures, il arrive ainsi à hauteur de Wolsdorf, tandis que se livre sur les hauteurs de Saalfeld le petit combat d'avant-garde dont il a été parlé. Il forme sa division en trois lignes, sur un dos de terrain qui laisse Crösten en avant et à droite, Graba en arrière et à gauche.



Tel est le spectacle qui s'offre aux yeux du maréchal Lannes au moment où il arrive sur le plateau.

La division prussienne est adossée à la Saale, n'ayant pour se retirer en cas d'échec que le pont de Saalfeld ou celui de Schwarza. Sa force est facile à mesurer. Elle ne peut être de longtemps renforcée. Il va l'attaquer, restant bien ainsi dans l'esprit des instructions reçues.

Que compte faire, au contraire, le prince Louis?

Avec un instinct tout prussien, il a abandonné aux Français les pentes incommodes et difficiles qui s'élèvent vers les bois, il a cherché la plaine et gardé le fond de la vallée où des manœuvres régulières sont plus faciles. C'est qu'il est de principe dans l'armée prussienne qu'il faut attaquer, c'est Rosbach à recommencer; attaquer quand l'ennemi sort d'un mauvais pas, d'un défilé; attaquer en échelons est le dernier mot de la science. Pour réaliser la manœuvre, il faut avant tout un terrain d'exercice. On ne sait pas, on ne peut pas se battre ailleurs. *Caput mortuum,* aurait dit Frédéric.

D'ailleurs, avec les idées du dix-huitième siècle qui règnent dans l'armée prussienne, on ne doute pas que les Français ne prennent Saalfeld pour objectif. Saalfeld est un magasin, un nœud de routes, un passage sur la Saale, un objectif géographique complet. Pendant qu'ils marcheront sur ce point, on les attaquera en flanc. Malheureusement pour le prince Louis, les généraux issus de la Révolution française ignorent toute cette science des points géographiques, étrangère à la guerre, négation de la lutte, indice de décadence, en tout cas, « ce fin du fin qui est la fin des fins ». Ils ne savent, ils ne veulent qu'une chose, incontestablement vraie, celle-là, *battre l'ennemi.*

Il n'y a pas que les idées saines qui manquent à l'armée prussienne; il en est de même des vivres. Pour ne citer qu'un fait, dans ce pays de prairies, au mois d'octobre, on a toutes les peines du monde à nourrir les chevaux de cette petite division.

L'ironie s'en mêle, et pendant la bataille arrive un ordre rappelant « qu'il fallait égaliser avec le plus grand soin les rations de fourrage » que l'on n'avait pas. Le formalisme doit tout sauver.

Quoi qu'il en soit, si le tableau frappant de la division sur les bords de la Saale a singulièrement simplifié les difficultés d'une première reconnaissance, c'est incontestable, du côté français,

on a pris toutes les dispositions nécessaires pour avoir raison de ces difficultés, le cas échéant :

On s'est éclairé devant soi, à droite, à gauche;

Les patrouilles insuffisantes pouvaient être soutenues par la brigade de cavalerie;

Celle-ci a été bientôt renforcée d'un bataillon d'élite.

D'ailleurs, elle dispose d'artillerie pour *sonder* le terrain comme aussi pour *résister*.

Le cas s'est présenté d'arracher le bandeau que formaient les avant-postes ennemis à la sortie des bois; l'avant-garde est immédiatement intervenue et, grâce à sa composition, elle est parvenue à y voir clair, au moins vers Saalfeld et Crösten.

Les partis de cavalerie légère ont occupé également Beulwitz ainsi que la corne est de la forêt, à la trouée de la Saale. Ils rayonnent de là pour confirmer ce que l'on sait déjà de l'ennemi.

En présence de cette situation, et la résolution une fois prise par le maréchal d'attaquer, comment va se développer l'action contre cet ennemi en si belle ordonnance au pied des pentes?

Avant d'organiser l'attaque, il faut d'abord en fixer la *direction*. Sera-ce par *la droite?* Il n'y a pas d'espace de manœuvre; c'est un gros point d'appui, Saalfeld, à enlever tout d'abord, et que la Saale serre de près.

De front? C'est prendre le taureau par les cornes, c'est permettre à l'ennemi de faire usage des avantages de sa ligne, feux, marche en avant. C'est l'attaquer dans son fort.

Par la gauche? Là on trouve des cheminements défilés, un terrain de manœuvre facile, c'est-à-dire *large, sans obstacles* et avec des *abris*.

Dans cette direction, on pourra donc *préparer* l'attaque sans *être vu, la lancer* sans *être arrêté* par des obstacles sérieux, lui donner *toute l'ampleur* que comportent les forces dont on dispose.

C'est par là qu'on agira, dans l'espace facile à parcourir, mais vallonné entre Aue, le Sandberg et Wolsdorf.

Il est 10 heures du matin, la colonne française arrive bien, mais sa marche se ralentit, avec la chaleur du jour, l'encombrement des chemins; c'est trois ou quatre heures qu'il faut passer avant que toutes les forces soient réunies dans la région considérée et reconnue.

Mais pendant cette longue durée de temps, l'ennemi peut attaquer la colonne à son débouché ; il faut le lui interdire ; tâche de l'avant-garde.

Tomber en garde en mettant la main sur tous les moyens qui permettent d'arrêter la marche de l'ennemi, tel est donc le premier acte de la préparation de la bataille. D'où l'occupation des crêtes qui permettent l'emploi des feux ; d'où l'occupation et la mise en état de défense des localités qui augmentent la capacité de résistance d'une troupe que l'on tend à réduire le plus possible.

Cet ennemi rassemblé peut aussi *se déplacer*, entreprendre une manœuvre, bref, modifier les dispositions contre lesquelles se monte l'attaque. Comment l'en empêcher ? En l'attaquant, mais sans rien compromettre ; avec de faibles effectifs cependant et sur un front étendu, pour ménager les forces. D'où l'offensive par petites unités partant de localités que l'on continue d'occuper. Ce seront ici des essaims de tirailleurs cheminant par les jardins, les vergers, les chemins creux, pour aller menacer l'adversaire et étendre au loin l'action restreinte de la lisière des localités.

C'est ainsi que les localités, *centres de résistance* d'abord, deviennent ensuite les *points de départ* d'actions offensives.

En résumé, des localités occupées jalonnant le terrain de points solides, reliées par des chaînes de tirailleurs, qui sur les crêtes voient, agissent tout en étant couvertes et fournissent des éléments d'offensive partielle : telle est la première ligne.

En arrière est une réserve, un en-cas, de troupes mobiles. Ici, ce sera la cavalerie. Puis, quand on aura pourvu aux premiers besoins, ce sera de l'infanterie. C'est dans le même sens d'ailleurs que doit s'entendre la *reconnaissance* de l'avant-garde.

Au cas qui nous occupe, elle est absolument inutile, puisqu'on voit très nettement l'ennemi dans la plaine, dispositions et effectifs. En présence d'un adversaire dissimulé et abrité, il eût fallu *reconnaître*, c'est-à-dire fixer la répartition et l'importance de ses forces, pour pouvoir appliquer une manœuvre rationnelle.

Comment aurait-on effectué cette reconnaissance ? Par l'offensive, c'est évident.

Cette offensive, pour ne rien compromettre, serait partie des points de résistance dont on aurait maintenu l'occupation. Elle se serait développée successivement sur le front ennemi. Elle n'au-

rait en tout cas porté que sur la portion de ce front qui pouvait intéresser notre attaque, c'est-à-dire sur la portion que nous *comptions frapper*, ou d'où l'on *pouvait* nous frapper.

On reconnaît donc l'ennemi et on le fixe sur l'étendue du front qui intéresse l'action entreprise. Voilà comment il faut entendre la maxime de Napoléon : « On s'engage partout. » Dans cet ordre d'idées, une division destinée à attaquer ne fera pas reconnaître un front de 6, 7, 8 kilomètres qui ne l'intéresse en rien. De même, quand la reconnaissance a fourni des renseignements suffisants sur la portion de la ligne que l'on veut frapper, elle s'arrête.

Ces réflexions faites, le maréchal Lannes ordonne les dispositions suivantes (*Voir croquis K*) :

1° Le *bataillon d'élite* continuera de rejeter sur Saalfeld les postes prussiens qui tiennent la hauteur et s'arrêtera à Garnsdorf qu'il occupera solidement.

La *cavalerie* se placera en réserve dans le fond du vallon du Siegenbach, puis :

Le *17e léger* fera *occuper* par ses *deux compagnies* d'élite la corne nord-est du bois face à la trouée de la Saale, qu'elles auront à défendre.

Il occupera, avec le restant de ses forces, Beulwitz, qu'il gagnera par la lisière des bois.

La *section d'artillerie* combattra à Garnsdorf.

Le général Victor commandera à Garnsdorf et au sud.

Le général Claparède commandera à Beulwitz;

2° Le reste de la division se dirigera à travers le bois, ou en longeant la lisière du bois, vers Beulwitz (le reste de la division, c'est 4 régiments et l'artillerie) ;

3° On reliera les points d'appui de Garnsdorf et de Beulwitz par des tirailleurs. En arrière de ces tirailleurs s'établira la cavalerie.

Puis, quand les troupes arrivées seront suffisamment nombreuses, on consolidera ce front toujours faible avec quelque réserve ; ce seront les deux derniers bataillons qui arriveront sur le terrain.

Comme on le voit par ce qui précède, l'opération dès le commencement tend à réaliser un effort principal de la *division* par la direction de Beulwitz.

En conséquence de ces dispositions, les reconnaissances ennemies signalaient bientôt l'arrivée de troupes françaises, par trois directions, ce qui surprend beaucoup les Prussiens à la colonne unique.

Vers 11 heures, les Français avaient installé :

2 compagnies à la corne sud du bois;

1 bataillon et 2 pièces à Garnsdorf;

2 bataillons à Beulwitz.

De la corne du bois à Beulwitz il y a 3^{km}500; sur ce front, on ne craint pas, comme on le voit, pour les raisons supérieures qui déterminent le fonctionnement de l'avant-garde, de disperser 3 bataillons 1/2, la brigade de cavalerie, et cela avec des fusils dont la portée efficace ne dépassait pas 150 à 200 mètres. Ce sont cependant des dispositions que l'on entend souvent discuter actuellement, quand on les prend avec des fusils à tir rapide qui battent réellement et puissamment le terrain sur 1.200 ou 1.500 mètres. On critique ces dispositions au nom d'un règlement qui prescrit, dit-on, au bataillon, un front de combat de 300 mètres et pas plus; malheureux règlement, qui n'a jamais voulu dire le contraire de ce que nous voyons faire au maréchal Lannes; le contraire de ce qu'il s'agit de réaliser, savoir : qu'il n'est pas question pour le moment de battre l'ennemi, qu'il ne s'agit pas de front de combat par conséquent, mais bien de prendre possession du terrain, ce que l'on fait en mettant un certain nombre de gardiens à toutes les entrées, gardiens capables de fermer les portes si le voleur arrive, capables ensuite, après s'être installés solidement, d'aller voir aux environs ce que devient ce voleur et au besoin de lui donner la chasse.

Nous verrons bientôt partir le combat, l'attaque; nous verrons les fronts reprendre toutes les exigences absolues; nous verrons alors des moyennes bien inférieures à 300 mètres.

Cette situation acquise du côté français va se maintenir longtemps sans grand changement. Pendant ce temps, se joue toute la première partie du programme, la *préparation*.

La section d'artillerie Simonet, grâce à l'avantage de la position, continue le feu contre une batterie bien supérieure (12 pièces, 1 batterie lourde, 1/2 légère), et contre les troupes de Saalfeld, soit 2 bataillons, qui tiennent en plein champ les abords de

la localité. Elle est aidée dans son action par une chaîne de tirailleurs établie sur la crête, et par l'occupation de Garnsdorf. Bien mieux, elle peut bientôt avancer.

A Beulwitz, le 17e a occupé le village et lancé des tirailleurs qui, utilisant les jardins et les vergers, sont arrivés aux abords de Crösten. Le régiment est d'ailleurs éclairé au nord par des patrouilles de cavalerie.

A Beulwitz comme à Garnsdorf, les tirailleurs qui se sont glissés en avant entretiennent contre l'ennemi, à découvert dans la plaine, une sorte de tir à la cible des plus meurtriers.

C'est le combat par les feux, battant son plein de toute façon.

Grâce à cette situation avantageuse de la préparation, résultant des dispositions prises, le programme peut continuer de se développer, et à 1 heure on trouve la majeure partie des troupes françaises arrivées, comme il a été ordonné.

Quant à l'ennemi, quelle impression reçoit-il de tous ces agissements? C'est ce qu'il va nous dire lui-même.

Tous les renseignements qui le concernent sont empruntés à l'ouvrage d'un témoin oculaire, l'ingénieur saxon Mümpfling, qui a écrit les *Vertraute Briefe*.

Après nous avoir fait une description peu avantageuse de la situation dans laquelle se trouve l'armée prussienne, il ajoute :

« Nous vois-tu ensuite épars le long de ce rempart menaçant, à découvert sur l'étroit rebord de prairies qui le sépare de la Saale, à laquelle nous sommes adossés? De ce rempart, les tirailleurs ennemis parfaitement abrités nous choisissaient à l'aise, sans qu'il fût possible de riposter à des gens parfaitement invisibles, et ce divertissement se prolongea *pendant plusieurs heures*. Pendant ce temps, les chefs français, parfaitement placés pour discerner les points faibles de notre ligne, prenaient leurs dispositions en conséquence...

« Les manœuvres des Français se développaient de plus en plus; leur objet était de *tenir en respect* les troupes postées à l'aile gauche au-dessus et près de Saalfeld, et d'occuper par leurs tirailleurs tout le front de la position du Prince, tirant *toujours sur la gauche,* afin d'envelopper le Prince et de le couper de la Schwarza... »

C'est évidemment écrit après l'événement; en tout cas, l'auteur a compris à quoi tendait toute la préparation. Mais pendant l'ac-

tion les projets des Français ne paraissent pas si évidents. En dehors des invisibles tirailleurs dont on reçoit les balles sans pouvoir les rendre, on ne perçoit rien à l'horizon ; les reconnaissances envoyées ont entrevu aux premières heures de la journée des colonnes marchant vers Eiba, sur la grande route, vers Beulwitz.

Elles ont toutes disparu et il ne se produit que des attaques insignifiantes. Quels sont donc les intentions et les mouvements de ces nombreuses colonnes dont on ne perçoit rien ? On ne comprend pas, on se trouble, que faut-il attendre ? En cas d'échec, est-on sûr de passer la Saale ou la Schwarza ? Évidemment non. On envoie un bataillon (2e Müfling) à Schwarza.

En même temps, arrive du prince Hohenlohe l'ordre de rester à Rudolstadt et de ne pas attaquer, l'armée devant venir s'établir de Blankenhayn à la Saale. La retraite par Schwarza, en cas d'échec, devient de plus en plus importante. Le Prince fait occuper le Sandberg par la batterie à pied et le 1er bataillon Müfling (*Voir croquis L*).

Le régiment Prince-Clément établira un bataillon (le 1er) entre Aue et Crösten, pour relier cette occupation du Sandberg avec le gros de la division. Le 2e bataillon Clément montera sur le Sandberg, où il se placera à la droite de la batterie et du 1er Müfling.

Voilà bien la dispersion à laquelle conduit toujours une tactique dominée par des considérations de terrain, devenues capitales.

Au lieu d'une idée militaire dont on poursuit la réalisation, en demandant d'ailleurs au terrain les moyens matériels d'y arriver, c'est ici le terrain qui dicte la conduite pratiquée. Alors ce sont des points que l'on occupe tout d'abord à cause de leurs vertus intrinsèques, sans mesurer leur importance par rapport à une opération dont l'idée n'existe pas en réalité ; ce sont ensuite des trous, que l'on bouche, dans cette occupation du terrain ; c'est finalement préparer l'impuissance, par la dispersion des forces pour le moment où l'on se décidera à l'action.

Ici on consacre 2 régiments et 15 pièces à l'occupation de Schwarza et des hauteurs qui le dominent ;

2 bataillons et 12 pièces à celle de Saalfeld.

Il est 1 heure environ. Après avoir fait toutes ces concessions à la valeur des positions, le prince Louis, entreprenant, audacieux, homme d'action, que domine l'inquiétude, suite d'une in-

certitude complète, se décide à attaquer ; il attaque droit devant lui avec tout ce qu'il a de disponible : 6 bataillons sur 12 (sans artillerie, sans préparation d'aucune sorte) ; 4 sont en première ligne, 2 en deuxième. A peine cette attaque, qui remonte à l'est de la ligne Cröstén-Beulwitz, paraît-elle, que la droite est immédiatement prise dans le feu des tirailleurs français, nombreux essaims garnissant les jardins, les vergers, les chemins creux aux abords des localités, tirailleurs toujours invisibles qui criblent de balles la droite de l'attaque. C'est la lutte du lion et du moucheron. La ligne hésite, s'arrête, répond par des feux de salves, sans résultat d'ailleurs, lorsque au même instant elle est attaquée en flanc par 2 bataillons du 34e qui, après avoir cheminé à l'abri des pentes, apparaissent et chargent en colonne, tambour battant, le général Suchet en tête.

L'épreuve est trop forte. Le régiment de Xavier est en retraite complète, la gauche de la ligne se retire de même (régiment de l'Électeur). Le 17e sur leurs talons se jette dans Cröstén, mais, bientôt assailli lui-même par les Prussiens reformés, surtout par le régiment de l'Électeur qui n'a pas souffert et qui attaque en flanc, le 17e, à bout de cartouches, perd Cröstén, se retire sur Beulwitz, où il est d'ailleurs relevé par le 64e ; il passe en réserve.

Le maréchal Lannes voit à ce moment la situation se mûrir.

Il est 2 heures environ :

1) Toutes les troupes sont là ;

2) L'ennemi est bien reconnu ;

3) Son immobilisation est obtenue ;

4) Ses forces sont dispersées, déjà ébranlées.

Le maréchal va attaquer dans la direction précédemment arrêtée : par la région de Beulwitz et de Cröstén. Il frappera la masse ennemie de la plaine avec le gros des forces de la division : la brigade Claparède (17e, 64e) attaquant de front, la brigade Reille (34e, 40e) attaquant en flanc.

Mais, au préalable, il faut se mettre en garde contre les troupes qui tiennent le Sandberg et Aue, et donner à l'attaque de la division l'espace pour se développer (*Voir croquis M*).

La brigade Reille est chargée de ce double rôle. Dans ce but, elle s'engage sur la direction du Sandberg, s'avance sous la protection de nombreux tirailleurs vers le bois d'Aue, le 34e en première ligne ;

En échelon en arrière à gauche, le 40ᵉ;

En échelon en arrière à droite, le 21ᵉ chasseurs.

(L'attaque a ses flancs gardés, comment? Par des échelons capables de contre-attaquer les troupes qui menaceraient les flancs.)

Elle frappe d'abord le régiment Clément, puis la batterie du Sandberg, 15 pièces, qu'elle prend; *elle assure la position de ces points :* Aue, Sandberg; *elle exécute la poursuite* avec une partie de ses forces et reprend, avec ce qu'elle a de disponible encore, l'attaque d'aile dont elle est chargée. C'est le 34ᵉ qui va l'exécuter, le 40ᵉ ayant presque tout entier passé à la lutte contre la batterie et à l'occupation du point conquis.

Le moment est venu d'en finir. Il est près de 3 heures. On va enfin exécuter cette manœuvre à la construction de laquelle on travaille depuis le matin (*Voir croquis N*).

L'artillerie pendant ce temps est arrivée; elle prend position près de Beulwitz, s'avance ensuite et, par quelques coups à mitraille, prépare l'attaque d'infanterie.

Le maréchal Lannes fait battre et sonner la charge sur toute la ligne, et l'on voit alors sur cet adversaire mitraillé arriver « des masses d'infanterie qui, descendant rapidement des hauteurs, fondent comme un torrent impétueux sur les bataillons prussiens et les enfoncent en un instant » (Marbot).

Ce que nous exprime encore très bien l'ingénieur Mümpfling quand il écrit :

« Vers 3 heures, les colonnes françaises fondirent sur nous comme une avalanche. En un clin d'œil, nous nous trouvâmes coupés en trois tronçons, entourés d'un cercle de feu et acculés à la rivière. »

Voilà l'impression des Prussiens, voilà les résultats; que s'est-il donc passé du côté français?

Eh bien, oui! au signal général de l'attaque donné par le maréchal, toutes les troupes aux abords de Beulwitz ont poussé en avant et c'est ainsi que partent :

Une attaque de front qui comprend :

A droite les 9ᵉ et 10ᵉ hussards;

Au centre le 54ᵉ d'infanterie;

A gauche le 21ᵉ chasseurs;

Ayant en *seconde ligne :* le 87ᵉ d'infanterie et le 17ᵉ léger;

Une attaque d'aile : le 34ᵉ d'infanterie (3 bataillons).

C'est *toute* la cavalerie, *toute* l'artillerie, moins deux pièces, et *4 régiments* d'infanterie (sur 5), attaquant un ennemi ébranlé déjà, mitraillé pour finir; attaquant *en surprise,* c'est-à-dire avec une supériorité de moyens *indiscutable, brusquement* et *de près,* ce point de la ligne ennemie choisi comme étant le plus facile à aborder et qui a été spécialement préparé comme point d'attaque : comme front, l'attaque a 1.500 à 1.800 mètres pour toutes les troupes qui agissent : c'est moins que les 300 mètres du règlement.

C'est surtout la gauche française qui frappe; elle est la plus avancée. A droite se trouve de la cavalerie soutenue par l'infanterie (88e); elle est descendue en masse dans la plaine.

Elle saisit bientôt l'occasion favorable de charger l'infanterie prussienne, qui est serrée de toutes parts par l'infanterie française et mitraillée par l'artillerie. Elle part pour la charge et sabre dans le tas pendant une demi-heure. Le prince Louis de Prusse, voyant son infanterie battue, court à ses escadrons qui sont près de Wolsdorf et se précipite, mais en vain, à leur tête. Il tombe dans le 10e hussards, rencontre le maréchal des logis Guindet qui, le serrant de près, lui crie de se rendre; il répond par un coup de sabre et tombe percé d'un coup de pointe.

La défaite est complète.

Ce ne sont plus que fuyards s'échappant comme ils peuvent vers Blankenberg, Schwarza, ou à travers la Saale.

Au moment où l'attaque générale est partie, Victor à Garnsdorf a réuni son bataillon d'élite, les deux compagnies du 17e, et marché sur Saalfeld qu'il a enlevé; il continue la poursuite jusqu'à Rudolstadt par la rive droite de la Saale.

La poursuite a également continué vers la Schwarza. Claparède y conduit toute une brigade (17e, 24e), qui repousse l'ennemi au delà de Blankenberg, traverse la Schwarza ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Là tombent, mortellement frappés, trois capitaines du 17e.

1.500 prisonniers, 4 drapeaux, 25 canons, 2 obusiers, 6 caissons, tels sont les trophées de la journée.

Des pertes en morts des Prussiens, personne ne parle avec précision, mais le maréchal, écrivant le soir même à l'Empereur pour lui rendre compte de la bataille, ajoute, lui qui n'est pas une âme sensible : *Le champ de bataille fait horreur.*

La division Suchet, qui seule a été engagée, a 172 hommes hors de combat, 10 chevaux tués.

La section d'artillerie de 4 Simonnet a tiré 264 coups.

L'artillerie de la division n'en a pas consommé tout à fait autant — 236 coups environ.

L'infanterie a brûlé environ 200.000 cartouches, une moyenne de 20 cartouches par homme, ce qui est encore considérable.

Y a-t-il assez de méthode dans cette action menée par ce jeune maréchal? Ne reste-t-on pas à se demander ce qu'il faut le plus admirer en lui, de cette *sagesse éclairée* qui patiemment prépare la bataille pendant six heures ou de l'*à-propos* et de l'*entrain* avec lesquels il lance son attaque finale? Tant il est vrai que l'art de se battre, même pour les chefs les plus ardents et les plus énergiques, même quand ils disposent des meilleures troupes, ne consiste pas seulement à foncer sur l'ennemi n'importe comment.

La théorie appliquée est ici manifeste : on voit nettement la manœuvre de longue durée (de 9 heures à 3 heures) visant uniquement le dénouement puissant, indiscutable, par le gros des forces; précédé d'une préparation à laquelle on consacre *le moins de forces possible*.

Préparation qui comprend :

Le combat de l'avant-garde ayant pour objet : reconnaître, fixer, arrêter au besoin l'ennemi;

Se transformant ensuite en combat de front qui achèvera de l'immobiliser et de l'user pour aboutir à l'attaque décisive, surprise dans le temps et dans l'espace, par le nombre, la vitesse, le point d'où elle part, d'une violence particulière qui la transforme en avalanche.

Quand nous cherchons à appliquer cette théorie aux circonstances actuelles, il y a bien une transposition à faire, pour tenir compte de l'influence de nos armes dans le combat, mais le fond du tableau reste le même.

Le combat de Saalfeld à livrer aujourd'hui ne comporterait pas une conduite autre.

L'avant-garde se saisirait de Garnsdorf et de Beulwitz et se couvrirait du côté de la Saale.

Elle serait renforcée de tout ou partie de l'artillerie, suivant les

besoins, et agirait offensivement ou défensivement contre l'ennemi, suivant les circonstances :

1) Suivant qu'il est abrité, dissimulé ou reconnu ;

2) Suivant qu'il attaque, ou simplement résiste ;

3) Suivant qu'il manœuvre, ou reste en place ;

4) Suivant qu'il engage ses forces ou les ménage.

Sous la protection de ce combat d'*avant-garde,* puis de *front,* de cette préparation, arrive le *gros* des forces au point où l'on veut produire l'effort principal.

Ce point serait évidemment déterminé par les mêmes considérations. La direction arrêtée pour l'attaque doit comprendre :

1) De bons cheminements ;

2) Peu d'obstacles ;

3) De l'espace pour manœuvrer en forces.

Du gros formant les réserves, on ferait deux parts : l'une *principale,* affectée à l'*attaque décisive* (17e, 34e, 64e) et aux dispositions de sûreté qu'elle comporte (40e), l'autre *plus faible* (88e), destinée à maintenir en tout cas l'inviolabilité du combat de front : c'est la réserve du front.

Dans l'exécution, l'attaque décisive tendrait à réaliser la combinaison, enveloppement ou attaque de front et de flanc, qui permet à la supériorité numérique de développer tous les effets dont elle est capable : le feu, la marche ; l'attaque de front et l'attaque de flanc restant en tout cas étroitement soudées l'une à l'autre.

Elle serait encore plus soigneusement préparée par l'artillerie. Enfin, au moment où l'ennemi, usé et contenu sur son front, menacé sur son flanc le plus sensible, va être abordé par l'attaque décisive, c'est l'attaque générale à déchaîner, aujourd'hui comme par le passé, pour empêcher l'adversaire de parer l'effort final.

La *poursuite,* sans trêve ni merci, avec des troupes *remises aussi en main que possible, commandées,* ici, par : Victor, Claparède.

Cette notion de l'attaque décisive, les Allemands de 1813 l'avaient parfaitement dégagée de l'étude des guerre de l'Empire. Preuve :

L'instruction pour les commandants des corps, brigades, etc., donnée par le roi Frédéric-Guillaume pendant la trêve de 1813.

« Comme j'ai remarqué, dans les combats et batailles, que les différentes armes n'ont pas toujours été convenablement mises en action et que généralement les dispositions pour le combat laissent à désirer, je veux, à l'occasion de la prochaine reprise des hostilités, rappeler les *règles de guerre* suivantes :

« Ce sont des principes généraux.

« 1) D'après la manière dont notre adversaire fait la guerre, il n'est généralement pas convenable de commencer le combat par la cavalerie, ni de mener immédiatement toutes les troupes au combat. De la façon dont il emploie son infanterie, il parvient à retarder et à nourrir l'action ; il s'empare des villages et des bois, se cache derrière des maisons, des buissons, des fossés ; il sait se défendre avec adresse contre nos attaques en attaquant lui-même ; il nous fait subir des pertes avec peu de troupes quand nous avançons contre lui avec de grandes masses ; puis il relève ces troupes ou en envoie de fraîches au combat et, si nous n'avons pas de notre côté des troupes fraîches à lui opposer, il nous fait fléchir. Nous devons donc tirer de là ce principe, qui est celui de l'ennemi, *de ménager nos forces et de nourrir le combat jusqu'à ce que nous passions à l'*ATTAQUE PRINCIPALE.

« 2) Notre artillerie n'a pas produit grand effet, parce que nous l'avons trop divisée.....

« 6) La guerre en général, mais surtout l'issue d'un combat, dépend de la supériorité des forces sur un point.

« 7) Pour obtenir cette supériorité de forces, il est nécessaire de tromper l'ennemi sur le vrai point d'attaque et de faire une *fausse attaque* et une *attaque réelle.*

« 8) Les deux attaques doivent être masquées par des tirailleurs, afin que l'ennemi ne puisse distinguer.

« 9) Une ligne de tirailleurs est lancée d'abord. On attire l'attention de l'ennemi par plusieurs bataillons destinés à tirailler sur une des ailes, qu'on fait canonner vivement en même temps. Tel doit être le commandement du combat.

« 10) Pendant ce temps, l'attaque véritable est encore retardée et elle ne commence que plus tard, au moment où l'attention de l'ennemi est entièrement portée sur la fausse attaque.

« 11) Cette attaque *réelle* se fait aussi rapidement et aussi vigoureusement que possible et surtout par une grande masse d'artillerie et d'infanterie, supérieure en forces, quand on le peut,

pendant qu'un corps particulier contourne le flanc de l'ennemi...
En principe, on affecte :

« 1 brigade à la fausse attaque;

« 2 brigades à la vraie;

« 1 brigade à la réserve.

« Ce sont là des principes qui vous sont connus et qui ont été recommandés à plusieurs reprises. Nous les avons fréquemment mis en pratique dans nos manœuvres de paix, mais je vous les rappelle, car ce qui est connu s'oublie quelquefois, parce que par sa simplicité cela paraît être une chose ordinaire et cependant la victoire en dépend souvent. Si on n'y prend garde et si on ne le rappelle tous les jours, on tombe dans des dispositions trop savantes, ou bien on marche au combat sans aucune disposition, ce qui est pire. »

Comme on le voit, après avoir développé la théorie du *combat de préparation,* ou *fausse attaque,* et de l'*attaque décisive*, qu'il appelle la *véritable attaque* (1), après avoir montré en quel genre de combats elle doit se traduire, le roi, pour lui donner un corps à l'usage des esprits indécis, dit : Sur 4 brigades on en affectera :

1 à la fausse attaque;

2 à la vraie;

1 à la réserve.

Plus tard, l'École se perfectionnant dira :

1/3 pour *entamer;*

1/3 pour *user;*

1/3 pour *finir.*

La spécialisation des forces reparaît dans une formule comme dans l'autre. L'armée allemande s'est emparée aujourd'hui brutalement et simplement de l'idée, sans lui fixer de limites, et l'on voit aux manœuvres des attaques décisives soigneusement *préparées, amenées à couvert,* lancées à des 800 mètres ou 1.000 mètres, et comportant les trois quarts des forces engagées.

Qui oserait installer en face de ces procédés une bataille parallèle, qu'elle sorte d'un *système* admis ou d'une *mauvaise économie?*

(1) La notion une fois entrée dans les rangs de l'armée allemande n'en sort plus. On raconte que Napoléon, voyant surgir une formidable attaque à Leipzig, se console en s'écriant : « Enfin, je leur ai appris quelque chose. »

Reportons-nous d'ailleurs à la journée du 18 août 1870. C'est cette idée d'une attaque décisive à préparer qui va être la base de toute la combinaison de Moltke :

Tandis que la Ire armée attaquera de front, la IIe armée attaquera de front et de flanc l'aile droite française.

Où est cette aile droite ? On l'ignore. Mais, où qu'elle soit, c'est avec une supériorité numérique incontestable qu'on l'abordera. On a mis pour cela assez de forces à l'armée de *manœuvre* et de *décision*, la IIe ; il y a cinq corps d'armée : les IIIe, IXe, Xe, XIIe et la Garde.

Finalement, cette aile droite française, on la trouve beaucoup plus loin qu'on ne le pensait. On la croyait à La Folie, elle est à Saint-Privat.

La IIe armée va devoir prendre à son compte une partie du combat de front ; elle y consacrera un corps d'armée de plus, perdu dès lors pour l'attaque décisive. Les prévisions de Moltke vont-elles échouer pour cela ? Elles sont modifiées, elles ne vont pas perdre leur justesse. La décision, on la cherchera plus loin ; on a encore les moyens de l'avoir.

Finalement, comme on le sait, et abstraction faite de l'entreprise isolée et infructueuse de la Garde, due à une initiative malheureuse, ce sont la Garde, le XIIe corps, le Xe en deuxième ligne, qui agissent contre Saint-Privat : trois corps d'armée contre un même objectif. L'infanterie des deux premiers corps d'armée a suffi ; mais celle du Xe était prête encore à agir. En tout cas, l'artillerie des trois corps d'armée a pris part à l'attaque ; au total : près de 300 bouches à feu contre un même objectif.

Voilà bien une *supériorité de moyens incontestable* mise en œuvre sur un *espace restreint,* dans un *temps très court,* impossible à parer par conséquent, constituant bien la *surprise,* l'*événement* de la bataille napoléonienne sous une forme nouvelle.

XII

LA BATAILLE MODERNE

Exécution (1)

Si, du combat de Saalfeld précédemment étudié, nous passons a l'acte de force que comportent les armées modernes, bien des données se modifient :

1° Les armes ont plus de portée; elles sont plus meurtrières; ce qui oblige à prendre les dispositions d'attaque plus loin et plus à l'abri. De même, dans l'action, les dispositions doivent tendre, plus que par le passé, à l'utilisation entière de la puissance des armes, désormais incontestable.

2° Les armées sont manœuvrières, elles se gardent avec soin. Par suite, les dispositions de l'adversaire sont plus difficiles à reconnaître; la reconnaissance doit être poursuivie plus tard; immobiliser l'adversaire devient également plus difficile.

3° Les effectifs en présence atteignent des proportions inconnues.

Par conséquent, rassembler les troupes d'une attaque décisive demande un long temps. Ces troupes une fois rassemblées ne peuvent généralement être employées que sur le terrain où elles se trouvent, faute de temps pour les porter ailleurs. D'où la nécessité d'être de bonne heure entièrement fixé sur la direction à donner à cette attaque, d'une reconnaissance plus complète des dispositions de l'ennemi et du terrain.

De toute façon grandit le rôle de la *préparation*, qui doit :

Renseigner	mieux,
Résister	plus longtemps,
Fixer	davantage.

(1) D'après les études sur le combat du colonel Ardant du Picq, les conférences du général Cardot, les instructions sur le combat du général Millet et du général Bonnal, etc.

De même encore, la conduite de l'attaque, une fois la direction fixée, va comporter une tactique plus serrée, visant, en plus de l'action morale, à l'entière utilisation des moyens matériels perfectionnés, fusils et canons dont elle dispose.

Quoi qu'il en soit, ce qui a été dit sur la philosophie de la bataille et sur les arguments qu'elle met en œuvre reste vrai quant au fond, puisque c'est le même être moral, l'homme, qui la livre toujours ; la même mécanique régit les forces engagées.

Par suite, les différents actes de la bataillle vont rester les mêmes :

Préparer
Exécuter } l'attaque décisive.
Exploiter

La tâche du commandement consiste, comme par le passé, à prévoir dès le début ces actes et à adopter une répartition de forces qui, pour en assurer les besoins, tende :

1° A se garder de l'ennemi et pour cela à lui opposer, sur tous les points où il se montre, des forces capables de résister tout le temps que dure la préparation ;

2° *A organiser l'acte décisif,* tout en *se réservant* une masse prête à parer à l'imprévu, ou à intervenir à propos dans la lutte, qu'il s'agisse de *parer* ou de *riposter ;*

Répartition qui, pour satisfaire au principe de l'économie des forces, consacre :

A la *préparation* le strict nécessaire,

A l'*exécution* le plus de forces possible,

A l'*exploitation* tout ce qui est encore valide, sans qu'on puisse d'ailleurs fixer les règles absolues, de proportions mathématiques, à cette distribution de l'ensemble, notamment en ce qui concerne la réserve de la dernière heure, dont la force dépend évidemment des renseignements qu'on a sur l'ennemi à ce moment, des circonstances et du tempérament du chef qui commande.

Que l'on se rappelle Bonaparte engageant jusqu'au dernier soldat à Aboukir et Napoléon de 1812 ménageant sa réserve à la Moskowa, parce qu'au lieu d'être un jeune général d'avenir qui n'a rien à compromettre, mais tout à gagner, il est un Empereur arrivé qui a tout à perdre. Tant il est vrai que, suivant la mise, lui-même change son jeu.

Reprenons alors, dans ces conditions nouvelles, l'étude de la préparation et de l'exécution de l'attaque décisive, pour voir la tactique que comportent ces deux actes de la bataille, l'emploi qui doit y être fait des différentes armes.

a) Préparation

La préparation s'entend de toutes les dispositions qui ont pour objet de *permettre*, c'est-à-dire d'*orienter* et d'*assurer* l'exécution de l'acte décisif qui constitue le fond de la bataille. C'est le développement de l'idée déjà connue de la sûreté, prise ici dans son sens le plus large, visant à : *Agir à bon escient et manœuvrer à l'abri* des coups de l'ennemi, tant qu'on n'est pas en état de les lui rendre et de les lui rendre largement.

Elle a donc pour premier objet de fournir au commandement les renseignements qui lui sont nécessaires pour *diriger* et *exécuter* en connaissance de cause l'acte décisif de la bataille. Considérée à ce point de vue, elle comporte la recherche de l'objectif à frapper, des moyens et des chemins qui y mènent, comme aussi la détermination de la situation de l'adversaire. Elle représente un rôle d'orientation et de renseignement qui se poursuit jusqu'au moment où s'exécute l'acte décisif, c'est évident, mais qui parfois commence plusieurs jours avant la bataille. S'agit-il de grosses unités, d'armées par exemple, les renseignements recueillis ces jours-là sur la situation et la répartition des forces de l'adversaire indiquent déjà comment on doit soi-même répartir les siennes et fixent, en grande partie, la direction et l'importance de l'attaque décisive, sans qu'on puisse, au dernier moment, songer à les modifier profondément.

Ainsi les avant-gardes stratégiques de Napoléon (celles de 1806, 1809 en particulier) fournissent par leurs renseignements la base de la manœuvre napoléonienne, comme ensuite, par leur résistance et leur mainmise sur l'adversaire, elles constituent le pivot autour duquel se développe cette manœuvre.

Ainsi encore se monte la bataille recherchée par Moltke vers le 9 août 1870, sur la Sarre. — C'est d'après ses renseignements sur la situation de l'armée française qu'il compte l'attaquer de front avec les Ire et IIe armées, tandis que la IIIe, débouchant

des Vosges, exécutera une attaque de flanc qui sera l'acte décisif de sa combinaison. La préparation ici est commencée longtemps avant le 9 août.

Au début, elle se confond, comme on le voit, avec le renseignement qui résulte de l'*exploration ;* elle incombe de la sorte à la cavalerie aidée par l'artillerie.

A mesure que l'ennemi se rapproche, le renseignement passe au service de la sûreté. Mais, comme la préparation doit également au commandement, jusqu'au dernier moment, sa liberté d'action, en lui permettant de ne se décider que quand il peut le faire en connaissance de cause, préparation et sûreté se confondent bien dans les mêmes mains. Les avant-gardes interviennent alors pour *arrêter* l'ennemi ou au moins le *contenir*.

Rappelons-nous Saalfeld. Dans ce but :

Le bataillon d'élite occupe Garnsdorf;

Le 17ᵉ régiment occupe : { la lisière sud-est des bois ; Beulwitz.

Comme on l'a vu également, en présence d'une division saxo-prussienne plus soigneusement dissimulée, le maréchal Lannes eût étendu sa reconnaissance ; l'avant-garde eût agi plus activement : elle aurait envoyé des reconnaissances sur Saalfeld, sur Crösten, engagé son canon contre l'une ou l'autre de ces localités pour obliger l'artillerie ennemie à se montrer. Elle eût maintenu en tout cas l'*occupation des points d'appui* pour être prête à résister.

Quoi qu'il en soit, ce moment venu, l'avant-garde engagée pour remplir son rôle, il faut se décider à établir un *plan d'engagement* (s'il n'est pas déjà établi, comme il arrive souvent aux grosses unités), c'est-à-dire *faire la répartition des forces, ou se décider à rompre le combat.*

Mais, en outre de ce qui vient d'être dit, la préparation doit *dissimuler* la direction et le moment de l'attaque décisive ; en *couvrir* l'organisation, d'où découle un nouveau *rôle de protection* et de *couverture* de l'attaque.

Elle doit en même temps : *maintenir* chez l'adversaire la situation primitivement reconnue, lui *interdire* les moyens et la faculté de préparer une manœuvre de son côté ; pour cela, l'immobiliser en le mettant dans l'impossibilité matérielle de rassembler

une force suffisante pour l'opposer victorieusement à l'effort de l'attaque décisive ; dans ce but, entreprendre des *actions* sur l'ennemi.

Procédés de la préparation

Pour remplir ce double rôle, la préparation doit attaquer l'ennemi partout où il se montre, en vue de lui infliger des pertes sérieuses, de lui retirer ses moyens d'action, de le paralyser, de le menacer, ce qui l'empêche de distraire ses forces et de les porter ailleurs. Son attitude doit donc être *franchement offensive.*

Mais elle doit en même temps le *contenir* s'il devient menaçant, *pouvoir* et *savoir résister*. Tout en agissant, elle doit donc se préparer les moyens de se défendre avec succès.

Conquérir et *maintenir* avec une vigueur croissante devient alors sa formule.

D'ailleurs, la faiblesse des troupes dont elle dispose sur un front généralement étendu (plusieurs kilomètres et souvent plusieurs lieues : de Garnsdorf à Beulwitz il y a 2.500 mètres) ne lui permet pas d'agir avec ensemble sur toute la ligne. L'action offensive tend alors à se morceler ; elle vise à conquérir les points du terrain (points d'appui ou points dominants) dont la possession garantit la conquête facile et l'emploi ultérieur des intervalles qui les séparent.

Si, à Saalfeld, l'ennemi se fût gardé et organisé, il eût occupé Garnsdorf et Beulwitz. On eût attaqué Garnsdorf, puis Beulwitz ; la possession de l'intervalle en découlait. Toutes les troupes disponibles se fussent au besoin donné la main pour enlever la première de ces localités. La chose faite, la mainmise effectuée, elles l'auraient occupée avec le moins de forces possible et se seraient de nouveau reformées en ordre pour enlever la seconde localité.

Sur un champ de bataille moderne, où la résistance est généralement organisée en profondeur, en arrière d'une première ligne d'obstacles c'est une seconde ligne que l'on trouvera, et alors les troupes parties au combat, déployées, engagées, confondues entre elles, doivent être constamment reprises en main par les commandants des petites unités (bataillons, compagnies) pour pouvoir

entreprendre de nouveau des efforts combinés sur les objectifs nombreux qu'elles ont à aborder successivement, avec *ensemble*, condition indispensable du succès.

C'est ainsi que, dans l'exécution, les troupes de la préparation nous apparaissent bientôt comme engagées, non dans une *action unique*, mais dans plusieurs combats partiels, menés indépendamment les uns des autres, et qui ont pour objet la conquête des foyers de résistance de l'adversaire.

Celui-ci, d'ailleurs, faisant le même jeu jusqu'à ce qu'il ait été complètement immobilisé ou cherchant à reconquérir les points qu'il a perdus, il en résulte une série d'actions offensives et défensives, pour la dispute des points du terrain, qui donnent généralement au combat de la préparation un caractère particulier de ténacité, d'acharnement et de longueur produisant chez l'adversaire l'usure des forces et des moyens, les pertes, la fatigue physique et morale, tout autant de résultats poursuivis.

De là résulte aussi la durée du combat de préparation que l'on a alors improprement appelé combat *traînant*, car il se traduit réellement en une offensive constante, poursuivie partout, dans des conditions difficiles d'ailleurs; et en cas d'insuccès il se transforme en une défensive préparée d'avance et soutenue avec acharnement, restant, dans l'un et l'autre cas, l'inverse d'une action molle.

Attaquer les *points importants* du terrain, les enlever, s'y ins taller; les *défendre* s'ils sont attaqués; les *reprendre* s'ils sont perdus; en faire une *nouvelle base* pour de nouveaux progrès si l'ennemi ne les attaque pas : tels sont les procédés dont les troupes de la préparation doivent continuellement s'inspirer, jusqu'à ce que l'ennemi abandonne tout espoir de vaincre et cède la place ou qu'elles-mêmes s'arrêtent entièrement épuisées. Mais alors encore faut-il qu'elles s'installent devant l'adversaire pour le menacer et le refouler s'il tente d'avancer

Donc, comme il a été vu, la préparation est une multitude de combats partiels, dont chacun, pour aboutir au succès, pour conduire à la décision, c'est-à-dire à la conquête de l'objectif visé, comporte un acte décisif, convergence vers le même point, au même instant, de tous les efforts disponibles coordonnés. Cet acte

décisif présentera, dans une proportion moindre, mais certaine cependant, les trois phases qu'il comporte dans la bataille : *préparation, exécution, exploitation.* Dans chacune de ces phases, l'emploi et la formation de la troupe sont régis par les principes qui vont être développés pour ces mêmes actes dans la bataille.

Il est également certain que ce grand nombre de combats ne peuvent recevoir une direction unique.

Le commandement supérieur alors exerce son action, en répartissant la tâche de la préparation entre un certain nombre de sous-ordres à l'initiative de chacun desquels il abandonne le soin de réduire l'adversaire par les moyens dont il dispose.

Le général Victor commande à Garnsdorf, le général Claparède commande à Beulwitz.

Il se réserve pour lui-même la tâche principale, celle de la direction et de l'exécution de l'attaque décisive, et il se ménage en tout cas la possibilité d'intervenir jusqu'au dernier moment à l'aide des réserves générales.

Finalement, la préparation se traduit en un engagement général sur tout le front, en une lutte parfois très laborieuse et souvent très longue. Aussi, bien que théoriquement cette opération doive absorber un minimum de forces, elle demande dans la réalité des *sacrifices sérieux* (1) que le commandement doit savoir faire sans marchander, tant que les dépenses ainsi faites ne compromettent pas les phases suivantes et en particulier le succès de l'acte décisif; qu'il doit savoir faire, *de bonne heure,* le déploiement des forces, c'est-à-dire l'établissement des unités face à leurs objectifs, devant s'effectuer hors de la portée du canon, très loin par conséquent.

Dans cette préparation, multitude de combats partiels, ayant généralement pour objet la conquête successive des points du

<table><tr><td>terrain</td><td>{ d'appui
ou
dominants, }</td><td>organisés
et
transformés en</td><td>{ centres de résistance et
points de départ de nouvelles actions offensives,</td></tr></table>

(1) Le 18 août 1870, on affecte au combat de front tout d'abord la Ire armée (les corps VII, VIII et II); la IIe armée reste par destination l'armée de manœuvre réservée pour la décision, chargée par conséquent d'aller chercher l'aile droite de l'armée française ou elle est, de prolonger pour cela le front jusqu'au point où appuie cette aile; à ce combat de front elle affecte encore le IXe corps ayant derrière lui le IIIe; finalement, ce sont cinq corps engagés dans la préparation.

combats comportant chacun trois actes : { préparer / exécuter / exploiter } une action décisive,
quel va être le rôle des différentes armes ?

Rôle des armes

Artillerie. — C'est évidemment l'artillerie qui peut, *la première,* agir en raison de sa portée, de sa mobilité, de sa facilité de s'engager et de se dégager pour se porter ailleurs quand cela sera nécessaire et agir pour *se saisir de l'adversaire.*

Aussi l'artillerie du gros, dont la plus grande partie marche près de la tête de la colonne, accélère-t-elle son mouvement. Protégée par l'infanterie, elle renforce l'artillerie de l'avant-garde.

Que vont faire ces artilleries ?

Aider l'avant-garde dans son rôle de : { reconnaissance, / immobilisation, / usure de l'adversaire, } qui comporte l'offensive,

et pour cela briser les obstacles qui arrêtent l'infanterie : { points d'appui, / artillerie ennemie.

Dès que les progrès sont possibles, elle en profite pour avancer à son tour et pour régler d'une façon définitive le sort de l'artillerie ennemie. Entreprendre pour cela avec elle une lutte à courte distance. C'est la *lutte d'artillerie.* Il est évidemment de la plus haute importance de prendre le plus tôt possible la *supériorité* dans cette lutte de canons qui tiennent sous leurs feux puissants tout le terrain qu'ils voient.

Dans ce but, se donner immédiatement la supériorité du nombre, organiser immédiatement une longue ligne de feux, amener toutes ses pièces, ne rien garder en réserve. Telle est tout d'abord la formule tactique des artilleries engagées dans la lutte d'artillerie.

L'artillerie ennemie renversée ou réduite au silence, il faut revenir au *rôle d'aide de l'infanterie,* en *préparant* l'attaque des points que celle-ci prend comme objectifs.

Préparation qui comporte, comme nous le verrons tout à l'heure en étudiant l'attaque décisive en particulier : *déblayer la voie*

d'accès, les cheminements qui mènent à l'objectif, comme aussi *faire brèche à l'objectif; accompagner l'attaque.*

Ouvrir donc la voie à l'infanterie sur tout le front pour lui permettre d'arriver à des actes décisifs ; l'*aider* dans ces attaques, ces actes décisifs : voilà la tactique de l'artillerie dans la préparation.

Ce jeu alternatif dans la *lutte d'artillerie* et les *combats d'infanterie* amène à varier le groupement des batteries. Dans le premier cas (lutte d'artillerie), ce sont les artilleries divisionnaires qui doivent tendre à venir se réunir à l'artillerie de corps, sous le commandement effectif ou non du commandant de l'artillerie du corps d'armée. Toutes les batteries doivent chercher à former un tout, l'*artillerie du corps d'armée* travaillant dans une même direction (ce qui ne veut pas dire emplacement unique).

Dans le second cas (combat d'infanterie, artillerie aide d'infanterie), les artilleries divisionnaires restent, bien entendu, sous les ordres des généraux de division; elles sont en outre renforcées de tout ou partie de l'artillerie de corps qui devient ainsi de l'artillerie d'infanterie sous les ordres des généraux de division. Toute l'artillerie du corps d'armée tend à devenir divisionnaire, et par suite, à se fractionner et à agir dans deux ou trois directions, celles des divisions.

Bien plus, à mesure que les armes se perfectionnent (fusils et canons à tir rapide), l'infanterie est obligée, pour progresser, de cheminer abritée, au moins du feu des batteries; dans ce but, d'utiliser tous les défilements praticables et de les suivre le plus longtemps possible. *La nécessité de l'abri grandit* chaque jour.

Mais ces cheminements sont facilement paralysés aujourd'hui *par de faibles troupes* occupant des points d'appui et armées de fusils à tir rapide ou par quelques canons à tir rapide (2 ou 3) qui les enfilent. Autrefois, beaucoup de canons étaient nécessaires pour produire un effet. Aujourd'hui, quelques-uns suffisent. D'où la conséquence que les nombreux cheminements de plus en plus nécessaires à l'infanterie seraient impraticables, si l'infanterie n'était aidée de près par une artillerie capable de mettre hors de cause les moyens de résistance de l'ennemi. L'union des deux armes devient plus nécessaire. Ce n'est que précédée d'obus brisant les obstacles et éteignant le feu des pièces ennemies, que

l'infanterie pourra cheminer même dans les corridors du terrain faiblement occupés. — Et, comme l'artillerie divisionnaire, renforcée ou non, d'une position centrale unique, ne pourrait battre tous ces cheminements pour les nettoyer, elle sera souvent amenée elle-même à se fractionner pour accompagner et aider toute troupe d'infanterie. C'est ainsi qu'on verra des artilleries de brigade ou de régiment, moyens d'un moment qui ne doivent pas pour cela modifier notre constitution organique, mais bien montrer toute l'élasticité, toute la souplesse qu'on doit poursuivre actuellement dans l'emploi de l'arme. Il est évident d'ailleurs que les inconvénients inhérents à l'émiettement et à la disposition des batteries s'atténuent notablement quand on passe d'un canon tirant deux coups à la minute à un canon qui en tire vingt.

Néanmoins, on ne doit pas perdre de vue que l'effet moral, propre à l'artillerie, augmente rapidement avec la concentration des feux. C'est donc toujours par une action en masse qu'il faudra poursuivre l'obtention de résultats décisifs importants.

D'autre part, l'artillerie possède au plus haut point le moyen de *surprendre* : elle peut, dès qu'elle paraît, faire succéder, sans désemparer, l'effet à la menace, la réalité des coups à l'apparition du danger. Elle doit conserver à son action ce caractère, l'augmenter si c'est possible; dans ce but, faire coïncider la destruction avec son entrée en ligne et, comme il n'est pas nécessaire de beaucoup de coups au but pour avoir raison de l'adversaire, elle devra chercher dès l'ouverture du feu (les procédés de tir, comme les effets des projectiles le permettent) à encadrer largement l'objectif, dût-elle, pour arriver au résultat, battre parfois une zone assez étendue.

Infanterie. — Si c'est l'artillerie qui entame le combat, elle ne peut le faire sans une protection certaine. Ce serait s'aventurer. — L'infanterie doit donc *lui ouvrir* le champ de bataille et la *couvrir* constamment en occupant les points d'où elle peut la protéger (Garnsdorf, les crêtes), et cela à une distance suffisante pour mettre les batteries à l'abri du feu de l'infanterie ennemie.

Indépendamment du rôle de *protection*, l'infanterie tient la première place dans la préparation dont l'objet est, comme nous l'avons dit, d'*user* l'adversaire, ce qui amène à développer parti-

culièrement le combat par les *feux*. A Saalfeld, on consomme 200.000 cartouches, 20 par homme.

La troupe de préparation doit en outre *immobiliser* l'adversaire, ce qui oblige l'infanterie à *attaquer* l'adversaire, à *le menacer de l'attaque rapprochée,* de l'assaut, et tout d'abord à approcher jusqu'à ces distances.

C'est de cette double action par les feux et par la marche que nous allons nous occuper, cherchant comment on peut la développer, avec des effectifs réduits au strict nécessaire, pour arriver au résultat visé : la menace rapprochée, qui n'est pas la décision, mais qui n'en est pas moins difficile à obtenir.

Il est évident tout d'abord qu'aujourd'hui la direction des feux prend, au cours des engagements sur le front, une importance capitale. Le feu devient l'argument prépondérant. Les troupes les plus ardentes, celles dont le moral a été le plus surexcité, voudront sans cesse gagner du terrain, en exécutant des bonds successifs, mais elles rencontreront de grosses difficultés et subiront des pertes considérables toutes les fois que leur offensive partielle n'aura pas été préparée par un feu efficace. Elles seront rejetées sur leur point de départ, avec des pertes encore plus cruelles. Supériorité de feux et, pour cela, supériorité de direction et d'exécution dans le tir et dans l'emploi de ces feux, deviennent les facteurs principaux du rendement d'une troupe.

Les officiers ont donc à en conserver la direction jusqu'aux distances d'assaut. Par suite, les feux *commandés,* ou au moins dirigés, les feux maîtrisés (par salve ou à volonté, de courte durée, par rafales) sont les seuls qu'exécutera une bonne infanterie fortement engagée. Par contre, les feux lents, continus, non dirigés (*tireries*), comme aussi les feux à volonté, désordonnés, tant par le défaut de détermination de l'objectif que par l'inobservation du nombre des cartouches tirées ou des effets produits, doivent être absolument proscrits comme un gaspillage sans effet.

L'impossibilité d'atteindre pleinement le résultat dans l'action ne doit pas détourner de le poursuivre dans l'instruction.

La lutte ne sera pas possible entre une troupe n'ayant ni théorie, ni instruction, ni discipline du feu, sans rendement par suite dans l'action, et une autre troupe parfaitement instruite, disciplinée dans le tir et l'emploi des feux, incontestablement

supérieure sur le champ de bataille, bien qu'elle n'y fournisse qu'une partie de ce qu'elle sait et de ce qu'elle peut.

Là également apparaissent la connaissance de l'arme, l'influence de la forme du terrain pour déterminer les emplacements à prendre. En aucun cas, ces considérations ne doivent restreindre l'*action offensive,* que le tir doit au contraire *favoriser, développer,* car le feu, loin d'être un *but,* n'est jamais qu'un *moyen* d'entretenir la marche ; c'est pour cela qu'on y a recours et qu'on doit l'abandonner dès que le résultat poursuivi — *possibilité de reprendre la marche* — est obtenu.

Quoi qu'il en soit, faire précéder tout bond en avant d'une rafale de balles destinée à *ébranler* l'ennemi, en tout cas à l'*aplatir,* reste toujours la formule de la conduite à pratiquer, pour faire avancer la préparation et permettre au mouvement de se développer. Mais c'est sur un terrain parsemé d'abris, d'obstacles, de localités de toute nature, qu'il s'agit de progresser ; la préparation doit pour cela : chasser l'adversaire des couverts du terrain ; courir aux points d'appui et s'y installer ; s'ils sont occupés, les attaquer en organisant des actions combinées auxquelles participent les unités ou les tronçons d'unité de première ligne les plus rapprochés ; les mettre en état de défense dès qu'ils sont enlevés ; remettre l'ordre dans les troupes, reformer les différents échelons ; partir des points conquis pour chercher encore à avancer, prendre de nouveaux objectifs qui donneront lieu à de nouvelles attaques entraînant un nouvel emploi de forces : telle est la série des entreprises à poursuivre dans la préparation jusqu'à ce qu'on ait atteint la limite des derniers couverts, ou la ligne principale de résistance de l'ennemi, ou le dernier degré d'épuisement de la troupe.

Ces efforts incombent principalement aux *troupes de première ligne,* par suite de la nécessité où l'on est de tenir les autres à distance, de les réserver pour alimenter et entretenir la préparation.

Ils ne peuvent être dirigés par un commandement élevé ni par un commandement s'exerçant *dans le sens de la profondeur.* Ils exigent cependant des forces pour aboutir. Il appartient par suite aux commandants des unités de première ligne (compagnies, bataillons) de faire acte d'initiative et d'entente pour *combiner* l'action de leurs forces, quelque désagrégées qu'elles soient, contre

les objectifs successifs à enlever; pour réduire au minimum celles qui tiennent les points du terrain conquis et appliquer les autres aux points à conquérir.

Tout progrès devenu impossible, chercher à atteindre par son feu l'artillerie adverse et s'organiser pour refouler les tentatives de l'ennemi : telle sera la dernière phase des combats dans la préparation, jusqu'à l'accomplissement de l'attaque décisive.

Mais, pour être bien conduit, ce combat doit *croître en vigueur* et en *énergie* depuis le début jusqu'au moment où s'accomplit l'acte décisif, ce qui exige un renforcement successif et, comme conséquence, la disposition des troupes dans le sens de la profondeur, imposée d'ailleurs par la nécessité de soustraire longtemps les réserves aux feux qui s'abattent sur la première ligne.

Bien que ce combat soit souvent appelé *démonstratif*, il comporte de la part des exécutants une énergie extrême. Pour les troupes au feu, pour les unités secondaires de première ligne, il n'y a qu'une manière d'agir, c'est de combattre avec la plus grande vigueur, avec tous les moyens à leur disposition, utilisant le feu, la marche, les outils quand elles en ont. Ce sont les seuls principes que doivent connaître le soldat et les unités employées à la préparation. Leur parler de démonstration, de combat traînant, d'action ralentie, à plus forte raison d'arrêt, serait les inviter à ne pas agir, les préparer pour la fuite, briser le moral au moment où il est le plus nécessaire.

L'action ralentie et de longue durée en laquelle se traduit la préparation est un fait, un résultat de l'application du principe de l'économie des forces par le commandement et que lui seul doit apprécier et déterminer.

Le commandement supérieur affecte à la préparation le minimum des forces, dans le but de renforcer le plus possible l'acte décisif; le commandement subordonné, chargé de la préparation, constitue et renforce ses trois lignes en raison du front qui lui est affecté et des efforts à produire. La troupe au feu ne connaît que le *combat à plein* pour *conquérir* ou *maintenir*.

Dans cet ordre d'idées, toute attaque entreprise doit être poussée à fond, toute défense commencée doit être soutenue avec la dernière énergie.

La troupe ne s'arrête qu'à bout de forces, quand elle est insuffisamment poussée par les échelons suivants dont le commandement dispose et dont l'intervention plus ou moins considérable règle ainsi la marche au gré de ce commandement.

Enfin, comme on l'a vu, les troupes du combat de front ont à faire usage de la fortification improvisée pour mettre leurs conquêtes à l'abri des retours offensifs de l'ennemi.

Non seulement les compagnies de première ligne tâcheront de renforcer de leur mieux les points d'appui extrêmes qu'elles occupent à de certains moments, à l'aide de tous les moyens à leur portée, mais encore les compagnies et les bataillons de seconde ligne doivent consolider ces points au fur et à mesure que les progrès de l'action les y amènent.

Enfin, les réserves partielles, aidées ou non par les troupes du génie, pourront organiser des positions de recueil en prévision d'un insuccès.

b) Attaque décisive

La préparation, par son attitude continuellement offensive, est finalement arrivée :

A rejeter les premières lignes de l'adversaire;

A enlever ses postes avancés;

A l'immobiliser par la série de ses efforts et par la menace d'une attaque rapprochée. Elle le tient sous le coup d'une attaque plus violente.

Mais elle est à bout de forces : la plus grande partie de ses réserves sont engagées, les unités enchevêtrées, les cadres réduits, les munitions commencent à manquer.

Elle a devant elle le gros des forces de l'ennemi, des obstacles sérieux, terrain bien battu de feux ou points d'appui solides (fortement occupés ou d'un abord difficile).

Devant elle s'étend une zone en quelque sorte infranchissable; de cheminements, il n'y en a plus qui soient défilés; la pluie de balles bat le terrain avec une implacable rigueur. Cependant, on ne tient pas encore le succès; « rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire » (Frédéric). Les lauriers de la victoire flottent à la pointe des baïonnettes ennemies. C'est là qu'il faut

aller les prendre, les conquérir par une lutte corps à corps, si on les veut.

Renforcer les troupes de la préparation pour obtenir le résultat serait sans effet : c'est la bataille de lignes qui recommencerait avec son *impuissance*.

Fuir ou se *ruer*, tel est alors l'inéluctable dilemme qui se pose. Se ruer, mais se ruer *en nombre* et *en masse*, là est le salut. Car le *nombre*, si nous savons nous en servir, nous permet, par la supériorité des moyens matériels qu'il met à notre disposition, d'avoir raison de ces feux violents de l'adversaire. Avec plus de canons nous éteindrons les siens, et de même des fusils, et de même des baïonnettes, si nous savons tous les employer.

Le nombre, c'est la *supériorité morale* à notre profit par le sentiment de la *force* qu'il porte en lui et que nous développerons dans la *formation*.

Le nombre, c'est la *surprise* chez l'adversaire, la conviction qu'il ne peut résister, causée par l'apparition brusque du danger ; par la rapidité et les proportions d'une attaque qu'il n'a ni le temps ni les moyens de parer.

Mais cette attaque décisive, il va falloir :

1° *En terminer la préparation ;*

2° *L'exécuter ;*

3° *L'achever et l'exploiter.*

Il faut la préparer en raison de la puissance des feux de l'adversaire qu'il s'agit de réduire par des feux supérieurs, en raison de la résistance fournie par les points d'appui qu'il s'agit de briser. Il faut ouvrir la zone par laquelle passera l'avalanche ; faire la brèche par laquelle elle abordera l'obstacle, tel est l'objet de la préparation. On la demandera aux masses d'artillerie.

Préparation, Artillerie

« *Celui qui peut faire avancer par surprise une masse de canons sur un point est sûr de l'emporter.* » (NAPOLÉON.) De là le rôle des réserves d'artillerie de l'Empire à Friedland, à Wagram, à Lutzen, etc.

En 1870, contre Saint-Privat s'engagent les artilleries de la Garde, du XIIe corps, en partie du Xe, 300 bouches à feu environ.

Faire la brèche sur le front des attaques, ouvrir le chemin à l'infanterie, le tenir libre une fois ouvert, se sacrifier au besoin pour lui permettre de remplir son œuvre, surveiller les batteries et les contre-attaques de l'ennemi : telle est donc la mission de l'artillerie à ce moment.

Dans ce but, le plus grand nombre possible de batteries entrent alors en action vers le point d'attaque. Il n'y en a jamais trop, il n'y en a jamais assez.

Tous les groupes d'artillerie voisins de ce point, ceux qui seraient encore disponibles et pourraient entrer en ligne : de corps, de divisions d'infanterie, de divisions de cavalerie, des corps d'armée de seconde ligne, ceux qui auraient été engagés dans la réparation et qui seraient devenus inutiles ; tous travaillent dans le même sens, et cela par un feu violent, subitement démasqué, dont l'intensité va toujours croissant.

Pour remplir cette tâche, il suffit à l'artillerie *de voir ;* laisser donc en place toutes les batteries qui, de leur emplacement, peuvent agir. Les déplacer par contre quand elles ne voient pas, telle est la conduite à pratiquer.

Un quart d'heure de feu rapide d'une masse d'artillerie sur un objectif nettement déterminé suffira généralement pour en briser la résistance, ou au moins le rendre inhabitable, et par suite inhabité.

Ouvrir donc le feu rapide de la masse d'artillerie un quart d'heure avant l'entrée en ligne de la masse d'infanterie. Telle sera la règle ; le commencer plus tard, si l'attaque d'infanterie, devant partir de loin, doit mettre longtemps pour arriver à portée efficace des feux d'infanterie.

Contre quoi ouvrir le feu ? Contre les obstacles qui vont ralentir la marche de l'infanterie.

Le premier est le canon de l'adversaire. Il sera le *premier* objectif assigné aux masses d'artillerie.

Une fois la supériorité acquise dans cette lutte, ce sont les obstacles et les abris qui couvrent la route de l'objectif qu'il s'agit de briser, tout au moins de rendre intenables. Les détruire et cribler de projectiles l'infanterie qui les occupe ou les environne, deuxième partie de la même tâche de préparation.

La route ouverte, il faut la *tenir libre ;* la brèche pratiquée,

empêcher qu'on ne la bouche; pour cela, pouvoir continuer le feu contre la portion visée de la lisière ennemie jusqu'à ce qu'elle soit abordée par l'infanterie de l'attaque.

Il faut également assurer le succès de l'attaque en frappant toute troupe que l'ennemi voudrait opposer : batteries fraîches, retours offensifs, contre-attaques.

Pour remplir cette troisième partie, les masses d'artillerie préparent des groupes de batteries, dits groupes d'attaque, de contre-attaques, destinés à accompagner et à soutenir les colonnes d'infanterie, comme aussi à manœuvrer dans les directions dangereuses.

Comme leurs mouvements doivent être très rapidement exécutés, il appartient à leurs chefs de prévoir ces mouvements et de faire reconnaître des chemins et des emplacements dans la direction à prendre par chacun d'eux: en avant, à l'aile extérieure, etc.

Une telle action d'ensemble ne sera évidemment possible à de nombreuses batteries que par l'organisation d'un commandement unique, capable d'en diriger le tir, comme aussi de partager entre elles la tâche qui vient d'être énoncée et de faire concorder leurs efforts avec les besoins de l'attaque d'infanterie.

En même temps, d'ailleurs, que l'artillerie de l'attaque décisive entre de la sorte en scène, toutes les autres batteries qui concourent au combat de front redoublent leur feu sur toute la ligne.

Exécution, Infanterie

Pendant la préparation générale de la bataille, qui a duré la plus grande partie de la journée, les troupes d'infanterie destinées à exécuter l'attaque décisive se sont rassemblées face à l'objectif, utilisant pour cela tous les cheminements du terrain. Elles sont arrêtées derrière le couvert le plus rapproché de l'ennemi, abritées, protégées par les troupes de la préparation. Là, il faut également les soustraire aux émotions du combat; les répartir les unes et les autres face à la zone de terrain qu'elles auront à parcourir pour aborder l'objectif, dans une disposition condensée qui leur permette de prendre sans difficulté la formation et l'échelonnement ordonnés pour l'attaque. La masse est, bien entendu, éclairée et couverte dans toutes les directions dangereuses.

Le moment est venu d'agir. L'artillerie ébranle la résistance de l'adversaire, c'est à l'infanterie de la renverser. Pour décider l'ennemi à battre en retraite, il faut l'achever *en marchant* sur lui; pour conquérir la position, pour prendre sa place, il faut y *aller*. Le feu le plus puissant ne garantit pas le résultat. Ici commence en particulier l'action des masses d'infanterie. Elles marchent droit au but, visant toutes leur objectif, accélérant leur allure à mesure qu'elles approchent, précédées d'un feu violent, s'aidant également du fer, pour aller prendre l'ennemi de près, aborder les premières la position, se jeter dans les rangs de l'adversaire et trancher la discussion à l'arme froide, par plus de courage et de volonté. L'artillerie y contribue de tout son pouvoir en accompagnant, en soutenant et en couvrant l'attaque.

Comment vont agir ces masses d'infanterie?

La formation à prendre varie évidemment avec le terrain et avec la distance à laquelle l'infanterie est démasquée. Elle est, en tout cas, déterminée par les considérations générales qui régissent le combat d'infanterie, dont la valeur s'accentue encore quand il s'agit d'attaque décisive, combat à caractères renforcés, uniquement monté pour conduire sans temps d'arrêt à la solution intégrale, la *décision*.

C'est la masse qu'il s'agit tout d'abord de transporter à une distance (600, 700, 800 mètres) où elle puisse faire sentir efficacement l'effet de ses armes. Jusqu'à cette distance, impuissante à agir utilement avec le feu, elle le subit, surtout celui de l'artillerie, qui, par son tir rapide, suffirait à la désorganiser.

Tout d'abord, nous entrevoyons une période de transport pendant laquelle la masse d'infanterie, pour ainsi dire désarmée, cherche par une formation méthodique et un mouvement rapide à se soustraire le plus possible aux effets des feux de l'adversaire. De là les combinaisons qui visent à la moindre vulnérabilité et au plus de mouvement : les lignes minces, les formations sur un rang, par le flanc des subdivisions; les essaims, les da miers, etc.

Toutefois, en présence d'un ennemi maître de son feu et libre d'en disposer contre la masse qui se présente, la formation, si savante soit-elle, ne permettra généralement pas à elle seule d'avancer sur des terrains découverts et battus, ni même de tra-

verser, dans ces conditions, des espaces de quelque étendue; il se produira des pertes qui rompront l'organisation et surtout le moral de la troupe, de la masse d'infanterie.

Aujourd'hui, plus que par le passé encore, dans cette période de la marche, l'art consistera à utiliser tous les cheminements défilés et tous les couverts que fournit le terrain. La formation à donner à la masse, loin de viser à la symétrie, à l'harmonie, à la régularité, ne doit tendre qu'à faire profiter la plus grande quantité des troupes de ces avantages que rien ne remplace.

Dans la seconde phase du combat, au contraire, à partir de 600, 700, 800 mètres de la position ennemie préalablement reconnue, la masse est en état de développer toute la puissance dont elle est capable : puissance de feu, puissance de choc. Les formations à adopter doivent tendre à mettre en œuvre autant qu'il est possible ces deux moyens d'action; à les prolonger l'un par l'autre sans solution de continuité, de façon que leurs effets se superposent et s'ajoutent.

La considération du feu que l'on subit passe ici au second plan; on est parti pour arriver; il n'y a d'ailleurs qu'une manière d'en atténuer les effets : c'est de développer un feu plus violent, capable tout au moins d'aplatir et de paralyser l'adversaire; c'est également de marcher vite.

Marcher, et marcher vite, précédé de la grêle de balles; à mesure qu'on serre l'adversaire, présenter des troupes de plus en plus nombreuses et de plus en main, telle est donc la formule-base des formations à prendre et de la conduite à pratiquer.

Une infanterie sur deux rangs [1] remplit évidemment cette double condition de fournir la puissance des feux et la facilité de la marche. Aussi, pendant quelque temps, suffit-elle à la tâche. Mais à cette tâche la masse fond, s'arrête bientôt, s'épuise avant d'atteindre la position. De là la nécessité d'une deuxième ligne particulièrement forte, de plus en plus rapprochée de la première, destinée à éviter le temps d'arrêt de l'attaque, destinée à reporter la première ligne en avant, à l'entraîner sur la position. Ce sont les bataillons ou le bataillon de seconde ligne du régiment en ordre de combat, lançant pour finir, dans la chaîne de

(1) Front de combat réglementaire du bataillon, 300 mètres environ.

plus en plus houleuse, confuse et mélangée, des compagnies entières, en ordre serré (ligne ou colonne) pleinement commandées.

Mais une attaque organisée comme celle que nous venons de voir ne peut agir que droit devant elle. Abandonnée à elle-même, elle a ses flancs exposés aux attaques ou aux contre-attaques de l'adversaire, tout au moins son flanc extérieur. Elle n'a cependant de chance d'aboutir que par une marche *directe, rapide* et *continue.* D'où la nécessité de la garder de toute *surprise,* de constituer ainsi en arrière un groupe indépendant de l'attaque même, capable, par un service de sûreté spécialement organisé, d'*éventer* la contre-attaque, capable, par une manœuvre toujours possible dans le temps et dans l'espace, grâce à cette sûreté, de *parer* la contre-attaque qui comprend généralement la plus grande partie des forces de l'adversaire. Là est le premier rôle de la réserve.

Mais, d'autre part, lorsque l'attaque a abordé et enlevé la position, paraissent les réserves ennemies accourues enfin, et cela avant que la troupe d'attaque ait pu se remettre en ordre. Ces réserves, il faut bien les entreprendre immédiatement, surtout si elles exécutent des retours offensifs. D'où la nécessité encore de maintenir jusqu'à la fin, à la troupe d'attaque, une réserve importante conservée à une distance suffisante pour n'être ni engagée dans le combat de la troupe d'attaque ni prise dans les feux que celle-ci subit.

Finalement, à cette réserve capable :

1° De fournir une dernière impulsion à la troupe d'attaque arrêtée à proximité de l'objectif;

2° De garder le flanc ou les flancs de la troupe d'attaque ;

3° De prendre immédiatement à son compte l'action contre les réserves de l'ennemi,

il faudra : un effectif considérable, voisin généralement de celui de la troupe d'attaque ([1]) et une répartition dans l'espace qui prépare ce triple rôle, tout en maintenant le gros à distance d'abord; qui permette de jeter la plus grande partie des forces disponibles sur les talons de l'attaque pour finir.

Le dispositif qui vient d'être examiné suppose, bien entendu, que l'objectif principal est déjà approché par les troupes de la

(1) C'est ainsi qu'une brigade chargée d'une attaque décisive affecte généralement un régiment à l'attaque même (front, 600 à 800 mètres) et un régiment à la réserve telle que nous l'avons définie.

préparation. Il n'en est généralement pas ainsi, d'une façon complète au moins, quand il s'agit des grandes unités (corps d'armée ou divisions). Elles sont engagées généralement *sur un terrain* qui, en raison même de son étendue, n'est qu'imparfaitement éclairé et tenu par les troupes voisines, *contre un ennemi* qui est incomplètement investi, ou même ne l'est pas du tout, dans la direction qu'elles ont à suivre. C'est le cas du XII[e] corps, le 18 août 1870. Avant de marcher sur Saint-Privat, objectif qui lui est assigné et centre de la résistance de l'adversaire sur cette portion du champ de bataille, il lui faut de toute nécessité enlever Roncourt, se garder des bois de Jaumont, refouler les postes avancés de l'ennemi, l'investir, reconnaître ses établissements aux environs de l'objectif désigné, et par conséquent les différents points dont il y a lieu de combiner l'enlèvement avec l'attaque de l'objectif principal. L'attaque décisive devient alors toute une *manœuvre*, une *manœuvre, décisive*.

Cette tâche de *préparation*, qui reparaît ici sur le front du XII[e] corps, c'est celle de l'avant-garde. A mesure qu'elle est remplie, l'avant-garde, progressivement renforcée, enserre de plus en plus l'adversaire et se transforme en une ligne de feux cherchant à prendre la supériorité dans la direction où va se porter l'attaque décisive et à l'abri de laquelle s'avance la masse destinée à produire le choc.

A la masse d'attaque, aujourd'hui comme par le passé, il faut, pour réussir, la volonté ferme d'arriver. La troupe chargée d'une attaque décisive ne doit connaître que la parole de Bugeaud : « Quand le moment est venu d'agir, marchez et gagnez votre ennemi avec cette énergie et ce sang-froid qui permettent de tout exécuter. »

Donc, *vigueur, rapidité, violence, exclusion de tout temps d'arrêt prolongé*, et pour cela *poussée rapide* des troupes par derrière, pour entraîner celles en avant : tels seront les caractères à imprimer à ce moment à l'action.

En même temps, bien entendu, doit reprendre l'attaque sur tout le front. Toutes les troupes du combat de préparation passent à l'exécution. Partout, la charge est battue et sonnée : rappelons-nous Garnsdorf.

Cavalerie, Achèvement, Exploitation

Mais, en même temps que se développe l'acte tragique, l'attaque d'infanterie, d'un nuage de poussière ou de fumée, sur le front, le flanc ou en arrière de la position, surgissent brusquement les escadrons de l'attaque. Ils ont évidemment cherché, eux aussi, à gagner le terrain où se fixe le sort de la journée et, comme la distance ne leur est pas un obstacle, ils ont trouvé des cheminements abrités qui leur ont permis de gagner tout au moins l'aile extérieure de l'attaque. De là, ils se jettent sur ce qui résiste encore chez l'adversaire, ou sur la cavalerie adverse qui tente de charger l'infanterie de l'attaque, ou sur les réserves ennemies qui accourent en toute hâte. Seules, en effet, elles peuvent rétablir le sort des armes et pour cela elles se hâtent. Que les escadrons de l'attaque courent au-devant d'elles, qu'ils les chargent sans compter, de front, de flanc ou à revers, il importe peu. Elles ne s'en débarrasseront que par le feu; mais, pour tirer, elles s'arrêtent et, pendant ce temps, l'affaire se décide.

Que la cavalerie vise donc les escadrons menaçants de l'adversaire, ou la position principale, ou les réserves ennemies, elle trouvera toujours, à ce moment où les nerfs sont particulièrement tendus, les forces et la vigilance absorbées ou épuisées, l'occasion de s'employer à propos.

Pour la cavalerie, comme pour les autres armes, il y a donc nécessité et possibilité d'agir, par des moyens dont son chef doit prendre toute l'initiative, en vue de faciliter l'attaque décisive, *victoire de tous,* qui sort parfois même des efforts en apparence infructueux de quelques-uns, en tout cas de l'*accord des armes,* de la *résultante de leurs efforts convergents,* de l'*assaut donné bras dessus bras dessous.*

Tels sont, à grands traits, les principes de l'exécution de l'attaque décisive, de l'événement dans la bataille.

Choix du point d'attaque

L'attaque décisive, c'est l'emploi de la masse apportant la supériorité morale, la supériorité matérielle.

La supériorité morale, résultant du nombre, de la formation, etc., ne suffit plus aujourd'hui avec les armes en service : leurs effets sont trop démoralisants.

Il faut aussi développer la supériorité matérielle, employer avantageusement les nombreux canons et fusils que fournit la masse, ce qui demande de l'*espace.*

De là naît, dans la tactique moderne, l'engouement pour l'attaque d'aile qui permet de développer contre un point : l'objectif, cette supériorité de feux recherchée ; d'exécuter des feux de flanc et à revers d'un effet moral indiscutable ; qui fournit, par un espace illimité, la *possibilité de manœuvrer* toujours la masse.

De là résulte l'abandon de l'attaque centrale si souvent pratiquée par l'Empereur. L'assaillant qui la pratique est aujourd'hui pris dans l'enveloppement des feux de l'adversaire ; il ne peut développer tous les siens.

Mais le terrain intervient aussi pour fixer l'objectif à assigner à l'attaque décisive :

Jusqu'à 600, 800 mètres, l'attaque *subit beaucoup de mal,* en *fait peu.*

L'art consiste donc à réduire cette zone de marche, à *lâcher l'attaque de près, le plus près possible.* C'est le terrain qui en fournit le moyen.

D'autre part, l'attaque, une fois partie, doit *marcher vite.* Il lui faut pour cela un sol sans *obstacle,* ce qui ne veut pas dire sans *abri.* L'idéal est le terrain découvert et ondulé. L'important est d'aller *vite.*

Le terrain peut donc suffire à fixer le point d'attaque, car si ces deux possibilités se trouvent réalisées : *partir de près* et *marcher vite,* les inconvénients reconnus plus haut à l'attaque centrale disparaissent.

D'autre part, le combat a permis parfois de découvrir un point où l'ennemi *cède,* ce que nous appelions, au commencement de ces pages, un point d'*insuffisante résistance.* C'est évidemment là-dessus qu'il faut *bourrer,* pousser l'avalanche, c'est là que l'attaque décisive a le plus de chances d'aboutir.

Également, il sera souvent nécessaire d'employer les masses *où* elles se trouveront, qu'elles y aient été jetées par une connaissance plus ou moins juste de la situation de l'ennemi ou par le

tracé des voies de communication, etc. On ne peut les porter de la gauche à la droite du champ de bataille. Les fronts ne le permettent pas. On n'en a plus le temps.

Enfin, des considérations stratégiques fixent parfois, comme à Saint-Privat, le 18 août 1870, l'aile de l'adversaire à frapper, l'objectif à donner à l'attaque décisive. Dans ces différents cas, c'est d'une situation initiale souvent peu favorable que la tactique doit partir et tirer le moins mauvais parti, pour exécuter et faire aboutir quand même l'attaque décisive. Elle est encore en état de garantir ces résultats si elle sait prendre chaque fois des dispositions spéciales, *sur mesure,* et se défendre de dispositifs schématiques arrêtés d'avance et par cela même ne convenant pas aux circonstances particulières.

Finalement, et sous la réserve des avantages développés plus haut, l'attaque décisive dans la bataille de demain n'est pas à rechercher indifféremment sur un point quelconque, mais elle peut s'y imposer pour nous, ou s'y présenter du fait de l'adversaire, quoi qu'enseigne la théorie.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

I — DE L'ENSEIGNEMENT DE LA GUERRE

Pages

Peut-on enseigner la guerre? 1
Pourquoi l'enseignement a longtemps fait fausse route 2
La théorie, prétendant à l'exactitude scientifique, faisait abstraction des grandeurs morales. 3
L'enseignement ne portait que sur la matière 3
L'école de la guerre n'en est pas une 5
Comment s'est fondé un enseignement rationnel 6
A la base, l'histoire 6
Il en résulte une théorie et une doctrine 7
Science et théorie. 7
Y a-t-il des principes de la guerre? 8
Il ne suffit pas de les connaître, il faut les appliquer, *savoir* et *pouvoir*. 9
Comment appliquer sûrement les principes aux cas toujours particuliers. 12
Traitement objectif de la question tactique 13
Nécessité de la connaissance de la technique 14
Comment aborder les hautes régions de l'art de la guerre, créer en stratégie 15
L'unité de doctrine et la discipline intellectuelle permettent seules les ensembles que comportent les effectifs actuels 17
Pour former l'esprit aux questions militaires, un seul critérium, la raison; une gymnastique constante, la réflexion dans le sens objectif . 19

II — CARACTÈRES ORIGINELS DE LA GUERRE MODERNE

Il faut étudier la guerre pour son temps, son pays, son armée 21
La guerre moderne tire ses caractères principaux de la Révolution et de l'Empire 24
Il faut abandonner la vieille escrime. 25
Valmy commence une ère nouvelle, celle des luttes des peuples . . . 29
Les exercices du temps de paix ramènent facilement à la vieille escrime 30
La guerre est aujourd'hui nationale dans ses fins; elle vise les intérêts des peuples 33

Pages
Nationale dans ses moyens, elle appelle tous les hommes capables de combattre 36
Ces caractères, de plus en plus renforcés, déterminent la tactique à pratiquer. 37
La guerre moderne ne reconnaît qu'un argument, la décision par les armes 40
La stratégie ne vise qu'un résultat, la bataille 41
La notion de la bataille, faite de choc, apporte dans la guerre trois caractères nouveaux : la préparation, la masse, l'impulsion ; le mouvement est la première loi de la guerre 42
Bien que la théorie poursuive la concentration des forces, la pratique est amenée à détacher, à disperser les forces. 44

III — L'ÉCONOMIE DES FORCES

En même temps que la théorie impose l'unité de temps et l'unité de lieu, exige la concentration des forces, l'augmentation des effectifs étend les espaces et les temps, entraîne la dispersion 47
Le principe de l'économie des forces permet de donner satisfaction, dans la pratique, à l'impitoyable théorie. 49
Définition du principe 49
Carnot, d'abord, en poursuit l'application 51
Il indique le moyen d'y arriver 52
Système de forces. 56
Exemples de systèmes de force 57
De la conduite des différents organes du système 60
Exemple d'application du principe : débuts de la campagne de 1796 en Italie. 61
Considérations sur lesquelles Bonaparte base son plan d'opérations . . 64
Objectif principal à prendre : divergence de vues entre Bonaparte et Carnot. 67
Les deux chefs d'armée : Bonaparte, Beaulieu ; but qu'ils assignent à leurs opérations. 68
Dispositions de Bonaparte dans la défensive stratégique. 70
Combat de Voltri : conduite des avant-gardes manœuvrant en retraite. 72
Combat de Montenegino : manœuvres de Rampon. 73
Décision de Bonaparte. 75
Concentration ordonnée 75
Exécution par la tactique du plan stratégique 78
Combat de Montenotte. 79
Comment Bonaparte répare les inévitables retards 79
Combat de Millesimo 81
Conduite de Masséna arrivant avec des forces insuffisantes devant Dego. Sa reconnaissance de Dego. 83
Bonaparte retarde l'exécution de son plan pour attaquer Dego 85
Attaque de Dego 86
Surprise de Dego 88
Reprise de l'opération sur Ceva. 89
Mécanique des forces pratiquée dans cette campagne 90
L'art est de faire le nombre. 91

IV — DISCIPLINE INTELLECTUELLE — LIBERTÉ D'ACTION POUR OBÉIR

Pages

L'action commune imposée aux masses par la théorie impose l'obligation d'arriver au point et au moment voulus 92
Dans une armée, il n'y a que des unités subordonnées. 93
Tout chef, à part le généralissime, avant de commander doit donc songer à obéir 94
De là sort la nécessité de la discipline intellectuelle et, dans l'exécution, de la sûreté. 95
L'art de la guerre est l'art de garder sa liberté 96
L'absence de sûreté au 5e corps français les 4, 5 et 6 août 1870 . . . 96
Valeur militaire des considérations topographiques 99
Comment pouvait agir le 5e corps français; manœuvres de sa flanc-garde 102

V — SERVICE DE SURETÉ

Comment on pourrait entendre le fonctionnement du service de sûreté du 5e corps dans sa marche 110
Fonctionnement de la flanc-garde. 111
Fonctionnement du premier bataillon de cette flanc-garde, dans son rôle d'avant-garde. 112
Comment arrêter l'ennemi 114
Valeur d'une position 114
Positions successives 115
Comment les occuper 115
Tactique des flanc-gardes 118
Étude de la brigade allemande Kettler dans son rôle de flanc-garde devant Dijon en 1870 119
Comment le général de Kettler envisage sa mission et compte la remplir. 121
Engagement de l'avant-garde arrivant à la ferme Changey; reconnaissance de l'ennemi, protection du gros, mainmise sur l'adversaire. 122
Organisation de l'attaque de Talant; résultats de la journée du 21 janvier. 123
Situation de la brigade le 22 124
On manque de vivres; le 23, on gagne la plaine pour en trouver . . . 124
Nouvelles reçues en cours de route 125
Décision du général de Kettler en conséquence. 125
L'ennemi manœuvre, on l'attaquera 125
Engagement de l'avant-garde. 125
Attaque de Pouilly 126
Organisation d'une attaque. Objectif qu'elle prend 126
Forme qu'elle revêt 126

Attaque de la ligne principale de résistance de l'ennemi 127
Résultats de la journée : la retraite pour la brigade Kettler, mais la victoire de l'armée du Sud . . . . [illegible]
Illusion de Garibaldi. 128
Moyen d'éviter l'erreur 128

VI — L'AVANT-GARDE

Le service de sûrete a pour objet : 1° de mettre la troupe qu'il couvre à l'abri des coups de l'ennemi, de lui garantir ainsi la sécurité ou sûreté matérielle ; de permettre à cette troupe d'atteindre son but, de lui garantir la sûreté tactique 130
L'avant-garde garantit à une grosse unité la sûreté tactique 131
Les avant-postes de l'avant-garde complétés de quelques détachements du gros suffisent généralement à fournir la sûreté matérielle à cette grosse unité 132
Le service de sûreté, pour maintenir le gros hors des atteintes de l'ennemi pendant un temps déterminé, dispose d'un effectif donné et d'un espace indéterminé. Pour augmenter la puissance de résistance de cet effectif, il le dispose en système ; pour en augmenter la durée de résistance, il augmente l'espace de sa manœuvre, se réservant ainsi la possibilité de fournir plusieurs résistances 132
La sûreté se poursuit jusqu'à l'arrivée sur le champ de bataille, pour indiquer alors le point à frapper, puis permettre de mettre la masse en main, pour réserver la libre disposition des forces 133
A la guerre, c'est toujours l'*inconnu* qu'on aborde, avec des *forces dispersées*, en présence d'un *adversaire libre* de ses mouvements . . 136
L'inconnu augmente avec l'armement actuel : on en a raison par la *reconnaissance* 138
La dispersion ou au moins la longueur des colonnes est inévitable ; elle est sans danger si on a une *protection* devant soi 139
Si l'ennemi restait libre de ses mouvements, la manœuvre organisée pourrait bientôt ne plus se trouver juste ; il faut le fixer pour *préparer* le développement de la manœuvre 141
C'est ainsi que se fixe le triple rôle de l'avant-garde : *reconnaître, couvrir, préparer* 142
De là résulte la conduite d'une avant-garde dans chaque cas 143
Comme aussi la composition à lui donner 144
L'avant-garde caractérise la tactique napoléonienne 145
Napoléon veut que l'armée soit constamment en état d'opposer toute la résistance dont elle est capable 145
Matériellement, la chose est impossible 146
Pratiquement, la durée des efforts successifs nécessaires pour ébranler l'ennemi dispense de les préparer simultanément 146
De là le fractionnement tactique en avant-garde et gros 147
Il faut en outre faire « des plans sur des rapports certains et vrais au moment où l'on s'engage ». De là la nécessité de maintenir l'avant-garde jusqu'au moment où l'on s'engage 147

VII — L'AVANT-GARDE A NACHOD

Pages
du Vᵉ corps prussien le 26 juin 1866 150
du 6ᵉ corps autrichien le même jour 152
tion matérielle des deux corps opposés indique déjà l'idée d'es-
commandement dans chaque camp 154
[illegible] 156
[illegible] en
[illegible] 158
[illegible] 27
[illegible] 165
[illegible] 168
[illegible] 169
[illegible] ant-
[illegible] 171
[illegible] 174
[illegible] 179
e de la tête de cette avant-garde 180
des feux de combat 185
bat par les feux est devenu une nécessité ; il faut l'organiser, le
rer 189
t on entendrait aujourd'hui l'attaque de la brigade autri-
ne 191
de l'infanterie 196
s de cavalerie 199
par l'infanterie autrichienne de la deuxième ligne de résistance
ienne 202
s des dispositions autrichiennes dans cette phase 204
du gros du Vᵉ corps prussien ainsi que de la quatrième bri-
autrichienne 207
pement de la droite prussienne 210
de Wysokow par les Autrichiens 211
e leurs premiers succès 212
ssiens y répondent en [illegible] ation de Wysokow et
ntre-[illegible] 212
[illegible] 214
[illegible] 214
[illegible] taque 215
[illegible] 215
[illegible] pertes 216
[illegible] 216

[illegible] — LA SURPRISE STRATÉGIQUE

on de la sûreté domine la stratégie comme la tactique 217
rise stratégique du 16 août 1870 217
invite, dès le 14, la IIᵉ armée à pousser toute sa cavalerie sur
e gauche de la Moselle ; elle n'y envoie que la 5ᵉ division . . . 219

Pages
Dès le 15 au matin, Moltke parle de victoire et voit les Français en pleine retraite sur Verdun 220
Frédéric-Charles abonde dans ces vues 220
Il ordonne la poursuite le 15 août, 7 heures soir 220
Nouvelle communication de Moltke, de Herny 6h30 soir; il ordonne l'offensive contre les routes. 221
Les renseignements donnés par de Moltke sont de simples hypothèses. . 223
Ils égarent Frédéric-Charles 223
Moltke ne le redresse pas 223
Moltke, après avoir ordonné l'offensive contre les routes, laisse Frédéric-Charles exécuter la poursuite à la [illegible]
Il a ordonné u[illegible] substituer un[illegible]
Cause de l'erreu[illegible]
L'erreur continu[illegible] 229
Ordre donné par [illegible] pour le 17. 229
Mais les exécutants cherchent à s'assurer 232
Reconnaissance de Voigts-Rhetz 232
Situation de la IIe armée au moment où commence la bataille 133
La surprise est complète 234
Elle résulte de l'absence de la notion de la sûreté en stratégie 234
La sûreté donne au contraire le moyen d'y voir clair 235

IX — LA SURETÉ STRATÉGIQUE

La campagne de l'armée d'Italie en 1809 appelle les leçons de l'Empereur 236
Situation de cette armée à la fin de mai 236
Lettre où l'Empereur explique au prince Eugène comment la cavalerie ne suffit pas pour reconnaître. 237
La manœuvre ne peut être une idée préconçue 238
Autre lettre de l'Empereur où il explique que cette manœuvre, en présence d'un ennemi libre de son côté, peut tomber à faux, ou être parée, ou provoquer une crise; comment on entreprend une manœuvre rationnelle 238
Autre lettre sur la force d'une avant-garde, sur la marche du [illegible]
Rôle de l'avant-garde, manœuvre du gros [illegible]
Les Allemands de 1813, 181[illegible] tégique . . . . . . [illegible]
Un exemple de dispositions de [illegible] pagne de 1815 par l'armée [illegible] 243
Plan des alliés, leur réunion projetée 244
Répartition de l'armée prussienne avec deux avant-gardes qui garantissent en tout cas sa réunion. 245
Exécution de cette réunion. 247
Elle est garantie par le Ier corps 249
Répartition des troupes de ce corps. 249
Attaque des Français le 16 juin. 249
Retraite difficile des grand'gardes allemandes 250

Pages

positions de Ziethen pour manœuvrer en retraite. 250
raite de la 2e brigade sur Gilly 251
la 1re brigade sur Gosselies 252
ctionnement de la troupe de recueil 252
ficultés des manœuvres en retraite 252
ganisation de la position de Gilly. 253
sitation des généraux français 254
ervention et décision de Napoléon. 255
mbat de Gilly 255
rtes du Ier corps prussien 257
[illegible] manœuvre 257
[illegible] 257
[illegible] 258
[illegible] pour y remédier 259
[illegible] 260

X — LA BATAILLE : ATTAQUE DÉCISIVE

y a une théorie de la bataille. 264
le résulte de ce que le dénouement y est tout. 265
bataille a pour unique objet le renversement de l'adversaire . . 265
ussi ne peut-elle être uniquement défensive. 266
ans la bataille le résultat est à attendre d'une combinaison d'efforts. 267
ette combinaison ne peut être recherchée que dans la direction de l'effet moral et non dans celle des effets matériels. 268
volonté de vaincre, première condition de la victoire, est d'abord le devoir du commandement 270
ussi, ce sont les généraux, non les armées qui remportent les victoires ou perdent les batailles. 270
fluence de Blücher en 1813, 1814 et 1815 271
our vaincre, il faut d'ailleurs un commandement qui ose attaquer. . 272
bataille étant une action morale, le moyen qu'elle applique est la terreur chez l'adversaire, causée par la surprise 274
la surprise au sens tactique du mot 275
n'est pas nécessaire d'appliquer partout la surprise 276
suffit d'être le plus fort sur un point donné, à un moment donné . . 276
[illegible] de l'*événement* de Napoléon 277
[illegible] la bataille parallèle, qui fut parfois [illegible] soutenable 279
[illegible] 279
s [illegible] 280
mécanique comme [illegible] conduisent à la nécessité d'une attaque décisive. 281
rôle des réserves est différent dans la bataille parallèle et dans la bataille-manœuvre : dans la première, elles constituent un magasin de forces où l'on puise pour alimenter le combat ; dans la seconde, elles constituent le marteau avec lequel on frappera le coup décisif, qui est tout. 282

Mais là préparation de ce coup demande des sacrifices considérables, comporte un temps long 284
D'où une erreur d'optique qui a fait voir la bataille dans ce qui n'en était que la préparation 285

XI — LA BATAILLE : EXEMPLE HISTORIQUE

Le combat de Sa[illegible]
de l'acte de for[illegible]
Situation de la G[illegible]
Conduite tracée [illegible]
Les corps avancé[illegible]
manœuvrer en [illegible]
Dispositif de mar[illegible]
Les généraux du [illegible]
Cavalerie de sûreté [illegible]
Découverte de l'e[illegible]
Ce qu'est cet ennemi . . . . 29[illegible]
Considérations qui guident le prince de Prusse. . . . . 29[illegible]
L'avant-garde française était en état d'effectuer la reconnaissance complète de l'ennemi s'il l'eût fallu . . . . 29[illegible]
La situation connue, le maréchal Lannes décide d'attaquer. Comment il choisit la direction de l'attaque. . . . . 29[illegible]
Pendant que l'attaque se prépare, l'ennemi peut passer à l'offensive. *Tombée en garde* de l'avant-garde française, cramponnée au terrain et attaquant pour fixer l'adversaire . . . . 29[illegible]
Dispositions du maréchal Lannes. . . . . 29[illegible]
Elles tendent dès le début à préparer un effort décisif de la division sur un point . . . . 29[illegible]
Exécution du combat de préparation . . . . 29[illegible]
Impression sur l'ennemi . . . . 29[illegible]
Incertitude et dispersion chez l'ennemi . . . . 29[illegible]
Sa première attaque. . . . . 30[illegible]
L'attaque décisive des Français préparée, comment on la garde . . . 30[illegible]
Exécution de cette attaque . . . . 30[illegible]
Attaque générale concordante . . . . [illegible]
Résultats. . . . . [illegible]
La théorie appliquée est manifeste [illegible]
La conduite de l'affaire s'exécu[illegible]
Les Prussiens à partir de 1813 [illegible]
sive aux leçons de Napoléon, [illegible]
pendant la trêve . . . . . [illegible]
La bataille de Saint-Privat. . [illegible]

XII — LA [illegible]

Les armes nouvelles modifient certaines données de la bataille. . . . 30[illegible]
Le rôle de la préparation grandit. . . . . 30[illegible]

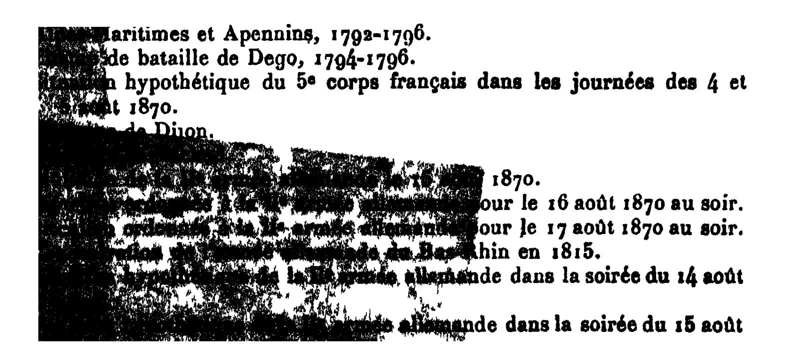
Pages

Mais, l'homme restant le même que dans le passé, les actes de la bataille restent les mêmes 309
Il en est de même du commandement. 309
Répartition des forces en conséquence. 309
La préparation a pour premier objet de renseigner le commandement. 310
Elle commence souvent avant le champ de bataille 310
Elle se traduit alors en exploration, puis en reconnaissance 311
Elle permet de faire un plan d'engagement ou de rompre le combat . 311
Elle se traduit ensuite en protection et couverture de l'attaque. . . . 311
[illegible] 311
[illegible] procédés dans ce double but. 312
[illegible] de petites [illegible] 313
[illegible] 313
[illegible] 314
[illegible] 315
[illegible] pour contre-battre l'[illegible]adverse et pour [illegible] 315
[illegible] dans la préparation pour protéger l'artillerie, user l'adversaire, l'immobiliser 317
Le feu devient l'argument prépondérant 317
Instruction du tir, emploi des feux 318
Procédés de l'infanterie 319
Conduite des troupes de première ligne 319
Pour qu'elles puissent durer, il faut un ordre en profondeur 320
Le combat démonstratif fait appel à la plus grande énergie 320
Emploi de la fortification 321
L'attaque décisive est une nécessité inéluctable si l'on veut un résultat. 321
A quelles conditions elle est possible 322
L'artillerie la prépare 322
Emploi de l'artillerie dans l'attaque décisive 323
L'infanterie l'exécute 324
Procédé de l'infanterie dans l'attaque décisive 325
Dans quels cas elle demande une avant-garde 327
La cavalerie l'achève et l'exploite. 329
Le point d'attaque est le point où l'on peut appliquer la masse. . . . 329
Où l'on peut l'approcher abrité. 330
Où l'adversaire faiblit 330
[illegible] 330
Où la stratégie l'impose 331

TABLE DES CROQUIS

		Pages
	[illegible]	171
	[illegible]	179
	[illegible]	179
	[illegible] di.	196
	[illegible] la 1re brigade.	191
—	[illegible] 1re brigade.	191
—	Situation vers midi et demi.	207
—	Attaque de Wysokow par la brigade Waldstätten.	210
[illegible]	des opérations de l'armée d'Italie en Hongrie (1809) . . .	236
[illegible]	de Saalfeld	286
[illegible]	de Saalfeld, 1er moment, 11 heures.	296
—	2e moment, 1 heure	299
—	3e moment, 1h30	300
—	4e moment, 2h30	301

II — HORS TEXTE



[illegible] aritimes et Apennins, 1792-1796.
[illegible] de bataille de Dego, 1794-1796.
[illegible] hypothétique du 5e corps français dans les journées des 4 et [illegible] t 1870.
[illegible]
[illegible] 1870.
[illegible] our le 16 août 1870 au soir.
[illegible] our le 17 août 1870 au soir.
[illegible] hin en 1815.
[illegible] de dans la soirée du 14 août
[illegible] de dans la soirée du 15 août

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — NANCY-PARIS-STRASBOURG